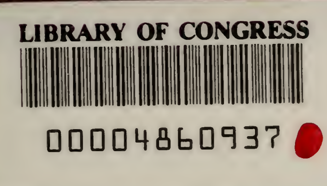

LIBRARY OF CONGRESS
00004860937


THE LIBRARY OF CONGRESS


THE LIBRARY OF CONGRESS

COLLECTION MICHEL LÉVY
— 1 franc le volume —
Par la poste, 1 fr. 25 cent. — Relié à l'anglaise, 1 fr. 50 cent.

H. DE LATOUCHE

AYMAR



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

H. DE LATOUCHE

CHEZ LES MÊMES ÉDITEUR

ŒUVRES COMPLÈTES

DE H. DE LATOUCHE

Publiées dans la collection Michel Lévy

AYMAR	1 vol.
ADRIENNE	1 —
CLÉMENT XIV et CARLO BERTINAZZI	1 —
FRAGOLETTA	1 —
FRANCE ET MARIE	1 —
GRANGENEUVE	1 —
LÉO	1 —
UN MIRAGE	1 —
OLIVIER BRUSSON	1 —
LE PETIT PIERRE	1 —
LA VALLÉE AUX LOUPS	1 —

Clichy. — Impr. MAURICE LOIGNON et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.

AYMAR

PAR

H. DE LATOUCHE



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1867

J.
7Dioo

AYMAR

I

Elle marchait pâle, haletante et le regard ardemment fixé devant elle. Cette femme était belle encore. On pouvait voir aux vêtements qui la couvraient, à l'inégalité de sa marche, et surtout à la lassitude de ses pas, qu'elle était peu accoutumée à sortir ainsi par la ville et à toucher le pavé rude qui brûlait en ce moment sous ses pieds.

Le chemin qu'elle suivait était ces longs quais de Paris bordant la rive gauche de la Seine, depuis l'Ile-des-Cygnes jusqu'au quartier de la rue de La Harpe. Ces quais, alors déserts, étaient déjà étincelants de soleil. Il n'était guère que sept heures du matin : mais ce jour-là était aussi dévorant que ceux d'un été méridional.

Si elle avait été atteinte d'une préoccupation autre que celle qui lui faisait, pour ainsi dire, aspirer l'espace et dévorer du regard la distance qui la séparait encore de l'objet de sa course, madame Beauval eût été frappée du caractère de silence qui couvrait Paris à cette heure. Aucun être humain n'errait sur les deux marges de la rivière. Toutes les portes du double quai étaient fermées. Nul bruit des lointains carrosses, nul mugissement de la cité commerciale ne bourdonnait dans les échos. Point de barque qui s'agitât sur le fleuve ; aucun élève de natation dans les écoles. L'eau coulait tranquille et d'un vert argenté ; pas un oiseau ne traversait les airs, et des innombrables moineaux de la ville dont les volées avaient disparu dès la veille, quelques traîneurs à peine restaient cachés derrière les hautes cheminées en briques des grands hôtels. Le tocsin retentissait seul et

clair comme un imposant coryphée quand la symphonie fait silence, tandis que le canon, comme une basse éloignée, grondait vers le faubourg Saint-Antoine. A d'assez longs intervalles on voyait, des fenêtres cintrées du vieux Louvre, à l'étage qui domine les orangeries d'hiver, étage si fameux par nos galeries de peinture et le souvenir de Charles IX, s'élancer des arquebusades dont il ne restait suspendues au-dessus de la Seine que les gracieuses spirales d'une fumée bleue et légère, évaporée bientôt dans les rayons d'un éclatant soleil.

Inquiète, et partie du fond de la Chaussée-d'Antin où elle habitait, madame Beauval s'était présentée en plusieurs lieux pour approcher du point où elle voulait aborder. Elle avait rencontré partout d'infranchissables obstacles : ici des charrettes amoncelées et coupant la voie par la force seule de cette inerte résistance, là des ormeaux feuillus couchés dans la poussière des boulevards, des obélisques de pavés tumultueusement défendus, et plus loin, les colonnes muettes de la garde royale. Elle avait voulu d'abord atteindre le faubourg Saint-Germain à la hauteur du Parvis Notre-Dame; mais, repoussée d'un pont à un autre pont par d'inflexibles consignes, il lui avait fallu descendre jusqu'au pied du coteau d'Auteuil. Là, favorisée enfin par l'inattention bienveillante d'un factionnaire, elle franchit la gare de Grenelle et tomba dans les grand'gardes d'un des régiments de Marmont.

On la laissa passer.

Au coin de la rue du Bac et du pont Royal, deux cavaliers placés en védette et le pistolet au poing, s'abstinrent de tirer sur elle, malgré leur consigne.

Le long du quai Voltaire, elle devint le point de mire des Suisses, placés comme en des meurtrières sous le soubassement des croisées de la galerie du Musée ; et soit qu'elle fût distraite du danger, ou qu'elle l'ignorât peut-être, se jugeant à une trop grande distance pour être atteinte des balles, elle passa sans courber le front ni presser le pas, à la vive admiration de tout ce qui était militaire dans les deux partis.

Sous les guichets du palais Mazarin, elle rencontra un poste retranché de volontaires libéràux. On voulut par pitié pour elle arrêter sa marche. Elle ne comprit pas même cette terreur, et franchit, devant le pont des Arts, ce passage que

suivirent les obus pour aller marquer de trous profonds et d'arêtes brisées, tels qu'on les a vus longtemps, les colonnes et les pilastres du péristyle de l'Institut.

Madame Beauval arriva au quai des Augustins sans avoir compris les chances de sa fortune, bien que la mélodie des balles passât à son oreille comme une courte et sifflante chanson, et qu'après avoir touché ses habits, plus d'une allât se loger dans l'épaisseur des portes cochères et au fond de ces contrevents dont se ferment en ce quartier les nombreux magasins de la librairie. Enfin elle traversa le petit pont de l'Hôtel-Dieu par un dernier effort , et se trouva, défaillante et épuisée, sur les marches de l'hospice.

Quel désordre en cette enceinte ordinairement si bien disciplinée ! là où la vigilance et les soins sont prodigués si pieusement ! A qui s'adresser dans ce tumulte ? Les salles étaient vides de médecins et encombrées de malades : les blessés surtout, dont le nombre augmentait à chaque instant, étaient abandonnés, dans le premier moment, à la confusion même de leur nombre et à l'incurie des surnuméraires de service. Était-ce préoccupation des événements qui s'accomplissaient au dehors? était-ce crainte de n'obliger que des adversaires ? était-ce impitoyable dureté de l'esprit de parti ?

Madame Beauval, revenue aux sentiments de son existence par une poignante anxiété, pénétra dans les premières salles; et devinant que le caractère du blessé qu'elle cherchait n'aurait point reculé devant la fausse pudeur de faire inscrire là son vrai nom, elle le demanda d'une voix presque assurée. Elle sut que celui qui le portait, ce nom, était entré à l'Hôtel-Dieu la veille au soir. La sœur qui déjà depuis plusieurs heures ne pouvait suffire à enregistrer tant d'hôtes, reçus toutefois comme par habitude, porta nonchalamment les yeux sur son registre; puis, encouragée à la politesse par l'aspect d'une personne dont l'extérieur et le maintien contrastaient avec la rudesse des visiteurs ordinaires, elle tourna un des feuillets précédents, et, d'un accent moitié sinistre et moitié civil :

— Salle Saint-Estève, dit-elle, nº 45.

La mère, car c'était une mère qui demandait son fils, trouva comme par instinct cette salle, perdue au milieu du dédale de tant d'autres; et à travers des soupirs d'agonie, des

cris de souffrance et l'immobilité plus terrible encore qui régnait déjà sur quelques couches, elle arriva au lit étroit dont la courtine grise portait le n° 45. Le lit était vide. Les couvertures, où l'on s'était débattu, semblaient avoir été écartées récemment par une action violente : les draps étaient ensanglantés.

— Mon fils est mort ! cria la malheureuse femme en se laissant tomber sur la place abandonnée.

Elle voulut douter un moment de l'identité de la victime ; mais, en relevant brusquement la tête, elle aperçut, sous le traversin dérangé, la pointe d'un foulard qu'il lui était impossible de méconnaître.

Un infirmier, novice encore, s'approcha au cri déchirant. Il parut surpris autant que la mère de trouver ce lit inoccupé.

— Voilà qui est étrange, dit-il.

— Monsieur, qu'avez-vous fait de celui qui reposait là ?

— Il n'y a pas vingt minutes, madame, que je me suis éloigné de lui, répondit le jeune homme. Il était si grièvement blessé à l'épaule gauche, que M. Dupuytren avait jugé l'amputation inévitable ; il a confié cette opération au docteur M... Il m'a fallu passer à la pharmacie. J'avais remarqué ce blessé qui, malgré nos instances, avait voulu conserver ses habits. Le bruit du canon l'avait fait relever sur son séant ; il en écoutait la direction, qui venait du Louvre, dont on poursuit l'attaque en ce moment même. Se serait-il sauvé pour retourner au combat ?

La mère soupira d'orgueil et de terreur. Elle sortit.

Cette femme était l'épouse d'un riche joaillier qui faisait des affaires avec la couronne, ou qui, pour mieux dire, retiré en apparence de tout négoce depuis une dizaine d'années, ne conservait de relations demi-secrètes qu'avec les lapidaires particulièrement chargés de l'approvisionnement de la cour. On disait que les diamants et les pierres précieuses qui lui restaient étaient la réalisation de gains énormes faits en pays étrangers, et spécialement en Espagne. Cet homme, gros et court, le plus opulent électeur du deuxième arrondissement de Paris, avait fait plus d'un métier, et tous avaient contribué à lui élever une grande fortune. Il se nommait Chalamel, ou, comme il préférait se l'entendre dire, Chalamel-Beauval, du nom de sa femme ; car en joignant à son nom propre ce-

lui de l'héritière noble qu'il avait épousée vingt-trois ans avant l'époque où nous voilà, il avait cru faire participer sa vaniteuse bourgeoisie aux honneurs d'une source féodale. Et cette excroissance de noms, commune dans les mariages de négociant, n'avait pas desservi pour lui, durant la restauration, ses avidités aristocratiques. Sa femme avait à ce caprice opposé d'autant moins de résistance, qu'ainsi elle pouvait de son côté conserver l'appellation paternelle, et qu'à l'aide de cette pluralité de titres, elle signait volontiers et se laissait appeler encore Beauval.

Or, le citoyen Chalamel, né à Paris, dans la rue des Lombards, le 1er février 1771, était le type du bourgeois ami de l'ordre, c'est-à-dire appui de toute tyrannie assise, toujours prêt à seconder le plus fort et à venir au secours du vainqueur. Il avait été très-bon jacobin jusqu'en thermidor 1793 ; sous le Directoire, commissaire des guerres ; après le 18 brumaire, bonapartiste enthousiaste ; et aussi le grand homme l'avait-il autrefois chargé, comme fournisseur divisionnaire, d'une partie des approvisionnements de l'armée de Junot. Cette armée, entrée en Portugal en 1807, avait eu mission de déclarer la maison de Bragance inhabile à régner en Europe. Le régent portugais, certain prince Jean, bien digne d'être un jour roi, avait, à l'arrivée de Chalamel, gagné le Brésil sans tirer l'épée. Il avait fui à la tête de trente-huit voiles, abandonné son pays et son pouvoir, mais emporté toutes ses reliques. Il oublia quelques-unes de ses richesses. Le palais fut livré au vainqueur ; les officiers civils, qui, à la suite de l'armée, traînaient des capitaux dans leurs fourgons, achetèrent à vil prix de nos soldats des lingots, des pierreries, des vases d'or des églises, et de plus précieuses choses encore : les tableaux de Vélasquez et de Murillo. Chalamel, courtisan assidu d'un officier supérieur, dont le crédit lui avait été plus d'une fois utile et dont la haute probité servait de garantie à la sienne, ne passait aux yeux du major Léonce, dont nous ne désignerons pas autrement encore la famille et les hautes alliances, que pour un jovial compagnon, créancier commode et industriel sans conséquence, dont personne ne soupçonnait toutes les qualités financières.

Après une de ces batailles où nos généraux ne servaient que trop le courroux de ce chef qui avait coutume de dire : — Ce ne sont plus les Espagnols, mais l'Espagne que je veux, Cha-

lamel fut appelé un soir dans la tente du major. C'était un bivouac à peine abrité d'un coutil en lambeaux, et où le cheval du mourant partageait la paille de son maître.

Le fournisseur fut frappé de l'aspect lugubre qu'éclairait la lune si riante. C'était une de ces nuits espagnoles, où l'air est embaumé et tiède, l'ombre transparente et le firmament semé d'étoiles. Tous ces yeux du ciel regardaient avec amour une terre où des débris, tout à l'heure animés, gisaient informes aux pieds des citronniers effeuillés par les biscaïens et des ruines mauresques où croissaient les lauriers sauvages et les câpriers.

Léonce semblait près d'expirer; mais tant de sang perdu avait amorti ses douleurs : il avait à peine la force de souffrir. Avant le repos éternel, un dernier et léger sommeil était venu affaisser ses paupières. Au fond de cet asile de soldat, sur des selles en désordre et près d'un coffre où mille linges du plus fin tissu étaient déjà déchirés pour des appareils, une personne était assise qui semblait retenir son haleine, et dont les yeux fortement ouverts et rouges devaient ne plus distinguer les objets à force d'immobilité et de tension ardente. Cet être, qui partagea dès le premier abord l'attention et l'intérêt du survenant, était enveloppé d'un manteau militaire dont l'agrafe d'or serrait les plis autour d'un cou éblouissant de blancheur; de longs cheveux s'échappaient d'une résille verte; et en travers, sur les genoux de cette femme, car on ne pouvait longtemps méconnaître son sexe ni sa beauté, reposait l'épée nue de Léonce. On eût dit que l'infortunée n'attendait plus que le dernier soupir du major pour recourir au seul et dernier ami qui allait lui rester.

Chalamel crut se souvenir d'avoir vu dans un bal, à Burgos, cette jeune parente du major, accompagnée alors par une dame âgée, la cousine de son père, émigré de France en 1788. Il crut se rappeler avoir entendu dire aussi alors que l'absence de toute fortune avait contraint l'orpheline à venir chercher ce refuge en Castille.

— Vous êtes le moins jeune et le moins étourdi des compagnons qui m'entourent, dit l'officier en rouvrant les yeux. Je vous confie le dépôt sacré qui m'a été envoyé par Dieu sur cette terre étrangère. Pourvoyez au sort de mademoiselle de Beauval, défendez-la, rendez-lui les protections qu'elle a droit d'attendre et une patrie. Je meurs moins misérable en

pensant que vous veillerez sur ses intérêts, et retrouverez pour elle une famille, s'il lui en reste encore une, dans quelque province écartée de notre France.

Léonce se souleva péniblement, et ne pouvant ajouter une parole de plus, il remit à Chalamel un riche portefeuille, quelques papiers scellés de ses armes, et en prononçant le nom de Laurence, sa tête retomba sur les genoux de la jeune fille, qui s'était avancée en pleurant.

Avant ce moment fatal, qu'il avait semblé attendre pour appeler près de lui un étranger, suprême exécuteur des volontés testamentaires, le major avait déjà passé deux nuits bien douloureuses, veillées par les soins exclusifs de sa parente ; et leur conversation à voix basse, dont on n'a jamais su les détails, avait éveillé en chacun d'eux des émotions bien variées et d'intarissables larmes de la part de la jeune délaissée. Elle ne voulut se rappeler dans la suite que les souvenirs de sa douleur.

« Je le voyais, écrivait-elle depuis, s'éteindre et pâlir. Que de fois n'ai-je pas arrêté sur lui un œil immobile et farouche, où se peignaient déjà malgré moi les présages de ma pensée ! Il m'est arrivé de le voir mort au moment même où ses lèvres pâles m'adressaient encore un sourire. Hélas ! c'était surtout quand il voulait me consoler qu'il aigrissait ma douleur. Je contemplais, durant les longues nuits et dans l'amertume de mon cœur, la décadence continuelle d'une vie plus chère mille fois que celle qui m'est restée. Que n'ai-je pas souffert dans ce poste cruel, où je veillais sans cesse et l'observais mourir !

» Il entra dans la tente un matin un vieux soldat qui servait Léonce depuis son arrivée à l'armée. La tête du blessé reposait encore sur mon épaule ! et depuis deux heures je le croyais livré au sommeil. Le soldat s'arrêta tout court :

» — Mon commandant est mort, dit-il.

» Hélas ! je rejetai le cadavre involontairement sur l'oreiller. Ce pauvre corps ! Je ne pus triompher du premier instinct que la nature inspire si aveuglément, mais que je l'expiai bientôt par de tendres étreintes !

» Il n'est plus, et je vis ! Pourtant je me sentais mourir avec lui par degrés. »

Mais cette victoire des Français, qui avait coûté la vie au major, avait du moins donné à sa division la sécurité d'un

séjour devenu bien nécessaire à tant de fatigues. On put espérer, pour plusieurs semaines, l'absence de toute surprise par l'éloignement des guérillas, et on pensa à en profiter pour remonter quelques débris de cavalerie échappés aux embuscades. Les frères d'armes de Léonce usèrent aussi de cette trêve pour rendre à leur compagnon les honneurs funèbres. Quant on vint ensevelir le corps, Laurence, qui ne s'en était pas séparée un moment, se leva comme une insensée qui se révolte, puis elle reprit dans ses mains cette tête désormais sans souvenirs ni pensée. Elle ne voyait point que tout était devenu un objet d'horreur en cet être chéri, tout, excepté ses mains valeureuses. Elle les baissa, puis s'enfuit aux coups retentissants des marteaux qui clouaient la bière. Elle s'enfuit en criant, les mains pressées sur son front, et alla attendre le corps au cimetière. Là, elle s'écarta un moment à l'approche du bataillon d'escorte ; mais, placés derrière une touffe de chênes-verts, elle recueillit les chants du prêtre et la détonation des armes tirées sur la terre remuée. Il lui sembla que l'âme du guerrier avait tressailli à ce salut, qu'un cri souterrain répondait à cet appel ; enfin elle vint s'agenouiller et pleurer jusqu'au soir sur le tertre abandonné.

Quand l'armée battit en retraite et qu'il fallut quitter le vallon, Laurence prit une résolution bizarre et désespérée. Elle alla, dans la superstitieuse ignorance de son esprit romanesque, couper sur le tertre déjà verdoyant ces herbes confuses qui devaient leur naissance et leur force aux restes de son ami ; et espérant que plus d'une d'entre elles enfermeraient des sucs vénéneux, elle prépara avidement ce thé mortel. Il devait, pensait-elle, la réunir à celui qu'elle pleurait. Mais la nature se révolta en elle. Au moment de porter le breuvage à ses lèvres, elle sentit des émotions inconnues jusqu'à ce jour et une répulsion si soudainement énergique, que ses entrailles en furent émues. Elle leva les yeux au ciel et jeta le poison. Son crime lui avait paru en ce moment plus grand qu'elle ne l'avait entrevu d'abord. Elle se résolut d'attendre.

Après six semaines de deuil et d'une douleur devenue silencieuse, Chalamel proposa à Laurence de l'épouser. Mademoiselle de Beauval recula d'abord d'horreur : non qu'elle eût observé ou deviné le caractère de son singulier tuteur, mais par un sentiment de pudeur trahie qu'elle eût été embar-

rassée d'expliquer même à une mère. Et cependant elle avait pris en Chalamel une sorte de confiance par la raison unique qu'il avait inspiré ce sentiment à son imprudent protecteur. Elle ne supposait point que l'ample dot reçue pour elle et avec elle avait déjà écarté du fournisseur l'idée de transmettre jamais ces deux trésors à un autre homme. Elle croyait au désintéressement de toutes les intentions, au désir sincère de la part d'un ami qu'avait choisi Léonce de s'acquérir de plus imprescriptibles droits à sa reconnaissance. Elle le supposait voué à la défendre contre tous les événements et les piéges qui allaient entourer incessamment leur vie aventureuse.

Elle réfléchit donc. Un premier essai n'avait point découragé de mourir la déplorable jeune femme; il ne s'agissait pour elle que d'un sursis. Et si elle n'eût conservé cette prochaine et consolante espérance, si elle n'avait pas compté, un par un et par anticipation, le peu de jours qui lui restaient à souffrir, elle n'eût jamais accueilli, par une résistance moins dédaigneuse et moins opiniâtre, les obsessions continuelles du dépositaire de ses biens. Mais, ô mystère d'un cœur de femme! elle fléchit dans sa résistance. Les biens laissés par Léonce ne lui semblaient ni à elle ni au fournisseur. Il se forma dans l'esprit solitaire de Laurence on ne sait quelle contradiction d'idées, on ne peut dire quel sophisme de sa conscience entre le mariage et la mort; elle voulait les accueillir l'un et l'autre : la mort pour elle, quand l'autre sacrifice serait fait pour l'avenir. Elle se procura clandestinement à Valladolid un poison cette fois immanquable, et le soir même du jour où elle s'était emparé de cette ressource, Chalamel espéra qu'elle déposerait sa fortune en ses mains.

Ainsi, un sentiment de pudicité naïve avait fait rejeter à Laurence jusqu'à la pensée de jamais appartenir à Chalamel, puis un sentiment presque identique lui survint avec une force contraire et la décida, sous quelques conditions par elle réservées, à cet effort qui devait livrer à un homme les avantages qu'il estimait avant tout : l'or et la considération vulgaire. Dès que cette première promesse fut saisie, Chalamel évita bien soigneusement toute occasion nouvelle de se retrouver en conférence avec la jeune femme, tant il redoutait qu'une irrésolution de plus ne vînt à remettre en question la possession de cette dot, son premier amour.

On les maria un soir dans une pauvre chapelle de la frontière.

— Monsieur, dit Laurence, dès qu'ils furent rentrés dans le cantonnement du munitionnaire, je vous devrai la consolation de mourir en France.

Recevez mes actions de grâce : ma reconnaissance vous est acquise dans cette vie et dans l'autre.

Voici une lettre de ma main qu'il vous faut joindre aux papiers dont vous êtes déjà le dispositaire et désormais l'unique maître.

Pardonnez si je me suis servie une fois encore d'un cachet et d'un chiffre qui vous sont étrangers. Reconnaissez les armes de Léonce. Mais vous, vous êtes libre de briser à l'instant même ce faible obstacle ; seulement je vous confie que ce soin n'est essentiel qu'après ma mort.

Maintenant, vieillissons comme un couple fraternel, et pareils à des chrétiens toujours prêts à se quitter pour s'en remettre à la miséricorde de Dieu. Je compte sur votre indulgence infinie, et vous pouvez, monsieur, vous reposer désormais sur l'inviolabilité de la foi que je vous ai jurée aujourd'hui.

La mariée, en disant ces mots, passa dans l'appartement réservé pour elle; et il y avait dans cette séparation, ordonnée presque solennellement, dans cette réserve, une autorité si imposante et si simple, que l'époux, tout grossier qu'il fût et passionnément épris des charmes de celle qu'il nommait emphatiquement son épouse, n'osa enfreindre la consigne. Il se retira dans sa chambre avec une humeur fort mal déguisée.

— Ou dévote, ou bégueule ! se dit-il ; mais il faudra bien qu'elle change de régime tôt ou tard.

Et il jeta avec colère, au fond d'un tiroir à double fond, le chiffon de papier qu'on lui avait remis, orné de la double cire. Il se disait :

— Ce sera quelque legs qu'elle veut faire, une disposition après décès, pour enrichir à mon détriment quelque Beauval; car, vivante, elle me dispute déjà des priviléges. Ma foi ! j'ai bien le temps de m'informer de tous ces genres de caprices : quitte à opposer, quand en viendra le temps, de bonnes fins de non-recevoir à cette manie contradictoire de donations.

Cependant l'absolue solitude où se perdaient les jours de Laurence ne tarda pas à éveiller avec certains soupçons

l'équivoque gaieté de tous les compagnons de Chalamel. Quelles que soient les distractions d'une troupe qui se retire et les fatigantes manœuvres de la plus habile des retraites, il reste encore aux officiers de longues heures d'oisiveté bavarde; et le ménage du fournisseur n'échappa point aux malignes observations de toute la division Védel.

Le général et plusieurs colonels avaient près d'eux, malgré d'expresses défenses, leurs femmes. Madame Chalamel ne paraissait jamais aux réunions où elle était sans cesse invitée; et comme on voyait l'époux lui-même fort contrarié de cette abstinence, on douta de ses droits acquis. On ouvrit des paris sur la virginité de sa femme; et enfin, devant lui-même, on en proposa sur la sienne.

Le lourd Chalamel se piqua; il s'enivra de son dépit. Logé à Bordeaux dans la maison d'un pharmacien, il y corrompit un élève, se fit donner une mixtion astucieusement combinée d'opium et d'albasera; et le misérable, abusant de la sainteté du sommeil et de la faiblesse d'une femme sans défense, conquit ignoblement ses droits d'époux. Ainsi les légitimités se fondent! Cet homme, qui, à la rigueur, aurait pu réclamer ses droits et agir en maître, préféra à l'autorité brutale, la lâcheté

Laurence, à cette découverte, faillit expirer de douleur, Chalamel ne répondit à ses plaintes que par d'insolents rires et il invita ses amis à un banquet. La niaise et offensante publicité que donna à ce triomphe l'homme à qui elle avait confié son court avenir devait les séparer pour jamais, quand même Laurence eût trouvé la force de se résigner longtemps à une pareille existence. Mais, au milieu des fatigues renaissantes et de ses chagrins non expliqués tous, madame Chalamel mit au monde un fils au bout de sept mois de mariage. Son mari fut empressé, bon, attentif pour elle. Mais, par un instinct étranger aux cœurs de toutes les mères, Laurence se défendit de voir son enfant; car le voir c'eût été accepter de vivre. Elle envoya chercher un confesseur. Le confesseur la laissa dans un abattement voisin de l'agonie; mais une femme qui la servait eut l'inspiration de rapporter sur le lit de la mourante la créature qu'elle venait de mettre au jour. Laurence contempla ses traits avec enivrement, d'abondantes larmes déterminèrent une crise favorable, et madame Chalamel sembla se résigner

à la vie, uniquement pour veiller sur les faibles jours de son fils.

L'enfant grandit rapidement en force, en mille qualités heureuses; mais toujours assez loin des yeux de ses parents.

Il eut une nourrice en cette vallée de Chevreuse que vous voudriez connaître : riante comme un coin de l'Helvétie, solitaire autant que la Vallombreuse; puis il fit ses études au lycée d'Orléans. Soit que madame Beauval fût assez modeste pour ne pas oser se confier à elle dans le soin de cette éducation, soit qu'elle redoutât pour ce fils l'exemple et les sentiments de Chalamel et de ses amis, elle n'attira l'enfant auprès d'elle, à Paris, que vers sa dix-septième année, et à l'époque où, de brillantes études terminées, il convenait au jeune homme de commencer son droit. Mais de quelle joie profonde n'avait-elle pas été soutenue pendant ce temps par les courtes mais fréquentes apparitions qu'elle avait pu faire d'abord auprès du berceau, et plus tard à son collége! Soit qu'elle fût allée guider ses premiers pas dans les prairies de Coubertin, cueillir pour lui les mauves fleuries jusque sous les roues écumeuses des moulins de l'Ivette, ou bien, jeune rhétoricien à qui elle donnait déjà le bras avec orgueil comme à son jeune amoureux, se perdre tout un jour sur les bords de ce Loiret qui n'a que six lieues de carrière et porte bateau à sa source. Ondes éphémères, sorties au matin de cette source bleue, elles perdent leur nom à midi et ont moins de durée que les liserons qui croissent sur leurs bords. Ils aimaient cette rivière qui ne vit pas plus qu'une fleur. Ce voyage d'Orléans, trente lieues qu'on parcourt en neuf heures, combien de fois Laurence ne les fit-elle pas sans que son mari, qui suivait alors avec enthousiasme les chasses du comte d'Artois, se doutât seulement de son absence. Dans un automne, il allèrent ensemble habiter un vieux château du Berry qu'avait possédé le major Léonce. La mère et son fils avaient contracté l'un pour l'autre une affection plus vive encore et une amitié plus passionnée que ne le comportent leurs liens; on eût dit que, se sentant seuls sur la terre, ils voulaient s'aimer de tout ce qu'il y a de filial et de fraternel dans le cœur; on eût dit l'enfant impatient de protéger sa mère.

Et sa mère cependant n'avait besoin d'aucun appui. Chalamel s'occupait peu d'une autre existence que de la sienne

propre; mais il ne se refusait à rien de ce qui pouvait plaire à sa femme. Ni soupçonneux, ni exigeant, ni indifférent avec outrage, il la laissait vivre à sa guise et administrait avec sagesse, bien qu'avec mesquinerie et âpreté, la fortune destinée à leur fils unique.

A l'entrée des alliés, en 1814, Chalamel n'avait participé à aucune tentative téméraire pour défendre la capitale. Il s'était abstenu d'irriter le courage parmi les Parisiens et d'envenimer la résistance; mais dès que le czar eut choisi sa résidence chez un prince français, que l'hetmann des Cosaques fut logé à l'Élysée-Bourbon, et Saacken établi sur le quai Voltaire en qualité de gouverneur, Chalamel reprit l'habit de la garde nationale et fit loyalement de fréquentes patrouilles pour maintenir l'obéissance au gouvernement des Prussiens. Aussi le bon caporal fut il nommé lieutenant de sa compagnie à l'avénement au trône de S. M. Charles X. Personne n'avait mérité dans ce corps un avancement plus honorable. Aucune procession ne s'accomplissait sans que Chalamel n'y déployât l'éclat de ses armes et la candeur exemplaire de sa buffleterie. Il était cité pour l'exactitude avec laquelle il savait exécuter, aux portes du château des Tuileries, la consigne militaire d'expulser les petits chiens. Si la duchesse d'Angoulême se rendait à pied à quelque Fête-Dieu, si Monseigneur de Paris faisait traverser à quelque châsse miraculeuse les ruisseaux du noble faubourg, aucun officier ne criait d'une voie plus haute : — Agenouillez-vous ! Jamais les protestants ne furent, dans son quartier, dispensés de déployer les draps de leur couche devant le passage de quelque idolâtrie inventée par Quélen. Il portait un lis artificiel au bout de son fusil; le dernier, il conserva cette image suspendue à sa boutonnière, et l'on dit qu'un jour, exaspéré d'avoir deux fois fait avertir un gamin distrait de l'approche de la bannière épiscopale, ce brave lui-même enleva la factieuse casquette et la terrassa deux fois sous ses pieds. Bon citoyen! digne sujet! soutien du trône et de l'autel. Il aimait la discipline jusqu'à la violence, et la tranquillité avant la justice.

Aux premiers coups de fusil échangés dans les rues. Chalamel se retrancha dans la plus reculée de ses caves. Et non pas sans avoir béni jusqu'au fond de son cœur certain licenciement de bourgeois opéré par le tout-puissant Villèle. Toutefois, il avait, avant de descendre, jeté les yeux derrière une

porte de bibliothèque où s'abritaient ordinairement un fusil de luxe à baïonnette et quelques munitions; il avait tremblé de tous ses membres en voyant que ces armes avaient disparu.

— Monsieur votre fils, dit le concierge, est sorti depuis ce matin quatre heures pour aller sans doute à la chasse.

Mais ce jour n'était encore que le 28 du mois : rien n'était décidé sur les événements qui s'agitaient; toute victoire restait indécise; Laurence et son mari sentirent s'écouler ce jour avec une lenteur intolérable, seule disposition d'esprit qui établît quelque sympathie dans leurs cœurs. Au tomber de la nuit, la mère s'échappa pleine d'angoisse, incertaine, éperdue; mais à peine s'était-elle éloignée à cent pas de l'hôtel, cherchant son fils, que quatre hommes du peuple, couverts de poussière et les lèvres noircies de poudre s'étaient présentés à cet hôtel avec un brancard.

Chalamel fut prévenu qu'on lui apportait un blessé.

— Hors d'ici! cria-t-il, je ne connais personne parmi les révoltés,les régicides, les infâmes qui ont osé lever les armes contre leurs princes, nos princes bien-aimés, notre roi légitime, le sang de Henri IV, la race de saint Louis. Je ne reçois pas les scélérats ici. Portez vos complices à la voirie ou à l'hôpital.

Le blessé souleva sa tête doucement, et prononça à voix basse en se tournant vers l'ouvrier qui n'avait point cessé de se battre à ses côtés pendant tout le jour :

— Prenez bien garde qu'on n'avertisse ma mère. — Allons, — quelques-uns des nôtres sont encore à l'Hôtel-Dieu; essayons de les rejoindre — là ou ailleurs.

II

— A bas le carliste! à bas l'ami du jésuite, le conseiller des ordonnances! — A bas le chasseur de lapins, l'ami de Robin-des-Bois! C'est un émigré, c'est le cousin de Polignac! — Ouvrez! où nous allons brûler les portes.

— Vous n'en ferez rien, dit une voix tranquille et grave, partie du groupe même où s'élevaient ces cris.

— Il nous faut des otages, capitaine. Les carabiniers vont revenir, on mettra Paris à feu et à sang.

Ce tumulte augmentait ainsi devant un vieil hôtel, ouvert d'un côté sur une des rues silencieuses du faubourg Saint-Germain, et de l'autre sur ce quai fastueux qui regarde la terrasse des Tuileries.

C'était le 29 juillet 1830. Trois cents personnes environ circonvenaient la maison assiégée; et, par une exception unique à ce calme si généreux, à la modération tout héroïque de la population victorieuse, les assiégeants demandaient à grands cris une victime. Quelques-uns se disposaient à escalader les murs; on cherchait des échelles, on voyait briller quelques torches improvisées avec la paille enlevée chez les grainetiers du voisinage. Il n'était encore qu'une heure après-midi de cette dernière des *journées*, que nul de nous n'osera désormais appeler *glorieuses*; et l'irritation des combattants était explicable à la fois par la résistance dont ils venaient de triompher au prix de leur sang à la caserne de Babylone. On distinguait au bout de quelques sabres des lambeaux d'uniformes écarlates, et plus d'un ouvrier imprimeur portait attachée à sa blouse la moitié d'une épaulette à graines d'épinards.

La maison menacée était l'hôtel de Claremond. Le noble comte, dévoué à la famille de Bourbon, passait pour être l'ami particulier du roi. Cette amitié fort orageuse n'avait cependant jamais rapporté au dévoué sujet que le stérile honneur d'être consulté comme pour braver ses avis; puis boudé, livré quelquefois aux malveillances de la camarilla et desservi infailliblement dans tous ses protégés. On le retrouvait dans la disgrâce, donc on l'oubliait dans la prospérité. Mais ce sincère gentilhomme gardait pour la race de ses maîtres un si religieux attachement, il était avec tant de vertu une tradition du respect d'autrefois, une fidélité sans tache et sans espoir, que sa personne et sa présence étaient comme un exemple édifiant à la cour. C'était un ornement du trône c'était un des symboles de l'écusson royal. Parce qu'il aimait la royauté, on le croyait courtisan. Il ne s'éloignait jamais aux jours du malheur, et on le supposait dans le secret des complots. Cependant il ne cultivait au Château ni un ministre ni un favori, il ne connaissait que le prince. Nul ne l'avait entretenu de ces ordonnances pour lesquelles sa vie était

alors en péril; mais si l'on avait voulu connaître sa pensée, il n'eût point évité de la dire. Il les jugeait mauvaises, et il les croyait nécessaires. Son opinion sur l'état du pays ne s'était point formée d'après la témérité de tel ou tel système, la fausse route de tel ou tel ministère; elle remontait à même la restauration, époque où la puissance avait été selon lui trahie; elle s'attachait à l'irréparable faute qui avait concédé une charte, car le vieux et loyal pair de France était naïvement du dix-septième siècle. Il ne comprenait que l'absolu pouvoir et le droit divin. Sans ces conditions-là, il n'aurait pas voulu régner lui-même. Se départir du régime de Louis XIV, abdiquer l'omnipotence du bon plaisir, était à ses yeux lâcheté ou abnégation; mais il y avait, à l'insu du possesseur de la couronne, autant de pitié que d'idolâtrie dans la persistance d'un tel culte pour le trône. On disait le comte de Claremond plus royaliste que le roi; il était simplement plus honnête homme. Monarchie et religion, c'était pour lui la même chose: il définissait la monarchie le gouvernement de Dieu.

Mais la sédition hurlait autour de ses portes, et de secrets émissaires de ce pouvoir qui tombait, des agents du parjure, qui auraient bien voulu déshonorer la cause populaire, parlaient d'immenses richesses enfermées dans l'hôtel, afin de semer quelques idées de pillage.

Le comte était sans famille. Ses domestiques avaient tous fui. Il ne lui restait de parents qu'une jeune fille, enfant de son second fils, mort en Bohême. Il l'avait ramenée de ce pays au moment même ou Napoléon livrait, pour la seconde fois, la France aux Russes, et la timide orpheline, qui n'avait pas depuis ce moment quitté un seul jour son aïeul, était à ses côtés dans cette périlleuse attaque.

— Ce sont nos troupes, n'est-ce pas, mon enfant? disait le vieillard. C'est la maison du roi qui passe pour aller chasser la canaille de tous les postes du faubourg?

— Je ne saurais l'assurer, mon père, répondit la jeune fille; mais on n'arrivera jusqu'à vous que lorsqu'on m'aura tuée.

— Comment! dit le comte, est-ce qu'on oserait persister dans cette révolte et commencer la guerre civile?

— Je le crois.

— Ils n'oseraient, enfant! Pourvu que cette mutinerie ne parvienne pas du moins jusqu'aux oreilles du roi à Saint-

Cloud! Ah! misérables jacobins de l'émigration, c'est vous qui, en 1814, avez ébranlé ce trône avec vos imprudentes *concessions!* Ma fille, dites un peu à Berry d'aller voir dans la rue ce qui se passe et de venir m'en rendre compte.

— Nous sommes seules, mon père : vos serviteurs ont profité de votre indulgence; Berry est allé voir sa filleule.

— Envoyez La Jeunesse.

— Il est à Saint-Mandé.

— Faites-moi monter Prosper.

La jeune fille, sans s'expliquer à elle-même toutes ces absences successives, commença à devenir inquiète, et autant pour confirmer au comte l'abandon absolu qu'il se refusait à comprendre, que pour aller au-devant des informations que leur situation commune commandait d'approfondir, elle descendit dans les cours de l'hôtel, et se prit un moment à écouter.

Ce bourdonnement de la foule grandissait de minute en minute. Il s'élevait des menaces plus directes et des imprécations plus terribles.

La pauvre enfant eut peur : elle s'appuya sous l'ombre d'un mur, elle s'agenouilla devant un grand tilleul, et se mit à prier sans savoir encore pourquoi. Il lui vint l'idée de fuir; elle passa, à travers les remises et les cours de service, dans une partie reculée de l'hôtel. Un jardin s'étendait là jusqu'à un passage extérieur à peine fréquenté et qui pouvait ouvrir une voie de salut à son père et à elle-même ; mais il fallait attendre la nuit.

Elle s'effrayait, et puis se rassurait tour à tour. Elle eût été embarrasée elle-même de définir si c'était bien l'effroi ou la curiosité qui l'agitait le plus. Les deux impulsions se succédaient en elle sans motifs et sans transition. Un coup de fusil la faisait tressaillir, un roulement de tambour la rassurait.

Si vous avez jamais, au lever du jour, surpris dans quelque vallon humide de rosée un chevreuil, il écoutait ainsi les moindres oscillations de l'air et les plus vagues échos. Le fouet du pâtre vient-il à retentir au loin ? ou près de lui le frôlement d'une aile d'oiseau? il précipitera subitement sa fuite. Vous le croyez emporté au delà des montagnes? Regardez; il s'est arrêté à vingt pas, nonchalant et paisible; et déjà il broute la pointe des fleurs, ou bien, le pied levé, il boit tranquillement dans le ruisseau.

La petite-fille du comte, pâle de saisissement, fredonnait un air italien qu'elle avait entendu dans une circonstance assez singulière de sa vie, quand tout à coup elle vit dépasser, au dessus du toit de la serre formant l'extrémité de l'enclos, une tête. Elle jeta un faible cri, et toutefois cette tête jeune, aux yeux brillants, aux cheveux demi-longs et en désordre, n'avait rien qui dût exciter, ou du moins prolonger cette terreur. Elle était coiffée d'un casque de théâtre : les joues en étaient rondes, enflées, vermeillées,et un rire de triomphe laissait d'autant mieux distinguer trente-deux dents blanches, que le front était tout bleu d'une assez large meurtrissure, et le reste du masque confusément barbouillé de raisiné et de poudre à canon.

L'escaladeur ne vit pas la jeune fille : il s'était retourné vivement, dès que ses mains avaient pu saisir les arêtiers du bâtiment, et, bravement posé à cheval sur les tuiles rondes, il se tenait penché vers la rue, soit pour recevoir des instructions du dehors, soit pour y rendre compte de ce qu'il avait découvert à l'intérieur. La jeune fille qui, du fond d'un quinconce, observait ce personnage, le trouva bientôt plus petit qu'elle ne s'était attendu à le voir dans une première frayeur. A l'aplomb de sa tenue, elle l'eût volontiers pris pour un apprenti couvreur ou un fumiste; mais il avait une ceinture brodée au travers du corps; la jambe qui passait du côté de l'hôtel était bottée, et au talon de maroquin jaune, il restait encore un fragement d'éperon. Ce conquérant paraissait fort heureux du désordre qui l'entourait; c'était pour lui mieux qu'un jour de congé, mieux qu'un jour de maraude. Lorsqu'on avait eu besoin de son audace et de toute sa dextérité pour gravir, il avait fallu l'aller chercher dans le centre même d'une barricade; car parmi les objets empilés pour former obstacles au passage des troupes, au travers des poutres, des coffres, des charrettes et de tant de pavés, il avait remarqué un omnibus capturé tout roulant. On avait donné à peine aux pèlerins de cet équipage le temps d'en sortir pour le renverser, et notre nouveau-venu avait trouvé plaisant d'aller se glisser, comme en une guérite, dans les flancs de la voiture-monstre. Là, passant par une des portières, il était arrivé au siége, puis, établi à ce poste, il s'était occupé à mettre en jeu, à grands coups de pied, la bruyante musique attribuée alors à Rossini, laquelle, à l'ori-

gine de cette industrie locomotive, avertissait le piéton du passage de son carrosse. Il avait semblé à l'enfant de Paris qu'il animait ainsi au combat les deux camps, et que cette fanfare recommencée sans cesse et toujours *crescendo*, était comme la charge qu'il sonnait, en éclatant de rire, au milieu de la double grêle des balles avec lesquelles on attaquait et on défendait à la fois ce rempart dont il était le centre.

On lui avait fait signe, il était sorti à l'accent d'une voix bien connue, et après avoir tourné la position attaquée par la rue principale, il se prit à monter à l'assaut. Qu'allait-il faire? quel était le but de cette tactique et par qui était-elle commandée?

Un cri unanime, poussé tout à coup par les assiégeants de la porte-cochère, annonça que cette porte allait céder.

— Alerte, Mafflier! répondit à toutes ces clameurs une voix qui s'adressait au jeune homme et partait de la ruelle déserte.

Mafflier (Jean-Modeste) se laissa sur-le-champ glisser sur le toit de la serre, comme un sac intelligent, puis il saisit au passage les rebords de la gouttière, resta ainsi suspendu quelques secondes, raccourcissant la distance qui restait à franchir de toute la longueur de son corps, et se redressant ensuite par un mouvement de cambrure dans les reins, il alla tomber sur les plantes dont il enfonça le terreau. Se relever, courir à l'étroite porte de service, tirer les verroux, dévisser la serrure avec son couteau cassé, fut l'affaire d'une seule minute. Il était temps! Les flots d'assiégeants avaient enfin, du côté de la rue de Lille, ébranlé leur digue, et ils allaient se précipiter dans les cours d'honneur.

Trois ou quatre personnes seulement avaient attendu à l'opposite les succès des tentatives de Modeste; mais quand la noble demoiselle qui avait fui au moment où le gamin prenait terre revint de ce côté, chassée par l'irruption plus menaçante de la foule, elle distingua à la tête des survenants un jeune homme. Il avait le bras en écharpe. A sa vue, elle retrouva assez de force pour courir jusqu'au vieux gentilhomme; et avec l'accent d'une sécurité dont elle était fière :

— Mon père, dit-elle, nous sommes sauvés!

L'homme au bras en écharpe avait été reconnu et salué aussi des principaux assiégeants; il se hâta de placer des sentinelles à l'entrée de la maison conquise, et quand les furieux se présentèrent :

— Que voulez-vous ? déshonorer la victoire ? compromettre votre cause, et faire suspecter en vous la probité et la justice ? Si vous êtes avides ou sanguinaires, vous n'êtes pas du peuple. Allez voir sur la place Vendôme comme on traite les hommes de pillage et de sang. On les fusille au pied de la colonne. Montrez que vous n'êtes plus cette populace de l'ancien régime si sanguinaire, parce qu'elle avait été élevée sous l'influence des nobles et des prêtres; qu'elle était, en 1793, le produit des institutions monarchiques; mais bien que vous êtes le grand peuple de la révolution. Pas un vol, pas un meurtre ! Quand les princes sont cruels, l'histoire les absout : quand le peuple oppose une heure de colère à un siècle d'oppression, l'histoire l'accuse de cruauté : songez-y !

— Nous demandons la tête de ce carliste !

— Qu'en feriez-vous ? est-elle meilleure que la vôtre ? Ce noble a sa religion comme chacun de nous ici a la sienne; êtes-vous intolérants et jésuites ? Vous avez chassé le roi, c'est assez. Claremond n'est pas plus coupable d'avoir ses vieilles idées qu'une médaille de représenter un ancien siècle. Demanderons-nous compte au bronze de l'effigie qu'on lui a fait revêtir ? briserons-nous encore les images comme les aveugles Maratistes ? Le parti féodal, il fallait l'abattre, et vous l'avez abattu, mes amis ; mais les personnes, laissons-les debout. Un nom historique est une propriété de la France. Ne cassons nos statues ni de chair, ni de marbre. Vous feriez mieux, voyez-vous, d'aller prendre une bonne position entre Saint-Cloud et Rambouillet, pour empêcher Marmont de revenir.

Et en quelques heures, l'ordre fut rétabli dans le quartier. Le silence avait même reconquis les gigantesques appartements de l'hôtel Claremond. Mais le libérateur n'avait pu s'éloigner. La perte de son sang éteignait si rapidement ses forces, que la fiévreuse agitation qui le soutenait, une fois atténuée, il s'évanouit. On le porta sur un lit de repos, et le comte vint le visiter avec reconnaissance.

La jeune fille se voyait sans crainte au milieu des mille combattants qui remplissaient encore les cours et les escaliers de l'hôtel. Elle allait au-devant des secours que pouvait réclamer son hôte, et s'empressait d'envoyer prévenir les médecins. Le jeune homme contestait le sacrifice de son bras, peut-être pour ne point cesser de porter au même doigt où

l'avait passé sa mère un anneau d'or autrefois apporté d'Espagne; mais ce bras était cruellement entamé. L'habile chirurgien qui vint poser les nouveaux appareils était ce même chef de l'Hôtel-Dieu qui avait dit aux blessés du 27 :

— Ah! vous souffrez, misérables? C'est bien fait!

A ceux du 28 :

— Étourdis, qu'alliez-vous faire là?

Et enfin à ceux du 29 :

— Venez! héroïques vainqueurs, nous vous sauverons comme vous avez sauvé la France!

— Que ce peuple a été brave et clément, disait la jeune fille quand son hôte s'informait des résultats de la victoire. Attaquer presque sans armes et se jeter avec tant de désintéressement au-devant de la mort! Cela est beau! Et vous êtes de ces hommes, monsieur! ce ne sont donc pas des républicains? car les républicains ne sont avides que de sang et de pillage.

Le blessé souriait tristement, et l'abusée patricienne déchirait ses châles les plus précieux pour en entourer sa blessure ouverte. En allant chercher, pour l'emploi d'une potion calmante, quelques feuilles d'oranger dans le parterre, elle vit venir, sous le péristyle, une femme qui observait tout, hésitait à entrer et avait l'attitude de cette anxiété qui brûle d'interroger et qui n'ose. La fierté des traits de l'inconnue la frappa; elle crut retrouver sur ce front et dans cette taille je ne sais quelle ressemblance qui l'attira; et au moment où elle allait s'enhardir à lui adresser obligeamment la parole, l'étrangère contemplait elle-même la jeune fille avec des yeux empreints d'admiration.

Ces deux femmes firent simultanément, pour se rapprocher l'une de l'autre, la moitié du chemin. Enfin plus frappées de leur aspect mutuel à mesure que la distance s'effaçait :

— Vous vous nommez Christiane, mademoiselle? dit l'étrangère.

— Oui, madame; et il est ici, répondit candidement la jeune fille.

Puis elle précéda l'inconnue vers le lit où souffrait son libérateur.

— Aymar!

— Ma mère! — quel hasard vous a conduit ici?

— Tu crois donc, dit madame Beauval, penchée sur le

front du malade, et l'entourant délicatement de ses bras, et le couvrant de son souffle, tu crois donc qu'on peut cacher quelque chose à sa mère ?

Le comte reparut au chevet du républicain et renouvela fastueusement ses actions de grâce pour le service qui lui avait été rendu.

— Ne calomniez personne pour me louer, dit Aymar ; aucun de mes amis n'eût agi contre un homme sans défense.

M. de Claremond donna à sa figure l'expression du doute ; et, promenant sur le riche mobilier qui les entourait un regard de suspicion, il revint à exprimer une dernière fois sa gratitude.

Aymar pouvait s'irriter, mais Christiane ajouta :

— Et nous avons besoin encore de votre présence, monsieur. Si vous avez l'insouciance de ne pas voir que l'action de vous transporter loin d'ici serait mortelle, en l'état où vous êtes, comprenez au moins que votre présence est ici une sauvegarde pour mon père...

Et son regard timide ajouta... et pour moi.

Aymar, par une rapide inconséquence de son esprit, se laissa persuader. Il avait consulté sa mère d'un coup d'œil, et celle-ci avait approuvé l'avis de Christiane, comme si, dans un autre instinct, elle n'eût pas été moins prompte à comprendre que son fils avait plus de chances à guérir dans cette atmosphère-là qu'en tout autre.

— Mais mon père ? demanda Aymar.

— Il vient de rentrer chez lui, répondit madame Beauval. Pierre, qui avait son secret, me donne cette assurance ; c'est Pierre qui doit présider ici à tous les secours que pourra nécessiter ton voyage.

En disant ces paroles, la mère s'éloigna comme pour éviter le regard interrogateur de son fils. Elle sortit même tout à fait pour quelques minutes de l'appartement où entrait Pierre.

— Qu'est-il donc arrivé à votre maître pendant ces deux jours ? poursuivit Aymar, dès qu'ils furent seuls : je dis seuls, car je ne compte pas Modeste, bien que l'assiduité de cet enfant fût touchante auprès du blessé.

— Rien, monsieur, dit le domestique.

Et il ne put réprimer un mouvement des muscles de la bouche qui porta successivement sa joue gauche vers la droite, puis la joue droite vers la gauche.

— Ma mère dit que votre maître s'est absenté de la maison.

— Monsieur Aymar, répliqua Pierre avec une gravité qu'il eût désiré ne pas démentir, il est vrai que monsieur a éprouvé une grande défiance. Je ne sais pas qui, ici, avait persuadé comme ça qu'on voulait faire un mauvais parti à tous les amis du Château et qu'il fallait se cacher des bons enfants; mais il ne s'est pas cru assez en sûreté sous la maison; il a disparu, et nous n'avons pas pu deviner ce qu'il était devenu pendant vingt-quatre heures.

— Enfin?

— Enfin, j'ai reçu tantôt, par un enfant qui s'était glissé comme une anguille entre toutes ces pierres dérangées, le petit billet que voilà. Il y a seulement : « M. Pierre Coumoul est invité à se rendre sans délai chez madame Abeille, carrefour Buci, 30, septième étage au-dessus de l'entresol. »

— Tiens! me suis-je dit, qu'est-ce que j'ai à démêler avec cette aventurière? Est-ce un piége qu'on nous tend? Il y a peut-être quelque enjôleuse qui voudrait profiter de la révolution pour me séduire. Je vais vous la remettre à sa place. Et j'y suis allé tout droit. Ils verront, me disais-je, que je n'ai pas perdu la tête comme Polignac, et ne me laisse pas enfoncer comme la monarchie!

Monsieur, quand je suis entré dans cette allée obscure où il me fallait monter cent vingt-cinq marches, j'ai eu une émotion tout de même. On est sûr de soi; mais on n'est pas à l'abri d'un guet-apens. On sait des femmes qui font voir mille et mille couleurs à d'aucuns benêts, voyez-vous!

Enfin je grimpe; et sur une porte grise au haut de l'escalier, je lis : — Lucrèce, femme Abeille, élève de M. Gilbert, médecin de la Maternité. Je sonne de toutes mes forces.

Une dame de la seconde jeunesse, avec un tablier, des boucles d'oreilles et des battant-l'œil à sa coiffe de dentelles, vient comme une furie sur le palier.

— Quel est le butor qui fait ce tapage? qu'elle dit. Ne savez-vous pas, mon garçon, que vous pouvez causer ici des saisissements et faire avorter des jeunes personnes? Il est défendu de faire du bruit autour des accouchées. La police n'a pas même le droit de pénétrer dans nos maisons; et vous venez carillonner comme si le feu était à l'entresol. Qui êtes-vous, benêt?

— Ma foi, madame, que je dis, je suis un homme assez

embêté de votre mauvaise grâce, voyez-vous, et si vous ne vouliez pas de moi, il ne fallait pas m'envoyer quérir.—Voilà!

Je lui montre le papier, et tout à coup c'est un sucre. — Par ici, mon petit homme, fit-elle; il y a là une personne qui sera ressuscitée de vous voir.

— Nous serons deux, que je me dis en moi-même. — Monsieur, madame Abeille me fait pour lors entrer dans sa plus belle pièce, et j'aperçois le pied d'un lit passant au bout d'un grand paravent à fleurs, qui servait à envelopper la personne.

— C'est Pierre! dit de loin la sage-femme avec une voix de réglisse : c'est le fidèle Pierre.

Point de réponse.

— On aura mal dormi cette nuit, ajoute en se tournant vers moi la matrone; on repose sans doute un moment; asseyez-vous là, mon amour, ma cliente veut vous voir et vous parler elle-même. Prenez patience.

Monsieur, j'allais trouver une réponse sévère, mais la supérieure était déjà adroitement partie. Alors je me lève et je m'approche sans précaution du lit. Il y avait là, enfoncée dans une demi-douzaine d'oreillers au moins, une figure... que je ne reconnus pas d'abord; figure, certainement bien respectable, mais si embéguinée de coiffes, monsieur, de collerettes, et un tel nœud de rubans bleus sur l'oreille, que je n'ai jamais rien vu de si... je veux dire de si singulier. — C'était? — Vous comprenez?

Nullement.

— Eh! c'était monsieur votre père, devina Modeste en éclatant de rire.

— Hélas! oui, monsieur, déclara Pierre; il s'était déguisé comme ça et réfugié si haut, de peur de la bagarre et de la liberté.

Aymar fit jurer au domestique et à Modeste de n'ouvrir jamais la bouche sur cette aventure; et il sonnait pour se débarrasser de leurs offensantes assurances de discrétion et de dévoûement, quand M. Chalamel entra lui-même dans la chambre de son fils.

— Victoire! s'écria-t-il. Nous avons tout culbuté. Il fuit, ce roi parjure! ce monarque des étrangers, ce vil instrument de la sainte-alliance! A bas la chose légitime et vive à jamais, à jamais, le peuple souverain!

Modeste pirouetta sur le talon de ses bottes trop larges, et le blessé arrêta un long regard sur sa mère. Il y avait au fond de ces yeux-là une confusion profonde, et comme l'amertume d'un indicible reproche.

— O mon fils ! continua le bourgeois *triompheur*, vous êtes le brave des braves ! Je sais de vos exploits, et je suis fier de votre naissance ! Mais, ajouta-t-il aussitôt, en contemplant tout autour de lui, avec le sentiment d'une protection dédaigneuse : Que faites-vous chez un carliste ? Tu ne saurais conserver plus longtemps cette position sans te compromettre, il faut sortir au plus vite, mon ami, et retourner ce soir même...

— A l'hôpital ? demanda Aymar à sa mère.

— Chez ton père, ajouta l'homme amoureux de discipline privée comme d'ordre public. Je veux que mon salon soit disposé pour te recevoir, et que ce soit là que tu puisses accueillir tous ceux qui sauront ta conduite, et viendront me féliciter.

— Le docteur donnera son avis, dit avec conciliation la mère.

Mais le mari ne vit qu'avec chagrin reculer le moment de son succès personnel. Cette fièvre si dangereuse qui suit l'atteinte des coups de feu tempéra forcément, durant quelques jours, l'impatience de l'un et remit en péril l'existence de l'autre. Enfin la jeunesse, le bonheur de la victoire et peut-être avant tout la douceur des soins dont il était l'objet, ramenèrent Aymar à la vie. Il ne perdit point ce bras qui avait été menacé par l'art des Dupuytren ; et pour avoir préféré les hasards du combat aux périls de la chirurgie, il avait bien mérité cette chance miraculeuse.

Ainsi se passèrent dix premiers jours de convalescence ; et au milieu du trouble des esprits, du désordre causé dans toute la maison du comte par l'événement d'une si grande perturbation, Christiane se trouva souvent auprès du blessé. L'appartement où il avait été recueilli dominait le quai d'Orsay ; c'était celui-là même que Christiane avait habité dans son enfance. Une gouvernante âgée, trésor de charité chrétienne et modèle de curiosité bavarde, lui disait : — Venez avec moi, mademoiselle, visiter le malade ; il s'ennuie, ce brave jeune homme, et il faut le distraire un peu.

Le soin avec lequel Christiane veillait sur la souffrance

d'Aymar et les conversations dont elle essayait à consoler ce qu'elle croyait être son ennui, se prolongeaient quelquefois durant des heures entières, sans que personne et la jeune fille même eût à soupçonner l'ombre d'un danger pour sa sereine innocence. Elevée à l'institution du Sacré-Cœur, maison qui, pour les familles les plus liées à la légitimité, avait remplacé, depuis 1814, l'impériale école de madame Campan; instruite au fond de cette rue de Varennes, où les traditions d'Ecouen s'étaient de beaucoup épurées au feu des dévotions les plus exaltées et au contact des blasons le plus haut placés, Christiane avait contracté les principales dispositions de l'âme qui forment encore aujourd'hui le caractère des disciples de cet établissement. Ainsi elle traitait tout autour d'elle et spécialement les inférieurs, avec grâce et aplomb. L'expression de sa figure n'était pas étrangère à quelque habitude de dédain, mais d'un dédain protecteur et pour ainsi dire bienveillant. Jamais intolérante bien qu'assidument dévote, tous les devoirs de l'Église et toutes les distractions du monde se conciliaient pour elle sans efforts. Elle était si calme et si pure, qu'elle n'eût pas évité puérilement l'apparence d'un tort et le danger de se compromettre. Là où quelque bourgeoise timide se fût retirée hâtivement, Christiane n'opposait que la libre simplicité de son maintien. On aurait pu même, quelquefois, s'étonner de tant de sécurité, si la pudeur n'avait son effronterie et la vertu sa fatuité.

De tous les tableaux successifs que l'étude avait fait passer sous ses yeux, le long des annales de la France, c'était l'époque des croisades, et particulièrement les quinzième et seizième siècles qui avaient charmé cette jeune et virginale imagination. Elle et ses compagnes n'étaient de notre époque que par leur existence matérielle; c r leur goût, leur pensée et toutes les électives affinités de leur âme religieuse appartenaient au moyen âge et à l'ère poétique de la renaissance. C'étaient les pittoresques temps de la chevalerie qu'elles voulaient ranimer: c'était Dieu, mon prince, ma dame, largesse au peuple, lointains voyages; de vieilles basiliques et de jeunes épées. C'étaient elles qui avaient envoyé secourir les Grecs et poussé des vengeurs en Alger; elles qui, du fond de leurs salons catholiques, auraient secouru la Pologne et sauvé l'honneur du drapeau qu'elles brodaient.

Christiane et toute cette génération de dix-huit ans conspiraient à refaire une France à l'image de leurs rêves ; à restaurer les anciennes vertus et les anciens arts. Parées comme la Féronnière et chastes comme Valentine de Milan, il fallait à ces blanches demoiselles une patrie qui servît comme de cadre au tableau dont elles étaient les personnages. Mais leur avenir n'était que le passé ; et elles croissaient dans l'imprévoyance, comme sur nos vieux remparts, ces hautes fleurs à qui demain la terre va manquer.

— Oh! messieurs les vainqueurs, combien de belles choses vous avez détruites! disait mademoiselle Claremond avec un soupir. Que mettrez-vous à la place de la monarchie?

— La liberté, répondait Aymar : le droit, l'émulation des intelligences, le gouvernement de l'égalité, digne de la parole du Christ; car Dieu n'a dit à aucun : Tu seras le maître et ta tyrannie sera héréditaire. Tous ne seront plus la proie de quelques-uns, mademoiselle. Dieu n'a pas fait toutes ses créatures pensantes pour n'être que le troupeau de quelques-unes? Cette discipline qui vous effraie, elle est déjà partout à votre insu ; elle bat dans vos idées, elle circule dans vos mœurs, elle est la vie de l'avenir, ou l'avenir ne serait encore qu'un combat. Allez demander au testament de Napoléon s'il n'a pas tiré cet horoscope de la France : — Dans vingt ans, républicaine ou cosaque?

— Et d'où vient donc, monsieur, que je sens tout s'ensevelir avec un trône de quatorze siècles?

— Erreur! se régénérer n'est pas mourir. Est-ce notre faute, à nous qui sommes d'hier, si l'ancien élément royal se retire, si les princes s'en vont? La factice énergie du galvanisme ne saurait parvenir qu'à faire grimacer un cadavre; et ces sortes d'expériences sont hideuses. Si l'ancre de salut était brisée, d'où naîtrait donc l'allégresse du peuple? Écoutez les cris instinctifs de sa joie! D'où vient que les cœurs se dilatent? Voyez sur la double rive de ce fleuve ses pas égarés de plaisir. Entendez-vous ces chants nouveaux, inspirés aux Parisiens par des espérances nouvelles? Ce que nous aurons conquis sera pour vous et pour nous; car nous nous enrichirons sans appauvrir nos frères et sans contester à personne une parcelle de l'héritage commun. Deux principes se disputent le monde politique et la lutte est engagée depuis plus d'un demi-siècle : malheur si nous ne triomphons pas encore

cette fois! car ceci, voyez-vous, c'est un duel à mort entre l'affranchissement et les priviléges, l'absolutisme et la liberté, Vingt millions de familles et une seule famille. Pourriez-vous être du parti de l'injustice?

— Hélas! monsieur, dit Christiane, que j'entrevois de sang et de guerres.

— Et depuis quand, reprit Aymar, la justice a-t-elle été consacrée sans efforts, et la liberté acquise sans victimes? Pour gravir la montagne, mademoiselle, le moindre chasseur de chamois ensanglante ses mains déchirées; et Israël, pour arriver à la terre promise, quelle mer fut-il obligé de traverser? Mais cette mer Rouge, elle est franchie. L'horrible tribut, la France l'a payé en 1793; et l'on ne doit plus, quand on a si chèrement payé!

— Donc, pour renverser ce qui existe, objectait Christiane, vous vous être crus plus sages que nos pères?

— Reprendre son bien n'est pas changer l'ordre éternel, mademoiselle, c'est y revenir. Les seigneurs et les serfs ne sont pas d'origine divine. Il n'y avait, au commencement, que des patriarches et des enfants. Quand la force vint à dominer la terre, peut-être fut-elle un moment protectrice; peut-être, à de lointaines époques, des rois plus instruits que les peuples ont pu servir à les défendre, à diriger les entreprises, à féconder les industries; mais les temps ont marché. L'intelligence se déplace; les plus opprimés ont acquis la sagesse, tandis que, engourdies dans le bien-être, les majestés se sont affaiblies et effacées. L'invincible nature des équilibres reverse aujourd'hui le pouvoir aux esprits contre lesquels il fut hostile trop longtemps. Cette réaction est forte, et elle grandira d'autant plus qu'elle peut rencontrer encore quelques obstacles d'un jour. Mais les princes et leurs universités s'efforceraient en vain d'abolir encore la science et la pensée, afin que les peuples demeurent dans la dépendance du bon plaisir. La royauté, dans l'État, n'est plus qu'un parti. Elle gouverne pour le moindre nombre; ni affection ni prestige ne s'attachent plus à elle. Il lui faut tromper, il lui faut corrompre pour gouverner. Il ne lui reste que ces deux ressorts du pouvoir, plus faibles encore qu'ils ne sont odieux. Savez-vous, mademoiselle, que, maître hier des Tuileries, le peuple a éloquemment placé sur le trône un cadavre?

— On va donc, dit la gouvernante, recommencer la Convention.

— Eh quoi! monsieur, ajouta Christiane, ce fut pour étayer de monstrueux abus que Bayard tombait à Ravennes? que M. de La Rochejaquelein couvrait de son sang les bruyères de la Vendée?

— Bayard mérita de rendre son âme à Dieu comme il le fit : sans peur et sans reproche. M. de La Rochejaquelein est un martyr digne de notre admiration républicaine. Nous ne confondons pas avec une institution devenue absurde les vertus qui la défendirent. Marc-Aurèle fut pieux, qui adorait les divinités fausses; et si vous avez pour votre religion et votre roi une affection aussi désintéressée que celle que nous portons à la patrie, où prendre le droit de vous mésestimer? Non, vous n'êtes pas plus touchée que moi de l'héroïsme de d'Elbée et de la résignation de ces paysans de Savenay, qui agenouillés avant de combattre, se relevaient armés de la faux ou du bâton pour aller enlever nos formidables artilleries. Cela est beau, mademoiselle! Et il n'y a rien de plus beau sur la terre que l'abnégation de soi-même et le sacrifice de tout bien pour assister ses frères, maintenir son culte, offrir le sanglant hommage de sa vie à sa conscience. Car la conscience, voyez-vous, c'est l'indication de la volonté de Dieu.

— Vous êtes donc Vendéen? s'écria Christiane.

— Je ne suis, reprit Aymar en souriant, que l'admirateur de tout ce qui est noble. L'égoïsme, depuis que je respire, m'a paru la plus abjecte des infirmités comme il est le plus stupide des calculs. Partout où je vois la sincérité des dévouemens, j'éprouve une sympathie, je reconnais une âme sœur de la mienne.

Et la jeune fille pressait involontairement la main douloureuse du blessé, sans que l'élève de Manuel eût senti autre chose que la douceur de l'étreinte.

— Je ne mets, poursuivit-il avec un plus doux enthousiasme, Bonchamp, qui réclama à son dernier soupir la grâce de ses prisonniers de Saint-Florent, ni au-dessous de Hoche abandonnant au péril de sa tête, le commandement après Quiberon, ni au-dessous de Marceau qui brava la hache pour sauver une pauvre fille prise les armes à la main dans les rangs de Stofflet... Mais ce souvenir vous émeut, mademoiselle... A

votre tour, les larmes vous viennent aux yeux : vous êtes donc républicaine?

Christiane rougit. C'était la mobile franchise de l'enfance, c'était l'image d'un jour d'avril mêlé de rayons et d'ondées; c'étaient les deux sentimens de l'espoir et la pitié réunis dans un seul ange.

— Hélas! reprit Aymar, vous n'êtes encore au milieu du chaos politique qu'un rayon de clarté propre à faire croire à l'ordre futur. Mais la justice peut renaître et deux religions se réconcilier un jour, qui professent la même horreur de l'égoïsme. Il y a un lien déjà entre nous : c'est la sympathie des haines généreuses contre un instinct abject; c'est l'alliance des passions et des idées contre la ligue des intérêts. Dans un ciel de ténèbres, déjà c'est une bienfaisante étoile. Si le hasard vous a placée parmi les dominateurs, une fois du moins l'injustice admise, une fois le privilége consacré par le pouvoir de ce temps qui, aujourd'hui les renverse tous, vous êtes la divinité qui console. Au milieu des rigueurs féodales, la châtelaine qui descendait de sa cour essuyer les larmes, c'était vous; c'est vous qui gagniez le cœur du pauvre et du chevalier; vous étiez la grâce du mal et la poésie de l'oppression. Mais avant la fille du suzerain, effleurant sous les pieds de son palefroi la mousse des forêts et des collines pour aller, au travers des joies de la chasse, réparer l'incendie des chaumières ou doter l'indigente bachelette, il y a de plus beau la fille du citoyen présente au Champ-de-Mars, portant des balles dans son tablier, déchirant la moitié de ses voiles pour le soldat qu'on traîne à l'ambulance.

Christiane écoutait ces discours, et surtout cette voix. Elle se rappelait, languissamment baissée, qu'elle avait à envier, pour son parti, les efforts que les républicains venaient de tenter. Elle gémissait sur l'absence des antiques enthousiasmes de sa race, usés dans la possession des richesses et l'apathique orgueil d'une aristocratie qui ne demandait plus au trône que sa protection pour des usurpations caduques, et cette garantie honteuse dont un maître est obligé de couvrir ses esclaves. Pendant qu'elle se jugeait humiliée sous les regards si attentifs de son hôte, lui, il ne considérait plus que la pureté du gracieux profil et ce duvet que la joue des vierges emprunte à la rondeur veloutée de la pêche. Il était prêt à se demander, comme le poëte des *Mille et une Nuits :*

« Mais, qui donc a jeté dans ses yeux cette poudre enchantée ? qui donc a recueilli, pour en orner la rose, le coloris et la fraîcheur de son front ? » Elle le releva bientôt avec orgueil, ce front rougissant et pur, et elle dit :

— Si nous devions, monsieur, être supplantés dans l'avenir ; si la gloire devait être maintenant exclusivement acquise par une autre caste, la noblesse de France n'a-t-elle pas fait assez jadis pour subir patiemment ce triomphe, et laisser prendre au tiers-état sa revanche ?

— Oh ! oui, dit Aymar, et nous envions de vous les pages militaires de votre histoire. Vos exploits nous forceront de créer de nouvelles annales pour obtenir des succès encore inconnus. Nous irons rendre au genre humain ses droits, aux créatures de Dieu leur dignité, la pudeur aux tyrans, une patrie à chaque peuple. L'heure de la résurrection va sonner. Si la France pouvait être infidèle à cette victoire ou la laisser avorter dans son sein, elle serait lâche et parjure envers l'humanité. Elle aurait trahi l'avenir de l'univers. Ce serait démentir la protection du ciel, ce serait forfaire à l'honneur, ce serait abaisser le courage à n'avoir été qu'un leurre misérable, et le triomphe un piége. Oh ! nous placerons sur des frontières reconquises le drapeau de l'affranchissement. La religion de la liberté aura partout ses apôtres. Grèce, Italie, Pologne, Espagne, levez-vous ! Que les ouvriers de Paris appellent l'Europe entière au travail ! que la rêveuse Allemagne nous comprenne ; que sa philosophie revête enfin un corps, et que partout la pensée s'élève à l'action ! S'il restait sous les neiges du pôle quelques tribus engourdies encore aux superstitions de l'autocratie, un gouvernement intéressé à l'abrutissement des peuples, porté aux cruautés infâmes, avide de tortures et de larmes, nous irions le vaincre. Nous irions, par une juste réaction de l'intelligence et des arts attaqués tant de fois par la barbarie du nord, reporter la conquête au nord, refouler dans leurs repaires les Vandales, écraser le nid sanglant des czars, et apprendre à ce hideux despote, colosse et pygmée à la fois, à débarbouiller ses Baskirs avant d'essayer à se mêler des affaires de l'Europe intelligente. Lui ! dont l'empire avorté n'est que ce monstre dont a parlé le poëte : horrible, informe, immense, et à qui la lumière est ravie... Oh ! mais pardon, mademoiselle ; je m'emporte à vous adresser un langage fait pour un club

plutôt que pour ce salon; destiné à nos camps plutôt qu'à vos organes inaccoutumés et délicats. Un temps luira peut-être où la parole du patriotisme ne semblera rude à aucune oreille française!

La gouvernante pensa que ce grave jeune homme devait avoir étudié pour être prédicateur.

— Mais pourquoi, dit Christiane, outrager de vénérées idoles et profaner les saintes reliques de l'histoire? Là-bas, tenez, sur la statue de notre Henri IV, je vois jurer vos trois couleurs. Ah! la fidélité n'en avait besoin que d'une seule pour suivre à la victoire le panache du Béarnais.

— Je les vois aussi sur le vieux Louvre, dit Aymar, ces trois couleurs; l'azur et le blanc effaceront peut-être la pourpre que la Saint-Barthélemy a laissée sur ce palais.

Mais Chalamel visitait souvent le vainqueur; et Aymar, encore exalté par ses espérances et tout enivré des propres images qu'il avait créées, se hâtait de s'enquérir des actions nouvelles qui s'accomplissaient.

— Victoire! répétait fastidieusement Chalamel.

Son fils aspirait à suivre la marche de ces événements que son courage avait préparés avec tant de désintéressement. Il eût voulu, jour par jour, saisir la progression des faits. Il frémissait bien d'une contrainte et d'une pitié mal déguisées quand son père venait lui réciter la prise du Louvre, extraite des gazettes, et dire par quels traits de son audace le drapeau blanc était tombé à jamais du sommet des Tuileries. Il avait fallu au jeune homme plus que du respect humain, plus que de l'abnégation filiale pour écouter: — Nous reprenons les armes! nous nous levons alors! nous mettons en fuite les soixante-dix mille hommes de la garde royale.

— Ah! vous et moi, général? disait Modeste à demi-voix.

Mais la curiosité d'Aymar était si vive, son intérêt si pressant!

— De quoi s'occupe-t-on pour l'avenir du pays? demandait-il, préférant encore être abusé en quelques détails au malheur d'ignorer toutes les actions publiques. Que fait-on pour ce peuple, si supérieur en sa clémence à la conduite des chefs?

— On fait un roi, dit triomphalement Chalamel.

— Quoi! déjà? Mais Paris a-t-il seulement une armée préparée contre le retour des traîtres? Ainsi, pour la fu-

ture splendeur de cette nation qui s'est rajeunie, on fait ?. .

— Un roi, répétait le financier.

— Mais qu'opposer à l'Europe absolutiste, aux Prussiens, aux Cosaques, qui peuvent être lancés contre nous, comme des dogues serviles ?

— Un roi. Et nous l'aurons dans deux jours.

— Qui l'improvise? dit Aymar.

— La chambre de vos députés. Et de plus, nous aurons une constitution dimanche.

— L'assemblée constituante, remarqua Aymar, mit deux ans au même travail, et elle avait pour auxiliaires Tronchet, Mirabeau, Duport et Sieyès. Votre chambre des députés était dissoute dans ses six cent soixante et tant de membres.

— Il s'est retrouvé deux cent dix-neuf personnes de bonne volonté.

— Sur trente millions de citoyens?

— Sans compter quatre-vingts pairs de France et l'honorable M. de Talleyrand.

— Qui donc a vérifié l'élection? Qui donc a donné à ces bourgeois étrangers aux vainqueurs, le mandat de troquer une dynastie contre une autre dynastie? Je ne savais pas qu'on eût eu besoin pour s'affranchir de quelques avocats à paroles vides. Ces hommes de proie et de sophisme, qui leur a donné mission de recrépir ce qu'aucun d'eux n'avait eu le courage de renverser ?

— La dynastie nouvelle a été acceptée en comité particulier, mon ami. Elle ne s'était point montrée ambitieuse, celle-là ! Elle n'a été vue ici ni le 26, ni le 27, ni le 28, ni le 29 ; mais, arrivée au Palais-Royal vendredi au soir, elle est venue partager nos périls.

— Comment ?

— Elle a dit sur une affiche : — « Je viens partager vos périls. » Supérieure, mon garçon, au respect inutile qu'on doit à un roi déchu, fût-ce un parent et un bienfaiteur; elle a ajouté : — Et la charte sera une vérité, à présent.

— Le pouvoir nouveau va signaler sans doute son arrivée à la tête d'un peuple plus grand que tous les monarques du monde, par des dispositions dignes de l'événement qui le place en un poste glissant ?

— En doutez-vous ! On a déjà rendu une ordonnance par laquelle on permet à la nation de prendre ses couleurs.

On a fait grand-croix de la Légion monseigneur le duc de Chartres et monseigneur son frère puîné,

On a prescrit a l'Académie des beaux-arts de proposer des plans pour les monuments funéraires qui vont être élevés sur-le-champ et dans tous les lieux où reposent tous les citoyens morts pour la patrie.

Toutes les forteresses de la Belgique, on va les faire niveler.

Enfin, M. Plougoulm est chargé de la narration officielle de tous les traits d'héroïsme et d'humanité qui ont honoré la France. Vous serez sur la liste de l'avocat Plougoulm, mon fils ! — Connaissez-vous M. Plougoulm?

— Pas plus que le roi, dit Aymar en se retournant sur l'ottomane où il souffrait.

Mais le père, animé par cette affamation de servir, si éminemment française, et qui est toujours prête à grandir quand il s'agit d'un maître nouveau :

— Croiriez-vous bien qu'au milieu du concours unanime de tant de fidèles, il s'est trouvé un ingrat, un homme, un officier, un général, qui a osé douter de la bonne foi d'un prince, dix jours après les ordonnances de Charles X ? Il a poussé l'indélicatesse jusqu'à soupçonner la candeur d'un Bourbon ; il a dit au duc à l'Hôtel-de-Ville : — « Tenez vos serments, monsieur ; vous voyez comme nous arrangeons ceux qui les violent. Vous connaissez nos besoins et nos droits ; si vous les oubliez, nous vous les rappellerons. »

De telles paroles à un prince qui honore Lafayette et le consulte ! qui a dit à M. Bérard : — « Comment trouvez-vous Dupont de l'Eure, qui a la prétention d'être plus libéral que moi? » Un prince qui pleure de reconnaissance pour Laffite, donne la main au premier venu, et chante la *Marseillaise* mieux que celui qui l'a composée ?

— Mon Dieu ! dit Aymar, je voudrais bien un peu d'air.

La vaste chambre où il reposait s'ouvrait par deux hautes croisées sur des jardins. Qui n'a pas remarqué la solennelle grandeur des dix à douze hôtels dont la façade domine ce quai d'Orsay ? Ils ne sont séparés de la rivière que par la seule voie qui mène au pont royal, leurs perrons déserts, quelques grands arbres, et des massifs de fleurs qui semblent éclore là sans culture, comme autour du palais des Fées. A passer en hiver sur cette large et silencieuse rive,

on sent le nord plus aigu, on voit la course des flots plus rapide. Les lignes architecturales dont cet horizon se compose ont une dignité sévère, une noblesse rigide, propres à faire rêver des grèves de la Néwa et de la féodalité moscovite. Au printemps, vous croiriez, à la fraîcheur de l'ombre et au parfum des jasmins, être transporté vers ces rives de l'Arno, qui, abritées du soleil de Florence sous les ailes du palais Corsini, s'offrent à conduire le promeneur jusque sous l'ombrage des Cassines. La similitude des lieux est frappante.

Christiane, pour obéir aux vœux du malade, ouvrit un store ; elle s'appuya sur le balcon et s'oublia à contempler les Tuileries. Là, aux approches du soir voltigeaient comme à l'ordinaire les tourterelles des maronniers et les corbeaux des combles, seuls hôtes restés fidèles à cette dangereuse demeure. Aymar s'approcha aussi à pas tardifs ; sa tête, encore pâle, était plus inclinée vers le sol, et il aperçut descendre sur le cours transparent de la Seine un bateau. Le bateau vaste et péniblement chargé, était surmonté de crêpes attachés à des branches de chêne ; il était goudronné de noir, et une toile immense et noir aussi couvrait sa cargaison mystérieuse. Un seul marinier suffisait à guider sa marche. Le chargement s'élevait vers le milieu en pyramide, les bords laissaient çà et là traîner dans la rivière des vêtements rougis, des bras abandonnés. A l'arrière deux jeunes hommes, sous l'habit national, n'interrompaient par intervalle leur recueillement profond que pour rappeler aux passants, un moment arrêtés de stupeur sur l'une ou l'autre rive, qu'ils oubliaient de découvrir leurs fronts. — Les chapeaux bas ! disaient-ils pour toute oraison funèbre et pour toute éloquente prière.

— Qu'est-ce, mon Dieu ? demanda Christiane. Je ne vois point de prêtre. On dirait la fable du Styx.

Aymar avait compris. Ces voyageurs sous un linceul étaient des compagnons emportés de l'Hôtel-Dieu vers le Champ-de-Mars, pour y trouver une sépulture commune. Leurs restes devaient s'oublier là, dévorés bientôt par la chaux vive ; et avant que Christiane n'eût, après un cri d'effroi, laissé retomber le store afin de dérober à tous les yeux ce spectacle :

— Voilà peut-être, avait dit Aymar, les seuls heureux qu'auront faits nos jours de victoire !

III

Les mots qui venaient d'échapper au blessé dans une disposition toute mélancolique, n'étaient pas l'expression de sa pensée habituelle. Sa pensée, au contraire était naïve encore de sécurité et d'espoir. Il croyait l'effort qu'il avait vu faire au peuple une régénération complète. L'humanité lui semblait réhabilitée tout entière ; et volontiers il eût pris le drapeau qui flottait dans les airs avec ses diverses couleurs, pour le signe renouvelé d'une alliance entre le ciel et la terre.

Avant de fermer cette âme à de généreux sentiments, il eût fallu qu'elle rencontrât une défection double, là où elle s'ouvrait simultanément aux affections privées et aux espérances politiques. Et il en était encore, malgré ses premiers mécomptes, à opposer aux menaces de l'avenir les crédulités de son cœur, aux prévisions de l'expérience son optimisme de jeune homme : honorable duperie que la vertu imposera toujours.

— Je vais quitter Paris, monsieur, lui disait un jour le comte de Claremond. Depuis la retraite du roi, ce parti est irrévocable ; je n'ai point perdu de temps ; nos passe-ports sont prêts, mes préparatifs achevés. J'ai vendu l'hôtel qui portait le nom de mes pères.

— Eh quoi ! émigreriez-vous encore, monsieur le comte ?

— Non pas comme vous venez de le comprendre. Si j'avais une patrie, je ne la quitterais pas. S'il restait au vieux gentilhomme la force de soutenir une épée, il ne déserterait point le champ de bataille. Partout il y a malheur à subir : et il le supporterait mieux de la part des Français que chez nos ennemis naturels. Je sais s'il est amer le pain de l'étranger ! Mais quand on n'appartient plus à l'espérance, n'est-on pas étranger même à sa terre natale ? Je ne veux rien ; je ne demande rien... qu'éviter l'aspect d'un lieu désolé et les horreurs prochaines de vos guerres civiles. Je ne vais pas

rejoindre un fugitif qui s'est abandonné lui-même, mais retrouver, non loin de Wilna, le dernier parent qui me reste : un frère retiré là depuis le premier sacrilége commis ici, en 92, par des insensés sur leur prince. Lui, ce frère qui n'a jamais laissé corrompre son cœur par une coupable indulgence, ni par un lâche espoir de redevenir Français, il sera, pour quelques jours encore après moi, la providence de Christiane.

— Mais que pensez-vous donc, dit Aymar troublé de cette résolution de partir, que va devenir notre pays ?

— Un abîme, monsieur, un chaos. Quel avenir peut espérer une nation qui perd son frein, sa foi, sa moralité, ses croyances ? Heureux qui, prêt à changer encore d'exil, va être bientôt absous de la peine de vivre.

— Sa foi, dites-vous ? mais, sommes-nous coupables des agressions d'autrui ? Et si dans cette religion qui précéda le Christ, il était déjà établi que Jupiter ôte la raison à ceux qu'il veut perdre, est-ce notre faute ?

— Il fallait, tout en chassant les ministres, respecter le prince et son droit.

— ... Divin, n'est-ce pas ? La grâce de Dieu ne se retire-t-elle jamais du parjure ?

— Mais l'enfant, dit Claremond avec solennité, n'était-il pas innocent ?

— Mais la France n'était-elle pas innocente aussi ? et faut-il à l'intérêt d'un enfant immoler la durable sûreté d'un grand peuple ?

— Ce n'est point que je doute, reprit le vieillard, du retour de l'héritier royal !

— Pourquoi vous éloignez-vous donc ? Je ne vois cette nécessité pour vous dans aucune des chances de l'avenir ; dans tous les cas, la royauté vous reste à ce qu'il paraît. Est-ce l'homme ou le principe qui vous attache ?

— L'homme est le principe : c'est la légitimité que je révère.

— Il y a quelque chose, dit Aymar, qui avant toutes les royautés du monde fut légitime : c'est la liberté. Eh bien ! moi, monsieur, qui crois juste un autre pouvoir que l'autorité d'un seul, et meilleure que tout autre l'administration du pays par le pays lui-même, je doute de ce retour. La paix sera votre ennemie, et je renoncerai même à l'avénement de mes théories

si l'homme qui vient d'être obligé de choisir entre le trône et l'exil, une couronne et un passe-port, continue à marcher dans ses premières voies. J'aimerai toujours mieux, j'en conviens, le gouvernement de Washington que celui de la plus saine des *majestés*; mais si le prince persiste à demeurer citoyen, son pouvoir a des chances viables. Il accueille, dit-on, les travailleurs et se confond avec eux; il sort sans carrosse, porte le parapluie, la cocarde bourgeoise, et ne demande point de liste civile : que ferait de mieux le président de l'Union ? Ce système vaut le gouvernement de l'avenir, à plus forte raison celui du passé: la seule manière de jouer au roi, au dix-neuvième siècle, est de rester national. Si celui-ci la comprend, je crains franchement qu'il ne renverse à la fois vos utopies et les miennes.

A entendre parler ainsi Aymar, après sa conversation avec son père, qui n'eût pas lu dans son âme aurait pu penser le surprendre en flagrante contradiction de conscience. Erreur ! c'est qu'affamé d'impartialité, il se défendait encore d'accueillir le découragement; c'est qu'il eût été bien fâché de convenir avec un adversaire qu'il n'y avait rien à attendre de la commotion de juillet.

— On changera, dit le comte. Il faudra tôt ou tard aux Français l'obéissance; quiconque restera leur égal est perdu, et quand il s'agira de prendre un maître, on préférera le mien.

— Il est peut-être vrai, soupira le démocrate, qu'il y a quelque chose de plus redoutable ici que la présence d'un roi pour opérer le retour de la tyrannie : ce sont les dispositions de ce peuple toujours porté à prendre sa facilité à servir pour le génie transcendant d'un chef. Ici on est toujours plus enclin à être esclave qu'aucun prince à devenir despote. Il y a des individus résignés à recevoir un affront avant que qui que ce soit songe à le leur imposer. Bonaparte n'a-t-il pas été incité à se perdre par la servilité des ministres et le mutisme de son sénat? Quelque chose est plus haïssable qu'un roi qui opprime, monsieur, c'est une nation qui se laisse opprimer. Agrandir son pouvoir, c'est le métier de ce magistrat fragile qui souffre qu'on l'appelle *majesté*, mais se laisser avilir justifie infailliblement l'abjection qu'on inflige aux sujets. Si la France de 1830 devait se rapetisser jusqu'à l'égoïsme étroit d'un chef de dynastie, c'est du parti de l'écornifleur que je voudrais être !

— Il y a dans les bibliothèques royales beaucoup de traductions du *Prince* de Machiavel !

— Ne nous quittez pas, monsieur : tout va se transfigurer. L'Europe entière va reconnaître nos principes de probité et de bonne foi ; et cela à la vue seule de nos plénipotentiaires ; car il faudra à la France, redevenue jeune et sans tache, des ambassadeurs purs comme elle et d'une exemplaire probité.

— On vient, dit le comte, d'envoyer à Londres le prince de Bénévent.

— Sans doute, c'est un mal que le peuple ait vingt ans et son gouvernement soixante-dix. Les jeunes rois du moins appartiendraient mieux aux idées de leur temps, ne fût-ce que par les passions. La vieillesse pourrait ne sentir plus qu'un besoin : celui du repos ; un seul amour : celui de l'argent ; mais désabusé par le conseil des plus vrais représentants du siècle, le duc reviendra à des pensées actuelles et françaises.

Ainsi l'honnête homme se confiait à sa propre candeur. Tromper la jeunesse, c'est couper l'arbre qui croît, c'est étouffer la poule aux œufs d'or.

— La cour, ajouta Claremond, restaure déjà les errements héraldiques ; n'a-t-on pas offert vingt croix aux trois Écoles?

— Mais les trois Écoles ont refusé. Elles déclarent qu'elles n'ont fait que remplir un devoir national, et que d'ailleurs tous les élèves se sont également acquittés de ce devoir.

— Que diriez-vous si l'instinct de sa conservation personnelle unissait demain l'héritier des barricades à la cause des autocrates ?

— Calomnie ! Des courtisans dépossédés ont pu seuls répandre ces craintes.

— Monsieur Aymar ! vous êtes plus jeune que votre âge. Et on se laisse en attendant, et sans un congrès préalable, placer à la tête d'une monarchie.

— ... Entourée d'institutions républicaines.

Un sourire échappa au comte.

— Cela n'est pas plus absurde à espérer, dit-il, que de maintenir la virginité d'un harem pratiqué par des janissaires. Si vous croyez à certaine innocence, je commence à croire à la vôtre.

— Entre le malheur d'être dupe et celui de soupçonner la probité, acheva Aymar, mon choix est fait. J'attendrai cette ca-

lamité qu'on appelle expérience, et ne me déciderai qu'après elle. Je ne veux rien préjuger.

Et Christiane allait partir. Aymar, réinstallé dans la maison de son père, était déjà en dissidence de vœux avec les amis qui le venaient voir. Cette courte séparation du monde, opérée par une maladie de quelques semaines, avait suffi à le jeter dans un désaccord avec des intentions déjà rétrogrades. Il se sentait une solitude de cœur qui glaçait ses résolutions. Tout esprit conséquent à ses principes et fidèle à sa conscience tombera ainsi promptement dans cette misanthropie. Il perdra vite l'intelligence du langage vulgaire et deviendra un paria dans nos sociétés mobiles. Il peut finir par se troubler sur lui-même et douter de sa propre raison à force de voir la rapidité des inconséquences d'autrui. Dès qu'Aymar voulut rentrer dans la circulation des idées flottantes et se reprendre à marcher sur ce sable ondoyant qu'on appelle l'opinion publique, il se crut injuste. Il douta de la portée de son jugement quand il n'avait, hélas ! à condamner que l'improbité générale. Le premier homme supérieur qu'il avait rencontré lui avait dit avec un sérieux qui déguisait mal son contentement :

— Eh bien, jeune homme ! quinze jours encore, et nous en aurons fini avec l'héroïsme. J'espère que vous n'avez pas été atteint de cette courte épilepsie ?

— Pardonnez-moi, dit Aymar avec gravité.

— Tant pis ; elle n'avait pourtant aucune chance de vivre. Il n'y a point d'effets durables où manque l'intensité de la cause. Et d'abord les femmes n'étaient pas pour vous ; or, il n'y a rien à faire dans ce pays-ci sans les femmes. Je ne sais, ma foi, si l'absence d'une cour effraie ; si l'émulation qu'éveille en certaines classes élevées le poste des Gabrielle et des Maintenon entretient dans beaucoup d'esprits de secrètes et ambitieuses espérances, mais, en général, le sexe ne goûte guère la sévérité qu'on attribue aux mœurs de Brutus.

— Parlez pour les duchesses.

— Non, toutes ont un peu de rancune contre vos trois journées. Au fait, on s'est fort peu occupé d'elles pendant soixante-douze heures ; et dans quelques mois l'état civil rendra témoignage d'une remarquable indifférence.

— Vous êtes jovial, remarqua Aymar, pour un philosophe, un professeur, un grave partisan des pudicités britanniques.

Le personnage, en effet, était cet homme à la taille grêle, au teint scolastique, aux lèvres pincées, et dont toutes les habitudes, même corporelles, étaient, comme elles le sont demeurées, plus étrangères à la gaieté française qu'à la raideur d'outre-Manche. C'était ce pédant confit dans l'histoire d'Angleterre, et figé à ce premier progrès de la science politique où le représentatif et l'aristocratie ont comploté leur alliance; cloué enfin au millésime de 1688, comme l'est à la porte d'un vieux castel la chouette; c'était celui dont on peut dire : sa philosophie se compose d'une idée retournée en un kaleïdoscope, ses discours sont des variations sur le même motif; c'est l'art de faire une perruque avec un seul cheveu et de se draper avec une ficelle. Son érudition ? Fagots assez mal liés, coupés dans la grande forêt de l'histoire.

— Je suis gai, dit-il, parce que j'ai foi dans l'avenir. Jamais le besoin du pouvoir ne s'était fait mieux sentir qu'au bout de cette crise démagogique. Dites-moi, s'est-on demandé autre chose, dès que la fumée du canon a été dissipée, si ce n'est : Qui sera roi? On s'est préoccupé de cette nécessité bien plus que d'avoir du pain dont Paris pouvait manquer. Voyez : le gouvernement populaire est de tous celui qui a le moins de popularité. Les hommes d'ordre sont déjà rentrés en place, comme nos pavés; et les routes de la monarchie se trouvent déblayées des trois seuls obstacles qui pouvaient entraver sa marche : une charte, un roi tombé en enfance et un dauphin qui n'en est jamais sorti. Gloire à l'événement qui a produit de tels résultats! — Êtes-vous déjà présenté au Palais-Royal?

— Je ne crois pas, dit Aymar.

— Tant pis. Soyez des nôtres.

— Je n'ai pas la modestie d'aspirer à une préfecture.

— Prenez-en deux. Il faut devenir membre de la *gouvernementabilité*; et par sa position, imposer toujours autour de soi quelque respectueuse... intimidation. Car, quel est le plus fort des liens qui attachent l'homme, même à Dieu?

— C'est l'amour.

— C'est la crainte. Le peuple qui a eu velléité de se mêler de ses affaires est moquable à miséricorde. Rien se peut-il constituer sans aristocratie? Étudiez les Anglais : leur gouvernement est un modèle pour tous les siècles. Le plus grand homme de la physique, c'est Newton; ceux de la politique, Castlereagh, Ancillon, Metternich. Trois têtes mènent

l'humanité. Il n'y a point de peuples, il n'y a que des cabinets. Et remarquez ce qu'on a épuisé déjà de vains efforts et même de talents dans les premiers jours d'un établissement où s'agite encore la mauvaise queue du libéralisme? un ministère ne dure pas six semaines et un orateur plus de trois discours. Cette fièvre de perfectibilité détruirait tout et ferait bientôt de nos assemblées un désert. Elle emporte une renommée comme était dévoré un régiment du temps de Bonaparte. On disait alors, je crois, chair à canon, on dirait bientôt chair à tribune. Mais juillet lui-même nous délivrera de ses enfants. Déjà il avachit vos avocats, il accule vos poëtes : on ne peut suffire à lui en mettre aux pieds. — Il faut penser à vous faire un majorat, monsieur Aymar !

— Comment! dit celui-ci, vous vous occuperiez déjà, au milieu de tant de changements?...

— Il n'y a rien de changé, enfant que vous êtes. Encore un peu de temps, et vous le reconnaîtrez. Écoutez donc ce qui se passe autour de vous. Nous rebrodons de vieux habits dont l'étoffe est toujours la même, et jamais les grenouilles de La Fontaine n'avaient fait de si unanimes pétitions.

— Je ne sais quelle grue est déjà votre maître, reprit Aymar; mais nous resterons ses juges. Oubliez-vous que c'est le peuple qui est devenu roi?

— Ce sera bientôt un roi fainéant, dit le député en tournant les épaules.

Il s'éloigna avec cette morgue qui a mérité à toute son école cette populaire épigraphe : Suffisance et insuffisance.

Ce n'est pas que cet homme manquât de facultés hautes; mais l'esprit engagé dans l'étude de son caduc système, son obstination à fermer les yeux au jour présent, le rendaient presque d'un autre temps, d'une autre nature que les nôtres. Apologiste de féodalité, roturier anti-égalitaire, aristocrate de nature, il prenait le droit pour la révolte. Il s'appliquait à s'écarter de l'instinct des masses et à enrayer tout progrès politique. Ce n'est jamais sur les faits qui s'accomplissent et le monde tel qu'il marche qu'il médite : il étudie le passé, expérimente sur le cadavre. Ses idées les plus nouvelles traînent dans les bouquins usés d'histoire. L'actualité lui est indigeste. Son vœu est de commander bien plutôt que de gouverner, entretenir les partis pour se rendre nécessaire : désunion fait sa force. Sa fatuité principale, c'est d'être impopu-

laire; et plutôt que de reconnaître ce qui raille sous le nom de volonté nationale, il abîmera tout comme un homme d'église. Sa fermeté, c'est la colère; sa justice, une vengeance. On a dit avec raison que si la liberté et l'égalitéétaient d'autrefois, il les eût apprises dans les livres : mais c'est l'aristocratie qui est ancienne, et il est fatalement voué aux institutions périmées. Le gouvernement rétrospectif que sa coterie appelle *doctrine* dort dans les chroniques du moyen-âge, ou ne se conserve que chez l'étranger : imiter le Nord et réédifier les priviléges héréditaires, c'est renoncer à être Français par l'intelligence. Avec une majorité de dix boules parlementaires, minorité si effrayante au milieu de la nation, ce ministre, tour à tour blanc ou tricolore, selon la température de Gand ou de Paris, peut-il jamais parvenir à s'asseoir en politique autrement que sur la lame d'un couteau?

Il s'était éloigné de quelques pas, puis il ajouta, en revenant encore vers Aymar, car il tenait à le recruter pour sa future presse officielle :

— Soyez à nous pour la dernière fois : nous vous ferons un bel avenir.

Le naïf radical se rappela le bourreau de Philippe II disant à don Carlos : — Laissez-vous faire, monseigneur : tout ce qui se prépare là, c'est pour votre bien.

— Voudriez-vous donc, répondit Aymar en souriant, essayer, sur moi un peu de corruption?

— Non, certes! car je vous connais. Mais ne dîtes pas de mal de ce moyen. La corruption, voyez-vous, il ne faut pas s'en laisser atteindre; la probité personnelle est un très-bon calcul, quand elle ne serait pas une vertu; mais comme ressource d'homme d'Etat, on peut l'employer. Il faut donner de l'argent et n'en pas prendre. L'habileté consiste à faire porter sur autrui la corruption et à ne pas s'en salir soi-même.

— Cet austère intrigant a dû autrefois, pensa Aymar en le voyant partir, professer la morale à l'Académie des bonnes-lettres.

Le lendemain, quelqu'un se jeta précipitamment sur les pas de notre ami et presque sur ses épaules. C'était un très-petit homme, encore jeune, à la tenue demi-gasconne et à l'accent deux fois gascon. A l'exiguité de sa taille, à la nerveuse impétuosité de sa parole et de ses gestes, on l'eût pris

pour un écolier de Carpentras. Ancien condisciple du républicain et autrefois soldat comme lui de la presse libérale, ce bébé avait la bouche grande, les sourcils relevés à la Méphistophélès, et sa voix était bizarrement remarquable. Cette voix arrivait à l'oreille, souterraine et voilée, à peu près comme l'accent d'un ramoneur qui, déjà parti pour gravir au sommet de sa tâche, s'arrête à recommander une précaution oubliée, pendant qu'il n'est encore qu'à la hauteur de la glace qui pare votre cheminée.

— Eh bien ! cher, dit-il ; à nous enfin le tapis politique ! Les blancs ont usé le leur jusqu'à la corde sans avoir su gagner la partie. Ne nous laissons pas décaver.

— Êtes-vous sûr, dit Aymar, que de nobles actions seront une fois profitables ?

— Mais cela servira d'abord, dit l'autre, à répartir le bien-être, la fortune un peu moins injustement par le passé. L'or reprend son équilibre, la race des millionnaires va être croisée.

— Obtiendrons-nous le Rhin pour frontière ?

L'interlocuteur, comme un homme qui croit qu'on veut le railler, leva les épaules et répondit : — Nous obtiendrons les portefeuilles et les hôtels.

— Effacerons-nous les traités de 1815 ?

— Nous effacerons nos dettes du livre impertinent des créanciers. La société se régénère : cette révolution sera sociale un peu aussi bien que politique. La justice distributive va être une bonne fois à la mode. Est-ce que nous ne saurons pas mieux jouir des biens de ce monde, nous qu'on appelait hier encore les prolétaires, que cette race de possesseurs titrés, lesquels sont tombés depuis cent ans dans leurs châteaux à l'état de crétins ? A nous les châteaux ! les villas! les lacs transparents ! Nous avons des facultés fraîches pour comprendre ces bienfaits de la Providence, des sens et quelque esprit aussi pour en jouir. Tout cela manque aux hommes encroûtés de mollesse et de bonheur. A nous les chevaux du Yorkshire, les maîtresses espagnoles, la tiède température des salons, et pour nous reposer les sophas embaumés, les tapis d'Orient ! Mon cher, sous ces appartements à vastes cerveaux, les idées grandissent, l'âme s'élève avec les plafonds. C'était là le rêve de mes nuits provençales : atteignons à cette poésie. Il est bien temps que notre tour arrive et que

notre volonté se fasse. Mais, à propos, on dit que vous vous êtes battu comme un lion : quel emploi avez-vous ? Est-ce que je ne rencontre pas des *vieux* qui se plaignent d'avoir perdu leur place possédée depuis quinze ans ! — Eh ! vénérable sot, c'est parce que tu l'as depuis quinze ans qu'il est bien temps de la céder à d'autres. J'entends dire que Mirabeau a eu tort de se donner à la cour pour un million : oui, certes ! et je suis de cet avis s'il en pouvait demander quatre. Adieu, féal, nous nous retrouverons. Ne me retenez pas, je cours chez mon banquier de la rue d'Artois. J'ai eu le bon sens de m'impatroniser là depuis dix-huit mois. Ce n'est qu'un pauvre honnête homme, mais il sait les finances, et je le pompe ! Nous n'aurons eu que deux contemporains, mon brave : Bonaparte et avant lui Talleyrand. Bonaparte avait coutume de dire que sa dynastie deviendrait la plus vieille de l'Europe, j'espère me tromper moins en prédisant que nos mansardes deviendront avant peu les plus riches hôtels de la Chaussée-d'Antin.

Il y a donc quelque chose, pensait Aymar, pendant que ce demi-personnage s'éloignait, il y a quelque chose de plus profitable que d'écrire l'histoire ! c'est d'arriver de la campagne le lendemain du jour où l'histoire s'est faite.

Il se faisait ainsi, pour lui même, allusion à d'inflexibles souvenirs, car il savait qu'il avait été rencontré, le 30 au soir, allant à Neuilly à travers des plaines alors pacifiques, deux voyageurs assez frais sortis d'une prudente retraite choisie aux Batignolles. L'un avait un faux air de Jésus-Christ, l'autre ne ressemblait pas mal à l'édition in-32 de Gusman d'Alfarache. Aymar prévit que le Tite-Live, révolutionnaire un moment par spéculation, agirait bientôt contre le système dans lequel il avait écrit et brillé, et déchirerait, l'ingrat, la dépouille qu'il se disposait à quitter. Mais plus Aymar se recueillit, moins une indignation bien sérieuse put s'emparer de son esprit, parce qu'il se rappela encore que le champion des trois jours obéissait peut-être aussi à une secrète et invisible pente de sa nature en subissant l'attraction des richesses. Sa mémoire lui retraçait certaine soirée où le goût de la phrénologie avait retenu un peu tard et après tous les autres adeptes un certain nombre d'amis chez le docteur Spurzheim. L'hominicule était là. Ce fut à qui présenterait son crâne au docteur, tant chacun était empressé de con-

naître sa prédestination organique. Spurzheim, qui montrait d'abord peu d'envie de satisfaire à cette curiosité, céda enfin, à la condition, quelles que fussent les explications données, qu'on ne s'en formaliserait point. Le futur conseiller du trône apporta sa tête spirituelle : on lui reconnut l'aptitude, l'astuce, puis tant de prédispositions incohérentes, que les gouttes de sueur lui montaient au front. Enfin, il allait sortir de l'épreuve, moitié maltraité, moitié caressé par la science, quand l'élève de Gall ajouta, en laissant retomber sur sa cuisse la main qui avait longtemps interrogé le crâne, et avec l'accent d'une bonhomie toute allemande :

— Dites donc? Vous avez dû être un fameux *chippeur* dans votre enfance!

Et si pourtant, pensait Aymar, celui-là arrivait jamais au pouvoir! Sa maxime favorite est qu'il faut, pour réussir, soutenir l'opinion des sots, parce que c'est celle qui fait la la puissance des fripons. Il qualifie de duperie les sentiments désintéressés, il appelle niais l'empire de la conscience. Dans quel bourbier aurait-il donc ramassé son âme, si ces déplorables axiomes de perversité n'étaient pas le cynisme affecté d'une immoralité bavarde, un esprit de paradoxe et de forfanterie? Ordinairement les fripons ne crient pas : Mettez vos mains sur vos poches. Il vaut mieux qu'il ne veut le paraître. Mais je m'y fierais peu si jamais il venait à se dire honnête homme! Il serait ministre à faire tirer sur les citoyens, et député à restaurer les lois de censure.

Peu de jours après, Aymar qui, pour respirer un autre air que celui de Paris, voulait gravir les buttes de Saint-Chaumont, de si belliqueuse mémoire, vit débusquer vers lui, du fond de la rue de Latour-d'Auvergne, un rêveur. Son cœur se dilata au seul aspect de cet ami. Le solitaire murmurait des vers. Ce ne pouvait être qu'un refrain digne d'Horace ou de Tyrtée. Sa tête chauve penchait sur l'épaule gauche : il portait des lunettes trois fois grandes comme ses yeux; toute sa personne accusait en même temps quelque chose de la malice de Rabelais le buveur et du dormeur la Fontaine.

Aymar s'arrêta à lui barrer doucement le passage; et quand le promeneur leva son regard distrait, Aymar lui tendait déjà une main affectueuse.

— Ah! ah! fit le grand poëte, vous paraissez soucieux :

voulez-vous que je traduise ce qui se lit sur votre front par un seul vers d'une chanson populaire ? Il est écrit en épigraphe entre vos deux sourcils : « Épicier, tu nous as trompé. « Ce qui souffre en vous, ami, c'est la logique. Eh ! patience ; avez-vous jamais vu planter un peuplier sans qu'il n'y soit venu quelque chenille en dévorer les feuilles ? Laissez cuver l'égoïsme et déposer la peur. Quasi-légitime, quasi-quelque chose, c'est-à-dire rien, peut-il durer ? Mais n'exigez donc pas qu'une plante prospère en peu de jours, surtout quand ses racines n'ont pas rencontré un sol préparé. Il vient, voyez-vous, des époques de sommeil pour une nation comme pour un homme. Il faut subir des périodes de vertige. Qui nous aurait dit, par exemple, que les magnanimes ouvriers de juillet voudraient se venger du choléra sur les riches ; qu'ils prendraient les flâneurs de Paris pour des empoisonneurs, et frapperaient, en vrais sauvages, les premiers inconnus qu'ils verraient s'arrêter sur un trottoir ? Il y a des pages inintelligibles dans l'histoire du monde. Mais, patience, vous dis-je : les masses effarées de terreur se trompent de point d'appui. La sécurité n'est point où ils la cherchent, ils l'apprendront plus tard. Je ne blâme nullement leur désir de la paix ; mais on frappe à une porte qui n'a qu'une aumône passagère à offrir. Peut-être aussi l'Europe, qui ne peut nous empêcher d'être toujours un pas en avant, ne se soucie-t-elle pas de nous en laisser faire deux à la fois. Attendons que d'autres États nous rejoignent. Quand les Espagnes, par exemple, arriveront au système parlementaire, il sera temps, pour nous, de gagner un terrain nouveau. Je ne nie point qu'il serait de la charité politique de tendre la main aux autres après avoir passé un fossé, mais il faut se garder aussi de compter sur des infirmes à qui les jambes n'ont pas poussé encore. Se hâter lentement n'est pas un précepte exclusivement applibable aux arts. Que de progrès partiels sont désirables avant le grand progrès ! D'abord il faudrait apprendre à ce pays-ci, grand niais d'enfant de famille à peine majeur, à régler ses affaires lui-même ; car une maladie de notre France, c'est de vouloir toujours être administrée, gouvernaillée ; d'avoir un tas de commis et de rouages parasites. En législation comme dans l'art de guérir, les plus simples agents sont, je crois, les meilleurs. Quel besoin l'administration de ce coin de terre a-t-elle toujours de

deux millions de lois? Mon vieux médecin était Corvisart : il purgeait peu, laissait agir, observait et ne contrariait pas la nature des *sujets* qui lui étaient confiés. Leur juste-milieu, comme ils disent, est déjà Purgon et Sangrado à la fois. Déjà des ressources exceptionnelles!

— *Seignare*, dit Aymar, *purgare*, *clysterium donare!* Leur Chambre veut incessamment *purgare*, la police *seignare* et M. le maréchal Lobau...

— Mais, interrompit le modeste penseur, on reconnaît un bon mécanisme au petit nombre des moyens qu'il invoque. Quel progrès n'a pas fait la machine de Marly depuis qu'on a supprimé cent cinquante roues. Nous en sommes encore à la machine de Marly administrative. Frottement, efforts stupides, résistances forcées dans l'appareil. Le meilleur gouvernement est celui de Dieu, je suppose? Eh bien! celui-là, on ne le sent guère; sa volonté se révèle par un ordre immuable et la police infaillible des saisons. Au lieu de peser, cette volonté se dissimule à force d'intelligence et de bon vouloir. Le plus bel hommage rendu à ce gouvernement-là, n'est-ce pas la voix de l'athée qui nie son existence?

— Nous feront-ils, dit Aymar, regretter les jésuites? La crainte du diable est moins abjecte que l'amour de l'argent. Envierons-nous même le temps de la régence? Mieux vaut être gouverné par la beauté que par l'avarice. Il y a, dit M. Heine, moins de bassesse dans un boudoir de catins que dans un comptoir d'agioteurs.

— Mais à qui confier votre gouvernail? Voulez-vous qu'on s'embarque sans l'espoir d'un prochain rivage et sans bien savoir où l'on va?

— C'est un inconvénient, avoua Aymar; et pourtant vous ne comprenez pas mieux que moi la patience de ces gens qui aiment mieux s'acclimater dans la fange que risquer, en essayant d'en sortir, de tomber sur quelques ronces et des cailloux. Il y a ici des cœurs sales et froids, dont l'inertie s'arrange toujours du présent, quel qu'il puisse être, et du fait le plus honteux, dès qu'il existe. Ils s'engraisseraient là, et y dormiraient comme certains animaux dans la première bauge qui se présente. Hommes de chair, gens d'arrière-boutique, ils craignent surtout la peine physique, prêchent la docilité à tous les jougs, et, après toute première révolution, ils en rendent une seconde nécessaire.

— Ah ! concourir à une autre forme de gouvernement, mon cher, embarrasse la paresse de ces fortes têtes. Les classes dites élevées sont soumises à l'influence d'un amour d'ordre qui ne signifie guère autre chose que la continuation de leur bien-être au milieu des souffrances publiques. Quand les hommes de cœur se lèvent, et que le peuple s'émeut, il y a pour eux pertubation ! Ils croient naïvement que ce monde appartient aux poltrons, aux sots, aux avares, aux intrigants ; et ce monde civilisé ne rentre selon eux dans l'ordre, que lorsqu'il revient de nouveau aux intrigants, aux avares, aux sots et aux poltrons.

— Après quarante ans de lutte et vingt millions de citoyens sacrifiés sur les champ de batailles contre les trônes, est-ce qu'on veut encore, dit Aymar, de la royauté absolue ?

— Visionnaire ! il n'y en a plus en France, nos mœurs s'y refusent ; la royauté est un mensonge. On vous a promis je ne sais quelle monarchie entourée d'institutions républicaines, — je vous la souhaite ; mais ce que vous aurez certainement pour quelques instants encore, c'est une république de fait entourée d'abjections monarchiques. Il y a ici un commis choisi par la peur à la hâte ; ce n'est peut-être pas là de toutes les origines royales la plus épique, car on a vu des trônes fondés par le courage, d'autres par l'autorité des vertus, le libre choix des diètes, la reconnaissance des populations : ici l'égoïsme du riche a été le fondateur, et l'avocat de cette peur un paysan de la Nièvre, rivière qui ne coule pas précisément tout à côté du Danube. Mais, encore une fois, on ouvrira les yeux. Ce n'est pas du reste que les torts soient tous du côté du chef. N'a-t-il pas raison de les gouverner à son profit, puisque c'est à leur profit seul qu'ils l'ont cherché ? Il les prend pour lui, comme ils l'avaient pris pour eux. Le troupeau avait besoin d'un berger, le berger tondra ; et qu'ils rendent grâce à Dieu que le boucher ne soit pas venu : car leur imprévoyance l'avait mérité. Allez, le temps remet beaucoup de choses à sa place ; c'est un « galant homme, que le temps, » disent les Italiens. J'ai lu quelque part : « Si quelqu'un renverse une borne, il vient quelqu'un qui la relève, tandis que si chaque jour le frottement l'amoindrit et la dégrade, elle ne sera jamais remplacée. » C'est là mon opinion. Laissons faire et passer. Il faut se résigner, perfectionner nos mœurs et mériter un meilleur avenir.

Prenez patience, trop vif jeune homme, ajouta l'interlocuteur avec un sourire où perçait plus de mélancolie qu'il ne s'efforçait de montrer d'espérance. Prenez patience ! ce n'est que l'affaire d'un demi-siècle.

Et les amis se séparèrent.

Il ne disait pas toute sa pensée, l'humble sage dont la raison fut toujours supérieure même au talent. Mais était-ce à lui, dont la voix a le mieux consolé la patrie dans ses désastres, à prédire ici des malheurs sans gloire ? Le poëte qui avait tant influé sur le réveil de la France en 1830, le citoyen qui avait donné depuis de si hauts conseils à des ministres, n'avait-il pas acquis le droit du repos ? L'alcyon qui a chanté dans la tempête cherche le rivage. Déjà elle avait hâte, cette lyre, d'aller se réfugier aux bords de la Loire : c'est là qu'elle devait échapper aux soupçons des moindres récompenses, aux menaces de la croix d'honneur, aux piéges d'une souscription à son profit, aux inconstances même de la gloire, et à l'infaillible ridicule des Académies. Le philosophe savait bien que l'exemple de sa modestie n'aurait jamais le danger d'être contagieux.

Et d'ailleurs, dans cette exagération, sous ce délai de cinquante ans, demandé comme crédit au bon sens public, il se cachait peut-être l'exacte sagesse ; mais cette vertu convenait-elle à l'emportement du caractére d'Aymar ? Il est des consolations qui abattent ; il est tel sermon sur l'espérance, après lequel on regarde la rivière. Proposer aux jeunes courages la temporisation, la prudence à l'impétuosité, c'est demander à l'homme de vingt ans d'en avoir soixante ; aux cheveux noirs de se couvrir de neige en une seule nuit. Quand Aymar vit que les plus fermes amis de sa religion demandaient sursis et se réfugiaient dans l'avenir, il baissa la tête et pleura. Les trois hommes qui l'avaient abordé successivement résumaient pour lui de grandes classifications dans l'opinion flottante. Il y voyait représenté d'abord l'entêtement systématique qui veut étouffer l'avenir dans son germe ; ensuite la cupidité habile se frottant les mains des misères publiques, professant cette maxime : que l'intérêt privé est d'instinct, et l'intérêt général une chimère ; puis enfin venait cette prudence qui, n'ayant à vivre qu'un jour de revers, est patiente comme l'éternité ! Il se frappa de doute et de tristesse. Tantôt sa crédulité première faisait place à l'irritation,

et tantôt il gémissait à l'idée de se sentir aussi seul au milieu de ses frères. Il était comme tel généreux sous-lieutenant qui, élancé à la tête des bataillons, se croit suivi des siens, et qui, une fois au milieu des rangs ennemis, se retourne pour voir loin derrière lui ses camarades et même son vieux colonel. La fatale intelligence de son cœur lui faisait sentir avant tout ce que l'avenir réservait à la France, et ces abaissements, ces lâchetés qui ne devaient être de notoriété européenne que trois ans plus tard. Il comprit dès lors que le nouvel état allait s'appuyer sur les mauvais sentimens du cœur de l'homme, cultiver la crainte, l'avarice, la dureté de l'âme; et qu'après l'action royale qui avait mitraillé un peuple, il y avait une plus infâme politique : c'était de l'abrutir.

Déjà les étudiants qui, aux premiers cris de fraternité poussés par les Lombards et les Espagnols, s'étaient empressés de voler à leur secours, qui chargeaient les impériales de diligences, n'emportant qu'un fusil et leur courage, étaient partout refoulés aux frontières par le même ministre dont les instigations avaient encouragé leur départ. Trahis par Son Excellence à deux masques, ils revenaient sans pain vers ce Paris déjà fermé aux assemblées civiques, et empoisonné par l'ironie des vertus désintéressées.

Aymar, attentif, haletant d'espérance comme devant un spectacle nouveau, tenait les yeux ouverts sur la scène politique. La table est rase, se disait-il, que va-t-il apparaître de grand sur ce vaste horizon ? Il n'apercevait que de vieilles et boiteuses figures. Partout ressuscitaient ces magistrats usés par cent tyrannies, ces maréchaux vendus, ces courtisans fatigués d'adorer par derrière tant de fortunes tombées. Employer ces hommes, n'est-ce pas une injure à la probité, un soufflet adressé à la victoire.

Chaque jour apportait à Aymar un désenchantement. Tous ceux qui le connaissaient à la ville et dans la banlieue, le plus équivoque cousin de province, sa dernière et sa plus vague connaissance au fond d'un village dont il savait à peine le nom, se précipitaient chez lui, soit par lettre, soit par présence réelle, afin de mendier sa protection. On savait sa conduite aux jours du péril, on lui supposa du crédit; et alors des extrémités de France et de Navarre, il fondit au domicile de M. Chalamel, orgueilleux de cette nuée de sollici-

teurs, des myriades de médiocrités plus avides de proies que les corbeaux de l'hiver. Jamais l'espèce n'avait semblé à Aymar si abjectement livrée à l'empire des appétits ignobles, des passions voraces. Il pensait, lui, qu'il faut mériter pour obtenir. Il ne pressentait pas que tout étant imitation d'en haut chez ce peuple de singes, l'égoïsme, comme une lèpre féconde, allait gangrener à vue d'œil une foule de cœurs. Si le crédule enthousiaste se trouvait un moment au sein d'une réunion d'hommes de son âge, il était frappé des ambitions positives et des matérielles rêveries de ses compagnons. On parlait spéculations, profits, peu d'acquérir un nom recommandable, beaucoup de gagner des trésors. On ne s'enivrait guère qu'avec les espérances de fortune ; l'orgie n'était plus comprise que dans des flots d'or. Imagination, amour, ardeur aventureuse, tout était à ce nouveau culte.

— Qu'allez-vous devenir ? disait-on au fils d'un vieux général.

— Agent de change.

— Et toi, enfant des arts ?

— Avoué. J'achète une étude, quelque femme la payera de sa dot ; puis, vivent les cigares et les affaires !

Les affaires ! c'est-à-dire le bien d'autrui !

Aymar espéra que les lettres conserveraient du moins leur philosophique dignité dans ce désastre moral, dans cette défection des intérêts élevés. Hélas ! là aussi, il vit la spéculation grandir aux dépens de l'art, et le but commercial remplacer toutes les préoccupations du talent. La littérature prenait l'emploi d'amuser les sots au lieu d'éclairer les grands et de protéger les faibles. Elle inondait de stériles romans des esprits affamés d'écrits virils. Et puis la corruption vint l'attaquer dans son germe ; la corruption, poison officiel, inventé durant les restaurations royales, et qui consiste à détourner d'une pénible, mais généreuse carrière, des esprits qui sauraient un jour s'y distinguer laborieusement, en les séduisant dès leur début par une tâche facile et l'appât de quelque salaire escompté. Il vit des hommes d'avenir se faire journalistes ; des poëtes, commis de ministres et valets de la pensée d'autrui. Après la retraite des Laffitte et des Dupont de l'Eure, tel bureau prit à sa solde toute une conscription de bacheliers ; car il fallait des pourvoyeurs à l'éloquence officielle et leur fabriquer les improvisations de la

tribune. A l'un étaient confiées les réponses parlementaires d'une modération hypocrite, à l'autre la colère du pouvoir. Celui-ci était à la guerre, celui-là à la marine ou à l'ordre public. Tel était réservé pour l'insulte au parti national, et tel pour flagorner la cour. Il vit prendre à ce guet-apens, s'enfoncer en ce Parc-aux-Cerfs, d'abord les envieux, les médiocres, ceux qui savent écrire et non penser, des parasites de coulisses, des jugeurs sans titre, enfants caducs, germes flétris, sceptiques universels, qui ne s'intéressent à rien et surtout à la probité ; puis enfin il vit tomber là des plumes élégantes, espérance de notre avenir. Pour un demi-franc la ligne, le mérite pauvre écrivit sans inspiration, se laissa prendre à l'heure et imposer des passions menties.

Un jour qu'il rencontra un publiciste longtemps fameux par son idolâtrie en faveur de la légitimité, Aymar se sentit embarrassé à formuler quelques condoléances ; il craignait de voir entreprendre une difficile apologie du passé. Le valet de plume le prévint avec une assurance stoïque : Appuyez-moi, lui dit-il ; j'ai bien servi l'autre, que pourrait me reprocher celui-là ! La presse n'est pas un sacerdoce, et le pouvoir est mon client. L'avocat élève bien la voix, alors même que le prévenu est un homicide : moi, partout où le vainqueur se trouve, je lui dois aide, assistance et dévouement. Je suis conséquent dans cette vocation.

Devant l'effronterie de ces sophismes, Aymar gardait le silence. Lui qui, de toutes les puissances humaines, considérait l'esprit comme la faculté la plus haute et la plus chaste, l'autorité de la presse comme la plus incorruptible magistrature, il s'éloignait de dégoût. Ignorait-il donc, pour consoler sa pudeur, combien sont en secret misérables ces trafiquants de la pensée, fanfarons d'improbité, espèce de condottieri voués à soutenir l'injuste, à trouver le fait accompli moral, et l'oppresseur clément? L'écrivain soldé a beau faire accroître ses gages et fleurir en ce bazar, il est suivi en tous lieux par la déconsidération et l'ennui. Nul ne s'identifie à ses travaux. Une fois établi en servilité, le pied sur les dalles froides de l'antichambre, il n'a plus d'individualité. L'art et les lecteurs disparaissent. Tout s'anéantit, même son inspiration, s'il fut un moment touché du feu sacré, ou bien les facultés qui lui restent le dévorent. Ses patrons eux-mêmes détournent les yeux de leur éloge obligé, et, au milieu du

bruit qu'on lui commande de faire, son nom ne s'entend pas. Au foyer des lumières factices, il ne peut éclairer son obscurité. Il dispense les gloires et ne s'en réserve aucune. Parodiste, ou insulteur, il fait des vœux pour que tout soit mal, et ne se sent à l'aise que quand il peut flétrir. Le dégoût reste sa seule muse. Son métier devient à la poésie ce que la prostitution est à l'amour. Artiste apostat, il se prend à la misologie par l'opinion qu'il a des travaux qu'il encense ; et à l'humanité tout entière il étend la mésestime et l'ennui qu'il s'inspire à lui-même.

Si nous allions, réfléchissait Aymar, voir la France reculer jusqu'à cette époque de l'histoire d'Angleterre où l'avénement de Guillaume jeta presque tout ce qui avait combattu les Stuarts dans les profits du pouvoir ! où tant d'écrivains descendirent aux places! Si nous n'offrions qu'une contre-preuve des années 1688 et 1689 !

Afin de chercher une diversion à ses émotions fatigantes, Aymar se présenta quelquefois à l'hôtel de Claremond. Un soir, il apprit avec stupeur que Christiane et son aïeul étaient partis depuis plusieurs jours. Ingrate ! murmura-t-il, en ne croyant prononcer que le nom de la jeune fille. Il lui sembla que ce départ était une trahison. Et cependant de quoi me plaindrais-je ? ajoutait-il. Elle n'a manqué à rien ; que m'avait-elle promis ? Parce que nous nous sommes rencontrés dans une fête, puis à de pieux concerts ? que pour la revoir je l'ai suivie aux cérémonies de la cour et jusqu'aux offices du Sacré-Cœur ? est-ce une raison d'obtenir ses égards ? Je l'ai sauvée : mais les grands sont-ils obligés à la reconnaissance, même à la politesse? Parce qu'elle m'a quelquefois adressé un regard... Hélas ! le comprenait-elle elle-même? Il se croyait résigné depuis trois mois à cet événement. Il s'était surpris à en causer avec tranquillité devant l'orpheline ; mais dans ses dispositions présentes, tout lui semblait apostasie. Il lui avait même dit une fois : — J'irai vous retrouver en Pologne, Christiane, si la France nous devient hostile. Accueillerez-vous le voyageur ? Mais vous vous marierez infailliblement dans ce pays-là ?

La noble fille n'avait répondu à ces deux questions que par un sourire mêlé de rougeur. Elle avait touché l'enfant du peuple : mais, soit que la distance sociale qui semblait les séparer interdît au jeune homme toute idée ardente, ou plutôt

que cette âme fût déjà distraite et emportée par les vicissitudes d'une passion plus haute, il était demeuré jusque-là près d'elle sans oser lui adresser ces deux mots si doux et si hardis : Je t'aime! Et puis, comment savoir bien son propre secret quand on n'a pas encore souffert ?

Pour Christiane, elle avait répondu à certaine question que lui adressait quelquefois sa conscience : — Je lui porte la plus vive estime ; mais pour l'aimer, il n'est pas gentilhomme ! — Il y a des cœurs de femme qui s'ignorent longtemps ; ils ne se croient pas la puissance d'enfermer un feu bien dévorant, du moins, avant certaines épreuves de la vie... mais une lueur tendre les illumine assidûment. Ainsi la flamme que traîne après soi le ver des nuits de la Saint-Jean n'est à vos yeux qu'une frêle étincelle, mais elle ne s'éteindra jamais.

Aymar vivait de ses aspirations vers l'avenir plus que des immédiats intérêts du monde ; son âme abstraite semblait n'avoir fait qu'effleurer son corps ; il démentait l'idée matérialiste de leur réciproque dépendance ; il lui fallait un intérêt intellectuel. Ses facultés étaient plus grandes que la vie qui nous est accordée. Meilleur que les bons, mais sans indulgence pour les lâches, la première des vertus humaines, la patience, lui manquait. Il voulait des actions rapides comme son instinct à bien faire. Ses ennemis étaient le temps, le froid et les sots. Il manquait de toute tolérance pour la médiocrité. Ce libéral de cœur était insolemment aristocrate devant les facultés de l'esprit. Il aimait la contradiction et allait volontiers au devant, mais n'endurait pas le moindre manque de logique. Il supportait courageusement le malheur, et était vaincu par la déplaisance. Une épingle lui eût fait plus de peur qu'un poignard. S'il eût été appelé, celui-là, dans les conseils de la France régénérée, il aurait contribué à faire abolir une science dont il se raillait autant que de l'astrologie judiciaire, et qu'il méprisait comme la mauvaise foi pédante : c'était la diplomatie. Ministre, il aurait envoyé des passe-ports à tous les espions masqués du nom d'ambassadeurs, et pour toute chancellerie, il se fût abandonné aux gazettes de l'Europe.

Ses répulsions comme ses amitiés, il ne pouvait les déguiser, même quand cet instinct s'exerçait contre les personnes, qu'il aurait, selon le monde, dû entourer de plus de

respect. Ainsi, dans sa propre famille, il avait rencontré des antipathies déplorables : M. Chalamel, lui-même, son père, n'avait pu échapper à je ne sais quel éloignement de ce cœur instinctif.

— Ma mère, avait-il dit un jour, en se jetant dans le sein de sa seule amie : ai-je donc le cœur méchant et dénaturé? Dis-moi ce qui se passe en mes réflexions, à mesure que j'avance en âge. Pourquoi ne puis-je sentir envers cet homme aucun attachement filial, aucun respect affectueux? Suis-je dépravé au point de le haïr?

— Non, tu ne le hais pas, ce serait être injuste : il est inépuisable de bonté pour nous.

— Oui, mais de cette bonté qui s'occupe du vivre matériel, qui soigne vos besoins, mais qui froisse votre âme. Il s'intéressera à mon sommeil, il voudra savoir si l'appétit ne m'a pas manqué : et je succomberais de désespoir à ses côtés avant qu'il s'en doutât, ou voulût le savoir.

— Pensez qu'à son âge on est positif, et qu'on ne comprend guère plus les malheurs que les bonheurs de la jeunesse.

— Vous les comprenez bien, vous, ma mère!

— Vous êtes choqué à tort de ce qu'il ne partage pas vos idées, mon fils : les siennes sont peut-être meilleures, car les vôtres vous font souffrir.

Je n'aime pas ce qu'il dit ni ce qu'il fait, reprit Aymar. Lorsqu'il perdit ce frère que nous n'avons pas connu, souvevous-vous que je le supposais inconsolable; je le plaignais et je m'enhardis à lui dire : Vous devez être bien affligé! — Je n'ai pas le temps, répondit-il; les affaires me donnent tant d'occupations!

Et moi aussi, ma mère, je comprends l'industrie, le commerce et j'honore leurs succès; mais se tourmenter autour de l'argent, le pressurer pour en extraire vingt fois le suc, le couver nuit et jour pour lui faire éclore un nouveau million qu'on ne destine qu'à soi seul, c'est recommencer la religion du bonze, qui s'adorait lui-même, et faisait consister son culte dans l'action béate de contempler son nombril éternellement. M. Chalamel ne demande-t-il pas à quoi sert le beau, et ce que rapportent les arts? Il a dit devant l'Apollon et l'Hercule du palais Farnèse : A quoi cela sert-il? Que fait donc là ce grand drôle qui tend le bras et ce fort de la halle inutile? Mais il estimerait une cariatide, par cela seul qu'elle

paraît du moins servir à porter quelque chose. Ma mère, je ne ressemble pas à cet homme.

— Tu me ressembles à moi, enfant, dit la pauvre femme, et j'en suis bien heureuse et bien fière, car je te trouve beau.

— Pardonnez-moi donc, continua Aymar; je voudrais penser autrement, mais je ne le puis, et ce n'est pas ma faute.

— Ce n'est pas la sienne non plus, dit la mère en baissant la tête.

— Je m'éloignerai, acheva le jeune homme : l'espace me manque ici, on ne respire pas, comme le dit en quelque beau livre madame de Staël, assez d'air, assez d'enthousiasme, assez d'espoir. Mais je ne confie ce projet qu'à vous seule; car, éloigné de cette ville assoupie, je ne serai absent que pour vous.

Le combattant du Louvre avait déjà refusé l'éphémère décoration bleue liserée de rouge. En sa modestie naturelle, en sa judicieuse raison, il répugnait à toute distinction d'imitation monarchique. Un soir, il trouva chez lui un brevet et les insignes de la Légion d'honneur. La disposition de son humeur blessée influa-t-elle sur le parti qu'il se hâta de prendre? Il avait commencé par froisser le parchemin et jeté la banale étoile. Il les ramassa, ouvrit le diplôme avec un sourire et se prit à le déchiffrer attentivement. Il y rencontra peu d'obstacles à la plus innocente et à la plus dérisoire des supercheries; et furtivement il alla déposer tout le ministériel envoi sur le comptoir de son père. Louis-Antoine-Honoré-Philippe Chalamel ne trouva peut-être pas là exactement tous ses noms; mais, malgré cette irrégularité, attribuée à l'ignorance des bureaux, il ne douta pas un seul moment de l'identité de sa personne avec cette faveur, car il était entré depuis la veille dans l'état-major de la garde nationale; il avait même défilé à la parade devant le château. Le lendemain, lorsque le nouveau chevalier voulut paraître devant sa famille, orné de cette récompense dans laquelle il ne lui vint pas même à la pensée que la conduite de son fils pût entrer pour quelque chose :

— Monsieur, dit madame Beauval, Aymar est parti cette nuit pour un voyage. Sa santé le lui rendait nécessaire. Il vous fait ses excuses, et reviendra bientôt.

— Aurait-il quitté la France? demanda avec distraction le radieux décoré.

— Il me l'aurait dit, répondit la mère.

Mais cette seule supposition l'avait fait pâlir.

IV

C'était dans de telles dispositions qu'Aymar s'était éloigné de Paris. Fatigué des routes battues et des questions d'oisifs qu'on n'évite nulle part moins qu'en diligence, il quitta bientôt sa direction première et prit, à quelques lieues au delà de Tours, le chemin diagonal qui unit les routes de Bordeaux et de Toulouse. Puis, l'abandonnant lui-même pour des sentiers tout à fait agrestes, il tourna brusquement à droite vers la hauteur d'une citadelle où la vieille famille des Châtillon a pris naissance. Là, il s'enfonça dans une contrée inculte, appelée la *Brenne*. C'est une région toute à part de la riche province de Berry.

La Brenne est un désert dans un pays fécond : c'est, par antiphrase, une affreuse oasis qui porte au sein d'une zône riante l'échantillon des thébaïdes, la désolation des lieux maudits, le deuil d'une nature marâtre. A mesure que vous avancez vers le sud, la végétation s'appauvrit, les arbres s'affaissent, le chemin s'évanouit lui-même : vous voilà entré dans les *brandes*. La brande ou lande est une terre primitive, ordinairement sablonneuse et que n'a jamais entamée la charrue ni la bêche, ou bien, c'est la place incendiée de quelque forêt druidique. Océan de verdure, héritage sans produit, plaine sans fin, désert infertile et fleuri, là, nulle plante ne s'élève au-dessus d'une autre : pas plus qu'entre elles les vagues de la mer. La bruyère, le houx, la fougère et les genevriers composent un taillis flexible et épineux qui arrive aux genoux du chasseur. Nulle cime n'attire à l'horizon vos regards : la plus haute serait celle d'une croix moussue, ou le front couronné de ce poirier sauvage qui se meurt là-bas devant une large pierre, la seule qui se rencontre bien loin et où le pied de la mule de Notre-Seigneur est marqué. Là, des étangs bleus dorment à fleur de terre, des nuages

blancs marquent leur ombre sur la plaine où la bergère promène ses ouailles en rêvant; le lièvre y songe, le râle de genêts y chante, la perdrix rouge y cache ses œufs tachetés, et la buse au loin bat des ailes. Le jour, la nuit, l'hiver, l'été, passent sur la brande sans en varier jamais l'aspect.

Engagé ainsi entre l'Indre et la Vienne par les capricieux ennuis d'un voyageur, Aymar remarqua bientôt le singulier caractère de ce pays. Dans quelques parties plus ingrates encore, le sol composé d'argile, de marne et de grès agglomérés, n'est pénétré qu'avec peine par les eaux pluviales et ne peut se dessécher que par de lentes évaporations. De là, au coucher du soleil, des vapeurs errantes et malsaines. Vers les hameaux de Neuillay, Migné, Douadic, tout à la vue offre une même couleur. Les murs du village, la terre et le ciel, tout est d'un gris humide, quelque temps qu'il fasse. Dans les guérets où se hasarde la culture, voyez languir le seigle et le sarrasin : quelques pauvres champs de rabette composent les uniques tapis de fleurs. Aux bords des eaux dormantes errent des moutons grêles et quelques vaches maigres comme celles de la vision de Pharaon. Elles paissent le glayeul, l'hypne, l'ortie, le triste nymphæa. Habituellement traversées par les vents du nord-ouest, appelé galerne, ces silencieuses solitudes sont les Marais-Pontins de la France, moins le buffle et le bandit qui animent au moins les campagnes de Rome. Ici, nulle végétation parfumée : pas un acacia qui fleurisse, pas un rossignol qui chante près de l'église, pas un ver luisant sur les tombeaux.

— Ah ! monsieur, disait la bonne femme qui avait accueilli Aymar dans une assez chétive métairie, à quelques portées de fusil de l'abbaye de Maubec, ceci est un pays oublié du bon Dieu, voyez-vous ; le diable a craché dessus en volant : ne vous y arrêtez pas.

Mais cette désolation même et l'abandon dont la Brenne semble chargée, composaient l'attrait qui y retint le voyageur quelques jours. D'abord, il trouva cet exil en harmonie avec sa pensée : c'était un lieu dépouillé comme son cœur, déshérité comme ses espérances. Aymar se complut à voir cette dérision qu'affectait la Providence pour une portion du sol de sa patrie, ailleurs si prodigalement favorisé.

Dans ces campagnes sans rivière, il se traîne, sous le nom de la Claise, un fossé vaseux dont l'œil ne saurait deviner le

cours et qui, ne pouvant suffire ni à vider ni à contenir les eaux que lui versent tant de fondrières, inonde les routes mouvantes et les rend impraticables. La Claise n'arrose pas, elle submerge; elle ne désaltère pas, elle empoisonne; elle n'a jamais fécondé, mais elle pourrit les pâturages.

Parti pour aller visiter ou Venise ou Madrid, ou les riches colonies américaines, Aymar trouva un plaisir amer à languir ainsi à deux pas de cette capitale, d'où il avait pris son essor. Il comparait le terme de cette course à ses projets naguère immenses; et il se promettait de faire avorter les fruits de sa jeunesse comme on en avait déjà glacé la fleur. Il trouvait là le secret d'une ironie profonde et il se mit à en cultiver le poison. Errant dans ces monotones parages, il remarquait souvent près du laboureur, traçant péniblement son sillon, les taureaux, compagnons de sa tâche, aussi abattus que leur maître, et comme lui vaincus par la secrète influence qui ravage cette terre enveloppée d'invisibles fléaux.

De l'église, couverte en pierres tachetées de lichens, et où nulle décoration ne se voit qu'un crucifix ensanglanté d'ocre; du cimetière établi dans les ronces, où ne fleurit point la scabieuse sauvage, où ne vient jamais la cigale, abritée partout sous les ruines, il se rendait au bord de ces grands viviers, qui ne se comptent guère là par moins de cinq cents. Dix mille arpents d'eau en quelques lieues! Là, près de la croix de la bonde courbée comme un ancêtre du village, il s'oubliait d'un soleil à l'autre à voir glisser la bise et ondoyer les joncs, à écouter les flots dans leur clapotement éternel. Aux approches de l'orage, l'hirondelle de mer crie, effleure de ses ailles cette mate étendue de jachères humides, ou bien le héron cendré se dresse sur ses longues jambes, comme un pédagogue en courroux.

Nul rire d'enfant n'interrompait jamais les méditations du promeneur désœuvré. L'enfant ne vient là au monde que pour souffrir : on n'y connaît point la jeunesse, et la vie décroît à trente ans. Le stériles ajoncs, des eaux, du silence : homme et végétaux consternés ! Là, les principes même d'une existence si rapide sont attaqués sans cesse par l'impérieux besoin de se désaltérer, car les fontaines élaborent des décompositions délétères. La gaieté du vin est à peine connue : point de chants, rarement l'accent de la cornemuse. Nul ha-

bit de fête, nul bouquet pour les fiancés : partout le bonnet malade, l'air piteux, les frileuses mains dans les poches, les pas traînards et le langage plaintif. On ne tente rien en Brenne pour arrêter la course de ce vieux fossoyeur qu'on appelle le temps. La mauvaise santé, qui en tous lieux est une partie de la mort, là en est le grand commencement.

Aymar arriva vite à sentir, et d'abord par l'atonie même de ses forces physiques, un découragement de tout vouloir, et ce moral dégoût de notre condition, qui faisait au dernier siècle encore, au milieu d'une jeunesse occupée du moins à la guerre, envier le refuge du cloître. Il n'en eût accepté ni les rigueurs stériles, ni les jeûnes fastueux, ni les macérations fanatiques et ces interminables prières qui supposent en Dieu l'oubli de ses créatures, ou les misérables distractions de la pensée humaine ; mais qu'il eût accueilli avec joie tout divorce avec le monde ; qu'il eût béni quelque enceinte murée, volontaire tombeau qui avertit à toute heure qu'il n'y a rien à chercher entre les étroites parois de l'existence de l'homme !

Hélas ! que d'exilés de leur siècle semblent, à l'heure où nous voilà, vivre encore dans son tourbillon, qui déjà sont étrangers au milieu de leurs frères ! Que d'âmes bannies comme la sienne de leur enthousiasme et chassées de leur vertu, parce qu'elle a été prise en dérision !

Aymar croyait ne regretter que sa mère. Voyager avait été un prétexte ; il n'attendait ni les mobiles impressions, ni les distractions puissantes que ce plaisir accorde ou suppose. Il n'avait désiré que de fuir. Eh bien ! pensait-il, ne suis-je pas ici au bout de l'univers, et plus retranché contre les lâches de cette génération que dans un exil au delà des Alpes, un sépulcre que leur désœuvrement viendrait peut-être fouler et leur curiosité décrire ? Dans quel espoir marcher encore, et pourquoi la peine d'aller plus loin ? Demeurons ici : aussi bien, nul lieu de ce globe n'est qu'une tente d'un jour ; la terre est un hôpital, non une hôtellerie ; un lieu pour mourir, et non pour vivre.

Il médita de se laisser éteindre à Maubec, en un pays où tout conspirait à une telle fin. On lui croira l'âme faible : erreur ! seulement cette vie, qui jamais ne lui avait semblé précieuse et solennelle autant que l'estime le vulgaire, lui paraissait désormais sans but. C'était moins par le vêtement

de chair qu'il était accablé que par l'hôte qu'enfermait son corps. Il résolut de s'en dépouiller : non pas à la manière des furieux qui portent une main rapide sur le poignard ou le poison, et n'attaquent que l'enveloppe où manquait une âme ; d'ailleurs, il lui restait sa mère, et il ne pouvait renoncer au devoir de lui fermer les yeux ; mais ce fut cette âme elle-même qu'il conspira à détrôner. Il se flatta de l'anéantir ; il entreprit de tarir peu à peu cette source de toutes ses douleurs, cette dupe, cette victime qui avait osé concevoir une autre destinée que celle des hommes de son temps. Révoltée contre les fins d'une vie lâche que l'égoïsme appelle raisonnable, cette âme avait rêvé une carrière, une sagesse, autres que celles du monde. Il voulut châtier l'orgueilleuse, comme la volonté de Dieu a jadis frappé les anges rebelles. Il voulut humilier et perdre ses facultés, ou les forcer à s'enfouir dans les appétits de la matière. Enfin, saisi de la triste émulation de ressembler à tous, il tenta de vaincre ce qu'il appelait ses ennemis : c'est-à-dire son cœur, l'instinct de la gloire, ses nobles souvenirs, et l'amour de la patrie. C'était un abrutissement moral, c'était un suicide intellectuel qu'il voulait s'appliquer à commettre. Et cela, par dérision de sa loyauté trahie ; et cela, pour venger des inspirations généreuses étouffées par l'époque où il avait le malheur de vivre.

A ce siècle, en effet, il appartenait de créer pour la jeunesse une mélancolie plus dévorante que les regrets de Werther, un ennui plus rongeur que le mal de René : c'est le supplice de sentir inhumer dans son âme toute vérité. A Werther il manquait l'amour, à René la poésie : c'était une partie qui manquait à Aymar. Hélas ! devant la monarchie des Tarquins, Brutus ne s'était fait qu'insensé : le jeune Français résolut de se faire cadavre devant cette France qui finit à 1830.

— Non, je ne saurais, se disait-il, m'interesser à rien, plus à rien sur ce sol de servage et de profit. Il est évident que je ne suis point de la race des trafiquants qui vivent en même temps que moi. Croupir dans leur matériel bien-être et, pour amasser l'or des boutiques, oublier ou trahir le passé ; végéter pour soi seul et méconnaître jusqu'à la signification de quelques mots jadis français : enthousiasme, désintéressement, honneur ! c'est une existence impossible ; car elle est indigne du Dieu qui nous a prêté l'intelligence et nous a séparés des animaux par les besoins du cœur. On nous ravale aux ins-

tincts de la brute. Je sortirai, par la pensée du moins, d'une terre de sujets, d'une fange qui ne porte plus le nom de patrie ; où se professe, hors l'argent, l'indifférence en matière de tout ; où l'on s'informe, avant d'aller secourir des frères, combien il y a de lieues jusqu'au pays où on les égorge.

Aymar n'écrivit plus, ne reçut aucune lettre, n'ouvrit aucun journal, ne fit aucune question à personne. Il invoquait et il pratiquait déjà l'oubli. Il espéra qu'ainsi l'insensibilité pourrait bientôt l'atteindre, l'ennui lui arracher la mémoire, la végétation s'attacher à son cœur. Il se demanda pourquoi il n'obtiendrait pas, dans un prochain avenir, ce bienfait de l'état fossile où arrive une poignée de sable, un rameau plongé dans la mer, un patient lésard encloîtré dans sa roche. Mais il avait beau s'isoler, la poésie le suivait encore : ces étangs profonds, lacs immobiles appelés le Bizon, le Grand-Mé, la Mer-Rouge, conservaient leur majesté, le murmure des joncs était encore un concert. Les nuages lui parlaient de Dieu, le lever du soleil le réveillait homme ; et la nuit, quand sur ces mornes ondes il avait vu flotter les étoiles comme des fleurs marécageuses, s'il relevait les yeux vers le ciel, il y retrouvait deux images : l'image de Christiane et l'image de sa mère. — Ne pourrai-je me faire enfin, pensait-il, oublieur et stupide comme le musulman engourdi d'opium ? le ver enfermé dans l'aveline des bois, le prince dans sa liste civile ?

Enfin l'aspect de cette nature ingrate, tardant trop à opérer l'anéantissement qu'il invoquait, Aymar résolut de pratiquer les hommes, car il les crut avec raison plus propres encore qu'aucune autre influence à lui désenchanter la vie. Il rechercha les *assemblées*, les réunions foraines, et jusqu'à ces sombres cabarets où l'on s'abrutit sous la ramée. Si, dans ses courses sans but, il rencontrait un berger, c'est-à-dire un rustre qui, maigre, le tein bilieux, l'air méditatif et l'œil au ciel, a donné aux autres rustres la crainte qu'il pourrait bien leur jeter un sort, il s'arrêtait pour comprendre comment on sait borner sa mission à se faire suivre d'un chien, à lancer quelques mottes de terre à son troupeau, et à se méfier incessamment du temps qu'il va faire, comme du seul ennemi qui puisse vous menacer. A l'orée des bois, rencontrait-il le laborieux charbonnier ? Qu'il eût voulu être cet homme qui couvre à demi de terre le circulaire édifice de son bûcher, s'édifie une cabane de feuilles, et là passe les veillées solitai-

res à voir la fumée lourde et rêveuse monter vers les nuages, à cette place même où s'éleva autrefois l'encens des sacrifices gaulois. Quelquefois Aymar parvenait à engourdir ainsi tout son être; il aimait à subir ces jours d'inertie, où le soleil et le temps passent sans mesure sur notre tête; où l'on a pour objet d'attention une paille volante, un sureau dépouillé, l'obélisque de luzerne élevé près de la ferme voisine; où l'on écoute sans distraction le petit bruit du chaume qui pétille sous la chaleur de midi. Et pourtant, si le moindre artisan parlant de son métier lui révélait involontairement tel mystère de la nature dont la prévoyance ou la grâce lui étaient inconnues, il se rattachait par l'admiration à la Providence. Le pauvre pêcheur de la Claise cherchait-il un appât pour ses hameçons? il montrait le fragment d'une petite branche d'aulne qui, cassée aux articulations, enferme un insecte fluvial. Ces légers vaisseaux sont creusés et flottants. L'insecte a remplacé la moëlle du rameau, il a fermé par les deux bouts les ouvertures, et il se fait ainsi transporter sans fatigue. Vient-il à déboucher une des écoutilles afin de laisser pénétrer l'eau? c'est qu'il désire tomber à fond pour chercher sa nourriture, ou éviter les crues subites qui pourraient l'entraîner trop loin. Les braconniers lui apprenaient que de tous les oiseaux du ciel, le coucou voyageur est le seul qui n'aît pas tout le temps d'être mère, parce qu'il est condamné à errer comme le juif de l'Ecriture. Mais innocent du moins des ruses dépravées qu'on lui attribue, il se borne à placer ses œufs entre ceux de la bergeronnette, et n'est coupable que d'imiter ces femmes qui mettent leurs enfants en nourrice.

Il y avait, à quelques milles de la demeure d'Aymar, un homme qu'il se résigna à rechercher. C'était le modèle de toute monacale inertie; un sexagénaire passant l'hiver au coin d'un feu de tourbe et les jours de soleil sous l'ombrage d'un coudrier; car il ne verdit point de treille sur ce sol déshérité. L'arbre s'arrondissait en tonnelle au fond de l'inculte jardin du cénobite. Son coudrier et lui n'étaient qu'une même végétation. Ainsi, au temps des Hamadryades, tel saule et tel Sylvain ne formaient qu'un seul être. Il aurait pu, le curé de Mézières (car c'était un curé), il aurait pu, s'il avait su écrire, procéder comme le philosophe Socin, rival de Luther, qui datait ses lettres d'un chêne, son plus habituel domicile, à quelque distance de Sienne : *ex ilice*

toscana. Mais le pasteur du Bas-Berry s'était bien gardé d'acquérir la coupable activité d'esprit de l'hérésiarque. Il ne prenait de distraction qu'à distribuer quelquefois lui-même le chenevis aux oiseaux de sa basse-cour. Aymar remarquait qu'apporté en Europe par les jésuites, certain oiseau noir vêtu de sa soutane, sa soutane moirée, marchand en prélat, portant à sa tête la pourpre de cardinal, imite assez bien dans toute sa démarche un peu gauche la gravité du clergé campagnard.

De quelle bonne vie et mœurs le curé de Mézières n'édifiait-il pas ses paroissiens, en attendant là le royaume des cieux! Les mouches qui bourdonnaient autour de son sommeil, de son front demi-chauve, de son nez coloré de pourpre, agitaient entre elles plus d'idées que ne le faisait le saint homme. Moins végétative était la pariétaire, qui avait le temps de pousser sous ses pieds avant qu'il les dérangeât une fois par jour.

— Monsieur, c'est le climat qui m'engage à boire, disait-il à Aymar. L'eau est partout l'ennemi de l'homme, et l'eau de ce canton surtout. Nos puits, pratiqués près des habitations et des étables, sont creusés dans la marne, et, loin de s'y purifier, les sources deviennent laiteuses et nauséabondes. Il faut toujours un peu de vin pour *corrompre* l'eau.

Aymar, qui brûlait de recourir aux espérances de la foi, amenait souvent l'entretien sur ses aspirations vers une meilleure vie. Le bon curé ne comprenait pas même le doute. Il citait la date des conciles et montrait son bréviaire. Rassurer une âme lui eût peut-être semblé un sacrilége. Une fois, il avait laissé sans secours un enfant tombé au fond d'un marais, croyant plus saintement agir en allant célébrer sa messe, dont il entendait la cloche retentir. Quand on lui parlait de mystères, il répondait : — Je crois.

— Vous croyez croire! répliquait impatiemment Aymar. Car il s'irritait de cette foi si aveugle et toute traditionnelle, qu'il eût mieux mérité de sentir que le prêtre.

Mais l'automne avançait : l'exilé volontaire accompagnait quelquefois les travailleurs, afin de suivre leurs tâches; car rien n'endort l'esprit comme l'intérêt qu'on prend à voir labourer ou bâtir. Il s'obstina à passer l'hiver au même lieu. Il y attendait la fièvre comme une immanquable récolte de la Brenne.

Un soir, le vent de décembre faisait plus plaintivement crier les chaumes; les corbeaux noircissaient les chênes, et les nuées commençaient au-dessus de la plaine ces évolutions qui présagent les tempêtes. Enfermé près de son âtre mal clos, Aymar se demandait ce qui pouvait occuper à cette heure ses compagnons d'un moment d'énergie.

Ils courent au théâtre, ils jouent à la revue, ils se rendent aux festins de la cour. Voilà cette mobilité frivole, cette défection qui fait douter de la sainteté des causes, met au rang des duperies la conviction, rend les morts ridicules et insulte à d'héroïques tombeaux. Français que vous êtes ! à quel usage flétrissez-vous l'uniforme que vous osez appeler national?

L'heure était avancée. On avait déjà éteint les feux du village, et il restait à peine une lumière dans la cabane d'Aymar, quand il entendit s'arrêter à sa porte des pas pressés, mais appesantis. Sa tête, appuyée contre la haute pierre de la cheminée, se redressa, et il retint son haleine pour saisir la moindre indication qui se manifesterait de nouveau. Il faut avoir ainsi vécu mort, s'être cru à jamais oublié sur cette terre, pour comprendre ce qui se passa d'anxiétés laborieuses dans un esprit qui n'attendait rien. L'œil ouvert, le souffle arrêté, on prête à de vagues révélations une oreille qui ne saisit que le mouvement de l'horloge, le chant du grillon dans le foyer, le bruit des battements de son cœur. En quelques secondes, il passa par l'imagination du solitaire une foule de suppositions bizarres, depuis l'arrivée de sa mère, jusqu'à l'attaque de quelque nocturne malfaiteur.

Mais on frappa au petit contrevent brun de la seule fenêtre qui, pendant le jour, éclairât sa chambre, et il ne fit pas attendre sa réponse à cette interpellation :

— Ouvrez !

— Que veut-on ?

— L'hospitalité.

A ce mot dont l'élégance n'appartenait guère au langage des naturels du pays, Aymar se leva et courut tirer le verrou grossier qui assurait sa porte. Il en avait déjà ouvert la partie supérieure, hérissée de clous symétriques, quand il fit la reconnaissance de deux hommes. L'un se tenait étendu sur le banc de pierre près du seuil, et l'autre passait avec empressement par-dessus sa tête la bandoulière d'un fusil dont il voulait avec évidence, ou se débarrasser, ou se servir.

— Qui êtes-vous? demanda Aymar.

— Un invalide et son compagnon de route.

L'aspect des voyageurs n'était pas fait pour inspirer la sécurité à leur hôte. L'un, celui qui avait porté la parole, avait bien l'extérieur assez ouvert et quelques indices de brusque franchise; mais son camarade, épuisé de fatigues, cachait tant de douleurs sous un front grisonnant, qu'on eût pris pour des remords la pensée ardente dont l'exécution paraissait prête à lui échapper. Qui donc saura jamais lire à travers nos enveloppes de chair, et trouver sous les rides de l'âge ou dans les traces de la souffrance les primitives inspirations du cœur? Cet homme, un vieillard, un étranger à la moustache rude et blanchie, à la joue balafrée et qu'on eût pris peut-être pour un contrebandier échappé à plus d'une sanglante rencontre, la France l'avait vu, jeune et intrépide, entrer, il y avait vingt-deux ans, dans les rangs de ses plus infatigables lanciers. Il portait déjà sur la poitrine la croix gagnée à Lutzen, lorsqu'il avait défendu les murs de Paris en 1814; et cette cicatrice que vous lui voyez au poignet gauche, c'est le souvenir d'un dernier coup de sabre reçu entre Aulnay et Versailles, sous les yeux du général Excelmans, qui remporta là le dernier de nos avantages. Ce voyageur affaibli, ce mourant, était un Polonais. Le cri qui venait d'être poussé à Varsovie, le 29 décembre, l'avait réveillé au bord de la tombe. Il traversait la France avec une force retrouvée, mais tout artificielle, toute nerveuse, une volonté dernière de l'âme qui faisait obéir ce corps si chancelant.

— Monsieur, dit-il (soutenu avec peine par le bras de son compagnon), j'irai... j'irai, ne fût-ce que pour une seule bataille, au devant des animaux à face humaine qui ne connaissent que deux choses : *czar* et *knout!* Les Russes sont une nuée d'esclaves qui massacreraient cent mille hommes pour plaire à un seul. Vous savez ce qui est arrivé depuis deux mois?

— Pas encore, dit Aymar.

— Lorsqu'on a voulu nous faire marcher contre vous, l'avant-garde s'est retournée contre le corps d'armée, monsieur, et les enfants de Kosciusko ont encore une fois protégé la France. Ah! jeune homme, quand j'ai appris à quatre cents lieues de Varsovie qu'il y aurait encore une Pologne,

j'ai senti la joie d'un enfant qui verrait ressusciter sa mère. Il n'y a que nous, voyez-vous, qui donnions à la patrie ce nom de *mère*. Mais l'Europe se souviendra, n'est-ce pas, que Sobieski a sauvé la chrétienté devant Vienne? et la France surtout ne peut pas oublier que, sur tous les rivages, depuis le Nil jusq'au Niémen, notre sang s'est mêlé au sien.

— Ami, dit le guide qui accompagnait le vétéran, calmez-vous et reprenons un peu de forces, puisque nous sommes assez heureux pour avoir trouvé un gîte en ce pays perdu.

On aida, après un frugal repas, le Polonais à se débarasser de ses vêtements, parmi lesquels Aymar remarqua un petit sac de cuir qui avait été suspendu au cou du voyageur. Le voyageur suivit de l'œil le mouvement de son compagnon, jusqu'à ce que celui-ci eût rangé cette espèce de relique sur le paquet des hardes, et il parut satisfait du soin religieux qu'il en avait pris. Alors il se laissa placer dans le lit de son hôte, et le sommeil, comme un manteau chaud et doux, enveloppa encore une fois le courageux malade.

On mit auprès de lui une garde, et lorsque les deux Français eurent repris place au coin du feu ranimé, l'homme qui portait en bandoulière un fusil de chasse dit au bienveillant colon de la Brenne :

— Monsieur, je ne suis qu'un officier de santé, jadis au service de l'empereur. J'habite un petit coin du Languedoc, où, retiré depuis le licenciement de l'armée de la Loire, je partage mon pain avec ce brave. Non pas qu'il m'ait été à charge : car c'est lui seul qui cultivait notre jardin et le pauvre champ qui me vient de mon père, pendant que je parcourais à cheval nos campagnes, portant des conseils aux malades, et en guise de pistolets, deux flàcons de thériaque et d'éther dans les fontes de ma selle à la hussarde. Notre connaissance avec Casimir date de Wilna, où je fus reçu par billet de logement dans sa famille, et traité par lui avec une loyauté fraternelle. Aussi me suis-je attaché pour jamais à son sort depuis 1814, époque où notre régiment fut licencié. On a parlé mal de cette opération, devenue nécessaire peut-être, puisque le roi restauré n'avait pas rapporté la pensée française de se réfugier lui-même au camp de la Loire. Mais on a eu tort d'en vouloir à Macdonald, jusqu'à dire que c'était la première armée qu'il eût défaite. Il a dû lui sembler plus pénible d'exécuter un ordre pareil que d'assister à trois

batailles perdues. Quand on nous eut donc renvoyés... — Casimir repose. — Ecoutez-vous mon bavardage?

— En doutez-vous! fit Aymar.

... — Chacun de nous reprit la direction de sa province. Un grand nombre suivait d'abord la même route, et puis chaque jour le détachement diminuait. Qui à droite, qui à gauche, retrouvait des embranchements qui menaient au clocher de son village. Toute la troupe s'arrêtait quand nous allions perdre un camarade, et c'étaient des adieux, des embrassements bien tristes : quelquefois une courte station à la dernière *Croix-d'Or*, mais le plus souvent un regard et une poignée de main. « Les brigands de la Loire » rapportaient plus de glorieux coups de lance chez eux que de pièces de vingt francs. C'était un spectacle attendrissant, allez, monsieur, que de voir ce vieux nid d'aigles poursuivi par tant de vautours. Les proscrits regagnaient les hameaux en cachant leurs blessures. Pour nous, nous descendions silencieusement le Rhône, et enfin, le 17 septembre, en sortant de Valence, nous n'étions plus que trois. Un fourrier des environs de Privas nous quitta à Loriol; et quand je me disposai moi-même à prendre le sentier qui mène à ma pauvre retraite, Casimir, que je n'avais jamais vu se troubler, même à la retraite de Moscou, me prit la main.

— C'est singulier, dit-il ; je vous aurais vu périr tous, les uns après les autres sur le champ de bataille, que je vous aurais simplement regrettés; et ici je me sens fendre le cœur. Je serai donc le dernier ! abandonné de tous les bons enfants! La Grande-Armée finit en moi. Hélas ! je devais m'y attendre; eh bien ! je ne peux pas m'y résigner. Tout ingrate qu'elle soit, vous avez au moins une patrie, vous autres; et moi, que vais-je devenir, étranger que je suis? Le 45e était ma famille.

— Sur ta feuille de route, lui dis-je, n'as-tu pas l'ordre d'embarquer à Bordeaux pour Kœnigsberg? Le détour est fort, et pour cause. L'on te fait éviter bien des pays que nous avons traversés en maîtres; mais enfin tu reverras Eylau, et ton vieux faubourg de Praga.

— Ce n'est plus là mon pays, dit-il : c'est la possesion des Russes. A qui parlerai-je de nos campagnes? à qui montrer mes blessures ? à qui les faire panser ?

— Si le cœur t'en disait, repris-je, songe que la chaumière et l'amitié du chirurgien de campagne sont à toi.

Casimir ne me laissa pas achever : il déchira sa feuille de route, et nous ne nous sommes pas quittés, monsieur, depuis quinze ans. C'était un agneau dans la maison, le plus sage de tout les pays; c'était le gâte-enfant du village; laborieux comme une abeille, et résigné comme un chartreux. Mais quand il a entendu parler du soulèvement de la Pologne, quand il a lu, dans une gazette que nous prête le maire, que le czarewitz était chassé du Belvéder et que ses compatriotes couraient aux armes, il a été impossible de le retenir aux arrêts dans la paroisse. Il s'est échappé, oubliant son âge et ses blessures. Il n'avait plus ni rhumatisme aux articulations, ni anévrisme au cœur. Car, monsieur, sa vie est à chaque instant menacée. Il a résolu de traverser la moitié de l'Europe sans ressources et sans passe-port. Je l'ai suivi; que voulez-vous? c'est mon frère. On est plus lié par la passion de la liberté qu'on ne le serait par les nœuds du sang. Jusqu'où il ira, j'irai. J'ai entendu dire que l'armée insurrectionnelle manquait de chirurgiens : les États de Wurtemberg, du pays de Bade et la Prusse se soucient peu de voir des soldats venir au secours des opprimés; mais ils laisseront passer peut-être des chirurgiens sur leur terroir, quelques hommes de l'art, dont l'humanité rougirait de priver des chrétiens. J'ai repris le diplôme, et me voilà prêt à offrir à nos alliés (car ils le sont bien, ceux-là !) les restes de ma force. J'espérais que la France de Juillet les réclamerait pour son compte.

Aymar n'avait rien appris encore de la révolution commencée par les porte-enseignes et les étudiants. Il s'émut aux détails de ces événements grandioses, et sentit au fond de son âme qu'il était moins mort qu'il ne se flattait de l'être. Quelle joie d'entendre dire qu'il y a encore une nation qui respire, et raconter l'élan des patriotes et les terreurs de Constantin; car il avait fui, l'ignoble prince, à travers ses jardins, enveloppé d'un manteau de nuit. Il dormait pendant que la liberté réveillait ses vengeurs. Stupide comme le fauve pris dans les filets du chasseur, on dit que cette figure de singe et d'hyène était plus ridicule encore au delà des remparts que lorsque, sur la place de Saxe, étouffé à la parade dans son pédantesque uniforme, il portait sur l'œil gauche ce chapeau tartare dont la troisième corne se dressait en l'air comme l'aile d'un moulin. Les noms de Wysocki, Lelewel,

Dwernicki, Ostrowski et Mickiewicz le grand poëte, se révélèrent à Aymar pour la première fois comme des noms amis. Enfin il apprit avec transport qu'une poignée de ces vaillants soldats que cette nation, tant de fois égorgée et réduite à peine à quelques millions d'hommes, allait ouvrir la campagne contre la Russie. La Russie! le plus énorme des colosses armés; la Russie! qui forme à elle seule la septième partie de la terre! Il se confia à l'énergie populaire, parce qu'il était instruit qu'une nation possède des ressorts que ne connaissent pas les plus nombreux et les plus disciplinés bataillons. Il espéra dans la fortune de l'aigle blanc contre le vautour noir à deux têtes.

Mais, durant ce récit, prolongé longtemps et détaillé au gré de l'auditeur avide, le vieux lancier s'agitait parfois sur le lit de la chaumière, dans un épuisement douloureux. Ces symptômes effrayaient le docteur.

— Ah! monsieur; il parle, c'est mauvais signe, vint dire tout à coup la peureuse métayère qu'on avait été chercher pour le veiller. Bonne sainte Vierge! la mort le mène; écoutez-le donc, il demande des choses impossibles.

— Pourquoi, murmurait le patient, laissez-vous échapper la czarewitz? Fermez les grilles du Belvéder. Pactisez-vous donc avec le Moscovite? Quoi! il passerait le Bug... et avec armes et bagages!... C'est une insulte au peuple, c'est le soustraire à la justice du peuple.

— Voilà peut-être, prédisait le chirurgien, le dernier éclair d'une raison fidèle, la clarté du flambeau qui meurt.

Et la paysanne enfonçait sur ses yeux le couvre-chef de sa capiche de droguet.

— Les monstres, reprit le Polonais, ils enlèvent vos enfants! ils portent dans les marchés de la Lithuanie les boucles d'or avec les oreilles arrachées aux femmes!

— Oh! réveillez-le, monsieur, proposa Aymar, réveillons-le, au nom du ciel!

— Voyez, dit son guide, le sourire revient sur ses lèvres, et il répète avec extase le même mot : *Oyczyzna*. Ce mot signifie patrie, jeune homme, et patrie, pour un Slave, enferme tout ce qui peut nous attacher à la terre, à nos frères, à la religion. Il est bien autrement étendu que l'expression française. Fanatisme! diront les prétendus sages. Celui-là, du moins, n'a jamais fait rougir la philosophie.

Mais Casimir, en effet, avait souri, bien que sa main ne cessât de presser avec effort son cœur. Et il disait :

« Où vont ces moines, ces enfants, ces vieillards, la pioche et la bêche à la main? Rétablir les anciennes fortifications de Praga! Oh! soyez bénis, enfants! et vous, qui sanctifiez la défense de mon pays par la présence de la croix! Voyez les femmes : elles vendent leurs croix aussi, voyez les saintes cloches : elles descendent de la cime des tours. Elles vont vomir la mitraille sur les masses de l'ennemi! »

Il parlait ainsi en langue polonaise; et le docteur traduisait à peu près à Aymar le sens de ses paroles. Puis tout à coup le mourant ajouta, mais cette fois dans l'idiome de la France :

« Gloire à Dieu! Pendant que les Russes mettront en mouvement toutes leurs forces, le roi de Suède, un Français, un parvenu qu'ils voulaient détrôner tôt ou tard, va frapper le colosse au cœur!... — Dieu! que je souffre au cœur!... — et il s'emparera de Saint-Pétersbourg. — Bernadotte! tu as donc saisi enfin l'occasion de replacer la Suède au rang des puissances, et toi-même au rang des hommes? »

— Son délire augmente, observait le chirurgien, vous le voyez; et je crains de plus en plus cette funeste exaltation, elle fait crisper ses nerfs, elle peut rompre un des faibles vaisseaux où se gonfle tant de sang autour de l'aorte.

L'homme de l'art n'avait pressenti que trop juste; et pendant qu'Aymar attentif s'ingéniait à trouver quels secours était pourrait encore essayer d'offrir, Casimir se tut. Mais sa face devenue livide, ses membres se raidirent, il poussa un soupir profond. Il n'était plus!

— Et des lâches, soupira Aymar, des égoïstes inutiles au monde prolongeront au delà du terme leur dégoûtante existence!

— Ne le plaignez pas, mon fils, dit le docteur. Il est mort, celui-là, sans être désabusé de son espoir; il emporte une patrie au tombeau; nous pourrons l'ensevelir avec le plus précieux des biens de l'homme : ses illusions. Il ne faut pas gémir sur lui, mais envier son sort.

Et le lendemain, quand il fallut rendre au soldat les suprêmes honneurs, on envoya chercher le curé de Mézières. On le trouva endormi encore! non plus sous son coudrier dépouillé de feuilles, mais toujours à côté du vin préser-

vateur et les pieds engourdis sur ses hauts landiers de fer. Il ne consentit à partir qu'après avoir dévotement frotté d'ail une petite croûte de pain noir et jeté leur provende aux favoris de sa basse-cour.

D'abord il éleva bien quelques scrupules sur le manque de l'extrême sacrement imposé aux chrétiens; mais on vainquit son hésitation par le récit du foudroyant trépas. Puis le chirurgien posa sur les paupières à jamais fermées un peu de cette poussière qu'enfermait le sachet suspendu ordinairement à la poitrine du soldat.

— Quelle est, se récria le prêtre, cette profanation?

— Ceci, reprit Aymar, informé de la coutume polonaise, est un peu du sol natal. Ne savez-vous pas que ces pieux étrangers, enrôlés sous l'aigle de Napoléon, emportaient tous ainsi une poignée de leur terre sacrée, afin d'en couvrir les yeux de leurs camarades tués dans les pays lointains. Connaissez-vous, monsieur, dans le rituel romain, beaucoup de cérémonies aussi touchantes que cette superstition? Soyez donc indulgent : lorsque jadis un de leurs rois, qui avait remis à Paul V les drapeaux pris sur les païens, demanda des reliques en retour : — Est-ce que chaque fer de bêche enfoncé dans votre sable n'en fait pas mouvoir? dit le pape. Ce sont les cendres et les larmes de vos pères, les plus glorieux martyrs de la foi.

On enterra le Varsovien sous le chétif gazon de la Brenne, le front tourné vers le nord; et quand les deux nouveaux amis furent rentrés sous le toit rustique, Aymar était changé, transfiguré, comme le pécheur qui s'est repenti et accusé. L'arrivée des deux pèlerins avait brisé son projet, l'avait interrompu dans sa mort; elle avait rendu le courage et la vie à cette âme, comme agirait sur l'asphyxie matérielle un événement qui ferait pénétrer l'air dans la chambre fermée du suicide. Il commença à regretter les jours qu'il avait passés là, sans les avoir vécu. Il se disait : Les misérables! ils m'auraient fait une existence qui bientôt ne se serait composée que de haines, moi, qui n'ai encore aimé que ma mère!

— Monsieur, qu'allez-vous faire? demanda-t-il à l'officier de santé, dont le front restait attaché à la terre.

— Je ne sais, dit le docteur.

— Vous n'avez plus le choix de votre destinée. N'avez-vous pas promis de servir la cause de votre compagnon? Vous ne

pouvez trahir ses mânes et affliger dans le tombeau un ami qui vous regarde. Cette religion est aussi la mienne. Partout où l'on défend la liberté, c'est mon poste. L'espoir du soldat ne sera point déçu. Il n'y aura pas un combattant de moins sous son drapeau. Venez, je remplirai sa tâche. Le conscrit prendra la place du vétéran ; et s'il succombe à son tour, le jeune homme, eh bien ! vous lui rendrez, sous quelque arbre noir de la Pologne, l'asile qu'il a creusé ici pour l'étranger.

Ils partirent. Et Aymar avait ramassé avec respect le bon vieux sabre du Polonais.

V

Il y a plus loin des mœurs du Nord à celles de la France que ne semble l'indiquer la séparation des pays. La distance morale est plus marquée que l'éloignement des lieux.

Il s'était déjà passé près de deux mois depuis que le comte de Claremond avait pour ainsi dire enlevé Christiane ; leur course avait été une fuite plutôt qu'un voyage, à travers la Prusser hénane, la Saxe et la Silésie. Il tardait au vieux gentilhomme d'avoir abordé une de ces contrées où la noblesse conserve encore l'autorité intacte de ses priviléges et la magie de ses antiques prestiges. Plus d'une fois, le long de la route, il avait pris pour les marques d'une déférence en faveur du carrosse armorié qui le portait l'empressement du peuple des villes à s'approcher du relais où l'attendaient les chevaux. Il n'avait lu sur aucun visage de ces oisifs l'intérêt de curiosité qu'excitait l'aspect seul de deux voyageurs venant de France. A son insu, il avait inspiré l'admiration, l'attente et je ne sais quelle terreur mêlée d'espoir, par sa qualité unique de Français. Pour quelques citadins, tantôt il avait été un ambassadeur russe chassé par le peuple victorieux de Paris, et pour d'autres, c'était Lafayette lui-même se rendant à Saint-Pétersbourg, afin de décider le czar à donner à ses Baskirs la charte-vérité jurée par Louis-Philippe.

Pour Christiane, emportée sans intérêt comme sans sommeil à travers ces routes uniformes, à peine son esprit s'était-il intéressé à un séjour de vingt-quatre heures fait à Dresde.

Et encore, les statues, les tableaux du plus riche musée de l'Europe avaient passé devant ses yeux avec une rapidité éblouissante. On aurait dit, à la voir, la Lénore de Bürger entraînée par le cadavre habillé en chevalier vengeur. Elle n'avait gardé de toutes ces images que le confus souvenir que laisse un rêve poétique. Quand l'Oder fut franchi, l'orpheline n'avait aperçu, à travers les glaces de la berline ternies déjà par la température hostile du dehors, que des solitudes infinies. Point de villes à l'horizon, point de villages : des plaines de sable bornées par de noires forêts, des flaques d'eau dans les joncs, des neiges dans les bois et sur ces collines où le châtaignier à larges feuilles s'essaie à côté du pin pyramidal. Mais les rares habitants qu'elle avait rencontrés contrastaient par leur vivacité et leur air de bonheur avec le sol cultivé à peine. Si des chevaliers croisaient ou devançaient l'équipage sur de petits chevaux infatigables, souvent un violon était suspendu à l'arçon de la selle ; et quand le cavalier faisait halte, il n'était pas rare qu'il ne se mît à jouer gaiement du modeste instrument qu'il avait fabriqué lui-même. Christiane avait remarqué des paysannes qui, les cheveux flottants et enlacés de rubans, portaient le corsage rouge, chamarré aussi de cordons, et dont le jupon court laissait voir un pied digne des femmes de Cadix.

Le comte avait eu hâte d'arriver au palatinat de Novogrodek. Là, son frère possédait de vastes domaines, et les voyageurs n'avaient fait que traverser Varsovie. Christiane, à l'aspect de quelques riches édifices et de la montagne de Nassau pittoresquement couronnée de ruines, entre Tamka et la colonne de Sigismond, le Belvéder et la splendide église d'Alexandre, avait maudit la pente du terrain qui, incliné jusqu'à la Vistule, favorisait encore la rapidité des chevaux de poste, et ne lui laissait pas considérer au gré de son intérêt cette ville qui préparait déjà une statue à Poniatowski ; cette ville, qui fut la patrie des Jagellons, vit des czars traînés à la suite de ses palatins vainqueurs, et enfin s'honora des triomphes de Sobieski, Jean Sobieski qui arracha la civilisation à la conquête des Turcs. L'image de Sobieski sur un pont fut le dernier objet qui frappa la vue de Christiane.

Le comte de Claremond et son frère aîné, le duc, s'étaient retrouvés après quinze ans d'absence, plus affligés que jamais de la situation politique de l'Europe. Le comte qui, pendant

la restauration, avait ébréché, par dévouement monarchique, quelques parties de sa fortune, conduisait sa petite-fille avec joie sous la protection du grand-oncle ; et celui-ci, prévenu de l'autorité qu'on voulait lui laisser prendre sur sa nièce, avait d'avance tout décidé et réglé touchant son sort. Ainsi il lui avait choisi un époux : c'était un puissant seigneur polonais ; tous deux avaient échangé leur parole, et le contrat était disposé pour ce mariage avant même que la fiancée eût passé la frontière.

Une dot restreinte était assignée à Christiane, mais la fortune entière des Claremond passait au castellan de Muranoff, dans un cas prévu et désiré.

A peine au sortir du traîneau qui avait achevé à travers les neiges une route commencée en calèche entre les grands ormes qui bordent les chemins de France, le duc parla de l'importante affaire et de la nécessité d'en accélérer l'accomplissement.

— Ambroise ! objecta le comte, pourrions-nous déjà nous occuper de ces soins, au milieu du deuil qui emplit toutes les âmes dévouées à la cause des rois? Quoi ! la prospérité et les revers : la proscription pour nos maîtres et l'allégresse dans nos familles !

Le duc avait serré la main de son frère. Il répondit avec un grave sourire : — C'est à cause de l'adversité qui poursuit une auguste race que je veux confier à un sûr protecteur le soin de cette enfant, afin de t'emmener en mon pèlerinage. Établissons Christiane dans une noble maison ; et nous, mon frère, allons dans leur exil visiter les descendants de saint Louis. Nous leur offrirons nos dévouements déjà éprouvés. Faudrait-il mourir sans avoir accompli un tel devoir? Nos princes quittent l'Écosse et c'est à Prague qu'ils se réfugient : faisons la moitié d'un chemin qui les rapproche de nous.

Adam Oswald, fait tout récemment prince de Muranoff par une grâce du maître de toutes les Russies, fut mandé aussitôt au château d'Yélva. La future épouse arrivait à peine. Il était venu le front sérieux, l'esprit distrait ou tellement occupé de projets confus et mystérieux, qu'il oublia de faire à Christiane cette cour d'une galanterie si affectée, qui caractérise les seigneurs de cette nation. Là, en effet, les manières de la France sont plus parodiées qu'imitées. Christiane vit le prétendu, qu'on supposait possesseur de trente villages,

sans se rendre compte de l'idée que son avenir pût si brusquement dépendre de lui. C'était un homme de trente-huit ans, constitution blonde et déjà fatiguée, plante étiolée avant l'automne, comme les courtisans de Saint-Pétersbourg. La richesse de ses fourrures bizarres, l'affectation de ses grâces de cour et l'odeur d'ambre fortement imprégnée à toute sa personne, frappèrent la jeune fille plus que l'imminence des projets qu'on avait sur elle. L'indifférence, ou, disons mieux, la sécurité de Christiane furent complices d'une action dont elle pouvait se repentir. Une autre eût élevé des objections bien fortes ; la plus simple enfant d'une pauvre famille eût consulté ses souvenirs et ses penchants avant que d'abandonner une main si blanche et si glacée ; mais l'héritière d'une colossale fortune, mais le dernier rejeton d'une maison illustre, a-t-elle jamais d'autre volonté que celle de ses proches ? Victime respectueuse, statue d'or, automate obéissant, le devoir lui ferme les yeux, le cœur et l'avenir. Christiane demanda une fois si l'on recevait encore des nouvelles de la France...

— Peu, dit son aïeul ; mes relations sont finies avec cet ingrat royaume.

— Et madame Ancelin, ma gouvernante, nous rejoindra-t-elle bientôt ? Savez-vous ce que devient M. Aymar ?...

— Je ne sais de lui qu'une chose : c'est qu'il s'est éloigné de Paris. On le croit embarqué pour les Antilles.

Christiane inclina sa tête comme le voyageur qui voit tout à coup à l'horizon pâlir la lumière qui pouvait encore guider sa route ; comme le matelot dont l'ancre de salut vient de se briser. Le comte ne remarqua pas même la tristesse de sa petite-fille ; cette tristesse n'occupa guère plus sa pensée que la précaution de consulter l'orpheline sur son mariage. Pouvait-il la soupçonner malheureuse ? on allait la donner à un prince.

Les deux vieillards étaient si frappés d'ailleurs du dessein qu'ils allaient suivre de leur côté, et si émus déjà de leur prochaine et solennelle démarche, qu'ils remarquèrent peu combien le castellan de Muranoff écoutait mal leurs paroles, si ce n'est quand le duc énumérait les avantages que l'époux devait trouver dans leur alliance, et supputait complaisamment les richesses de la jeune pupille. Muranoff avait signé que les biens dotaux ne seraient dévolus à sa maison que par

la naissance d'un héritier mâle, et qu'il joindrait alors à ses armes les armes des Claremond. C'était là principalement ce qu'on voulait de lui. Ils ignoraient, ces incorrigibles émigrés toujours inhabiles à apprendre, qu'une agitation profonde minait déjà cette terre de Pologne où ils venaient chercher asile; ils étaient loin de soupçonner que leur allié hésitait encore à prendre un parti dans la lutte prête à s'engager.

A travers les préparatifs de ce mariage, le castellan fit en secret un rapide voyage à Wilna, où se trouvait l'empereur; et,dès qu'il fut revenu, les deux Français se hatèrent de faire achever les formalités commencées, tant ils avaient l'espoir de porter les premiers à Charles X l'assurance que Nicolas rendrait la Belgique à Guillaume et irait châtier le peuple insolent de Paris. Le czar devait, en avril 1831, passer l'Oder; en juin, le Rhin, et être au pied de la colonne brisée de la place Vendôme pour le premier anniversaire de juillet.

Mais, à l'époque où Christiane s'était laissé conduire à l'autel, la terreur croissait dans Varsovie. Les Juifs, espions des Russes, traversaient par milliers les provinces troublées et méritaient cet odieux éloge que le czar leur donna plus tard dans un remercîment public : — « Je suis content de votre fidélité; persévérez, et surtout n'ayez jamais rien de commun avec l'esprit de ces maudits Polonais. » Déjà aussi les sociétés secrètes étaient organisées : dans les écoles on déchirait ces catéchismes où il est ordonné *d'adorer* l'autocrate. Au fond des campagnes, la dent des herses, aiguisée finement, armait le bout d'une lance soigneusement cachée sous des gerbes. Le dard recourbé des faucheurs était auprès. Parmi les seigneurs, ou *starostes*, car c'est ainsi que sont désignés les possesseurs de fiefs, riches de paysans comme on l'est ailleurs de troupeaux, quelques-uns voulaient la régénération entière du pays; mais le plus grand nombre ne faisait consister la nationalité qu'à secouer le joug des Russes. Et encore! ceux-là ne voulaient-ils peut-être que l'exercice un peu plus libre de leur aristocratie sous un protectorat moins immédiat. A ceux-là deux cent mille riches paraissaient constituer la nation. Ils n'avaient jamais daigné s'apercevoir que les laboureurs étaient plus esclaves autour d'eux que les noirs ne le sont à la Martinique. L'éloquente voix de Rousseau leur criait encore en vain depuis l'année 1768 : « Nobles Polonais, soyez hommes : alors seulement vous serez heureux et

libres ; ne vous flattez jamais de l'être, tant que vous tiendrez vos frères dans les fers ! »

Au nombre de ces personnes immobiles d'esprit, à vues oppressives et sordides, était Muranoff, objet des faveurs de l'autocrate. Il faisait, en son âme de prince, des vœux pour la domination des étrangers. D'autres brûlaient d'imiter la France en ses beaux jours d'illusion récente, ou d'emprunter aux Amériques quelques institutions progressives. Ils avaient deviné, ceux-là, le secret de la dernière et stérile guerre de la Russie contre la Porte. Elle n'avait été entreprise et combinée, d'un commun accord par les deux despotes, que pour débarrasser les deux empires des sujets séditieux. Là devaient être employés les esprits turbulents. Il convenait de part et d'autre d'envoyer à la mort les hommes dangereux : libéraux russes, ou partisans des janissaires ; et ni l'une ni l'autre des deux puissances ne devait perdre une lieue de terrain durant ce massacre prémédité. Les esprits les plus avancés avaient l'orgueil de prétendre à leur tour donner un exemple, et quand on leur disait : — Voulez-vous donc bouleverser l'Europe? — Pourquoi non ? répondaient-ils : nous sommes de la patrie de Kopernic, qui a changé une fois le système du monde.

Mais le mariage, accompli seulement par le prêtre, avait été fait dans la nuit même où le vice-roi fut chassé de Varsovie. La nouvelle de ce grand événement était parvenue à Muranoff par un courrier expédié en toute hâte; on ne sut si c'était de la part des Russes ou des patriotes. Les deux parents de la jeune fille étaient montés en voiture au sortir de la chapelle, et le castellan lui-même avait voulu les accompagner à plusieurs lieues en se dirigeant vers sa propre résidence seigneuriale, afin, disait-il, de mettre cette antique forteresse plus en état de recevoir la nouvelle châtelaine. Ainsi la pauvre Christiane se trouva abandonnée, le soir même de ses noces, dans l'immense domaine d'Yélva appartenant à sa famille. Elle resta sans défenseurs entre des carlistes que leur devoir appelait en Bohême et ce sauvage époux que lui avaient donné des volontés qui n'étaient pas la sienne.

De longs et tristes jours s'écoulèrent ainsi. Ils répondaient à ceux qu'Aymar avait passé en Brenne. Pendant l'intervalle, la Pologne avait encore une fois relevé son front cicatrisé;

l'aigle de la Vistule livrait aux vents d'avril son aile blanche. Varsovie appelait aux champs de bataille la fraternité de l'Europe : et, non moins glorieux martyrs que les confesseurs du Christ, ils allaient combattre et mourir aussi pour leur religion, ces Polonais confesseurs de la patrie.

Muranoff, qui avait attendu les événements avant de se prononcer à travers les partis, avait choisi enfin celui qui semblait en ce moment le plus fort. Il s'était déclaré Polonais : il avait arboré les couleurs de l'affranchissement ; car le premier élan de la vengeance et l'énergie de la révolte semblaient devoir entraîner la victoire de ce côté. Le prince ne soupçonnait pas lui-même, malgré son esprit pervers, qu'à la honte de toutes les populations européennes, cinq ou six familles royales qui se partagent cette Europe avilie viendraient, par une neutralité hypocrite, se faire les valets du bourreau moscovite. Il crut qu'il était temps d'agir. Alors il envoya au château d'Yélva un jeune porte-enseigne, son plus cher vassal, et le chargea de lui amener la timide épouse, qu'il était loin d'avoir oubliée, mais qu'il avait tenue à distance jusqu'ici, par le plus obscur et le plus impérieux des motifs. Au milieu des partisans qui se combattaient et des troupes opposées qui tenaient la campagne, pouvait-il plus longtemps la livrer aux hasards d'une séparation si périlleuse?

Egidius Ogenski était un de ces élèves de l'Université qui, dans la nuit du 29 novembre, avaient des premiers couru aux armes. Il était neveu du général Klopicki, élu tout d'une voix par les insurgés pour commander l'armée polonaise ; et, depuis cette promotion, Muranoff s'était souvenu que lui-même était parent d'Egidius. Il lui avait donc offert un drapeau dans la division qui, sous ses ordres, devait occuper un défilé assez important, voisin des frontières de Lithuanie ; et Egidius avait accepté, sans voir autre chose dans cette faveur que l'avantage pour lui de rencontrer l'ennemi plus tôt. Mais l'ennemi n'abordait pas encore ce point militaire ; le porte-enseigne, que l'ennui gagnait quelquefois au milieu des longs repas et des orgies qui se succédaient au château de Muranoff, saisit donc avec empressement l'occasion de faire un voyage qui lui présentait deux attraits : celui du péril avant tout.

Il partit suivi d'une escorte assez nombreuse pour se présenter devant Christiane comme un envoyé sûr et un libé-

rateur; mais il fut reçu avec un sentiment de crainte si profonde, que l'orpheline ne sut pas le dissimuler.

Néanmoins, sur les lettres de son époux inconnu, l'épouse se décida à suivre le guide qui venait la réclamer au nom des droits les plus absolus; et, dès le lendemain au point du jour, elle fut prête à se joindre à l'espèce de caravane qui devait la défendre contre les piéges et les ennemis dont les défilés étaient couverts. Ce voyage pouvait durer plusieurs journées avec des chances assez hasardeuses.

Le printemps rendait les chemins pénibles: ils auraient même été impraticables pour un équipage de luxe à la marche rapide et réglée. Il fallut monter à cheval. Christiane s'y résigna sans effort; et quand on amena pour elle, devant le vieux perron du manoir, un de ces coursiers de l'Ukraine dont la race est si célèbre depuis l'aventure de Mazeppa, elle sentit le premier mouvenent d'enfantine joie qu'elle eût éprouvé depuis son départ de France. Elle admirait, en voyageant, des aspects tout nouveaux pour elle : tantôt des lacs couverts de cygnes sauvages, quelques roches d'un granit vert, parées de ces mousses du nord où le pâtre enfonce jusqu'aux genoux, et dont quelques-unes offrent une nourriture; tantôt le houx et ses feuilles lustrées, les genevriers à fruits noirs et enfin les sapins polonais qui rendent autour d'eux l'atmosphère odorante, et dont le bruit des rameaux imite les gémissements d'une mer, qui manque, hélas! à ces contrées pour assurer leur indépendance.

Egidius ne pouvait se défendre d'une émotion vive à voir Christiane, confiante et délaissée jeune fille, s'abandonner aux hasards de son sort. Mais comme elle vivait sans espoir encore et sans intérêt dans la vie, elle était aussi sans suspicion bien durable, à force d'innocence. Cette femme déjà épouse et bannie, elle était si jeune : elle avait seize ans! Egidius était dans le secret des peines qui pouvaient l'attendre sous le toit conjugal ; il savait quelles amertumes devaient composer son avenir ; et quand il appelait du nom de princesse la femme d'un courtisan ruiné et livré à mille désordres, il se surprenait à hésiter, comme s'il lui eût échappé une ironique injure.

Le premier jour, il avait parlé à Christiane sans embarras : puis la timidité lui vint. Enfin, devant tant d'innocence, à force de la voir jolie à rendre un évêque infidèle, il s'éprit

de vagues espérances, et telles que la conduite de l'époux absent pouvait les rendre un jour moins téméraires.

Les voyageurs arrivèrent aux bords d'une rivière peu profonde et dont les marges fleuries n'inspiraient de toutes parts que de pacifiques et riantes idées. Christiane s'arrêta à demander son nom. Elle le fit pour tirer de sa rêverie son guide autant que par un sentiment de curiosité.

— Son nom! C'est le Niémen, répondit Egidius avec un belliqueux éclair dans les yeux.

— Quoi! ces eaux si modestes ont vu des empereurs conférer sur les destinées du monde? et deux fois Napoléon les a franchies : en vainqueur et en fugitif? Mais cette statue, dites-nous, qui, placée à la tête de ce pont étroit, semble présider à ce formidable passage, est-elle aussi l'image d'un guerrier? Ce n'est pas la première fois, ce me semble, que je remarque aux bords des eaux que nous avons déjà passées une figure à peu près semblable?

— Il y avait une fois, répliqua Ogenski, un pauvre chanoine de Prague, confesseur à la cour de l'empereur Winceslas, roi de Bohême. Il possédait la confiance de l'impératrice Jeanne, et Winceslas était jaloux. L'odieux mari fit venir le moine et lui ordonna, sous peine de la vie, de révéler la confession de sa pénitente. Le prêtre résista, et le tyran, pour punir cette vertu, le fit précipiter dans la Moldau. Le confesseur y trouva la mort. Le confesseur s'appelait Népomucène; et c'est depuis ce temps que la coutume de nos pays de loyauté et de foi est de placer la figure de ce martyr de la discrétion aux passages les plus fréquentés des rivières. On assure que ce culte est conservé et encouragé surtout par les dames.

— Eh! pourquoi, dit Christiane, mêler la raillerie à cette légende? Y a-t-il tant d'hommes au monde restés fidèles à la défense de la faiblesse, et qui se soient montrés dignes de la confiance du malheur?

— Si jamais, osa murmurer Egidius d'une voix basse et émue, j'avais à espérer l'inestimable trésor d'un secret... je souffrirais mille morts avant de le trahir.

— Bien! reprit la jeune Française avec l'expression d'une indifférence polie. Ne désespérez pas, dans cent ans, d'obtenir pour votre portrait la survivance de toutes ces statues.

Mais, durant la soirée, les vents qui avaient jusque-là soufflé de l'ouest passèrent tout à coup au nord, et vinrent en quelques instants durcir la terre sous le pied retentissant des chevaux : ainsi, dans ces latitudes, le printemps sourit au matin, avec le soir revient l'hiver.

— Voilà, dit quelqu'un de la troupe, un zéphir échappé des glaces de la Sibérie. Celui-là, j'en suis sûr, a caressé en passant les clochers blancs de Kaluga et de Tobolsk. Si le seigneur porte-enseigne voulait en croire ma vieille barbe, nous n'irions pas plus loin.

— Conrad ! répliqua Ogenski, vous êtes un peu, mon cher, de la famille des corbeaux qui nous suivent depuis la dernière montagne ; vous annoncez les mauvais augures.

— Les corbeaux savent ce qu'ils font, mon maître ; et il y a des chevaux dans l'escadron qui pourraient bien avoir cette nuit le ventre de ces oiseaux pour litière. N'allons pas plus avant sur les hauteurs ; abritons-nous derrière ces bouleaux. Voyez-vous là-bas cette barre cuivrée qui se forme au couchant? elle annonce des vents furieux. Vous entendrez au beau milieu se mêler le tonnerre ; vous verrez les éclairs et la neige. Je vous promets une de ces nuits où le diable change de femme et marie sa fille.

Une rafale élancée au même moment et comme pour appuyer l'opinion du piqueur, emporta la pelisse de Christiane. Parti de l'angle d'un bois ce simoun glacé avait détaché d'un pin gigantesque le vêtement de neige qui le couvrait, et il tomba sur la troupe comme un fantôme qui vole. On rit de l'incident, on secoua les manteaux ; Egidius posa le sien légèrement sur les épaules de Christiane ; mais en peu de temps la nuit fut close et il ne se présenta devant les pèlerins que des déserts de sable et des steppes sans limites. Les chevaux qui étaient guidés au nord refusèrent de faire tête à l'orage et de percer tant de ténèbres. On s'égara : et on fut contraint, au bout d'une heure, de jeter les brides sur le cou des *cognats*, dont l'instinct fidèle a plus d'une fois sauvé les voyageurs dans une pareille détresse. Ces intelligents compagnons ramenèrent leus maîtres sur la lisière d'une forêt, où l'on s'enfonça à travers les rameaux brisés pour chercher du moins quelque rempart contre la tourmente.

— Qu'allons-nous devenir? dit Egidius.

— Ah! il y avait plus de ressource à la première station, reprit Conrad avec flegme ; mais nous trouverons encore peut-être ici, au pied de ces rochers, quelques graines de kloukva pour madame : c'est une petite baie qui n'est pas sans saveur : elle a le goût des fruits du mûrier. Quant à nos chevaux, voyez comme ils déchirent déjà les écorces de tous ces arbres.

— Gloire à Dieu ! gloire à Dieu ! s'écria jusqu'à trois fois l'aumônier qui faisait partie de la troupe. Il y a non loin d'ici des chrétiens. J'ai entendu, dans l'intervalle de deux coups de l'ouragan, retentir la cloche de bois qui appelle les fidèles à la table ou à la prière. Que quelqu'un de nous se détache dans cette direction de gauche ; il y a, à peu de distance, un village ou un camp.

— Et si c'étaient les Russes ? murmura Conrad.

— Poltron ! Ils sont à dix journées encore de marche. Avançons.

L'aumônier n'avait pas fait deux cents pas, qu'on entendit retenir un énergique *qui vive?* puis deux coups de feu partirent presque aussitôt ; mais Egidius se prit à chanter ou plutôt à crier gaiement les premiers vers de l'hymme patriotique : « Non, tu n'es pas sans défenseurs, ô Pologne chérie ! » Il avait reconnu des accents amis. C'était, en effet, une troupe assez nombreuse de Lithuaniens nouvellement insurgés, qui allaient au-devant des drapeaux de Gielgud, et marchaient dans la direction d'Ostrolenka.

On mena Christiane et les deux femmes qui la servaient devant le chef de ce bivouac, afin d'obtenir plus tôt sa protection. Le chef se leva à la vue des vêtements inattendus, et vint obligeamment conduire les voyageuses devant le feu de genevriers qu'il avait fait entretenir à grand soin.

Cet officier paraissait à peine toucher à l'adolescence. Il laissait, sous de longs cheveux blonds, percer un regard plein de mélancolie et d'audace. Il s'aperçut bientôt de l'effroi de Christiane au milieu de bataillons étrangers et d'une réunion de soldats qui, pour la plupart, vêtus de peaux d'élan, d'ours et de loup, ressemblaient à des bandits, bien plutôt qu'aux possesseurs, qu'ils étaient, de tous les châteaux voisins. Alors il se rapprocha d'elle en souriant, retira deux mains douces et blanches de ses gants fourrés de zibeline, saisit la main transie et embarrassée de Christiane ; puis rejetant au loin

son cigare pour s'approcher de l'oreille de la jeune Française :

— Ce familier capitaine, lui dit-il, le chef de toute cette compagnie de chasseurs, voulez-vous savoir son nom? il s'appelle Émilia Plater.

— Comtesse! s'écria l'épouse de Muranoff, est-il possible? quoi! ce dévouement se rencontre dans un être si faible. Je croyais fabuleux le récit qu'on nous faisait de votre présence à l'armée.

— Est-ce bien, répondit l'amazone, à une femme de France à s'étonner que sous un corset vulnérable il batte un cœur résolu? Et Jeanne d'Arc! et Jeanne Hachette! et votre admirable Charlotte Corday.

Christiane devint de plus en plus attentive.

— Si le monde, ajouta Émilia avec embarras, ne suppose point qu'il soit permis d'entreprendre la tâche de sauver son pays sans toutes les conditions que possédaient vos pures héroïnes, au moins je n'aurai pas eu l'hypocrisie de les affecter. Non, acheva-t-elle, en portant un regard d'affection chaste et brûlant sur un officier, compagnon de ses courses, je ne me vante point d'une idolâtrie aussi exclusive et aussi désintéressée : j'ai suivi un autre instinct encore. C'est la fidélité de mon cœur qui m'a conseillé cette carrière où l'honneur emportait déjà la moitié de moi-même. C'est d'un sentiment de faiblesse que je tiens mon courage. Il fallait, ou vivre malheureuse et inutile au sein d'une famille qui ne pardonne aucune faute, ou braver les préjugés de la société. J'ai choisi : je me suis réfugiée contre elle au milieu des dangers; j'ai quelquefois voilé mon existence sous la fumée des champs de bataille, et je me suis vengée de nos villes indiscrètes en défendant leurs remparts. Du reste, ce n'est pas la gloire que je cherche, mais le pardon d'avoir été heureuse.

Émilia prit les soins les plus affectueux de la voyageuse égarée : elle fit approcher le charriot de cuir qui, selon l'usage du pays, contenait un lit portatif; et les deux amies improvisées dormirent dans le même manteau, auprès d'un foyer de bivouac. Quand il avait fallu toutefois se placer aux côtés de son protecteur, faire toucher aux vêtements de drap, aux gances d'or et aux brandebourgs les plis légers de la soie, Christiane avait hésité. Singulière image que le tableau de ces deux têtes : femme et capitaine sur un même coussin!

Quand le froid les réveillait, l'une contemplait pour se rassurer les étoiles qui avaient reparu scintillantes au firmament, et l'autre parlait avec calme des chances de la guerre. Terre et ciel, sérénité et faiblesse! D'un côté, les terreurs de la femme et presque de l'enfance; de l'autre, l'héroïsme inspiré par de mâles projets. A les voir ainsi rapprochées, on n'eût pas dit que tant d'éléments de distance séparaient ces deux étrangères; mais la guerre rapproche, et l'hospitalité est le premier des liens.

— Savez-vous qui le premier, disait la guerrière, m'a enseigné l'amour du pays? C'est Plutarque. Bien plus que l'Italien qui a chanté Clorinde, il est le poëte du dévouement; il attache à l'histoire de toutes les causes malheureuses. J'ai été attendrie, dès mon enfance, du vœu qu'il fait pour que la terre natale soit appelée, au lieu de patrie, *matrie*. Ah! mère, c'est en effet le plus doux nom qu'on puisse donner et recevoir. Hélas! le ciel n'a pas tout accordé à mes prières! Vous, madame, vous serez un jour plus heureuse que votre imagination même ne vous le promet; car il n'est pas vrai, voyez-vous, comme on le dit sans cesse, que la grâce de la fleur soit seulement dans ses boutons, tout le bonheur dans les projets qu'on forme et l'espoir qu'on en a.

Christiane écoutait peu; car elle tressaillait en entendant de distance en distance et à travers les mugissements de l'orage des voix qui répétaient : *Batz-Notz!* Sentinelles, prenez garde à vous!

— Ah! de combien de héros, continuait mademoiselle Plater, Plutarque n'a-t-il pas peuplé pour moi les grandes chambres du manoir de mon père! Lorsque, le soir, nos feux de résine jetaient leurs reflets le long des murs, mes sœurs n'osaient regarder; et moi j'espérais toujours voir descendre des tapisseries quelques guerriers républicains avec leurs glaives vengeurs : soit l'Américain Paul Jones, soit l'Athénien Harmodius.

— Mon Dieu, madame, interrompit Christiane, ne vois-je point là-bas, dans un rayon de la lune, quelque chose de sanglant comme une dépouille qui se dresse au dessus de la neige?

— C'est une touffe de sorbier avec ses fruits écarlates.

— Qui s'avance de notre côté? Est-il vrai que les loups habitent ces grandes forêts?

— C'est l'officier de ronde qui vient à moi pour demander le mot d'ordre.

— Mais ce bruit rauque et intermittent qui tinte si souvent vers la droite, sous cette épaisse feuillée?

Emilia sourit :

— C'est le choc des verres entre quelques soldats qui veillent. Nos gobelets sont de ferblanc, et le vin arrive de Hongrie. voilà toute la magie de cette agitation pour ce soir. Ah! princesse, intéressez-vous à la Pologne. Elle a perdu des mois irréparables, les deux premiers surtout de son affranchissement. Que n'a-t-elle usé du primitif enthousiasme et retenu le czarewitz en otage, au lieu de lui envoyer une députation pour traiter! Que ne s'est-elle inspirée de l'esprit de Lelewel! Constantin disait à ce docte professeur : — Qui osera, monsieur, se placer entre la constitution de votre maître? — Ceci, répondit Lelewel en faisant briller la lame de son sabre; et Constantin recula d'effroi. Si, au lieu d'attendre les Russes, on eût pris l'offensive, si on eût armé les peuples, organisé des gardes nationales à l'instar de la France républicaine, nous n'aurions pas donné à nos divisions intestines le temps de naître, et à vos misérables ministres le loisir d'annoncer que « la Pologne était destinée à périr. » Mais on a créé une dictature; mais les princes se sont mêlés des affaires du peuple : Radziwil, Czartoryski ont voté dans nos conseils, et tout est encore en question. Ainsi Waterloo a été perdu parce que des sous-lieutenants ne commandaient pas l'armée. Si vous aviez entendu nos braves paysans crier : Allons à Wilna! Il fallait que Klopicki passât ce Niémen que vous avez traversé hier. Il fallait réduire le tigre couronné qui nous attaque, à défendre ses propres déserts. Mais n'importe, des alliés nous arrivent : il nous reste Dwernicki, le fournisseur de canons; les Mazurs, les Krakus sous les yeux de qui nous allons combattre, et nous serons encore vainqueurs, j'en accepte l'augure!

Christiane, sans envie de sommeiller, fermait souvent les yeux le plus fortement qu'elle pouvait, afin de ne pas saisir quelque objet d'épouvante nouvelle; mais involontairement elle se laissa aller à considérer le sommet d'un chêne, parce qu'il s'y agitait une forme haute et noire. La comtesse, qui suivait la direction de son regard effrayé, reprit d'une voix à demi railleuse :

— C'est la cigogne, que nos laboureurs appellent pieuse. Elle habite volontiers la cheminée des chaumières ; elle s'approche de nous à cause du feu, ou bien elle aura pris cette clarté pour celle de l'aurore. Mais notre officier attend sa consigne : quel mot d'ordre allons-nous donner à mes chasseurs ? Il faut deux noms, madame : choisissez l'un, j'indiquerai l'autre. Voyons ! un terme de France et un terme de Pologne. Vous hésitez ? et bien ! je vous confierai un nom de baptême, si vous m'en voulez avouer un autre.

Christiane rougit.

— Je ne saurais... dit-elle.

— Le nom que vous avez aimé le mieux à prononcer en France ? Voilà, reprit la Livonienne, des discrétions qui ne sont pas de ce pays-ci. Adoptons donc *Seine* et *Vistule :* et dormons, s'il se peut, sous les auspices de cette alliance loyalement renouée.

L'officier s'était approché en ce moment de son chef, et lui avait fait un court rapport en des paroles plus mystérieuses et plus sourdes que le frôlement des ailes d'un papillon de nuit. Cet officier était celui-là même que la guerrière avait regardé avec complaisance et qu'elle appelait ordinairement Stasio, diminutif caressant du nom de Stanislas.

Les avant-postes recommencèrent à se répondre, et on entendait au loin répéter : — Sentinelles, prenez garde à vous !

Le rapport que la comtesse venait d'écouter contribua à lui tenir les yeux ouverts, ou bien l'intarissable amour de sa cause lui rendit encore une fois la parole.

— Vous allez dans un palatinat où l'indécision dure encore. Usez de votre influence, madame, autour de vous. Maintenez Muranoff dans l'exacte fidélité au serment qu'il a faits devant la diète. Il a hésité.

Et Chritiane comprenait à peine qu'on voulût l'associer à des intérêts si étrangers aux habitudes de son esprit et de ses préjugés.

— Je vous parle de tout cela, poursuivit mademoiselle Plater, parce que la Pologne c'est la France. Plusieurs de vos concitoyens sont venus déjà prendre part à notre défense ; ils regardent notre liberté comme leur cause. Il y a des Français jusque dans les rangs de mes chasseurs.

Christiane s'émerveillait à cette nouvelle, et se surprit à

faire pour la première fois des vœux en faveur d'une entreprise où des compatriotes venaient se joindre.

Mais, au lever du jour, quand on eut sonné le réveil, quand les fifres eurent fait retentir la marche de Dombrouski, Egidius s'approcha du gracieux commandant de la brigade :

— Capitaine ! il serait prudent de faire prévenir le castellan de Muranoff que sa femme et ses officiers ont été retardés dans leur voyage, et qu'il convient de leur envoyer des guides et un renfort. Je viens d'apprendre par un de vos soldats, qui tous ont fait cette route, que le seul chemin qu'on puisse suivre à cheval nous sépare encore du château pour deux journées, tandis qu'un fantassin pourrait franchir en peu d'heures la distance en passant à travers des bois non frayés et sur le bord des fondrières. Voulez-vous nous permettre de disposer d'un homme de bonne volonté ?

— Que ce soit un Français ! demanda Christiane.

La comtesse consentit à cette double demande, et on alla chercher un Français.

C'était un tambour. Tel qu'il se présenta, il était de petite taille, vif, alerte ; et il arrêta assez effrontément ses yeux sur Christiane qui semblait chercher à le reconnaître par la seule raison qu'on lui avait fait dire que c'était un enfant de Paris.

— Tu sauras, dit Ogenski, remplir ta mission en ordonnance discrète et fidèle ?

— Oui, mon camarade.

— Vous ne redoutez, monsieur, ajouta timidement Christiane, ni les lacs cachés sous de trompeuses verdures ni la rencontre des Russes ?

— Pas plus, mademoiselle, que je n'ai eu peur, dans la rue de Lille, des mouches de plomb qui volaient en juillet.

VI

— Elle arrive ce soir ? Eh bien ! je veux à l'intant partir.

Ces mots étaient répétés par lady Buccleugh, en frappant du pied et en élevant de plus en plus la voix. Le pied était joli, la voix sonore ; mais la contraction des muscles, aperçue

alors dans le satin noir, éloignait toute image de volupté furtive ; et l'organe harmonieux s'éraillait insensiblement à monter par tous les tons de la colère.

— Arabelle ! vous n'y pensez pas, répondit Muranoff.

Il était pâle d'inquiétude mais aussi de colère, à voir avec quelle sécurité de domination cette femme proclamait sa volonté devant lui. Depuis quatre ans, l'étrangère était la maîtresse du prince. Elle portait ce nom de Buccleugh, comme celui d'un noble écossais dont elle eût été veuve ; elle se disait née aux environs du lac de Garry ; mais à l'éclat doré de ses belles épaules, aux tons fiers et verdâtres qui se mêlaient tout à coup et selon ses émotions changeantes aux roses de son teint, plus d'un courtisan de Muranoff la soupçonnait Italienne. Personne ne savait au juste si elle n'avait pas quelque interêt à déguiser un mystère touchant sa naissance et sa vie passée. On ignorait enfin sous quel ciel s'étaient ouverts de si grands yeux noirs.

Une voiture sortit, attelée, d'un hangar pratiqué en face des fenêtres mêmes de la galerie où avaient été attirés les deux personnages suivis alors de quelques indiscrets amis ; et six chevaux de front, faisant voler leurs vastes crinières, s'animaient à partir, comme si les issues eussent été possibles dans ce moment de dégel. Malgré l'absurdité du départ avec un tel équipage, Muranoff ne soupçonna aucune ruse. Il semblait dans son trouble n'apercevoir que la femme de confiance de lady Buccleugh, déjà occupée dans la cour d'honneur à faire attacher des cartons sur l'impériale de la calèche anglaise.

— Vous ne voulez pas notre séparation et ma mort? reprit-il en touchant le bras de lady Arabelle.

Son caractère de Tartare était dompté. D'ordinaire impétueux comme un torrent d'hiver, il demeurait en ce moment humble et consterné devant cette femme.

— Pourquoi m'en avoir fait un mystère? Ainsi, sans cet étourdi soldat qui est venu réclamer tout à l'heure vos bons offices pour « madame la princesse de Muranoff, » comme il le répétait avec l'insolence de son pays, je pouvais donc ignorer un événement prêt à s'accomplir ? être surprise ici par cette étrangère?

— Je devais vous en parler ce matin. Je n'ai jamais vu dans cette arrivée un motif de votre éloignement, Arabelle.

Vous savez si je vous ai fait un secret de toutes mes démarches, si je vous ai consultée sur la nécessité d'un acte tout politique où mes créanciers m'ont poussé. L'ai-je épousée sans votre aveu, cette inconnue? ne savez-vous point mes raisons comme moi-même? Enfin, si vous n'avez point conseillé ce parti rigoureux, ne vous y êtes-vous pas du moins résignée?

— Je n'ai jamais supposé, dit-elle, qu'elle approcherait de notre résidence.

— Où lui trouver désormais un autre asile? Vous comprenez les hasards de la lutte, les probabilités d'une invasion... Elle vient ici comme otage; mais elle y restera plus séparée des habitudes de notre vie accoutumée qu'aucune autre personne de ce château.

— Monsieur! reprit Arabelle, j'ai bravé pour vous l'exil loin de la cour, toutes les privations de cette solitude, les inconvénients de la guerre, les dangers et les ennuis de toute espèce au milieu de cette place forte, où la soldatesque abonde et où les Français vous protégent; mais ce dernier coup de la fortune, ce dernier affront épuise mon courage. Je pars.

Le castellan pâlit. Il avait rencontré cette brillante femme dans un des plus hauts cercles de la société de Saint-Pétersbourg. Son protecteur était un rabbin de soixante ans, riche comme la mer; et le czar lui-même n'avait pas été, dit-on, insensible à la séduction de cette beauté. Muranoff s'éprit d'une grâce si altière avec toute la rapidité d'une passion du Nord, et Arabelle le soumit à un joug aussi dur que celui que le féodal seigneur imposait lui-même à ses serfs. Résistait-il à ses volontés? elle parlait de se laisser mourir : et lui ne rêvait plus que poisons mystérieux cachés dans les plis de ses vêtements ou enfermés sous l'émeraude de ses parures. Manquait-il à prévenir un de ses caprices? elle était résolue à fuir le monde; le repentir l'obsédait, la grâce avait parlé en elle; elle allait entrer dans un couvent et prendre à jamais le voile, pour élever d'éternels remparts entre sa faiblesse et l'ingrat qui abusait de tant d'amour!

— Enfin, monsieur, répéta-t-elle, pourquoi garder le silence avec moi sur cette subite résolution?

— Par la seule raison qu'on balance à parler d'une chose qui déplaît et qu'on en recule involontairement l'heure.

— Non, non, je connais votre caractère mobile ; j'ai éprouvé cette faiblesse que tous les hommes décorent du beau nom de pitié. D'abord, je veux le croire, vous serez pour l'orpheline un maître assez dédaigneux ; peut-être avez vous encore pour moi quelque reste de tendresse qui plaidera contre elle ; mais un jour vous serez touché de son abandon, puis atteint de quelques accès de sensibilité romanesque et de protection généreuse ; un autre jour frappé de sa jeunesse et de sa beauté, car peut-être est-elle belle ; personne n'a osé me le dire ! Puis, attiré enfin par l'attrait capricieux d'une possession nouvelle, vous vous souviendrez que cette femme est la vôtre. Vous croirez lui devoir des consolations, parce que la fatuité vous fera supposer qu'elle souffre de votre indifférence ; vous irez la visiter dans le donjon où elle languira. Autour de vous on s'intéressera à elle, et vous subirez la contagion ; car les hommes sont ainsi faits, que leur admiration a besoin pour naître des hommages qu'obtient leur conquête. Les désirs qu'excite au loin leur maîtresse animent, irritent, exaltent leur misérable amour. Enfin vous tomberez à ses pieds. Pendant que je gémirai, elle sourira ; et la misérable amie qui vous adore sera sacrifiée à une ingratitude que vous nommerez devoir. Des reproches et des larmes de la victime fidèle, vous passerez dans les bras de la jeune fille coquette, et vous appellerez ce libertinage une vertu !

— Que faut-il faire pour te rassurer ?

— Il n'en est qu'un moyen. Une seule barrière, infranchissable peut-être, peut s'élever entre vous et ma rivale ; mais avez-vous assez de dévouement et de force d'âme pour essayer cette épreuve ?

— Laquelle ?

— Je répugne à le dire. Cette hésitation même est déjà un indice, ou de remords pour moi, ou de lâcheté en vous... qui ne devinez rien. Laissez-moi partir.

Elle se précipitait sur l'escalier qui, enveloppé de tapis et embaumé de fleurs, laissait voir par ses doubles croisées une campagne encore en deuil, lorsqu'un bruit retentissant et soudain l'arrêta sur la dernière marche. Elle demeura sans mouvement, comme une statue de plus dans ce bizarre péristyle.

— Et pourquoi ces tambours ? s'écria Muranoff, parlant à son lieutenant Wilfrid, qui avait peine à entendre sa voix,

tant les fanfares grondaient de plus en plus sous les voûtes sonores du portail. Messieurs! d'où vient qu'on bat aux champs?

— J'entends aussi, dit Wilfrid, des pieds de chevaux retentir sur le pont.

— On ne rend cet honneur qu'à vous-même et aux vôtres, fit observer avec amertume Arabelle. Je vous défends d'aller savoir qui arrive.

— L'insolent qui a donné cet ordre le payera de sa tête! reprit Muranoff, en s'élançant vers les cours.

Mais il se sentit arrêté dans son mouvement de courroux par un faible bras tout-puissant et un artificieux sourire. Arabelle, qui jamais n'avait voulu partir, sentait combien sa présence était en ce moment nécessaire devant la timide femme qu'elle appelait son ennemie. Elle fit d'un geste éloigner sa suite, rentrer son propre équipage, et, appuyée sur le bras du suzerain, elle regagna les appartements mystérieux, sa résidence habituelle.

Christiane ne vit venir à sa rencontre qu'une cohue indisciplinée et curieuse de gens de guerre et de serfs à l'œil hébété. Elle crut le castellan en voyage, à la chasse, ou à l'armée; elle osa s'en informer à peine, soit par effroi, soit par retenue ou par indifférence; et les soins empressés d'Egidius et de toutes les personnes de son escorte, dont quelques jours de voyage lui avaient fait autant d'amis, ne lui laissèrent point désirer un autre accueil. D'ailleurs, elle était distraite par les objets extérieurs qui surprenaient ses regards et occupaient sa mélancolie. Elle avait vu aux alentours de ce camp tumultueux où elle arrivait, tant de déserts, une pauvreté si lamentable près de cette pompeuse habitation, qu'elle était affligée autant que surprise d'un tel spectacle. Plus, en effet, elle avait approché du belliqueux manoir, et plus elle avait vu, le long des chemins semés de touffes d'absinthe et d'immortelles jaunes, pareilles à celles dont on couronne nos tombeaux, s'augmenter les distances entre les chaumières, qui ont elles-mêmes la forme des tombeaux. Quatre ou cinq de ces huttes basses et enfumées composent un village. Le temple n'est qu'une pauvre cabane couverte de mousse, élevée sur un rocher. Au lieu du bruit des abeilles, du vol des pigeons, qui entourent de leur cercle le toit du paysan de France, le vent seul gémissait à l'angle de ces

retraites crevassées, comme les concerts du loup. Sur ce toit, au lieu des branches caressantes de l'arbre fruitier, la neige pesait de son poids immobile ; et derrière l'habitation rustique, à cette place accoutumée de nos chenevières et de ce petit jardin si cher aux enfants, où la rose et les choux vivent en si bonne intelligence, Christiane n'apercevait qu'un pauvre champ de pavots. Cette plante est cultivée là, comme ailleurs un précieux légume ; elle entre dans tous les aliments et dans tous les breuvages du pauvre, afin sans doute de contribuer à lui faire oublier le sentiment de sa misère.

Lorsque la voyageuse avait découvert à un horizon fort rapproché les bâtiments mêmes du fief de Muranoff, elle avait été choquée de leur incohérence. Indigence et faste, du marbre et des chaumes. De grands corps de logis où les poutres de sapin sont dressées et demeurent apparentes, comme aux plus chétives constructions des fermes de la Suisse, et le dôme doré d'une chapelle. Ici le fronton en granit rouge d'un atrium dans le goût de Pompeïa, et là, tout auprès, les chenils en désordre d'une meute de chiens affamés. Christiane ne fut artistement satisfaite que d'un pavillon séparé, essai d'architecture tentée il y avait un demi-siècle par un ingénieur français qui avait séjourné dans cette contrée. Au millieu de son aventureuse odyssée, il avait eu l'idée nouvelle de copier les images familières à ce climat, au lieu d'imiter les natures grecque et orientale, infailliblement reproduites d'après les monuments de Corinthe. Donc, au lieu des palmiers et de l'acanthe, ces colonnes et leurs ornements rappelaient l'attitude des mélèses et les galbes particuliers de la végétation du nord. L'écureuil qui habite les bouleaux de la Finlande était sculpté au milieu du chapiteau, à la place où les Grecs ont indiqué le nid de la colombe. Le novateur avait assis là le plus agile des quadrupèdes avec sa queue touffue en forme de plumet sur sa tête. L'étonnement admiratif de Christiane eût été plus profond et plus doux encore, si elle avait su que cet ordre nouveau était dû à la fantaisie rêveuse de Bernardin de Saint-Pierre, à l'auteur de *Paul et Virginie*, amoureux à Varsovie et aimé longtemps d'une princesse polonaise.

Mais sur tous les passages intérieurs qu'il fallut parcourir à l'étrangère pour se rendre à son appartement, dans les escaliers, le long des corridors et dans les antichambres dé-

meublées, elle rencontra des hommes ou plutôt des esclaves confusément couchés sur les dalles nues, et essayant un sommeil interrompu à toute heure. Ces malheureux, qui peuplent comme valets la demeure des nobles, n'ont ni lits, ni chambres qui leur soient destinés ; ils se dérangent sur les passages du service moins complaisamment que les animaux domestiques ; et aussi le moindre serviteur revêtu d'une charge au dessus de leur emploi, s'épargne pour les écarter ou les réveiller, s'il a besoin de leur aide, moins de brutalité qu'envers le chien qu'on n'oserait mettre dehors. Ces serfs ne prennent de femme que quand les seigneurs les ont refusées pour maîtresses, et il n'y a pas longtemps qu'on leur retirait leurs noms de famille en entrant au service, pour les remplacer par des numéros, afin de leur faire perdre sans doute jusqu'à l'idée de l'humanité. Christiane se sentit à ce spectacle la crainte et la mort dans le cœur.

Le reste de cette première journée s'écoula vite. Dans le pays des aurores boréales, les soirs n'ont point de crépuscule, et lorsque l'opulente épouse, la haute et puissante châtelaine de Muranoff, ainsi que la nommait dans ses illusions lointaines l'aïeul absent qui l'avait mariée, eut changé d'habits, reposé sa fatigue et regardé par ses croisées un bastion assez éloigné où elle aperçut, non sans surprise, flotter le drapeau tricolore, elle se vit entourée de subites ténèbres. La nuit de ces climats tombe avec ses ailes noires comme un oiseau de proie sur la campagne. Elle cria d'effroi. Les femmes qui la servaient s'approchèrent. Madame Ancelin lui parla de prendre quelque nourriture : elle demanda une heure encore, et ayant fait allumer les poêles prêts à s'éteindre, elle voulut, tout en regrettant la pensive lueur du foyer, demeurer seule avec ses souvenirs.

Pendant ce temps, un splendide souper se préparait pour les hôtes de ce singulier séjour. Mille flambeaux étincelaient dans les glaces d'un salon immense. Le parquet s'était jonché du menu feuillage des pins de Norwége, et les quatre parties du monde semblaient avoir contribué à compléter la richesse du festin. Le gibier du Midi, les poissons de la Baltique, les liqueurs américaines, les vins d'Espagne, devaient assouvir la voracité des convives du Nord, « hommes nés pour manger, » comme dit Juvénal. Mais, selon l'usage russe, aucun des mets brûlants, aucune des viandes énormes

n'étaient d'avance étalées sur la table de soixante couverts. On n'y voyait ni le *barche* ni les *kisiels*, qui cependant devaient être servis successivement. Le barche, un potage composé de moelle de bœuf, de betteraves marinées, de lard et de crême; et les kisiels où abondent la cannelle et l'épine-vinette. Point d'agneaux rôtis tout entiers, de chevreaux avec leurs cornes ornées de branches de buis et de romarin. Cette longue table n'était chargée que de cristaux enfermant les conserves, de fruits nouveaux aux robes colorées, d'ananas gigantesques, et enfin de deux *babas* symétriques de la hauteur d'un enfant: gâteaux qui ne pèsent jamais moins de vingt livres. Et puis partout des fleurs rares, épanouies sous la neige; car tout vient en serres chaudes dans ce pays: civilisation et végétaux.

Dans le salon silencieux encore, les convives s'avançaient successivement en cérémonie, saluant, selon la coutume, les vieux portraits des ancêtres suspendus aux murailles, avant les maîtres de la maison : portraits tout bardés de fer, affublés de perruques, chargés de fraises et de canons, attestant sept cents ans de noblesse et par conséquent d'ineptie. Quelques femmes arrivaient à leur tour, posant la main droite sur le cœur et s'inclinant à la manière des religieuses. Les plus jeunes occupèrent un côté, les matrones se rangèrent de l'autre. Les cavaliers, debout, tenaient le milieu de l'enceinte ; mais tous semblaient attendre, pour reprendre la vie, la présence d'un être supérieur qui disposait des volontés universelles : on se regardait mystérieusement sans oser parler encore.

Quand Muranoff entra, il était soucieux. A peine Wilfrid osa-t-il lui demander si les officiers étrangers étaient invités à cette fête.

— Non, dit-il : ces Français ont des mœurs de prude, et ils dédaigneraient ce qu'ils appellent nos orgies.

Mais lady Buccleugh ! Voilà lady Buccleugh ! Quand elle apparut, ses yeux avaient un éclat inaccoutumé ; son sourire était royal : on voyait à son assurance combien elle était satisfaite de son teint et de sa parure. Le satin lamé d'or ondoyait autour de ses formes circassiennes ; un long cercle de diamants lui composait un diadème, et quelques plumes de héron, audacieusement placées sur sa brune chevelure, ressemblaient au panache du commandement dans un jour de victoire.

Toutefois, elle regarda autour d'elle avec une modestie affectée, prit possession du second fauteuil à gauche de la cheminée, en affectant de laisser libre la première place, et allant au-devant d'une question que se faisait en secret toute l'assemblée :

— Où donc, dit-elle avec un ton de déférence protectrice, est la princesse de Muranoff ?

Cette demande, directement faite au castellan, le fit frémir. Il adressa à son despote un regard de supplication muette et de détresse ; mais le regard qui lui fut renvoyé était aussi inflexible que le silence obstiné de cette foule de curieux convives.

— La personne dont vous parlez, madame, dit-il avec une lenteur où l'indifférence était mal accentuée, aura l'honneur de vous être présentée plus tard. Elle se repose de son voyage.

— Elle ne sait point, dit Arabelle, quelle affectueuse impatience nous avons tous de la voir ; elle se fût prêtée à recevoir nos sincères hommages. Voulez-vous que le comte Ogenski me donne la main pour me présenter devant elle ? J'irai la supplier de se rendre à nos vœux et d'octroyer sa présence à nous tous, ses vassaux fidèles.

Au lieu de répondre, Muranoff, consterné, sortit comme un banni et monta en silence à l'appartement de Christiane.

Quelques commensaux avaient été choqués de l'insistance effrontée de lady Buccleugh ; mais le plus grand nombre admirait sa puissance et se félicitait déjà de lui devoir un curieux spectacle. Domitien affermit son règne par des fêtes où figuraient des productions rares ; Néron était populaire parce qu'il donnait aux oisifs les jeux sanglants du cirque.

— Votre supériorité est-elle bien généreuse, madame ? dit Ogenski avec une inflexion de voix moitié galante et moitié ironique.

— Messieurs, répliqua Arabelle, mais en s'adressant à tous ses flatteurs : séparée de nous, cette prétendue souveraine peut être à craindre ; il faut la rapprocher pour la mettre à sa place. Je ne veux atteler personne à mon char, mais je répugne à combattre un adversaire dans l'ombre. De loin, c'est quelque chose...

— Et de près ce n'est rien, acheva Wilfrid avec une doucereuse bassesse.

Ogenski gardait le silence. On avait voulu en vain lui faire donner quelques détails sur la figure et l'esprit de l'épouse nouvelle ; il s'était renfermé dans une affectation de respect pour celle qu'il avait escortée avec tant de sollicitude. Depuis la fin du voyage, la vie de ce jeune homme semblait être terminée.

Muranoff, en abordant Christiane, se surprit ému du rôle qu'on lui faisait jouer. Quelle que soit la dépravation d'un cœur et l'abaissement où le fasse tomber le joug qu'il subit, il y a en vous une telle disposition à se sentir le protecteur de la faiblesse et le défenseur de la femme qui porte votre nom, que l'amant d'Arabelle reprit en l'absence de son démon fascinateur quelques dispositions passagères d'une bienveillance mêlée de pitié. Toutefois, ce sentiment n'alla pas jusqu'à affranchir Christiane de la tyrannie qu'il supportait lui-même ; mais il approcha avec déférence, lui adressa plusieurs questions affectueuses et lui remit une lettre du comte de Claremond, que la pupille ouvrit à la hâte.

Chistiane avait aussi de son côté l'instinct de se chercher un appui au milieu de l'abandon dont elle se sentait entourée. Elle éleva sur le castellan des regards non moins indifférents, mais moins distrait qu'au château d'Yélva. L'uniforme que portait Muranoff rendait à tout son maintien un peu de cette fierté grave dont il avait paru si dépourvu sous les habits de la cérémonie nuptiale. Elle n'éprouva pour lui aucun attrait de l'épouse à l'époux, car les sens plus que le cœur encore dormaient en cette froide jeune fille; mais elle contempla son protecteur avec moins d'effroi qu'à l'ordinaire, sans partialité comme sans répugnance.

Le castellan lui présenta la main pour descendre. Alors la noble fille étrangère, sans soupçonner en quelle compagnie on allait la conduire, se laissa guider dans l'innocence de son âme et toute la simplicité de sa parure virginale. Elle avait une robe blanche fourrée de cygne, une toque du même velours ornée d'une seule tresse de perles, et elle portait un très-petit bouquet d'anémones que peut-être lui avait envoyé Egidius.

Quand elle pénétra dans ce salon tout embrasé d'or et de bougies, ses yeux furent blessés; elle se rejeta en arrière et tourna vers le prince un regard interrogateur; mais celui-ci avait déjà les yeux occupés ailleurs. Néanmoins, Christiane

avança sous la protection du maître : celui-ci, pour abréger ses propres angoisses et s'épargner des cérémonies qui lui paraissaient redoutables, conduisit brusquement à la table la princesse, la fit asseoir à la place d'honneur, et proclama lui-même, comme eût fait le maître d'hôtel, que les dames étaient servies. Il prit la main d'Arabelle et la fit mettre à sa droite, pâle et déconcertée, en face même de sa rivale.

Au premier aspect de l'étrangère, l'assemblée avait été instictivement séparée : les hommes étaient pour elle, et les femmes déguisèrent mal leur dépit. En la voyant si pure, Arabelle se repentit de l'avoir fait appeler. Mais elle dissimula ce mécompte, et d'une voix qu'elle voulait rendre calme, elle dit à l'oreille du prince, de manière à être entendue plus loin :

— Vous aviez raison : elle est gauche et sans usage. Je rends justice au désintéressement de ce choix, et pour ne point m'humilier, il y a là une délicatesse dont je vous remercie.

Elle avançait, en prononçant ces paroles, une lèvre dédaigneuse ; ses paupières se courbaient ; la fossette du menton s'élevait sans grâce, et les narines étaient plus ouvertes.

— Madame, dit le prince à l'abusée jeune fille, la plus franche et la plus rapide manière de faire connaissance avec de nouveaux amis, c'est de les rencontrer à table. Je vous présente les miens. Ces temps de batailles, d'embûches, de défection et d'incertitude ne sont guère propres au cérémonial et à l'étiquette ; mais je ne puis m'empêcher de recommander au moins à votre bienveillance particulièrement lady Buccleugh que voilà. Elle est ma parente et celle de toutes qui m'est le plus chère.

L'assemblée entière se prit à sourire.

Christiane chercha naïvement à rencontrer le regard de l'Anglaise, afin de laisser lire dans ses yeux sa cordiale envie de former des amitiés prochaines ; mais Arabelle adressait déjà au loin à Wilfrid des regards d'une coquetterie non équivoque. Muranoff s'en aperçut et murmura.

Christiane était destinée à voir s'établir autour d'elle d'étranges disparates entre les mœurs de son élégant faubourg et les incohérentes façons de cette société plus moscovite encore que polonaise.

— Une autre fois nous aurons des Parisiens, madame, dit

Arabelle. Pourquoi n'avoir pas, monseigneur, fait une invitation spéciale au commandant... Olgar... Oscar... comment l'appelez-vous? Un grand et remarquable jeune homme, ma foi!

La consonnance de ce nom indécis frappa fugitivement l'attention de Christiane; mais elle était distraite par mille objets bizarres et choquants!

C'était tantôt une large coupe circulant pour être épuisée par chaque convive en l'honneur de l'amphitryon; c'étaient les dames se passant, pour s'associer à de tels vœux, un tout petit verre de cristal, et puis les clameurs unanimes de ce fameux toast polonais, où tout le monde se lève et répète: « Aimons-nous! aimons-nous! » Tantôt, pour plaire à la fois à la maîtresse et à l'épouse, les courtisans écorchaient l'idiome de Paris, et tantôt enfin pour épancher leurs plus libres idées, ils reprenaient la langue naturelle. Vers le milieu de ce festin tout homérique, voilà qu'on déposa en grande cérémonie devant Arabelle, et sur un plat d'or, un mets d'apparence sauvage, lequel n'avait de forme, de goût, de nom peut-être que dans la gastronomie de ce climat.

— Qu'est-ce c'est que cela? dit l'étonnée lady, en repoussant l'hommage.

— Comment, madame? fit observer Wilfrid; mais c'est un mets d'honneur!

— Et vous appelez ce fragment de gibier tout hérissé de longs poils noirs?

— Une patte d'ours, milady.

— Ah! l'horreur? fit la dédaigneuse Anglaise.

— Et la patte droite de l'animal! ajouta un voisin; ce n'est pas la moins délicate, C'est celle que l'ours a coutume de lécher avec le plus de complaisance.

— Je ne saurais, dit un des moins affamés convives, m'empêcher de me souvenir ici et devant ces dames de certain passage d'un de nos poëtes : « La nature a mis les pierreries en Orient, les fruits délicieux au Midi; en Occident, l'industrie et les arts; mais elle a plus fait pour le Nord : elle lui a donné les plus belles femmes du monde. »

— L'à-propos est d'autant plus heureux, fit remarquer lady Buccleugh, que la princesse et moi nous sommes nées dans des contrées méridionales.

Les compagnons ordinaires des soupers de Muranoff com-

mencèrent dès lors quelques hourras de joie et ils se versèrent des rasades plus larges encore que leurs sourires.

— Je suis aussi le parent du libéral seigneur, ajouta le maladroit parasite en élevant son verre du côté de Christiane, comme pour lui dédier un toast, mais surtout afin de faire diversion aux quolibets dont il était le plastron.

— Mon parent? dit Muranoff : toi, Zabiello ? Il s'en faut de plus de cent fagots que nous soyons de la même branche. Toi, qui, pour avoir voulu postuler le gouvernement de Zamosc, t'es trouvé accusé devant la diète de je ne sais combien de rapts et de viols !

— Ce ne sont point là, monseigneur, dit le noble Polonais, des fautes vulgaires, ni les travers d'un petit esprit. Diable! le rapt et le reste, mais n'a pas cela qui veut sur le corps, non plus que des habits de France. C'est un remords très-bien porté!

Christiane, de plus en plus interdite, comprenait à peine de telles mœurs et un tel langage. Elle cherchait autour d'elle quelque regard sympathique pour la rassurer ou la plaindre : tout était distrait ou hostile. Elle se tint alors songeuse et immobile comme la pauvre folle qui commence à douter de sa raison. Enfin elle rencontra un rapide coup-d'œil d'Egidius ; mais il était si triste et si plein de compassion pour elle, qu'elle se prit à pleurer tout à coup au milieu de cette joie universelle.

Allons, petite, point d'efforts de complaisance. Allez sommeiller, dit l'orgueilleuse Anglaise dont le rire de corail et de perles ne s'effaçait plus guère de ses lèvres que pour accueillir le cristal où pétillait le vin de Sillery. Vous devez être épuisée des fatigues du voyage, enfant. Faites descendre sa bonne, Muranoff. *Douchinka*, *galaubka maia*, mon âme, mon pigeon, ajouta-t-elle en flattant de l'œil et de la voix le Tartare, délivrez-vous de la vierge terrestre.

Muranoff hésita.

— Aimez-vous mieux, poursuivit la courtisane, qu'un de vos officiers remplisse la charge de camériste.

— Le conseil que vous donnez, dit Muranoff en se levant subitement de table avec une gaieté fausse et bruyante, est bon à suivre pour tous. Debout, mes camarades! Que ceux qui n'y pourront rester gagnent leur appartement; accordons trêve aux dames ; mais qu'on brûle du punch pour les braves

qui nous tiendront fidèle compagnie! Que fais-tu là, mon faux parent? ajouta-t-il en s'adressant au citateur des poëtes. Celui-ci laissait glisser au fond de sa poche profonde deux couverts de vermeil.

C'est pour me souvenir de vous, monseigneur, répondit le convive sans se déconcerter. N'est-ce pas là un ancien usage de nos pères? Largesse mon prince! et vive la liberté nouvelle comme aussi les franchises de l'âge d'or!

Christiane s'était enfuie à travers tout ce désordre. Elle effleura d'abord en passant dans les corridors noirs, un homme arrêté dans l'ombre d'un pilier, et qui sembla de l'œil accompagner au loin sa fuite. Était-ce Égidius? non : elle l'avait laissé au festin. L'inconnu d'ailleurs était de la taille de Muranoff. Elle redoubla de vitesse, elle crut entendre des mots qu'on lui jetait dans les ténèbres, des mots français : — « Courage! on veille sur vous! » Mais elle fut bientôt rejointe par ses femmes et madame Ancelin; et déjà elle était à l'abri des propos de l'ivresse et des regards insolents des convives, que lady Arabelle, qui la croyait encore à ses côtés, lui adressait par-dessus l'épaule ses conseils :

— La compagnie de ces Polonaises ne vous convient pas, mademoiselle; ces gentilshommes sont grossiers. Allez, retirez-vous, ma chère; j'irai vous voir demain, et mériter votre confiance. Je connais l'homme qui brûle de rencontrer près de vous un bonheur dont la moitié vous attend... mais votre ignorance nous fatigue, votre présence nous nuit. Allez rêver du beau pays de France, et comptez sur ma protection.

— Je lui redirai vos paroles exactement, interrompit Wilfrid qui n'en avait pas perdu en effet une seule, tant il se tenait pressé contre le fauteuil de la belle lady, et caressait de ses regards et de son souffle les trésors que son insouciance laissait dévoilés.

— C'est vous? dit-elle, les yeux demi-clos et abandonnant une main tiède et sans résistance. Où donc est notre tyran?

— Près de sa gente épouse apparamment, dit avec nonchalance Wilfrid.

Arabelle se leva à ces paroles comme l'ombrageuse tigresse à qui on voudrait disputer sa proie.

Muranoff qui, loin d'être absent, était là ému du même sentiment en voyant si près de sa maîtresse l'homme qui

lui inspirait à la fois le plus de confiance et de suspicion jalouse, s'approcha du goupe pour le séparer.

— Je vous croyais, dit lady Buccleugh, dans des préoccupations conjugales.

— Je ne suis occupé que de vous, ingrate ! Je ne rêve que vous. Je ne désire que vous plaire.

Arabelle pria Wilfrid de s'éloigner par un regard de discrétion encourageante, puis elle répondit au prince : — Monseigneur, séparation absolue et divorce inflexible tant que l'infranchissable barrière dont j'ai parlé n'aura pas été élevée entre la Française et vous.

— Vous m'avez annoncé déjà, en effet, dit Muranoff, des conditions que j'accepte avant de les entendre, des scrupules inconnus, des difficultés que je brave. Connaissez-vous un péril que n'affronte un conquérant pour garder son empire ? un genre d'épreuves que ne subisse avec joie le néophyte à qui le paradis va s'ouvrir ?

— Jurez d'accomplir le serment que je dicterai.

On apportait en ce moment le bol de punch avec toutes ses flammes ruisselantes.

— Je le jure, s'écria le prince avec le mauvais goût des Sarmates, par cet incendie moins brûlant que mon cœur ! Mais ce nectar qui sera garant de ma promesse ; savez-vous, madame, poursuivit-il, comment vous pourriez le consacrer ? Imitez la coutume des Slaves, honorez nos antiques usages !

— Le thé, le rhum et le sucre, objecta Arabelle, ne sont pas, que je pense, d'un temps bien immémorial.

Nous parlons d'une liqueur quelconque ; fût-ce l'eau du Borysthène, mais qui peut, si vous voulez, approcher du breuvage même que versent nos Walkiries dans le palais d'Odin. Nous avons depuis nos pères, voyez-vous, la religion d'une beauté spéciale, l'idolâtrie des pieds de femmes. Nos pères, pour marquer leur respect, s'inclinaient jusqu'à prendre le bas de la jambe de leurs princesses, et se prosternaient pour leur presser le pied. Les Polonaises possèdent le privilége de leur petitesse ; elles sont au dessus de toutes les femmes de l'Europe, et vous Arabelle vous surpassez toutes les Polonaises C'est une aristocratie dont vous êtes la reine ! Voyez si vous n'êtes pas douée de deux trésors à loger dans une seule et la plus coquette des pantoufles de France. Et

vous êtes née, Arabelle, dans cette Angleterre où les ladies des Trois-Royaumes ont des bases de statues, des pieds à dormir debout. Ah ! consentez, madame...

— Oui ! s'écrièrent tous les officiers encore présents à cette fin du banquet, car tous avaient compris l'érotique transport de leur maître.

Muranoff fit chercher un précieux vase de la Chine trois fois plus profond que la première coupe brûlante ; il y versa plusieurs bouteilles d'arach protégées encore du cachet de la Jamaïque ; et quand le mélange des deux températures arriva à la douce tiédeur d'un bain parfumé, il obtint la faveur de dérouler, à genoux, sur la jambe d'ivoire, le bas brodé que portait lady Buccleugh. La belle et folle Anglaise se prêta, au gré de mille instances amoureuses, à effleurer le punch de l'extrémité de ses doigts craintifs ; et la liqueur, désormais consacrée ainsi, acheva d'embraser la tête de tous les convives.

— Qu'avez-vous maintenant à m'ordonner ? reprit le brutal esclave hors de raison.

Arabelle le conduisit dans sa propre chambre, au pied de cette alcôve dont la présence seule et les indicibles parfums enivraient les souvenirs et irritaient les espérances de Muranoff : là, elle le considéra avec ces longs regards empoisonnés de douceur qui signifient : M'aimez-vous ? et elle hasarda, à travers mille détours, cette étrange proposition :

— Consentirais-tu, lui dit-elle, à partager la possession de ta maîtresse ? souffrirais-tu, même un moment, la crainte vague qui mettrait incessamment ce soupçon dans ton esprit, Oswald ?

— Ah ! vingt fois, dit le prince, mon sabre dans le cœur des deux coupables.

— Eh bien ? vous croyez-vous plus d'ardente affection que je n'en ressens moi-même ? Je vous veux sans les tortures de l'inquiétude ; comme je suis à vous : sans rivale, monseigneur. Il faut m'affranchir du doute qui me tuerait, et, pour être à moi sans retour, il faut...

— Abandonner la Pologne ? dit-il.

— Non, céder Christiane à un autre.

Le misérable prince fut abasourdi de cette parole. Elle fit tomber une partie de son ivresse. Il sentit tout à coup, par une de ces infortunes de cœur, de ces contradictions du vouloir

de l'homme, s'éveiller pour la Française une prédilection spontanée. Une jalousie bizarre le surprit, un vif amour s'improvisa dans son cœur ; il la préféra en ce quart d'heure, et parce qu'on la lui demandait, à l'idole qui disposait de sa vie et pour laquelle il eût épuisé tout à l'heure son sang. Mais, frappé brûlant du vent de Sibérie, il put dire encore assez tranquillement :

— Cela est inutile. Et d'ailleurs, elle n'y consentirait pas.

— Cela est inutile : et elle n'a pas besoin d'y consentir. Ecoutez, monseigneur : il faut me perdre cette nuit même, ou me donner, cette nuit, la sécurité que je veux bien asseoir sur votre délicatesse, le sacrifice une fois consenti. Agissons : il faut, sans retard, à l'épouse un époux ; elle n'en soupçonnera pas l'échange ; il y a des circonstances perdues et des occasions différées que n'expliquent jamais ni le monde, ni la plus innocente des fiancées. Je suis soigneuse de vous conserver tous les honneurs de votre réputation, monseigneur. Je dois savoir mieux que personne combien il est difficile de prendre un autre cavalier pour vous ; mais Christiane ne vous connaît pas. L'effroi des jeunes épouses est peu clairvoyant, les ténèbres sont complaisantes, et il y a un proverbe français favorable à tout ce qui se présente dans les ténèbres. En un mot, tel est mon plaisir, acheva-t-elle en souriant : c'est mon *ultimatum*, comme disent les puissances de la terre.

— Mais, répliqua le morne castellan, qui accueillait volontiers ce ton inattendu de plaisanterie pour fléchir la terrible volonté de cette femme, je vous ai juré, Arabelle, et je le jure encore par le salut de mon âme, de n'être jamais qu'un étranger pour Christiane.

— Bien ! dit audacieusement lady Buccleugh et avec un de ces lestes sourires que les jeunes hommes seuls échangent entre eux dans leurs confidences de galanterie : la victime dévouée à votre abnégation très-héroïque ne sera jamais initiée aux révélations de la vie ; elle ignorera les consolations du monde et remportera au ciel sa vertu pour satisfaire à votre décorum. Elle trompera les volontés de Dieu pour satisfaire à l'amour-propre d'un homme, et d'un homme qui lui sera resté étranger. Je reconnais bien à cette prétention la justice qui a présidé à l'arrangement des mœurs de ce monde et l'équité d'une société disciplinée par le plus fort. Je ne

saurais trop admirer votre grandeur d'âme ! Mais j'ai lu, moi, le contrat qui vous unit à l'étrangère. Je sais à quelles conditions vous est assuré son patrimoine : un héritier. Et si vous avez le désintéressement de me sacrifier une si vaste fortune, je ne dois pas consentir à cette imprévoyance. C'est à moi de me souvenir de tous ces détails, et je le fais. Maintenant, monseigneur ; c'est à vous seul de choisir à qui dans les nombreux amis qui vous servent, vous voulez déléguer votre pouvoir de prince, et à qui vous consentez à devoir l'accomplissement de vos prospérités héréditaires.

Muranoff fit à ce propos une si pâle et si triste figure, que l'Anglaise se sentit obligée de se détourner pour dérober un sourire.

Et cependant il restait muet.

— Voulez-vous d'Egidius ? reprit Arabelle : c'est un jeune homme sans conséquence et que je crois éminemment docile. Déjà un voyage que vous lui avez fait faire a dû préparer quelque sympathie. Il vous est dévoué sans réserve ; il a l'œil noir, la figure noble : je sais qu'il ne déplaît pas aux dames, et l'épouse répudiée ne sera pas partagée plus mal que si ses amis ou son inclination avaient choisi pour elle.

Cet éloge d'un autre dans la bouche de sa maîtresse ramena aux pieds de l'artificieuse courtisane tout l'amour frénétique de l'amant dépravé.

— Eh bien ! je m'abandonne à la destinée dont vous êtes le Dieu, dit-il en étreignant sur son sein lady Buccleugh, avec plus de fureur que de passion. Attendez-moi ; je vais chercher Wilfrid... et mes secrets du moins ne passeront pas en un autre sein qu'en celui de l'homme qui m'est le moins suspect parmi tous ces chrétiens.

Wilfrid était doté d'une taille élégante et haute ; mais sa figure, assez repoussante, restait sillonnée de nombreuses cicatrices. Ce fut celui-là que son maître choisit.

Quand son maître lui expliqua la commission dont il le chargeait, à travers la double intempérance qui les faisait chanceler tous les deux, le lieutenant ne trouva qu'une grave objection à faire et qu'un délai à demander : celui qu'il fallait pour réparer sa toilette. Ce héros des bals de Wilna ne fut frappé que de l'inconvenance d'aller en conquête avec du linge fané, une chevelure en désordre, et autrement enfin que dans toute la fraîcheur qui accompagne

le sortir du bain. Il s'empressa d'affirmer qu'il allait obéir ; mais il se promit bien de ne négliger sur sa personne aucune des précautions élégantes et des soins minutieux qui caractérisent un gentilhomme en bonne fortune.

Christiane cependant avait semé dans plus d'un cœur l'intérêt vif et profond que sa situation méritait. Elle avait paru à peine devant les habitués de ce château, dont grand nombre même avait échappé à ses regards, et plusieurs dévouements qui s'étaient spontanément créés autour d'Egidius, s'expliquaient par la beauté de la fiancée et la grâce de son infortune. Egidius était sorti de la salle du banquet presque en même temps que l'effrayée jeune fille. Il ne pouvait s'approcher d'elle ; mais il errait seul sur les remparts, afin de contempler du moins les croisées de l'appartement où elle était captive.

La nuit était rigoureuse, les dards de la gelée pénétraient les membres de l'officier ; le vent faisait bruire les plis du manteau qu'il lui disputait, et son chapska se couvrait de neige, sans qu'il s'aperçut de l'âpreté du temps. Une faible lampe, distinguée à peine à travers l'azur des rideaux, était plus éclatante à ses regards que toutes les étoiles qui parfois venaient à reparaître un moment dans l'air épuré.

Oh! se disait-il en regardant malgré lui cet astre qui porte un nom d'amour et indique une heure favorable, être transporté avec elle dans ce monde nouveau, si c'est un monde, ou enseveli dans ce brillant abîme, si ce n'est rien qu'un globe de feu! Sa fraîche imagination reliait le souvenir des fictions du Tasse à ce vœu insensé, et il allait se répéter à demi-voix les paroles qu'Olinde adresse à Sophronie sur le bûcher qui va les réunir, quand il heurta un promeneur, apparemment distrait autant qu'il l'était lui-même. Il faillit le prendre pour un spectre à la singulière légèreté de sa fuite.

Mais bientôt Muranoff vint à son tour errer sur les glacis. Il parut s'arrêter avec affectation au pied d'une tour dont l'escalier mystérieux conduisait dans l'intérieur de la forteresse. Egidius, étonné de le voir, s'éloigna pour ne pas faire soupçonner que la moindre indulgence de Christiane encourageât son indiscrétion. Ainsi les amoureux pensent toujours que les indifférents lisent dans leurs cœurs ouverts, tandis que cette faculté n'est donnée qu'à la femme qu'on aime. Mais la femme qu'on aime sait votre secret avant vous.

Le prince se morfondit trois quarts d'heure à attendre là

le confident de sa lâche condescendance. Il avait monté l'escalier de la tour, il était resté absent vingt minutes; et enfin, redescendu, il frappait ses pieds d'impatience autant que de froid, lorsqu'il saisit par son manteau un officier qui passait près de lui sans s'arrêter.

— Wilfrid! dit le prince, en étreignant son homme dans une main de fer : c'est moi. Que craignez-vous donc? pourquoi vous débattre et où voulez-vous aller? Vous êtes si maladroit et si lent que vous alliez passer sans me voir, si je n'avais des yeux meilleurs que les vôtres. Écoutez : le temps presse; Christiane attend son époux; je me suis présenté à elle, et tout est préparé pour qu'elle vous reçoive à ma place: sans surprise, sans inconvénient pour tous trois. Je me confie à vous, Wilfrid!... — pourquoi des armes?... — mais si jamais vous compromettiez d'un mot ou d'un geste le secret où mon bonheur est engagé, au lieu du grade que l'empereur victorieux vous confirmera bientôt à ma recommandation, je vous fais égorger comme un chien. Songez à la profondeur des fossés du château. — Vous dites?... Silence! Christiane n'a gardé qu'une lampe; vous l'éteindrez en entrant chez elle.

Il poussa son complice sous l'étroite poterne; puis, refermant discrètement l'issue, il se prépara à quitter les remparts.

Comme il s'éloignait, un survenant à la démarche vive et pimpante, bien qu'un peu avinée, s'approchait à sa rencontre. Il causa à Muranoff un vif mouvement d'humeur. Le castellan ne douta point que ce ne fût là un de ces Français, ses auxiliaires malgré lui, dont le général Dembinski avait voulu fortifier la position que défendait son château, un de ces étrangers haïs qui se fourrent partout, et qu'il appelait, avec ses courtisans, des hôtes embarrassants et indiscrets. Pour marquer à la fois son autorité et sa colère, Muranoff s'arrêta, arma brusquement deux pistolets qui ne quittaient guère sa ceinture, à la façon des Tartares, et il cria d'une voix insolente :

— Qui vive?

— Le comte de Wilfrid, répondit d'un ton mielleux le nouvel arrivant.

— Plaît-il?...

— Votre plus dévoué serviteur et le plus honoré de la confiance de son maître.

VII

Le castellan stupéfait toucha de ses deux mains la tête et les épaules de Wilfrid, pour s'assurer qu'il n'était point la proie d'un rêve et que le lieutenant n'était pas une ombre. Il tourna ensuite les yeux vers la poterne, se demandant si l'homme qu'il venait d'introduire n'était pas déjà ressorti, ou s'il était double par la puissance de quelque infernal génie. Il ne savait, dans son trouble, à quelle supposition s'arrêter, quand une question de Wilfrid confirma pleinement la méprise qu'il venait de commettre.

— Arrivai-je trop tôt? dit celui-ci. Lady Buccleugh m'a fait demander : était-ce par les ordres de Votre Altesse, et devais-je me rendre à son invitation? J'ai craint de faire attendre mon prince.

— J'ai attendu, en effet, dit Muranoff avec l'accent d'un courroux étouffé.

Il agitait alors dans sa pensée s'il ne déclarerait pas qu'il avait changé de projet, et ne congédierait point le malencontreux fat qui le jetait, par ses lenteurs, dans cet inextricable abîme. Mais une ardeur de vengeance et de meurtre lui fit bientôt abjurer cette dissimulation, et il avoua toute la vérité à son complice.

— Ah! malédiction! s'écria Wilfrid. L'aventurier ne peut être qu'Égidius.

Muranoff posa fortement sa main sur la bouche du lieutenant, et réfléchit avec rapidité à la vraisemblance de cette supposition. Elle n'avait rien qui contrariât trop d'indignes projets. Il pensa que s'il pouvait maintenant associer Wilfrid à sa rage d'avoir été trompé, il verrait s'accomplir presque à la fois deux actions qui lui seraient favorables. D'ailleurs, était-il temps d'arrêter l'inconnu dans une entreprise dont l'époux lui avait lui-même tracé le plan et la marche? Il leva son regard sur les croisées de l'appartement de Christiane, le dernier flambeau qu'elle eût conservé s'éteignait.

— Je ne saurais, Wilfrid, dit-il, les dents serrées, différer de me rendre près d'Arabelle. Ses soupçons contre moi viendraient augmenter infailliblement le trouble de cette situation et la rendraient ignominieuse pour nous deux. Je te charge du soin de la surveillance. Demeure au pied de cette tour, et quand l'insolent qui nous a joués l'un et l'autre sortira triomphant de cette enceinte...

— Il ne portera pas loin le secret de son bonheur. Je vous réponds de sa discrétion.

Le castellan s'était dit : Que celui-là me délivre de l'inconnu ; je saurai à mon tour me défaire de lui-même, et mon secret me restera.

Wilfrid, malgré les travers de sa fatuité et le ridicule de ses efféminées prétentions, était un sabreur intrépide, un soldat aguerri ; et la cruauté autant que la valeur l'animait en cette circonstance. Muranoff s'attendit bien que son lieutenant lui apporterait en peu d'heures le mot de l'énigme et la nouvelle d'une satisfaction sanglante. Mais à la pointe du jour il n'avait point paru. On le cherche, on le fait appeler... Nulle réponse. Le prince impatient alla, aux premières clartés de l'aube, au-devant de l'ennemi dont il désirait si ardemment la mort... Ce qu'il rencontra sur les marches froides de l'escalier de la tour, ce fut le corps gisant de Wilfrid.

On s'empressa autour du misérable lieutenant. On le porta sur son lit non dérangé, circonstance qui compliqua les conjectures de la foule, et le premier soin de Muranoff, au milieu de ses efforts pour le rendre à la vie, fut de promettre dix mille florins d'or à qui découvrirait l'assassin de Wilfrid.

Il restait à Muranoff un autre moyen de pénétrer la vérité.

— Faites venir devant moi Egidius, dit-il.

— Monseigneur, il est parti.

— Depuis quand ?

— Au milieu de la nuit dernière.

C'est cela ! réfléchit le prince. Il aura été blessé dans la lutte. Il eût fallu expliquer sa blessure ; il a quitté le château pour ne pas exposer l'honneur de Christiane.

Christiane cependant n'avait pas même le soupçon qu'un autre que son époux eût pu aborder l'impénétrable retraite où elle était cachée. Son innocence et son effroi avaient été de puissants auxiliaires dans cette trahison. Elle était restée dans sa pureté naïve ; mais toute son âme allait bientôt changer. L'a-

bandon de son être et un don, moitié volontaire et moitié arraché, donnent tant de résignation, tant de soumission pudique à la plus froide! La victime sent toujours que sa colère expirante peut absoudre le vainqueur, et le sacrifice accompli donne du charme au devoir. Ce maître si farouche et si dédaigneux au milieu de la foule qui les séparait, elle l'avait retrouvé si ému près d'elle! Il tremblait à ses pieds, il gardait le silence; ses soupirs étaient doux, ses mains délicates, ses caresses timides et brûlantes. Aussi, quand Muranoff, parut pour la première fois devant Christiane à la clarté du jour, lui dédia-t-elle, dans un regard confus et languissant, tant de reconnaissance, qu'il sentit à la fois deux lames glacées : le remords et la jalousie s'enfoncer dans son cœur.

Wilfrid revint à la connaissance dès qu'on eut arrêté son sang. Il fut interrogé en secret et dans la plus vive anxiété par le prince.

— C'était Égidius, n'est-ce pas?

— Je ne le suppose point, dit le vaincu.

Le vaincu n'avait point reconnu le fugitif enveloppé d'un large manteau. C'était dans les plis de l'étoffe que son épée à lui, s'était embarrassée par la précipitation de son attaque. L'inconnu s'était dégagé avec vigueur et l'avait frappé entre les côtes, après l'avoir désarmé. Le lieutenant était tombé en travers de l'étroite porte; mais son vainqueur lui avait appuyé le pied sur la gorge pour franchir les derniers degrés de l'escalier. — Le mystérieux aventurier, ajouta-t-il, était un homme d'une taille moins frêle et d'un bras plus vigoureux qu'Égidius; car j'aurais vingt fois triomphé du jeune porte-enseigne. Notre ennemi ressemblait davantage à mon prince dans toutes les proportions de sa personne.

Arabelle ne douta point, de son côté, que l'homme qui avait pénétré chez la princesse (si pourtant son ordre avait été exactement suivi) ne fût le docile et mourant Wilfrid. Mais, connaissant le caractère de Muranoff, elle pensait qu'après l'obéissance arrachée à l'amant en un moment d'ivresse, le prince s'était repenti de sa condescendance; qu'il avait rougi de sa honte! et qu'afin d'en ensevelir à jamais les traces, il aurait aposté quelque obscur séide pour assassiner son confident. Elle croyait se rappeler que, dans la nuit qui avait prêté son ombre à tant de complots, le prince n'avait pu feindre même un instant de sommeil. Elle

alla jusqu'à soupçonner la longueur du temps qu'avait mis ce soir-là l'époux à la rejoindre... et elle se préoccupa plus que jamais de l'idée que, les événements ainsi modifiés, le castellan méditait d'autres projets pour l'avenir, et n'était pas détaché à jamais de la lâcheté de revenir à sa femme.

Égidius reparut au bout de quelques jours. Il semblait dans une sécurité absolue, et il parvint à expliquer son absence assez naturellement; mais il était devenu plus que jamais distrait et rêveur.

Le possesseur, quel qu'il fût, de la chaste et tendre Christiane, devait, puisqu'il habitait le château, ressentir parfois d'étranges sentiments de douleur et de contrainte. La pauvre abusée s'obstinait à ne point s'effaroucher de l'irritation apparente de son époux contre elle. Elle n'élevait nulle impossibilité entre son maintien d'apparat et ses tendresses secrètes. Les souvenirs de cette femme étaient plus puissants que ses yeux: elle croyait moins à la réalité qu'à l'éloquence de ce qu'elle aurait pu appeler son rêve. Elle continuait donc d'entourer un étranger d'une affection vague, sentiment développé alors et cultivé par elle sans défense, comme le germe d'un instinct un moment éveillé dans les dernières journées de son séjour en France.

L'inconnu, qui découvrit peut-être une anomalie si bizarre, devait se dire : Je l'ai possédée et je ne suis rien pour elle ! Cette noble créature est à moi, et c'est un autre qu'elle aime. Si j'ai été heureux dans ses bras, c'est donc par le hasard seul et par un crime ! Il n'y avait donc, dans les émotions dont je l'ai senti palpiter, rien qui me fût attribué, rien qui pût être rapporté à mon existence? Je n'étais pas même pour elle un songe vain : j'étais l'homme que je hais; j'étais l'époux que je méprise : et me voilà réduit à être jaloux de moi-même, torturé par les plus divins souvenirs ! A quel amant cet enfer-là a-t-il jamais été réservé?

Il devait s'avouer aussi que sa conduite, excusable peut-être près de l'indigne époux, ne l'était pas devant la victime. L'amour, l'occasion, la jeunesse n'expliquent pas toute indélicate violence. Il était de son honneur de n'abandonner pas l'ignorante Christiane : mais, dès le lendemain, on appela à la guerre tout ce qui se sentait l'impulsion du cou-

rage; et l'inconnu oublia ou plutôt brava tout pour assister à la première bataille. Muranoff ne se décida qu'après deux longs mois d'hésitation lâche ou perfide, à rejoindre les troupes dispersées. Les derniers volontaires : Lithuaniens, paysans du Borysthène, montagnards descendus des Karpathes, et surtout les officiers français, avaient déjà rejoint les étendards de Gielgud.

Christiane apprit la tardive résolution de l'époux qu'elle voyait à peine dans les courtes apparitions qu'exigeait le cérémonial, et elle s'affligea de son départ. Elle avait pensé quelquefois à lui écrire; elle méditait durant les longs jours sur la nécessité de solliciter un entretien où tout son avenir paraissait intéressé. Pauvre jeune femme, elle était devenue souffrante. Elle sortait rarement des appartements où elle était confinée, et pourtant d'inguérissables lassitudes assoupissaient déjà tous ses membres. Du sommet de la haute terrasse qui dominait sa tour, elle eût voulu parcourir l'horizon entier des campagnes, suivre les chasseurs au delà des rivières... et ses genoux fléchissaient quelquefois sous le seul et si léger poids de son corps. Elle refusait de s'asseoir devant la table préparée, puis elle enviait aux serfs ou aux soldats leur pain noir. La voilà peureuse, distraite, abattue. Elle craint de mourir. Elle s'intéresse à tout ce qui souffre avec une pitié plus facile que jamais. Quand elle est seule et enfermée, elle se surprend à couper ses tissus les plus riches et à partager ses dentelles.

Un jour au coucher du soleil, assise près de sa fenêtre, elle pensait à la France, sans se trouver trop malheureuse de son établissement en Pologne. Le paysage était pittoresquement encadré pour elle dans la baie rétrécie de cette fenêtre, et la pâle châtelaine s'oubliait dans sa rêverie. Les hirondelles venaient d'arriver; les violiers sauvages fleurissaient entre les pierres des murs. Des chants de moines, partis d'une chapelle attachée aux rochers voisins comme un nid, s'étaient longtemps balancés au-dessus de sa tête. Célébraient-ils, ces chants, un événement heureux ou des funérailles? Christiane, toujours seule, était dans cette situation d'âme : mélange d'espoir et d'appréhensions, attente de notre sort qui oppresse et enivre sous le nom de *pressentiment*. Elle avait bien une intime révélation de félicité, mais non encore ses apparences extérieures. C'est ainsi qu'il y a

des jours de mai pleins d'une chaleur déjà embaumée, pendant que la terre est encore sans verdure et les arbres sans fleurs ; le printemps plane sur vous, le deuil couvre encore nos vergers.

La jeune épouse reprit son travail. Tantôt elle s'interrompait pour écouter les lourdes oscillations d'un beffroi qui comptait les minutes, et elle se rappelait d'avoir entendu dire dans son enfance : « C'était une de ces vieilles horloges qui plaisent aux fantômes : elle avait un son lugubre, sourd, et frappait si lentement, si longuement, que le voyageur pensa qu'elle n'en finirait jamais. Le voyageur compta jusqu'à ce qu'il fût bien sûr d'avoir compté treize ; et alors l'horloge s'arrêta : » Tantôt elle contemplait sur la flèche d'un paratonnerre le dernier corbeau resté dans la contrée : « un de ces vieux oiseaux gris, dit Jean-Paul, qui, ayant bec comme pioche, suivent les semailles du laboureur et savent dextrement choisir sous la terre entre le froment et le sarrasin. » A l'apparition de ces pèlerins, réfléchissait Christiane, les anciens attachaient des augures, et aujourd'hui l'incrédulité s'en raille. Pourquoi le vol des oiseaux n'apporterait-il pas, en effet, un avertissement de la Providence? Chaque climat a ses prophètes qui annoncent les révolutions de la nature, proclament le beau temps, ou s'écrient que l'orage va commencer. On a eu raison de croire qu'ils avaient quelque chose de merveilleux, ces voyageurs qui, arrivés de si loin, avoisinent les régions du ciel et s'arrêtent pour nous parler du haut de tous les anciens arbres. Celui-là vient peut-être de France !

Et le hibou ! Il habitait peu, je crois, la transparente Attique ; il n'eût osé effrayer des nuits si belles, se poser sur les corniches du marbre de Paros. Il vieillissait là, sous le tronc des oliviers, dans une attitude si méditativement symbolique que ces peuples en avaient orné le casque de leur Sagesse ; mais ici, sous ce ciel de brumes, quand il traverse nos ombres si épaisses, déploie son vol oblique, découpe sa silhouette sur notre pâle soleil, s'abrite sous nos porches entre les lierres et aux pieds des saints de nos cathédrales moussues, comment croire que du sein de telles demeures, du sommet des croix de fer qui dominent les sépultures, le hibou n'est pas chargé de prophétiser des malheurs ? Oh ! quel fils ne tremble pas aussi pendant qu'il veille auprès du

lit de son père, si le hibou est venu frapper aux vitres?

Elle aurait pu, la naïve et timorée solitaire, ajouter, si elle l'avait su, que l'orateur romain déclare la superstition un monstre qui vous poursuit et vous presse de quelque part que vous vous tourniez. La rencontre d'un devin, un présage, une victime immolée, un oiseau, un Chaldéen, un aruspice, un éclair, la foudre, un événement que le hasard accomplit comme il a été prédit, le jetait dans une incertitude profonde. Le sommeil, qui devrait faire oublier tant de peines, grandit les terreurs par de sinistres images; le jour et la nuit servent à nous tromper. Et il ne faut pas croire que ces faiblesses sont le partage des esprits bornés, car presque tous les hommes à la tête des peuples ont été superstitieux : voyez Thémistocle, César, Auguste, Louis XI, et jusqu'à Bonaparte. Elle eût pu invoquer les sentiments de Montaigne. « Si autrefois, dit-il, j'oyois parler des esprits » qui reviennent ou du pronostique des choses futures, en- » chantements, sorcelleries, ou faire quelque aultre conte » où je ne puisse pas mordre, il me venoit compassion du » pauvre peuple, abusé de ces folies; mais à présent je » trouve que j'estoy pour le moins autant à plaindre moi- » même. La raison m'a instruit que de condamner ainsy ré- » solument une chose pour faulse et impossible, c'est se » donner l'avantage d'avoir dans la teste les bornes et limi- » tes de la volonté de Dieu. » Christiane aurait ainsi, sans s'humilier, retranché ses terreurs derrière l'opinion du sage qui, sur presque toutes les choses de ce monde, a dit : Que sais-je? Mais déjà la peur s'est emparée d'elle la méditation l'abandonne; car elle a entendu toucher d'une main rapide et sûre la clef qui ouvre son appartement.

Ce fut Muranoff qui se présenta devant elle. En le reconnaissant, elle se leva avec empressement de son siége; puis elle y retomba sans force, et la vive rougeur qui l'avait animée fit place sur son front à une pâleur mate et craintive. Si vous avez, pendant l'orage, vu tomber sur la rose du Bengale un éclair, s'il l'a blanchie d'un reflet et s'il a incliné sa tête, vous comprenez la subite impression qu'accusa le visage de l'innocente épouse. Elle avait vu entrer le prince avec un secret étonnement de joie; elle avait senti l'orgueilleux espoir de lui causer une satisfaction qu'elle n'osait accueillir elle-même; mais d'un seul regard elle lut dans ses

yeux qu'ils seraient éternellement étrangers l'un à l'autre. Elle demandait protection, elle lut sévérité ; Agar implorait de l'eau dans le désert, la foudre grondait sur sa tête.

— Madame, dit le castellan à qui Arabelle venait de dicter son rôle, je vais quitter cette résidence et me rapprocher de Varsovie. J'ignore quelle destinée me réservent les chances de la guerre, car je m'exposerai comme un soldat, mais quelque événement qui arrive, j'ai voulu vous avertir avant mon départ que je confie l'autorité de cette maison à lady Buccleugh, ma parente. Elle vous protégera. Avez-vous quelque vœu à former, quelque plainte à élever sur vos esclaves, quelques paroles à me confier ?

— Oui, dit Christiane avec effort.

— Parlez : je craignais que vous n'eussiez laissé en France votre franchise et que vous ne fissiez aucune exception dans vos dédains pour tous les habitants de ce lieu. Parlez : je serai charmé d'obtenir enfin votre confiance.

Il prit un siége et Christiane pleura.

Cependant elle se remit de son trouble. Les caractères timides ont cette faculté imprévue de passer plus rapidement que les autres aux résolutions que le malheur inspire. Elle avait souffert de son abandon, et elle sentait s'agrandir encore par ce départ l'immensité du désert où elle avait attendu, sans trop espérer, sans la désirer bien assidûment, l'heure qui les mettrait tous deux en présence ; mais le laisser partir et succomber peut-être sans lui révéler un secret qu'elle n'aurait plus le temps de se rendre à elle-même moins douteux, cela n'était plus possible. Les paroles qui lui pesaient à prononcer lui semblaient un devoir, et elle était résolue à l'accomplir. Mais ces paroles se refusaient à sortir de sa bouche. Elle n'avait pas prévu qu'il lui faudrait chercher des mots... nouveaux pour elle. Elle se taisait ; l'oppression soulevait sa poitrine, et pendant ce temps le castellan, balançant son pied d'impatience, faisait sonner l'étoile d'acier qui armait ses larges éperons.

Un moment, la victime eut la pensée de retenir son aveu ; elle se sentait irritée, indignée tellement de cette tranquillité insultante, qu'elle chercha dans son esprit quelle question ou quelle plainte elle pourrait substituer à son secret ; mais, comme entraînée à cette révélation sacrée, elle ressentit en ce moment même une impulsion dont elle n'avait jamais eu

encore le sentiment énergique. La secousse nerveuse fut si forte et si douce que Christiane chancela. Il lui échappa je ne sais quel cri d'étonnement, de douleur ou de joie; puis sa tête se pencha sur son épaule, son corps s'affaisa tout entier et elle allait, la noble et l'adorable martyre, tomber aux genoux de l'infâme qui n'était pas digne de baiser la poussière de ses pieds, quand il la retint par un mouvement machinal, plus involontaire qu'il n'était humain.

— Eh! mais, qu'avez-vous donc? demanda-t-il avec une curiosité froide et toute la dureté de l'impatience.

— Hélas! monsieur, balbutia Christiane, je crains... je sens... je crois que je suis mère.

Muranoff oublia qu'il était complice d'un ténébreux attentat; qu'il ne devait point témoigner une impolitique surprise; il ne se souvint pas même que l'intérêt de sa fortune pouvait être attaché au succès du crime.

— Vous! dit-il avec l'explosion de l'épouvante et de la fureur.

Et, devant la parole qui est la joie de l'époux, qui fait rayonner tout son être et le porte à se rapprocher dans son orgueil de la sérénité du Créateur, le vil courtisan baissa la tête.

— Eh bien! madame, acheva-t-il avec égarement, malheur à vous, si Dieu permet que cet événement soit possible, car je déclare que je ne vous suis rien!

Ce fut tout ce que sa honte lui permit de dire : il prit la fuite et il alla se cacher au fond de l'appartement d'Arabelle.

Là-bas, tout là-bas, sur la lisière de ce bois de mélèzes, voyez-vous, non loin d'un ruisseau dont les détours sont déjà dessinés dans l'air par les blanches vapeurs élevées au matin, un groupe de soldats qui s'éveillent? Ce sont les avant-postes d'une division polonaise parvenue aux frontières de la Lithuanie. Vous voilà près d'un bivouac composé de quelques glorieux combattants d'Ostralenka, d'insurgés nouveaux, de Français réunis sous un même chef. Que de costumes divers! Que de bizarres contrastes entre le courage de ces hommes et les ressources qu'ils se sont procurées à la hâte pour tenir cette périlleuse campagne! Les deux pièces d'artillerie qu'ils possèdent, prises à la bataille de Waver, ils les tiennent de Dwernicki. Quelques officiers n'ont encore que des épaulettes de papier d'argent. Tel soldat est vêtu à

peine, et tel autre a sur son uniforme tous les vains ornements de la coquetterie varsovienne. Ce fantassin ne possède d'arme qu'une faux emmanchée droite au bout d'une forte branche d'aulne, et ce cavalier étale les richesses du plus théâtral uniforme. Les faucheurs n'occuperont que le troisième rang de l'infanterie : les services qu'ils espèrent rendre, en coupant les jarrets des chevaux ennemis, ne seront pas en rapport avec leur dévouement sans réserve. Pour les chasseurs à cheval si redoutés, ces impétueux partisans, la fleur des guérillas du Nord, ce sont les Krakus. Le Krakus, enfant de Kracovie, porte à sa lance une flamme aux couleurs nationales, le blanc et le ponceau ; il saute sur un cognat dont la rapidité fait tout le mérite. Il abordera les escadrons russes, il s'enfoncera tête baissée dans les masses ennemies en fredonnant la *Krakovienne* : « Barbares ! fuyez dans vos déserts, le Krakus vous poursuit. » L'originalité des habits de cette troupe et sa manière indépendante de servir a décidé plus d'un enfant de Paris à changer de régiment pour se faire incorporer là. Je ne sais si vous devinez à quelle nation appartient l'aventureuse védette que voici à trente pas en avant du premier poste ; mais l'assurance et presque la fatuité de son maintien attestent que ce cavalier est satisfait de son sort. Il a mis pied à terre pour soulager son compagnon de périls. Placé devant lui, un sabre recourbé à la main, il écoute, tout en regardant fixement l'horizon, le frémissement des banderolles de sa lance. Sa lance est plantée dans la terre : la banderolle dépasse de trois pieds le front du petit coursier qui hennit. Sous le manteau de lourd drap noir à longs poils, le nouveau Krakus porte la redingote blanche à collet cramoisi. C'est une sorte de tunique dont les coins sont brodés et qui se serre par une ceinture armée de pistolets. Sur la poitrine sont dix petits fourreaux symétriques destinés à recevoir dix cartouches. Le pantalon turc a de larges bandes ; le bonnet polonais, avec ses quatre pointes qui semblent défier les quatre parties du monde au combat, repose sur une couronne de fourrure noire, et au-dessus trois plumes de paon se hérissent. Le personnage qui occupe vos regards voit s'approcher avec quelque plaisir l'heure qui finira sa faction. Remarquez avec quelle dignité protectrice il reçoit la vivandière qui s'avance vers lui un gobelet de fer à la main.

— Que portes-tu dans ce baril, Norka.

— De l'hydromel, monsieur, à votre service.

— Foin de toutes les boissons de ton pays, excepté l'eau-de-vie de Dantzick !

— En voilà ; et des harengs, des cigares, des *obajanki*.

— Donne-moi trois cigares et un de tes fameux gâteaux.

— Direz-vous encore aujourd'hui qu'il n'y a point de beurre dedans ?

— Ce serait une injustice, reprit Modeste ; on le sent d'ici, mon enfant.

Plus loin, des officiers forment un cercle, et l'un deux, qui sera célèbre plus tard, ce Stasio que nous connaissons déjà, lieutenant aux chasseurs de Plater devenus 25e régiment de ligne, accourt en élevant au-dessus de sa tête une lettre qui porte un timbre étranger.

— Amis ! amis ! des nouvelles heureuses ! Je vous apporte plus que l'espoir et des consolations. Voilà qui nous assure une prochaine et glorieuse patrie. Ne dites plus : « Dieu est trop haut et la France est trop loin. »

On se serra pour mieux entendre.

— Le roi Philippe, poursuivit-il, a déclaré que la nationalité polonaise ne périrait jamais. Il l'a déclaré devant les représentants du grand peuple. Dans son affection pour nous, ce libéral prince a supposé ou anticipé une complète victoire des Polonais ; et la nouvelle de ce triomphe, annoncé à Paris sur le front de bandière de la garde nationale, à l'anniversaire de juillet, a produit l'enthousiasme. Ainsi nous sont assurés tous les secours des riches et des commerçants de cette capitale : une population belliqueuse et désintéressée ! Messieurs, c'est pour sauver la Pologne qu'on fait régner Léopold en Belgique. Enfin, m'écrit-on, le prince de Talleyrand engage nos envoyés à Londres à se rendre à Bruxelles pour accélérer l'acceptation des vingt-cinq ou trente protocoles, en assurant qu'aussitôt après, l'Angleterre et la France s'occuperont d'affranchir notre pays. Un diplomate élevé si haut par l'intelligence et la fortune, un prince, un ancien prêtre voudrait-il tromper la religion d'un peuple et exploiter ses malheurs ! L'avenir, messieurs, est assuré pour nous désormais, sous l'appui royal de la France : n'est-il pas vrai, capitaine ?

Tous les yeux se tournèrent vers le Français qu'interpellait

le lieutenant Stasio. Il était grave et pensif. Son attention, après quelques paroles de la lettre, n'était pas demeurée soutenue; mais il avait compris sa mission, et, persuadé que l'homme qui porte le découragement dans les âmes patriotiques commet le plus froid homicide, il répondit :

— Le prince s'honorera par cette résolution s'il y demeure fidèle. Nous saurons ce que vaut la parole d'un roi. Surtout, messieurs, mettons en nous-même et dans nos épées la confiance de l'avenir ; inspirez-vous du génie républicain de vos ancêtres ; soyez vainqueurs, et vous aurez des amis : car les neuf dixièmes des hommes ne sont que les valets du bonheur. Mais, dites-moi, messieurs, ce qu'on répète venant du camp russe s'est-il confirmé ? Est-il certain que Diébitsch et le prince Constantin aient été frappés de mort à quelques jours d'intervalle ?

— Parbleu ! rien de moins contesté, répliqua Dembinski, commandant une des brigades de ce corps, appuyé en ce moment sur le Niemen. L'intérêt du czar explique trop cette double catastrophe pour qu'elle soit douteuse. Nous avions, pendant huit mois, rendu stériles tous les efforts de son feld-maréchal, franchisseur de Balkans, et on a commencé à se souvenir qu'il était d'origine allemande dès qu'il a cessé d'être heureux. Les généraux russes jalousaient sa survivance. Pour Constantin, notre très-gracieux maître, que faire d'un vice-roi si on a projet d'anéantir le royaume ? Constantin avait semé des inimitiés dans le passé et il gênait l'avenir : le choléra devait l'atteindre.

— Vous appelez choléra, dit Égidius, l'aide de camp de l'empereur qui a visité ces deux hommes l'un après l'autre pour leur porter les instructions de l'autocrate ? Je croyais qu'il se nommait Orloff.

— Quoi qu'il en soit, reprit l'officier déjà interrogé, nous avons depuis deux mois affaire à un adversaire nouveau, et celui-là ne s'endort guère. Mais qui de nous devine où nous conduit de ce pas notre général en chef à nous, Frédéric Gielgud ?

Dembinski leva les épaules.

— Il me semble, poursuivit le Français, que lui et Dwernicki suivent des directions bien excentriques : l'un se dirige sur la Prusse et l'autre vers le territoire autrichien. Je suis loin d'être un tacticien habile; mais il paraît qu'on eût

pris un grand avantage à s'établir plus au centre de ces vastes contrées qui composent la Pologne russe : par exemple, général, à occuper les marais de Pinsk. De toutes les parties de la circonférence lihuanienne les insurgés auraient pu ainsi s'appuyer au centre.

Dembinski frappa sur l'épaule du capitaine avec un sentiment qui voulait s'épargner des paroles, mais qui déjà était une dérogation remarquable aux coutumes militaires. Dans cette guerre, en effet, les officiers de tout grade conféraient fraternellement sur les intérêts du pays. Point de cette hiérarchie pédante, attribut des armées au service des princes.

— On nous mène, déclara le premier qui avait parlé, vers un certain château où brûle de s'établir notre quartier-général. Cette résidence porte par hasard le nom du chef; et Gielgud n'est pas fâché d'avoir à dater ses ordres du jour du château de Gielgudiski.

— Vanité ! s'écria le colonel volhinien Rogland ; peut-on se ménager les satisfactions de l'amour-propre quand il s'agit du salut de tous ? Gielgud n'est pourtant pas un traître.

— Si je l'avais soupçonné, dit Stasio en portant la main sur ses armes...

— Eh, messieurs ! contesta un autre, nous sommes dirigés vers Mémel. Après la malheureuse affaire de Wilna, on a hâte de se porter sur la Baltique pour s'emparer de Polangen ; car il nous faut bien un port de mer. Un vaisseau chargé de munitions attend que nous soyons maîtres de la place pour y débarquer ce qu'il apporte.

Sécurité admirable et folle !

Cependant, et malgré les doutes énoncés, la lettre venue de Paris répandit au loin ses nouvelles. Des témoignages de joie éclataient de toutes parts; les maisons blanchies des villages voisins se parèrent de branches vertes; les paysans apportaient leurs fruits; les filles déposaient leurs anneaux d'or, et le drapeau de France fut enlacé au même faisceau que les étendards lithuaniens et l'aigle blanc de la Pologne. Sublime bannière ! Dembinski la portait, celle-là, devant les Russes, avec une inscription évangélique : « Pour votre liberté et pour la nôtre. » Et *votre* était la première parole !

Mais le bruit se répand tout à coup qu'on va être cerné : plusieurs paysans, éclaireurs volontaires de la colonne de Gielgud, avaient vu se glisser sur la lisière de tous les bois

prochains des juifs, aux vêtements sinistres, au jupon noir à larges manches, qui étaient partout espions du Moscovite. Ils précédaient assidûment les marches comme le chien devance les chasseurs. Puis l'action s'engage-t-elle ? ils se retirent derrière les fourgons et se trouvent alors mêlés aux bandes de vautours qui flairent les batailles avec moins de voracité qu'eux.

Aymar reprenait son animation à chaque approche du péril : le péril et son charme pouvaient seuls l'arracher à son habituelle mélancolie.

— Vous êtes amoureux, commandant ! lui disait quelquefois Égidius.

Aymar ne se trouvait à l'aise qu'en présence des Russes ; car il haïssait chaque jour plus généreusement ces automates du czar que les autres rois appellent mon frère : les vils bourreaux qui venaient d'ensanglanter si froidement les murs d'Oschmiana ! Et chaque jour il apprenait à estimer davantage la nation sarmate, la Grèce du Nord. Il avait vu avec attendrissement la commémoration funèbre célébrée à Varsovie en faveur de Pestel, Mourawief et les autres conspirateurs russes morts pour la liberté en 1826. Plus d'une fois, en traversant les hameaux, surtout après la nouvelle de quelque sanglant avantage remporté par Werzoulinn ou Pazkiewicz, Aymar avait vu accourir les enfants sur le passage des troupes polonaises.

— Nous irons chez vous ! criaient ces innocents soldats qui faisaient l'exercice avec des bâtons.

Les uns, avec leur figure ronde et leurs yeux brillants, montaient sur les toits de chaume pour voir un peu plus long-temps les Krakus ; les autres suivaient les cavaliers en les priant de les prendre en croupe. Ils s'attachaient, tout essoufflés, aux chevaux dont à peine ils pouvaient atteindre la crinière. Quelques-uns enfin se glissaient jusque sur les chariots de fourrage afin de se faire emporter à la bataille.

Modeste s'était rendu populaire dans son régiment par plusieurs succès comme maraudeur et fourrageur. Personne ne savait mieux que lui apprivoiser un canard ennemi ou couper la barbe d'un pré devant les Cosaques.

— Tu seras surpris quelque jour ! l'avertissait Aymar.

— Mon commandant, le faubourien a toujours un œil sur le dos : soyez tranquille.

Chaque jour l'armée insurrectionnelle, bien qu'affaiblie dans sa confiance par l'évidente incapacité du chef et quelques revers récemment éprouvés devant Kavno, remplissait vaillamment son devoir. Retranchée souvent dans les bois d'aulnes, elle attendait, l'arme au bras, pour attirer l'ennemi à elle ou prendre l'offensive, l'occasion d'une manœuvre favorable. C'est un solennel instant que celui où règne encore le silence quand la canonnade va s'ouvrir. Les cœurs battent et les paupières tremblent. Le plus intrépide au milieu de l'action ressent, avant qu'elle commence, une appréhension instinctive.

Aymar, qui faisait cette guerre en partisan, se trouva un jour, en un de ces moments, près du premier escadron des chasseurs libres de Plater, et il adressa en souriant la parole au capitaine de la première compagnie.

— Avez-vous peur, mon officier?

— Pas aujourd'hui, reprit la comtesse : nous avons une revanche à prendre. Mais je ne cache pas que la première fois que j'ai vu autour de mon cheval voler la terre et le gazon sillonné par la mitraille, j'ai senti mes nerfs tressaillir. Je me souviens que je me suis mise à rire par faiblesse.

— Les femmes de ce pays, poursuivit Aymar, apprennent donc qu'elles sont Polonaises avant de connaître le sexe?

— J'aime la patrie comme nous autres nous savons aimer. Et puis, en Pologne, voyez-vous, le courage, c'est la coquetterie des femmes.

Muranoff, qui se rapprochait volontiers des Français quand il le pouvait sans être remarqué, était aussi alors arrêté près du même groupe. Il conseilla la retraite à la comtesse.

— Pourquoi persister en un métier si rude, madame? Conservez votre santé qui nous est précieuse. Aurez-vous long-temps la force de passer tant de nuits sans sommeil? Sauriez-vous, si nous étions défaits, franchir les marais, traverser la Willia à la nage?

— Ma vocation est d'être soldat, mon prince. Sans doute, je suis faible et ne crois pas mes armes bien redoutables : ces pistolets, par exemple, je ne les porte guère que pour me défendre d'un danger personnel, et ce poignard n'est destiné qu'à m'empêcher de tomber vivante au pouvoir des Russes, mais c'est quelque chose que de donner certains exemples. D'ailleurs, puisque je suis femme, curieuse, et je ne saurais

vaincre ma curiosité d'assister aux prochains combats pour être témoin de votre courage. Assez d'autres filles ou épouses se sont résignées à ne point tenter les mêmes hasards et méritent d'être heureuses dans la retraite. Je pense, en disant ceci, à la timide compagne que la France vous a donnée. Puisse-t-elle bénir son sort! Vous en avez de récentes nouvelles ?

La fusillade s'engageait en cet instant sur toute la ligne, et les deux interlocuteurs de la comtesse s'élancèrent en même temps pour aller prendre part à l'attaque. L'émotion de l'un et de l'autre était visible; mais telle est apparemment la diversité des courages qu'Aymar partit, la pourpre au front, l'éclair dans les yeux, et que le visage de Muranoff était couvert de pâleur.

Aymar, chargé bientôt de diriger les pièces d'une batterie dont le commandant venait d'être emporté, ouvrit en tête un feu dont l'ennemi fut ébranlé. On pouvait, en serrant alors les masses, couper Kourouta de ses retranchements pratiqués à la hâte devant la petite ville ouverte de Schaolé, et l'acculant à un lac, le forcer de mettre bas les armes; mais Gielgud hésita et perdit le temps à se déployer. Puis il prit sur la gauche une direction tellement malheureuse, qu'Aymar s'emporta à dire en passant au galop devant l'état-major : Ne veut-on pas se diriger du côté du péril ! Cette parole hardie arrêta tout un escadron en désordre : il était composé de cent hommes résolus tous à vaincre ou à périr; ils se jetèrent, précédés du Français, à travers les colonnes russes, et pénétrant dans les redoutes, jetant l'épouvante un moment dans toute l'armée du czar, ils firent plus de prisonniers qu'ils n'étaient de combattants. Tel cavalier ramenait à lui seul jusqu'à six Cosaques attachés par le cou avec des courroies et accouplés ainsi à la queue de son cheval.

Mais pendant que ces événements s'accomplissaient à la droite et que Dembinski montrait là une habile et courageuse tactique, Gielgud se retirait avec les troupes du centre. Les chasseurs de Plater n'étaient pas de leur côté soutenus. Criblé par l'artillerie, bientôt il ne resta plus de ce régiment que le tiers des soldats.

— Des cartouches ! s'écria-t-on de toutes parts.

— Il n'y en a plus, mes amis, répondait avec accablement le faible et magnanime capitaine.

Tant qu'il leur était resté des munitions, les dévoués camarades d'Émilia avaient bravé les forces de Kourouta; mais la confusion se mit dans les rangs éclaircis. Le commandant ne cédait qu'avec des larmes et faisait payer cher à l'ennemi chaque pied de terrain qu'il abandonnait. La courageuse Livonienne se jeta à pied avec quelques hommes d'élite au milieu d'une terre labourée et récemment imprégnée de pluies abondantes, afin de retarder la marche de la cavalerie russe qu'elle attirait sur ses pas. Mais, épuisée enfin de fatigue et ne pouvant soulever l'épée qu'elle portait, elle allait se précipiter sur les lances de la garde impériale, afin de ne laisser qu'un cadavre, quand Aymar la rejoignit : il lui fit accepter son cheval à la place du sien qui s'était enfui.

Gielgud était un de ces généraux gourmés, formés à l'école de Constantin. Le czarévitz avait été si fier de ses élèves comme manœuvriers, que, lorsqu'ils remportaient quelque avantage au commencement de la campagne, le burlesque prince se frottait les mains d'orgueil et prophétisait des revers à tous les officiers moscovites.

— Allez, disait-il : mes Polonais vous frotteront !

Gielgud était un homme irrésolu, lent dans l'exécution, incapable d'inspirations soudaines. Insouciant et dormeur, quoique doué de vaillance personnelle, les cris d'indignation de toute une armée le réveillèrent trop tard. On assembla, pour le déposer, un conseil; mais il se prêta presque volontairement à sa déchéance.

C'est alors qu'il fallut songer à cette retraite devenue une des gloires de l'armée. Il s'agissait de ramener au secours de Varsovie ces bataillons d'abord agresseurs et de les conserver du moins pour défendre leurs familles et leurs foyers. Dembinski fut chargé de regagner la capitale par les routes déjà parcourues; Clapowki dut marcher vers la Vistule par le palatinat d'Augustoff, et Rohland s'emparer de Polengen. On brûla tous les bagages et on libéra les prisonniers : on se consolait des pertes par l'espoir de laver bientôt les revers de Gielgud. On allait revoir des drapeaux fraternels ! Aymar s'attacha à la fortune de Dembinski ; ce fut Clapowski qu'Émilia voulut suivre : Clapowski avait le premier obtenu des victoires avec les insurgés de sa chère Lithuanie ! Deux nuits d'une marche forcée donnèrent quelque sécurité aux Polonais, et l'armée découvrait déjà en imagination la terre où elle

voulait retourner combattre, lorsqu'à vingt pas devant soi et à travers les brumes d'une matinée pluvieuse on aperçut les poteaux de la frontière prussienne. Gielgud déclara que l'unique chance de salut était désormais la protection de l'étranger. La comtesse résolut de s'éloigner à l'instant même, et de poursuivre sa mission tant qu'une goutte de sang réchaufferait ses veines.

Rogland arriva le lendemain aux mêmes limites; mais il refusa de les franchir. Il se flattait, hélas! de passer le Niemen! à la vue de cette colonne résistant à imiter l'exemple de la veille, les soldats de Gielgud voulurent reprendre les armes qu'ils avaient déposées : leurs chefs les arrêtèrent; mais quelques canons furent néanmoins réattelés pour accompagner les intrépides voyageurs. On criait de toutes parts à la trahison... et à l'instant où la colonne de Rogland défila pour continuer sa route à la vue du corps réfugié, Stasio sortit des rangs. Au galop d'un cheval fougueux, il arrive sur le groupe d'officiers où se retranchait Gielgud, et d'un coup de pistolet il le renverse mort. Le malheureux général protesta de son innocence en tombant; mais telle était l'horreur qu'inspirait le seul soupçon d'un parjure envers une cause malheureuse, que les officiers demeurèrent tous immobiles, et l'assassin put, sans être inquiété, regagner son régiment et le suivre.

Cependant il dut, deux jours plus tard, accepter une mission périlleuse et expier ainsi une action coupable par l'abandon de son plus cher compagnon d'armes.

Maintenant, laissons à d'autres la tâche de retracer, jour par jour, les opérations de cette retraite où Aymar marchait à l'avant-garde. Ce fut un fait d'armes, prodige de valeur et de prudence. Le général Dembinski échappa à la captivité qui atteignit ses collègues; et, parti avec quatre mille hommes seulement et six pièces de campagne, il sut rallier les traîneurs le long des lacs et sur la chaussée des marais, enrégimenter les insurgés, traverser un fleuve, dix rivières, faire cent trente milles en vingt-cinq jours; et sans laisser entamer ses troupes, il causa des pertes considérables à l'ennemi. Tel écrivain d'académie se trouvera un jour pour peser ces détails; il les appréciera froidement, contestera peut-être du fond de son cabinet l'habileté des plans et il sera appelé un *historien*. Le vulgaire lui décernera sa considération sans le

lire : mais nous, poursuivons notre carrière d'entraînement et de sympathie. Honorons le dernier germe d'une vertu prête à s'étouffer dans tous les cœurs : l'amour du pays ; nous ne sommes que des romanciers futiles.

Aymar précédait les Polonais dans une double disposition d'esprit dont la moitié seule était avouée : c'était le regret des pertes militaires et l'espoir douteux de sauver cette terre adoptive. Seul, en longeant les colonnes de marche, ou assis le soir près des bivouacs, quelques accents français, quelques chants parisiens, avaient la puissance d'écarter ses peines. Le vieux chirurgien qu'il avait accompagné depuis les jachères de la Brenne passait pour mort, et on ignorait depuis deux jours ce qu'était devenu Modeste.

Une nuit qu'après le passage du Bug, l'arrière-garde avait eu a soutenir encore une attaque contre les ulhans de Doctoroff, Aymar entendit un soldat qui en grondait un autre, mais avec un peu plus de déférence qu'il n'en est employé d'ordinaire en ces sortes de discussions. Il lui parut évident que le premier discoureur employait l'idiome français pour flatter son partner, ou étaler des connaissances encore mal acquises ; et celui qui affectait de répondre en polonais était un Franc qui se vengeait apparemment sur la langue alliée, du déplaisir d'entendre écorcher la sienne.

Les Russes envoyaient encore de l'autre côté du Bug, et au-dessus du pont qui venait d'être incendié, de lumineux obus qui se dessinaient dans le crépuscule.

— Pourquoi avoir donné votre cheval, et revenez-vous ainsi l'habit déchiré ?

— Laisse-moi donc, Durack, regarder ce feu d'artifice. Les boulets ordinaires ne volent dans l'air que comme une nuée de pigeons, et ceux-là filent comme des étoiles. J'aime ça ! Ce sont les éclairs et le tonnerre des hommes.

— Vous ne répondez pas aux questions.

— Eh ! tu me fends la tête. La plus mauvaise cheville de la charrette est toujours celle qui fait le plus de bruit.

— Quand on donne des chevaux de paysans, même à l'infanterie, pour aller un peu plus vite, vous qui êtes cavalier, vous voilà à pattes !

— J'ai rendu le cheval à son maître : il n'était pas à moi, je ne l'avais pas pris sur l'ennemi.

— Et cet habit dont la doublure manque ?

— Va demander à Doctoroff de quoi étaient faites les gargousses qui lui ont été expédiées tantôt. Il y en a bien d'autres que moi, et des officiers, de dédoublés!

— Voulez-vous, dit le Varsovien en tirant des cartes, jouer au drongebart un moment?

— Connais-tu, toi, un moyen de se procurer un bateau pour repasser le Bug? Nous irions chercher un camarade blessé, Durack.

Aymar se rapprocha des causeurs.

— Durack! Durack! reprit le Parisien manqué, c'est un mot que vous employez à tort et à travers. C'est une expression russe qui signifie à peu près imbécile.

— Je le savais bien, dit Modeste.

— Modeste! C'est donc toi? s'écria avec contentement Aymar.

— Ah! mon colonel! — car sur le champ de bataille même de Schaloë, Aymar venait d'être promu à ce grade — c'est la bonne Vierge noire de ce pays qui nous réunit. Venez! venez! Faisons un radeau avec quelques planches demi brûlées qui s'arrêtent encore là-bas dans ces joncs; et nous irons la sauver ou l'ensevelir avec honneur.

— Qui? demanda Aymar.

— Hélas! le capitaine de la 1re compagnie du 25e.

Ils passèrent à l'instant le fleuve.

Pendant qu'ils approchaient dans les ténèbres du lieu qu'avait bien remarqué Modeste, le Krakus démonté racontait ceci à voix basse :

— Si vous saviez dans quel état de souffrance et de faiblesse j'ai rencontré par hasard cette courageuse femme! Elle, un guide dévoué, son amie Maria Raszonovicz et son cousin César Plater, marchaient à travers les broussailles. Ils n'ont pu réussir à traverser les grands bois d'Augustoff, gardés impitoyablement partout, et ils se sont rabattus de ce côté. La perte de l'officier que vous savez bien, M. Stasio...

— Non, j'ignorais ce malheur.

— ... N'a pu anéantir tout le courage de la comtesse. — Mais elle-même connaît-elle son sort? — Quand je l'ai trouvée, elle marchait avec peine : ses brodequins étaient remplacés par des sandales d'écorce de tilleul. Elle est amaigrie, ses pauvres jambes sont déchirées; mais elle cachait encore avec soin sous un pli de son vêtement la batterie d'un fusil

de chasse pour en préserver la poudre de toute humidité. Je lui ai rendu son cheval qui s'était dérobé au milieu du feu et que j'avais trouvé. Le vôtre est mort de fatigue. Oh! qu'elle aura de joie à vous revoir!

— Mais nous ne découvrons aucune chaumière, dit Aymar en cheminant rapidement.

— C'est qu'on n'ose allumer du feu de peur d'être découvert au fond de ces marécages. Je vois bien la touffe d'arbres fruitiers qui cache la masure : ce sont de mauvais pommiers sauvages et des aliziers aigres. C'est la retraite d'un garde forestier. Tenez, l'apercevez-vous? la voilà.

— Ceci, mon cher camarade?

— Ah! dame! c'est bâti avec de la terre glaise et un peu de paille hachée. Baissez donc la tête pour entrer sous la porte.

Quel spectacle! Sur un peu de luzerne recouverte d'un manteau troué, expirait de fatigues et d'épuisement la généreuse Émilia. Elle n'avait pas cru, celle-là, qu'on dût attendre la certitude de sauver la patrie pour l'entreprendre. La victoire, pensait-elle, dépend de la providence : le succès n'est pas un devoir, mais le devoir est de se dévouer jusqu'à mourir.

Et la mort était empreinte sur tous ses traits. La fièvre la dévorait; elle reconnut Aymar, tendit la main et lui demanda de l'eau.

— Je n'implorais qu'une seule chose, dit-elle : Varsovie! et la vue encore d'un drapeau polonais! C'en est fait de moi; continuez votre route. Vous ne l'abandonnez pas, n'est-ce pas, cette Pologne, si fidèle à vous autres Français de tous les temps. Ah! ce sont les nouvelles du prétendu réveil de la France, ce sont les déceptions de juillet qui ont conduit ce pays à sa perte. Quel piége, monsieur, que l'exemple du courage, quand il ne doit durer que trois jours! Chez nous, la patrie ne se plaindra pas à l'histoire du dévouement de ses enfants. — Faites venir un prêtre. — La Pologne meurt sur la croix. Puisse son sang du moins, comme celui du Christ, être utile à l'humanité!

Quand elle s'aperçut qu'Aymar s'occupait de ses douleurs physiques et cherchait à améliorer la couche où sa tête reposait à peine :

— Ne me plaignez pas; dès mon enfance je me suis accou-

tumée au mal. Je meurs à l'ambulance : c'est, après le champ de bataille, la plus belle fin d'un soldat.

Mais le jour commençait à luire et elle se sentait éteindre. Elle voulut revoir son cheval. Elle demanda aussi ses armes, et encore une fois avec un sourire, elle les pressa d'une main défaillante. Elle ne put retenir des pleurs en formant le vœu qu'elles fussent enterrées près d'elle : — Stasio... — Ma Pologne ! — Ingrate Europe ! et puis : — Sauvez-vous, exprima-t-elle enfin par un signe fait à Aymar.

Le prêtre vint. C'était un dominicain nommé Jasinski. Lui-même avait porté un étendard au milieu des insurgés d'Oschmiana. Elle osa donc lui confesser son nom, ses vertus, sa seule et pardonnable erreur. Mais quand les deux Français voulurent rentrer sous la cabane, un flambeau de résine brûlait au dehors. Quelques paysans, les hôtes de cette chaumière, étaient agenouillés là et les mains jointes.

Aymar refusa de partir avant que les derniers honneurs fussent rendus à la victime. Il retira de la main déjà froide, et pour le conserver à jamais, l'anneau de fer qui avait remplacé pour elle cette bague d'or dont toutes les jeunes Polonaises avaient fait don à la patrie. On l'enterra furtivement ; car cette terre qu'on ouvrait pour elle était toute sous la domination du czar. Dans une bruyère abandonnée, entre des mousses grises et des ronces, ce corps fut déposé comme une relique qu'on voudrait dérober aux impies. Personne n'osa même, de peur de profanation, graver là un nom de baptême et déposer une croix de bois noir.

Heureuse encore ! toutefois, pensait Aymar, elle a fermé les yeux sans avoir vu les calamités qui peuvent atteindre ce pays ; et celui qu'elle croit devancer l'attend dejà dans un monde meilleur.

Mais l'espérance avait ranimé tout pendant ce temps au camp de Dembinski. Le Bug avait semblé la dernière barrière qu'on peut croire invincible pour se rapprocher de la ville natale. — Varsovie ! — Ce cri s'éleva en tous lieux comme celui du matelot qui appelle terre ! quand le rivage est encore indécis dans les lointaines vapeurs. Cependant, au moment de toucher au port, voici venir un autre écueil. On se croit asssailli de nouveau par un ennemi formidable. Devant les avant-postes polonais, d'autres grand'gardes se rencontrent. On crut à la présence acharnée des Russes et l'on se prépa-

rait à combattre avec l'énergie du désespoir... C'étaient des amis, des compatriotes! C'étaient les troupes de Rosyski accourant au devant de leurs frères d'armes. Oh! que l'ivresse fut vive de part et d'autre! On se questionne, on s'embrasse, on mêle les drapeaux et les armes.

« J'avais écrit à Dembinski lui-même, ramené des soldats destinés à la Sibérie au sein de leurs familles. Les hommes et l'honneur étaient sauvés. Il m'est impossible de décrire le sentiment que j'éprouvai en retrouvant des compatriotes après avoir eu contre nous tant de chances de péril. Il faudrait, pour trouver des situations semblables, les chercher entre des marins naufragés. »

La population de Varsovie arriva tout entière. Elle accourut jusqu'à Praga au devant de ses défenseurs si miraculeusement conservés. Le chef montrait au peuple ses officiers avec orgueil et il n'oublia pas Aymar.

Lui, rêveur et inquiet, eût désiré échapper à l'enthousiasme public, et cependant il partageait du fond de l'âme cette pure allégresse. Les femmes voulaient avoir toutes quelques fragments des vieux uniformes : elles enlevèrent et mirent en lambeaux les épaulettes de Dembinski. Que de cris de reconnaissance! que de pleurs de joie montaient au ciel!

— Espérons, pensait Aymar : une nation qui sait récompenser ainsi doit-elle jamais périr!

VIII

Mais que se passait-il, durant ces graves événements, au fond du château quitté par Muranoff?

Christiane était restée sous le coup de la révélation qu'un mari lui avait osé faire. Et telle avait été l'intelligence rapide de la double antipathie des personnages depuis ce moment décisif, que malgré l'étrangeté des faits supposés par la déclaration, il ne vint pas même à l'idée de la victime de douter de la véracité du bourreau. Il ne se pouvait pas que l'homme dont elle avait surpris le regard et étudié l'expression à l'instant de cette confidence, eût été jamais en un in-

time rapport avec elle. La vérité terrible à travers ce voile de mystère avait un caractère tel, que Christiane ne se débattit point contre l'évidence. Mais il lui restait, dans l'horreur de sa situation nouvelle, dans l'abîme de ses suppositions sans limites, une autre vérité plus obscure et plus amère à découvrir : Qui donc avait été le possesseur de l'épouse si outrageusement sacrifiée ? Quels motifs avaient pu se compliquer et quelles perversités s'entendre pour qu'un pareil forfait s'accomplît ? La première torture qui se présenta à l'imagination de la malheureuse, fut la croyance qu'elle avait été livrée à un esclave, abandonnée à la discrétion de quelque domesticité bien abjecte et bien muette. Puis, en se rappelant, non sans rougir, les délicates hésitations, toutes les approches de l'apparition aérienne, l'idée d'un piége grossier et d'une profanation immonde ne put se concilier avec ses souvenirs. Enfin, avait-elle pensé en frémissant, si le ravisseur, si le coupable et intrépide adultère n'avait eu de complice que moi-même ? si, avant moi, l'époux eût été outragé ? Ah ! sans doute à cette découverte Muranoff se sera hâté de venger son honneur ; et l'être inconnu qui s'est placé malgré moi dans nos destinées, qui m'a associée à la sienne sans plus de volonté de ma part que n'en ont les yeux pour réfléchir le jour, et les couleurs pour teindre les objets qui nous frappent, cet homme inspiré par les esprits de l'enfer est mort ! On l'aura frappé avant qu'il eût réconcilié son âme avec Dieu, et que même son repentir ait atténué le crime. Effroyables images ! Le supplice de celui à qui j'appartiens malgré moi, et la tombe éternellement sous mes yeux du damné qui a laissé la vie dans le sein de sa victime. — C'était peut-être lui dont les moines célébraient naguère les funérailles ?

C'était Arabelle qui avait exigé l'aveu sans pudeur fait par le prince à sa rivale, tant elle était inquiète de l'avenir et tant elle avait été jalouse de cette soumission chaste montrée d'abord par l'épouse devant le maître à qui elle se croyait liée. Mais n'ayant jamais pu éclaircir les mystères de cette première nuit, par la raison bien simple que Muranoff ni Wilfrid n'avaient pu les percer eux-mêmes, et n'osant interroger Christiane, de qui du reste n'eût pas obtenu plus de clartés, elle était revenue obstinément à croire : Wilfrid n'aura dû les blessures dont il a failli mourir qu'à un bonheur

propre à éveiller de sanglantes jalousies. Las d'être obsédé sans fin sur cette aventure, le courtisan lui-même avait fini, moitié par esprit de vengeance contre la favorite, et moitié par la faiblesse de son caractère avantageux, par n'opposer sur sa prétendue bonne fortune que des dénégations ambiguës. Mais du moment où Arabelle lut évidemment dans le trouble de Muranoff qu'il ignorait bien véritablement quel personnage avait joué dans ce drame le rôle de son lieutenant, elle résolut d'aborder Christiane et de la circonvenir avec tant de soins, que, fût-elle encore elle-même dans l'ingénuité de son ignorance, et sans partage dans le secret de son complice, elle parviendrait à lui faire deviner l'énigme à son profit. Elle s'était promis enfin la moitié d'un trésor que son adresse saurait faire découvrir.

Dès que le prince eut donc quitté la forteresse, Arabelle avait pénétré, sans se faire annoncer, jusqu'au pavillon reculé ou languissait Christiane.

Quel prestigieux éclat est-il donc attaché au front de l'innocence et quel stigmate réside infailliblement sur celui du coupable, pour qu'au premier regard échangé entre deux êtres pareils, et dès les premiers mots qu'Arabelle osa risquer, elle se crût obligée de procéder par sa justification : elle, la puissante et la forte, devant la faible et l'opprimée?

— Madame, vous me croyez à tort votre enemie, dit-elle. Je voudrais, au contraire, vous aider à recouvrer une liberté perdue; car je pense bien qu'aux termes où vous en êtes avec le maître, vos vœux et vos projets doivent se tourner tous vers la France.

— Quel ordre avez-vous, madame, à m'intimer de la part du prince?

Cette question était faite avec frayeur plutôt que par le désir d'humilier lady Buccleugh. Mais celle-ci ne comprit d'explication à cette demande que dans le sens où son caractère impérieux la lui aurait fait hasarder à elle-même; et elle répondit, en modérant toutefois beaucoup le ressentiment qui germait dans son esprit :

— Je donne quelquefois des ordres ; je n'en porte ni n'en reçois jamais. Je ne me suis jamais établie auprès de Muranoff ni le ministre de ses ressentiments, ni même de ses faveurs. Il consulte mon amitié sur ses plus chers intérêts. Il n'a point de secret à me dérober, et si je n'agis pas ici par

ses intercessions, peut-être y suis-je venue pour rendre plus facile votre affranchissement et notre repos... à tous... pour peu que vous vouliez me faire connaître l'objet de vos prédilections mystérieuses; car je puis faciliter votre départ à tous deux.

Hélas! quand la jeune Française aurait pu s'ouvrir les portes de ce lieu d'exil, vers quel pays adresser ses pas aujourd'hui? Quel avenir lui reste, quel appui se présenterait à elle? Elle sentit toute l'amertume des offres, peut-être fausses, que lui faisait l'Anglaise, et elle répondit avec une calme dignité :

— Je ne vous comprends point, madame.

— Si on vous accuse à tort, si Muranoff veut repousser l'être innocent qui lui doit la vie, comptez sur mon assistance pour vous défendre. Les femmes se doivent un mutuel secours. Il est si ordinaire, madame, de voir, par la bizarrerie de leurs caprices et pour mettre à l'aise leurs infidélités, des hommes répudier les conséquences de l'intimité et sacrifier jusqu'à l'honneur de l'époux à la liberté de l'amant! Si vous êtes soupçonnée sans raison, parlez; vous n'aurez pas de plus résolu défenseur.

Arabelle hésita; puis :

— Il n'est pas vrai, n'est-ce pas, ajouta-t-elle, mais en baissant tout à coup la voix, que Muranoff n'ait été votre époux qu'à la chapelle?

— Il le dit, madame.

— Mais non pas devant vous?

— Il me l'a déclaré ici à moi-même.

Arabelle respira. Alors, d'un accent qui tremblait moins, elle poursuivit :

— Confiez-vous à moi tout entière, enfant. Tenez, ne dissimulons rien ici : je vous ai redoutée et vous croyez que je vous suis contraire; eh bien! quand notre double prévention l'une contre l'autre serait explicable et aurait existé, tout n'est-il pas changé dans nos rapports! Que désirez-vous? Vous affranchir de la position où vous voilà placée, et moi favoriser les moyens qui vous éloigneront de cette résidence. Dites vos secrets à une indulgente compagne. Nous ne mettons guère à toutes ces choses la même solennité que les maris. Nous ne voyons souvent qu'erreur ou malheur là où ils inventent un crime. Quel est-il le mortel favorisé qui vous

a fait manquer à vos serments ? Qu'il profite de l'absence du maître pour vous soustraire à un tel pouvoir.

— Je n'ai manqué à aucun serment.

— Il y avait au nombre des officiers qui commandaient le bataillon auxiliaire envoyé au secours de cette forteresse, plus d'un de vos compatriotes ; ne pouvait-il s'en rencontrer que vous eussiez connus en France ? N'avez-vous jamais inspiré de témérité folle et d'attachement romanesque ?

Christiane se perdit dans un étonnement rêveur. Elle sembla oublier la présence même de son ennemie pour ne se saisir que de la supposition qu'on ouvrait à ses incertitudes. Mais Arabelle avait trop d'expérience et d'astuce pour ne pas voir que la jeune épouse descendait avec une sécurité innocente dans cette conjecture vague, et qu'il n'y avait aucune complicité de sa part en une intrigue ainsi improvisée par elle.

— On dit, poursuivit l'Anglaise, en s'asseyant sur le même divan que la princesse, et affectant les manières et le ton qui peuvent le plus témoigner la confiance et l'inspirer, on dit que votre aventure en ce pays est tout un roman. Le sylphe qui vous visite serait apparu sous les traits de l'époux, vous auriez été dupe de la ruse, et l'heureux téméraire, disparu avant le jour, ne vous aurait laissé de sa présence que les dangers d'une position équivoque. Mais, ma chère, c'est là l'histoire de Psyché : c'est l'ancienne espièglerie de Cupidon, dont la naïve maîtresse ne s'apercevait pas même qu'il avait des ailes. Il s'en allait par les airs, et la curiosité de la fille du roi grec ne s'irrita qu'assez tard pour réveiller l'inconnu par une goutte d'huile brûlante. Les femmes de notre temps sont plus jalouses de s'instruire, n'est-ce pas, Christiane ? et si vous ne saviez pas, en vérité, quel a été le larron de votre innocence, dites-moi quelque chose sur sa personne et sur ses manières : je connais les gentilshommes qui habitent ou qui ont habité depuis trois mois ce château ; je puis vous aider peut-être à démêler le coupable pour le punir... ou pour lui pardonner.

Christiane, humiliée d'une infortune qui l'exposait à de telles enquêtes, résolut subitement de ne plus répondre. Toutefois, elle arriva à comprendre la possibilité de parvenir, pour elle-même et pour elle seule, à soulever quelque voile par l'indiscrétion effrontée de la courtisane. Les chagrins changeaient déjà son caractère, les heures de la solitude et de

la méditation avaient éveillé son esprit. L'esprit que le bien-être peut endormir, l'adversité du moins le féconde.

Elle persista donc à garder le silence ; mais elle se laissa interroger, en se promettant bien de feindre par le calme du maintien et l'indifférence du regard, si son adversaire arrivait à saisir le moindre indice qui la pût mettre, avant elle, sur la trace du complot. Quelle femme, au reste, et la plus rusée de toutes, ne court le risque, lorsqu'elle entre en lutte avec une autre femme et la plus innocente, de rencontrer ruse contre ruse et à trompeur, trompeur et demi ?

— Mon enfant, poursuivit Arabelle avec un demi-sourire, l'usurpateur n'avait-il pas dans toutes les habitudes de son maintien quelque chose de brusque et de maladivement nerveux ?

Christiane avança imperceptiblement sa dédaigneuse lèvre inférieure ; car elle avait reconnu déjà à ce signalement l'importun Wilfrid, qui l'obsédait de ses assiduités depuis quelque temps et comme à l'instigation d'Arabelle.

— Portait-il alors en toute sa personne un vague parfum d'ambre, ou plutôt cette senteur de l'essence de nos bouleaux estimée en France sous un nom russe ? ou bien ses cheveux, ses vêtements n'étaient-ils pas imprégnés de cette fumée légère du tabac de la Havane qui envahit aujourd'hui jusqu'au boudoir des femmes ?

Lady Buccleugh avait détourné les yeux en prononçant ces dernières questions, parce qu'elle avait rassemblé là plusieurs traits d'une similitude qu'elle tremblait de faire retrouver. Mais la princesse ne répondit pas ; elle devinait que la jalousie de cette femme revenait encore à l'interroger sur Muranoff.

— Enfin, acheva l'imperturbable inquisiteur, ce démon familier, c'était peut-être un être timide avec des mains remarquablement féminines ?

La candide accusée se troubla. Aucun remords n'assaillissait ici plus directement sa conscience ; mais elle avait observé en effet les blanches mains d'Égidius Ogenski. En cela il ressemblait à son fantôme. Elle n'éprouvait pour son guide, autrefois si dévoué, si attentif, qu'un intérêt presque fraternel ; et cependant elle rougit de l'avoir reconnu à l'élégance de sa personne, quand elle croyait ne se souvenir que des qualités de son cœur.

— Assez, madame! dit-elle avec l'irrésistible autorité de la pudeur blessée. Si d'infâmes trahisons demeurent cachées sur la terre, rien n'est dérobé à Dieu ; et quand les hommes me refuseront croyance, protection et justice, lui me croira. Il me couvrira de sa grâce et m'assignera un refuge de paix, quand même, à force de malheur, je devancerais le jour qu'il a marqué pour me rejoindre à ma mère.

— J'estime ce courage, dit en se retirant Arabelle. J'ai aussi dans le cœur la résolution de ne me jamais laisser abattre par l'infortune. Nous nous reverrons, bonne Christiane.

Ces mots passèrent entre les lèvres de lady Buccleugh sans les avoir déchirées ni fait changer de couleur : et cependant ils avaient l'âpreté des poisons, l'hostilité du poignard.

Wilfrid, resté seul dans le château pour y représenter le maître, se trouvait plus à portée, sur les frontières de la Lithuanie, de suivre avec Saint-Pétersbourg certaines négociations que l'indigne Muranoff avait entamées. Arabelle pensa à s'attacher cet homme ; et, bien informée de sa situation double entre une passion naissante et une trahison diplomatiquement commencée, elle lui fit demander un entretien, vers la chute du même jour. Cette démarche contraria vivement le courtisan : aussi, dès que lady Buccleugh entra dans le salon qui servait de bureau stratégique à son espèce de ministère, il congédia tout son monde, et avançant obséquieusement un fauteuil, il s'écria :

— Ah ! madame ! que je suis heureux de vous recevoir !

— Entre nous, monsieur, dit Arabelle, pas plus de compliments que de confiance. Je viens vous parler d'affaires ; écoutez-moi.

— Obéissance facile, madame ; et vous parlez si bien...

— Vous me haïssez, Wilfrid.

Wilfrid dénia par un geste empressé et éleva la main au ciel.

— Vous me haïssez, reprit l'Anglaise ; mais je vous le rends bien ; et quand je vous fais l'honneur d'en convenir, nous pouvons examiner ensemble si nos intérêts communs ne pourraient pas nous répondre l'un de l'autre, à défaut de toute autre espèce de garantie.

— Expliquez-vous, milady.

— Vous aimez en secret la femme de Muranoff ; et n'osant soutenir à vous seul les risques et périls de cette fantaisie,

vous entretenez au fond du cœur de son mari une pitié lâche pour le sort de Christiane. Vous ne seriez pas fâché qu'un jour le prince perdît assez la mémoire pour se rapprocher de la Française; et alors vous vous établiriez en cette petite cour où je vous fais ombrage, dans toutes les riches et honorables fonctions de sigisbé.

Wilfrid voulut interrompre.

— Comment ne devinez-vous pas, reprit l'Anglaise, que les suites d'une spéculation aussi folle sont à craindre pour vous autant que pour moi?

— Je comprends, madame, dit l'officier qui cherchait à se remettre, que vos intérêts soient engagés dans ce qu'il vous plaît de rêver comme une infidélité du prince; mais je ne vois pas que les miens...

— Je vais vous l'expliquer. Je vais vous montrer votre position dans tout ceci; je vais vous raconter votre propre histoire, et mieux peut-être que vous n'oseriez vous en rendre compte à vous-même.

— Bien reconnaissant! madame, dit Wilfrid: l'humble héros se recommande à l'impartialité de l'historien.

— Le premier embarras qui vous menace, Wilfrid, c'est la connaissance que je possède de votre neutralité commode entre la cause polonaise et les promesses que vous ont faites les Russes. Vous pensez qu'un rapprochement du prince vers l'étrangère ne serait qu'un de ces mouvements passagers, un de ces actes de convenance qui rendent le confident plus nécessaire, par les craintes qui naissent au maître d'une indiscrétion dangereuse : là, vous vous êtes trompé. Je l'ai vue cette jeune Christiane; j'ai pu longtemps l'entretenir : j'ai rougi devant elle; et l'effet de cette honte a peut-être changé l'objet de ma haine.

— Eh bien, madame?

— Eh bien! monsieur, croyez-moi; si jamais Muranoff connaît bien sa femme, elle se fera aimer de lui; et il peut un jour éloigner tous ses amis pour elle, sacrifier ses engagements les plus sérieux.

— Vain fantôme de votre jalousie!

— Elle nous supplantera tous. J'ignore en quelle complication vos intrigues ourdies à plaisir, ou sottement déjouées, ont pu la compromettre; mais elle est innocente et pure, et le prouvera quelque jour, croyez-en ma pénétration. Alors,

rentrée dans sa puissance de princesse, le premier usage de son autorité sera de chasser sa rivale... et les courtisans qui se sont prêtés à conspirer contre elle.

— Je serais encore, madame, assuré de toute la protection de notre ami : pourrait-il oublier...

— Que vous aurez contribué à le réconcilier avec sa femme? Je m'en souviendrai mieux que lui. Mais le prince qui vous a mis hier dans une confidence misérable, demain rougira de vous avoir eu pour complice. Et que deviendra votre crédit, monsieur, dans le camp moscovite? lequel crédit ne s'appuie que sur votre commandement dans cette forteresse? et votre ambition, Wilfrid, et ces dotations immenses de terres et de paysans que vous promet la nouvelle protection de Pazkievicz?

— Comment! madame, vous prétendez savoir...

— Je sais tout. Ne vous gênez pas. Réfléchissez tout haut devant moi sur vos intérêts les plus pressants. Il faut choisir ici entre les millions qui vous attendent avec l'ascendant que nous conserverons sur l'esprit du prince et votre fuite, ou peut-être un sort plus rigoureux assez souvent réservé aux transfuges. Je vous avertis de vos péchés, et je viens vous demander si nous n'avons rien à résoudre ensemble.

— Vous voyez l'avenir sous de sombres couleurs, madame! je puis attendre et me plier docilement aux événements quels qu'ils soient que nous enverra la Providence.

— Oui! si personne ne vous dénonce; mais cherchez bien dans ce portefeuille vert que vous cachez là-bas, là, sous cette peau de martre où vos pieds reposent habituellement, si aucune pièce de votre correspondance ne vous manque.

Wilfrid réprima le mouvement involontaire qu'il avait fait pour y courir.

— Le messager ordinaire de vos dépêches possède encore d'autres secrets; et il les vendra si on lui donne plus pour vous trahir que vous ne lui promettez pour se taire. Eh bien! moi, j'y emploierai toute ma fortune; et à l'heure où je vous parle on négocie déjà auprès de lui. Il faudrait avoir bien du malheur, vous en conviendrez, Wilfrid, si Christiane, Ketler... n'est-ce pas Ketler que se nomme votre courrier?... et moi-même enfin nous ne parvenions pas à vous voir... un peu... compromis.

— Songez, madame, qu'un homme de mon rang...

— Servirait d'exemple mieux qu'un autre. Et il serait de toute justice que la dernière journée d'un courtisan des Russes servît du moins à quelque chose.

— Eh bien! dit Wilfrid avec une gaieté forcée, je veux être... tout ce que vous dites, si je comprends un mot à tant d'irritation. Comment! le sacrifice de votre fortune...

— N'est pas le seul que je sois décidée à faire. Quoi! seigneur comte, un homme si souple que vous, si complaisant à se vouloir substituer à la place d'un autre, ne sait pas trouver de ressource dans son courage quand il s'agit de défendre ses propres intérêts, sa vie peut-être?

— Je me confie, madame, dit avec un sourire le lieutenant évidemment troublé, aux intentions pures qui m'animent.

— Eh bien! moi, si j'échoue dans la démarche assez humiliante que je fais aujourd'hui près de vous, j'ai résolu de m'en punir. J'ai toujours prévu un de ces moments dans la vie où le malheur deviendrait plus fort que la résistance; et je porte sur moi un moyen sûr de m'en affranchir.

Le lieutenant devint pensif.

— Wilfrid! reprit Arabelle.

— Madame?

— Regardez cette bague.

— La plus rare et la plus étincelante que j'aie admirée de ma vie!

— C'est un présent du prince. Je l'ai reçu dans un de ces jours où le don de tous ses domaines lui eût paru indigne de récompenser son bonheur.

— Elle est bien belle, madame! et presque digne de la main qui la porte.

— Quand le cœur de l'infidèle viendra à m'échapper, me suis-je dit souvent, au lieu de rejeter cet anneau, j'aurai su me le rendre plus inséparable que jamais; j'ai voulu en faire l'image du sentiment qui peut me perdre. Cette pierre, creusée avec peine, recèle un de ces talismans qui guérissent tous les maux de l'ingratitude.

— Je ne saisis pas bien : cette bague? dites-vous, si richement montée et si brillante...

— Oui, brillante... et trompeuse comme une espérance de l'amour. Elle vous attire, vous séduit, vous éblouit un instant.. elle porte la mort avec elle.

— Se peut-il?

— Là est caché ce que l'Italie a de plus subtil poison.

— Cet anneau ?...

— Enferme ce qui suffit à un malheureux pour se délivrer de lui-même... mais après qu'il ne découvre autour de lui aucun ennemi qui lui soit plus dangereux encore.

— Et vous me la confieriez ?

— Au profit de nos intérêts communs.

— A quel emportement le délire et la jalousie peuvent-ils conduire ! Qui ne vous connaîtrait pas, madame, vous supposerait des résolutions que je ne veux pas traduire.

— Ah ! vous faites de la vertu, Wilfrid ? vous ! et si près du pays des czars où la fin de presque tous ces princes indique les mœurs de vos palais ?

— Donnez, dit le lieutenant ; défaites-vous de cette arme funeste. Le prince ne me pardonnerait pas de laisser un tel instrument dans vos mains.

On frappait à la porte. C'était Christiane elle-même.

Wilfrid, en la voyant paraître, se promit bien de protéger tant d'innocence, si la jeune femme devait consentir à en immoler une part à sa passion de plus en plus croissante. Son adresse à défendre ce trésor pourrait défier alors toutes les ruses et tous les ressentiments d'une rivale. Mais le choix de Christiane entre deux destinées également menaçantes était-il un bienfait ? offrait-il une résignation possible ?

Elle venait, la touchante captive, dire que des bruits sinistres pénétraient jusqu'à elle, s'informer du sort de Varsovie. En effet, des rumeurs, mal étouffées depuis la veille par la politique ou l'effroi de Wilfrid, annonçaient la capitulation de l'armée et des malheurs incalculables autour de remparts si héroïquement défendus. Le lieutenant voulait feindre et douter lui-même de la vérité avant d'avoir pris ses précautions pour en tirer profit; mais une estafette arrivait dans la cour du château ; et avant que les dépêches fussent ouvertes, les questions de tout le monde et l'anxiété même du soldat expédié en ordonnance avaient éclairci bien des doutes.

Depuis le passage de la Vistule opéré par les Russes sans avoir rencontré Skryneski, le généralissime polonais, la défiance et les dissensions avaient grandi chez tous les citoyens de la ville assiégée. Cet officier, obstiné à ne pas combattre, avait été déposé. Dembinski lui avait succédé provisoirement ;

puis Kroukovieski s'était élevé à une puissance à peu près dictatoriale. Varsovie avait été tournée par un mouvement de l'ennemi fait au village d'Osiek, tout près des limites prussiennes,et là des pontons avaient été fournis à Pazkieviez. En vain ce passage avec parc, hôpitaux, fourgons, avait duré trente-six heures; en vain l'occasion d'attaquer séparément les trois corps qui composaient l'expédition russe s'était offerte à Skryneski, rien n'avait pu arracher ce chef et la Diète à un système de temporisation fatale et au déplorable espoir d'être secouru par des négociations. Ce n'était plus du côté de Praga, faubourg déjà si célèbre par la défense de Kosciusko et les cruautés de Souwaroff que les Varsoviens attendaient les barbares, mais à l'opposite, par les barrières de Jérusalem et de Wola. La rive gauche de la Vistule, plus élevée que la droite, cette partie de la capitale qui ressemble à un parc plutôt qu'à une ville, ces hautes promenades plantées de tilleuls et les jardins abandonnés où la population était venue naguère voir la bataille de Grokoff, s'étaient en vain fortifiés de retranchements; le terrain des nouveaux combats, le champ de la dernière résistance avaient été changés et comme librement choisis à l'avantage des agresseurs. On avait dit hautement que Skryneski s'était laissé séduire par les promesses, l'or ou la corruption des cours. Elevé au premier grade d'une armée où il avait été simple soldat, il n'aurait pu, ajoutait-on, se voir entouré de princes qui lui servaient d'aides de camp sans que la tête lui tournât. Il prescrivait moins de manœuvres qu'il n'écrivait de lettres; il ordonnait plus de messes au milieu du camp pour s'attirer la faveur du ciel qu'il ne savait prendre de dispositions militaires. Ainsi, quand nos divisions de Lithuanie revinrent à leurs foyers pour les défendre et tenir tête aux assiégeants, on trouva à peine des vivres pour sept jours. La dispersion de plusieurs corps essentiels à la défense réduisit une armée qui s'était trouvée plusieurs fois supérieure en nombre devant les Russes sans les avoir attaqués, à ne présenter plus que trente-trois mille hommes contre cent mille. Varsovie était tellement serrée par l'ennemi que son gouvernement n'exerçait de pouvoir que dans une lieue étendue.

Alors la terrible nuit du 15 au 16 août se leva, transparente et sinistre! Elle poussa à la vengeance une population sacrifiée. Les prisons regorgeaient de traîtres. Tant que la

victoire avait couronné les étendards populaires, on avait oublié ces hommes ; quand les événements menacèrent, les regards s'étaient tournés vers cette foule qui n'attendait que le moment de la délivrance pour peser de nouveau sur la nation vendue aux oppresseurs. En vain chercha-t-on à réprimer les premiers élans de la colère nationale. Quatre soldats, qui la voulaient exercer, avaient pénétré dans une maison. Ils y cherchaient une victime. Un général les suit et les arrête. — Je pourrais vous faire fusiller tous les quatre, dit-il ; mais je ne fais à ce mouchoir qu'un seul nœud. Il le cacha dans sa main, et présentant aux soldats les quatre pointes réunies : Choisissez. Et le malheureux à qui le nœud tomba fut passé par les armes.

Malgré cet exemple, on se rua sur les apostats dévoués à la vindicte générale. On avait refusé si longtemps au peuple justice, qu'il eut la fatale pensée de se la faire lui-même, et de fournir aux ennemis qui l'abrutissent une occasion de plus de calomnier un malheur. Ainsi Jankoski, ayant pu culbuter Rüdiger et ne l'ayant pas même attaqué, fut traîné dans la boue et frappé ; Birbaum, un juif délateur, et un Cosaque qui avait torturé des enfants, subirent le même sort. On vit à la chaîne d'un réverbère se débattre un espion déguisé en femme. Les formalités judiciaires et la protection des nobles avaient jusque-là protégé ces coupables. Les nobles polonais qui composaient la partie influente du gouvernement, semblaient avoir pris à tâche, par mollesse, de justifier les emportements de la foule, et d'expliquer le règne de la Terreur durant la révolution de France. On n'avait pu obtenir aucune résolution ni mâle ni impartiale de cette caste de parchemins, de ces esprits blasonnés. Les gentilshommes à épaulettes étoilées guerroyaient tous à contre-cœur. — A quoi servirait, avait dit le général Milberg, de détruire une armée russe ? il en reviendraient d'autres à sa place. Un tel propos ne peut-il éclaicir bien des doutes ? L'histoire dira si l'aristocratie cherchait autre chose qu'à replacer sur un front privilégié la couronne qu'on avait fait tomber de la tête du czar. Depuis le commencement de cette révolution, les actions éclatantes avaient été presque exclusivement dues à la bravoure des soldats.

Aymar s'était trouvé, le 6 septembre, près du vieux général Sowinski, héros qui avait laissé sa meilleure jambe à la ba-

taille de Mosaïk, gagnée en 1812, sous les ordres de Napoléon. Le 6 septembre, les Russes attaquèrent dès la pointe du jour le village et la redoute de Wola; deux mille hommes seulement et vingt-trois canons de remparts eurent à soutenir l'effort de toute l'armée ennemie. Dès que l'artillerie polonaise fut démontée, des bataillons russes avaient franchi les parapets, et quelques soldats effrayés demandèrent quartier: les officiers polonais les tuèrent de leur propre main. Là, avouent les bulletins russes eux-mêmes, les assiégés se défendirent jusqu'au dernier homme. Aymar dut son salut à l'évanouissement où le jeta une profonde blessure dont on le crut destiné à mourir; et Sowinski, les cheveux blancs ensanglantés, la poitrine ouverte par trois coups de lance, alla tomber derrière l'autel de la petite église dont il s'était fait une citadelle. Deux fois sommé de se rendre, le vétéran n'avait répondu qu'en lançant aux Moscovites le dernier tronçon de son sabre. Vers le soir, Égidius Ogenski voyant que la redoute n° 13 n'était plus défendue que par des cadavres, l'avait faut sauter avec les Russes, en incendiant un magasin de poudre. Il voulait lui-même périr là glorieusement.

Dans la nuit suivante, Dembinski, vers lequel Aymar s'était traîné pour concourir à l'assaut du lendemain, proposa de tomber sur l'ennemi à la baïonnette... Mais malheureusement après dix heures de combat et le feu terrible de deux cents pièces de canon, Pazkievicz commençait à s'intimider, et les négociations furent reprises.

— Pourquoi des négociations? disait Aymar. Vous comptez encore sur vos agents diplomatiques rabaissés au rôle de quêteurs de pitié? Vos véritables ennemis, messieurs, sont vos flatteurs. Ils vous endorment par l'espérance que l'Autriche vous secourra, que le premier courrier doit vous apporter la reconnaissance de l'Angleterre et de la France, et que l'Europe viendra à s'émouvoir au récit des horreurs qu'on épuise contre nous. Flétrissez de votre mépris le piége de ces promesses. Les peuples n'ont rien à attendre des troupeaux monarchiquement asservis; l'humanité est morte au sein des cours, la diplomatie n'est qu'un instrument de torpeur homicide: repoussez sa voix infernale. Un peuple qui s'éveille n'a rien à attendre que de lui. Qu'il s'apprête au combat à mort. Les trônes conspirent tous contre l'avenir; tous sont en insur-

contre l'intelligence. L'absolutisme a sa propagande, et l'hydre de la royauté soutient ses mille têtes.

— Mais Sébastiani nous a fait promettre qu'on interviendrait si la Pologne tenait deux mois encore.

— Il y en a six que l'époque est dépassée! N'espérez rien d'un Corse : ministre du juste-milieu, il est aimanté par la peur ; il se tournera incessamment vers le Nord.

— Hélas! c'était pour vous que nous combattions!

— Défendez-vous pour vous-mêmes. Le joug de Nicolas vous attend, défendez-vous; ou il vous faudra, selon l'image d'un de vos propres poëtes, reprendre la servitude comme ces robes de soufre que Néron faisait revêtir aux premiers chrétiens pour qu'ils servissent de flambeaux à ses fêtes.

Sous le prétexte de maintenir la tranquillité de la ville, deux régiments des plus aguerris avaient été retirés du champ de bataille. Quand ces braves rentrèrent consternés dans les remparts, on criait sur leur passage : — Vivent les lanciers!

— Meurent les lanciers, répondaient-ils, pourvu que la Pologne vive!

On paralysait les gardes nationales et on désarmait les citoyens; Kroukovieski avait, dans la nuit du 7, conféré enfin directement avec Pazkievicz. Et pourtant, les généraux russes étaient réduits à conduire eux-mêmes, les étendards à la main, leurs esclaves à de nouvelles attaques. Dans les jardins des faubourgs, le combat se ranimait enfin de plus en plus acharné... quand les Polonais reçurent l'ordre d'abandonner les retranchements en vertu d'une convention occulte.

— Pouvais-je faire ressusciter le cadavre qu'on m'avait confié? disait insolemment Kroukovieski. Et Varsovie, au contraire, si elle eût été défendue par un général digne d'elle, était destinée, aux yeux du monde, à surpasser l'exemple de Saragosse. La Pologne sans secours gardait sa résignation : elle semblait dire à l'égoïste Europe, comme autrefois les martyrs du cirque à César : — Ceux qui vont mourir te saluent.

Après les négociations cauteleuses et ces paroles de Nicolas : « Qu'ils se fient à moi, ils seront heureux ; qu'ils se fient à la parole d'un monarque qui sait ce que c'est que l'honneur », une des plus fortes influences sur la reddition de la capitale fut celle des bourgeois empressés de reprendre les douceurs de la vie oisive. Le luxe manquait à leur table,

les hommes de loisir ne pouvaient promener hors des remparts, circuler dans les rues, exercer l'égoïsme. Et il vau mieux, comme on le sait très-bien à Paris, subir l'invasion étrangère que des privations si douloureuses! En vain le peuple accourait au secours de l'armée. Le spectacle du carnage n'arrêtait pas le dévouement des femmes. Les ateliers étaient déserts, les pauvres artisans déblayaient l'avenue de Praga, brisaient les chariots pour ouvrir aux soldats le passage, et faute de chevaux, ils traînaient les canons eux-mêmes. Mais assez longtemps les marchands avaient fermé boutique pour se réfugier dans les caves ; assez longtemps l'aristocratie de billon avait, sous le nom d'*anarchistes*, maudit les libérateurs, les vengeurs et les braves.

Christiane n'écouta qu'avec saisissement la douteuse nouvelle de la mort d'Égidius. Mais ces récits expédiés mystérieusement au château s'arrêtaient à la prise de Varsovie. Elle ignora les événements qui s'étaient accumulés depuis le départ de l'envoyé, et jusqu'au sort même de Muranoff. On n'avait point de renseignements, du moins le pensait-elle, sur ce qu'était devenu le prince depuis son passage sur le territoire de Prusse avec le corps qu'avait commandé Gielgud.

Suppléons à son incertitude.

Lorsque, le 8 au lever du soleil, les défenseurs de Varsovie furent convaincus que les hostilités ne seraient pas reprises, le deuil et la consternation se peignirent sur leurs visages. Les restes de l'armée chargée de veiller sur les remparts jusqu'au jour jetèrent un dernier regard sur la plaine où l'ennemi fatigué se reposait sur des cadavres; puis on se replia sur Praga. Les plus faibles blessés sortaient des hôpitaux pour ne pas tomber au pouvoir du vainqueur, préférant mourir libres que d'implorer la pitié de ces esclaves. Les mères emportaient leurs enfants. On respecta, aux termes d'une capitulation vendue, les fortifications de Praga ; mais l'abandon de cette terre sacrée où dormaient tant de cendres fut un sacrifice déchirant. La marche de l'armée avait un caractère de tristesse religieuse. Les plus vieux, les plus riches citoyens, les plus délicates femmes qui allaient partager le sort des défenseurs fidèles, cheminaient en silence et à pied ; les chevaux les plus rares avaient été donnés à l'artillerie. On s'entretenait encore de combats nouveaux et d'impérissables espérances. Le chant national : « La Po-

logne n'est pas encore perdue ! » résonnait solennel et grave le long des chemins déjà couverts des feuilles de l'automne.

Quand Pazkievicz entra le lendemain dans la ville, sur beaucoup de maisons étaient écrits encore deux beaux vers de Mickievicz : « Salut, aurore de la liberté, suivie du soleil de la délivrance! » Les Kalmouks effacèrent l'inscription à coups de lance et frappèrent les plus inoffensifs habitants. Ils enlevaient les vierges et les épouses; ils poursuivaient jusqu'aux enfants du pauvre, occupés sur les bords de la rivière à ramasser ce sable fin qu'ils vendent péniblement pour vivre. Enfin les temples profanés sont ouverts : l'incendie éclate ; voici le meurtre, voici le sacrilége, voici l'horreur... Écoutez la voix d'un ministre de France : L'ordre règne à Varsovie!

Si la Pologne n'avait pu sauver sa propre cause, du moins avait-elle mis à couvert pour un moment bien des libertés menacées en Europe.

Cette nation se reprochera d'avoir traité ses laboureurs avec trop d'inégalité politique, d'avoir abusé de la liberté des autres avant de réclamer la sienne; mais la France, qui pouvait donner à la Turquie l'utile signal d'attaquer le colosse de neige; la France, qu'un traité cimenté par le sang de tant de générations, attachait à son alliée fidèle ; la France, qui s'est laissé défendre par Dombrouski et dont le salut a jeté Poniatowski dans l'Elster, devait-elle abandonner aussi lâchement le malheur? « Chaque fois qu'on parlera de la Pologne, les Français baisseront les yeux. »

Aymar, dirigé sur la forteresse de Modlin, assista au conseil de guerre où fut agitée l'élection d'un nouveau commandant en chef. On voulut maintenir à ce poste le sénateur octogénaire qui avait servi de chaperon à l'envahissante autorité de Kroukovieski : « — J'ai signé, dit-il, de mes larmes la prétendue capitulation; elle était une conséquence des malheurs et des arrangements accomplis. Prouvez au monde et à l'ennemi que le capitaine polonais ne doit se laisser entraîner dans aucune sorte de capitulation. Otez-moi ce pouvoir dont j'ai abusé ; frappez-moi d'une punition que je mérite, et laissez par la condamnation du vieillard, un exemple aux jeunes gens qui viendront après lui. »

Mathieu Rybinski fut donc élu, et la première inspiration de son jeune courage frappa l'armée d'une étincelle électri-

que. Mais il reprit trop tôt, comme ses prédécesseurs, le système des pourparlers. On se battait encore, on espérait regagner la rive gauche, rallier les corps de Ramorino et de Bosishi, gagner le midi du royaume et enfin le territoire libre de Kracovie; mais la fortune n'a qu'une chance; la victoire ne sourit pas fidèlement à ceux qui l'ont méritée. Déjà un régiment de Krakus, élancé sur un pont achevé à peine aux environs de Plock, avait repoussé les détachements postés sur cette rive convoitée si ardemment : Ribinski fit revenir les vainqueurs pour écouter la proposition d'envoyer des ambassadeurs à leur roi *constitutionnel.* On avait, dans cette charge, entendu un officier crier aux cavaliers : Lâchez les brides ! C'était Aymar; et un cavalier répondre : — Mon colonel j'ai débridé mon cheval. C'était Modeste.

Le principal corps désirait surtout rejoindre Rosyski. Rosyski était un général choisi nouvellement et dont l'esprit chevaleresque avait gagné la confiance des plus braves. C'était lui qui un jour, engagé contre un corps plus nombreux que le sien, s'était rencontré sur le flanc de sa troupe, fortuitement détaché et seul en face du commandant russe. Rosyski avait reçu là une provocation personnelle et accepté sans hésiter ce duel singulier. Les deux divisions s'arrêtèrent à contempler un tel spectacle; la lutte fut prompte, et l'avantage de Rosyski sur son adversaire avait décidé l'avantage des Polonais sur les Russes. Ce succès remporté à la façon des héros de l'Iliade, avait popularisé le nom de Rosyski ; et d'ailleurs, ne se rattachait-il pas aux premières insurrections de la Volhynie?

Aymar remarquait avec une peine profonde que les démonstrations d'attaque et les efforts pour passer la Vistule étaient chaque jour une feinte. Plusieurs millions de florins polonais appartenant à la banque de Varsovie avaient été envoyés sous escorte vers la ville de Thorn, et on s'approchait de plus en plus de cette frontière, prétendue neutre. Beaucoup de nonces, de sénateurs de la Diète et les membres du gouvernement suivaient cette dernière armée. C'était un imposant spectacle que celui de ces pères de la patrie, réduits à manquer des choses de nécessité absolue. Le prince Czartoryski, Malakrouski le sénateur, servaient comme simples aides de camp sous le nouveau généralissime. Skryneski lui-même, arrivé sous un déguisement, offrait loyalement son concours;

mais le prestige des grands noms était évanoui, et Skryneski trouvait dans le refus d'employer son épée, la rigoureuse punition de ses lenteurs et de ses hésitations à combattre. Enfin le général russe Palhen, suivant pas à pas avec d'immenses ressources les débris de ce corps fugitif, lui enlevait chaque soir des bestiaux, des canons, des bagages : et Rybinski, malgré la sympathie qu'il rencontrait toujours dans les moindres villages, publia enfin le 5 octobre, au moment de mettre bas les armes, un manifeste digne encore de sa cause et du dévouement des soldats.

« Polonais ! l'ennemi nous a fait des propositions humiliantes : il ne nous reste plus qu'à sauver l'honneur en les rejetant. Dans la situation où nous nous trouvons, prolonger la lutte serait appeler de grandes calamités. Nous déposerons donc ces armes que nous avons prises pour la cause sacrée de l'indépendance et de l'intégralité de notre pays, PROTESTANT contre l'arbitraire et la violence dont nous sommes victimes. Si la justice nous est refusée, si les rois nous repoussent, le Tout-Puissant nous vengera ; et la pierre qui recouvrira la tombe de la Pologne ensevelira l'indépendance des nations restées indifférentes à nos malheurs.

» Soldats ! allons où le devoir nous appelle. Nous sacrifierons tout, excepté notre gloire, qu'aucune force humaine ne peut nous ravir, et nous attendrons notre sort avec cette tranquillité d'âme que donne la conscience d'avoir bien mérité de son pays. »

A la vue de cet ordre du jour, des murmures éclatèrent dans les bataillons de toute arme, et Palhen s'étant approché comme pour presser le mouvement qui jetait les Polonais de l'autre côté de la frontière, l'arrière-garde commandée par Dembinski fit volte-face. Elle voulut épuiser jusqu'à sa dernière cartouche pour combattre encore une fois. On fit pour un moment quelques centaines de prisonniers. On entendait plus d'un Cosaque s'écrier encore : *Hospadi pumiluy?* Seigneur Dieu ayez pitié de moi ! les Krakus brisèrent leurs lances pour ne pas les rendre aux Prussiens, et beaucoup de fantassins jetèrent leurs carabines dans les eaux de la Nidda. On vit un lancier que le choléra tourmentait se ruer sur ses adversaires, et chercher à mordre autour de lui pour inoculer son mal contagieux. Un autre reconnut en mourant le général Skryneski, accusé tant de fois d'avoir refusé de

conduire au feu son régiment, et par un dernier effort d'indignation courageuse, il lui jeta son sang à la face. Horrible et sublime anathème!

Mais, au moment de franchir le ruisseau prussien qui ouvrait les limites du pouvoir de Guillaume, un officier inconnu s'approcha des Français. Le peu qui restait des combattants de cette nation venait de se grouper autour d'Aymar afin de prendre conseil. L'inconnu, au lieu de deux couleurs polonaises, en portait trois à sa cocarde, ainsi qu'affectaient de le faire les plus exagérés novateurs de la société patriotique de Varsovie, pour marquer sans doute davantage leurs sympathies avec la bannière tricolore.

— Nous livrerons-nous, dit-il, à la merci des étrangers? Qu'attendre de Guillaume, messieurs, un allié, un parent du Czar? Vous flattez-vous qu'on ait oublié dans ce pays-là la défaite d'Iéna et les outrages que votre Empereur a fait jadis subir au malheureux époux de la reine Charlotte? Le prince abhorre jusqu'au nom des Français, et vous n'avez pas, j'imagine, connaissance du décret qui vient d'être rendu à Berlin. On y condamne à la confiscation de leurs biens et à la prison les filles nobles de ces États « qui auront été convaincues d'avoir exercé les fonctions de sœurs de charité dans les hôpitaux de Varsovie. » Tels sont les termes de l'ordonnance [1].

— Horreur! s'écrièrent les plus durs troupiers.

— Voilà leur neutralité, messieurs ; et le moins qui puisse arriver à des ennemis dangereux comme vous l'êtes, c'est d'être livrés aux Russes sans pitié.

— Et le droit des gens? répliqua Aymar. Sommes-nous donc les sujets de ce lâche souverain? Nous proposer, monsieur, une chance de continuer la guerre serait la seule raison qui nous pourrait décider à suivre vos conseils.

— Eh bien! acheva l'officier avec feu, j'ai résolu, moi, et quelques camarades, d'ouvrir un passage au devant de Ramorino qui s'avance. Votre concours peut rendre la réussite de ce projet moins invraisemblable. Voulez-vous prendre le commandement?

— Soyez notre guide : nous vous suivrons, dit Aymar.

1. 4 juin 1831.

La nuit tombait; l'inconnu mit son cheval au galop dans l'allée sablonneuse d'un bois demi-défeuillé; et les Français, avec ce caractère de légèreté trop confiante et d'amour constant du péril, se prirent à se devancer les uns les autres pour rejoindre l'escadron qui se tenait masqué, prêt à escorter le capitaine.

— Si nous allions pourtant, murmurait un Normand, rencontrer une embuscade?

— J'ai rêvé, dit un maréchal-des-logis-chef, natif de Cluis-Dessous, que je tombais la nuit dernière dans une couvée d'aspics.

— Rendez-vous, canaille! cria tout à coup avec le pur accent du Caucase une védette du général Palhen, à moitié invisible sous les mousses flottantes d'un bouleau. On tira un coup de fusil; et à ce signal chaque arbre voisin enfanta un soldat russe. Les Français furent cernés. Leur guide, avec un joyeux rire, fit franchir à son cheval un fossé à gauche de la route et se perdit au milieu des assaillants. Aymar crut l'entendre se réclamer du nom de Muranoff.

Aymar et presque tous ses compagnons sont prisonniers!

Le lendemain ils avaient revu Varsovie. A peine s'ils reconnurent la ville des espérances et des illusions. Elle était froide et immobile comme l'artère d'un cadavre. Des ruines, des cendres, des maisons et point d'habitants, de longs murs noircis par les flammes des cheminées restées seules et debout de loin en loin, comme des colonnes funéraires.

— Mon fils est emmené en exil, disait une mère; eh bien, je n'ai plus qu'un vœu à former : c'est qu'il meure; qu'il meure avant d'avoir oublié qu'il est né libre et Polonais, avant qu'il puisse servir le czar.

Des cercueils se suivaient dans les rues, mais à peine escortés, car on eût dit que les citoyens rougissaient de rendre les derniers hommages à ceux qui étaient morts captifs.

Pendant qu'à un misérable chariot où l'on avait fait monter Aymar près d'un autre prisonnier, on attelait les trois chevaux de front, à l'allure sauvage et aux crins échevelés, qui composent l'attelage si connu d'un kibitk, le jeune Français comme insensible à ses propres maux, songeait aux maux de la Pologne. Bien que torturé par de secrètes inquiétudes, il aurait eu pitié de lui si ses blessures avaient saigné plus haut que les calamités publiques.

— La Pologne, se disait-il, n'existe donc plus que dans le cœur de ses enfants! Dans son naufrage, dans son déluge, elle avait envoyé partout : la colombe n'a rien rapporté. Livrer des combats, défendre ses foyers, c'est la gloire ordinaire; mais le dévouement à la cause de l'humanité, c'est le plus sublime des devoirs. Persévérer dans des vertus travesties en crimes, sortir d'une tombe pour renouveler la lutte au profit de tous; perdre ses forces et jamais sa foi : n'est-ce pas l'histoire de ce peuple? Mais, pour être tombé, hélas! son âme est encore active. Qu'il soit voilé, le soleil existe toujours. Dieu récompensera tant d'épreuves, car le miracle ne coûte rien à Dieu, et la prospérité renaîtra un jour de l'excès du malheur. Gouvernée humainement, cette nation fût restée esclave longtemps et partagée peut-être : assassinée comme elle l'est, égorgée, inhumée, elle reprendra sa splendeur. La résurrection est fille de la mort.

L'équipage s'ébranla.

— Que vas-tu devenir? dit à voix basse Aymar qui se penchait vers un soldat déguisé, lequel s'exposait à la mort pour le voir.

— Ouvrier, bûcheron, pêcheur. Je me rapprocherai d'un château de la Lithuanie : n'est-ce pas le meilleur lieu pour vous attendre?

Aymar soupira. Puis se tournant vers un vieil officier, son compagnon de route et de malheur :

— Où nous conduit-on, monsieur? lui dit-il.

— En Sibérie.

IX

Pourquoi les rêves ne sont-ils pas la vie?

Aymar s'était enveloppé du manteau que ne lui avaient laissé sans doute ni le désintéressement, ni la pitié des soldats russes formant son escorte, mais peut-être l'effroi presque respectueux qu'inspirait encore ce vaincu. Il s'était engourdi de froid et de sommeil au fond du kibitk à demi couvert qui l'emportait. C'était à l'intérêt du bourreau en chef chargé de conduire les deux exilés, ou plutôt aux soins bien

entendus de cet homme pour lui-même que les captifs devaient cette manière de voyager : car au bas de tous les ordres qui condamnaient les Français à un supplice pareil, il était écrit dans le style de fer des oukases : « A pied. »

Aymar s'était donc endormi. Il luttait contre le découragement : il attachait sa vie à celle d'un autre, il croyait son existence utile et s'efforçait encore de la conserver. Il dormait paisiblement sous le givre, et les ailes d'un songe l'avaient reporté au sein de cette province de France où il allait au temps de ses joies d'écolier passer quelques semaines près de sa mère. Là, il respirait comme autrefois l'encens des fleurs sauvages, il assistait aux vendanges sur les coteaux qui bordent la Creuse, ou bien il se délassait dans ses tièdes ondes. Égaré en des chasses lointaines, le soir, s'il voyait tout à coup reparaître au-dessus des châtaigneraies les ruines de Lys-Saint-Georges ou l'humble clocher de Neuvy-Saint-Sépulcre, sûr de n'avoir plus à effrayer madame Beauval par une longue absence quand la nuit serait tombée, il s'arrêtait à entendre coucher la perdrix, à voir les grands troupeaux en redescendant au vallon fouler ces pâturages en pente qui sont émaillés de colchiques et de pâles scabieuses. Campagnes de notre vieux Berry! qu'il était heureux l'exilé, de retrouver vos brandes, vos chenevières et vos pommiers fourchus! Loin des routes frayées, aux ornières si profondes, aux flaques d'eau sans fond, se cachent des sentiers étroits qu'ils aimaient à suivre sous une voûte de branches épineuses. O chemins verts et perdus où ne voyage jamais personne, où nul pèlerin n'a laissé de trace, à quoi serviriez-vous, si ce n'était aux folâtres courses du lièvre, à la rencontre des esprits et des fées? Entre vos buissons trop rapprochés l'un de l'autre, quand les soirs de novembre tombent si vite après l'*Angelus*, quels sont donc ces bruits qui flottent autour des ormes étêtés et du caverneux érable? Est-ce le vent qui gémit là-bas si plaintif, ou bien le cri du bétail étranglé par les loups, ou le rire fatal de ce voyageur qui ne sort jamais qu'à minuit des crevasses de la terre avec son manteau écarlate? Sentiers mystérieux, la *Fada* vous visite lorsque la lune de mai se lève dans son ciel bleu et or. Rustiques images! d'où vient que vous vivez plus longtemps dans la mémoire que les monuments des cités? Les colonnades s'effacent, et on se rappelle à jamais l'effet des

peupliers blancs, des frênes, des cormiers séculaires. Il se peut qu'on oublie les galeries de Dresde et les marbres de Portici : jamais la clairière des bois où le gazon est si menu et tout étoilé de marguerites ; jamais les taillis où le merle d'automne ramasse en sifflant les cenelles tombées. Aux savants accords de Pergolèse survit le chant de la fauvette, aux toiles de Claude Lorrain le coucher du soleil sur la métairie; aux parfums de Bagdad la senteur du chèvrefeuille.

Aymar traversait un désert de glace, et il se croyait près d'une fontaine à lui connue qui dort sous un aubier dans l'obscur vallon de Limanges. Une femme digne de ce rêve venait s'asseoir à ses côtés sur le serpolet court et odorant. Il se sentait ému à la fois des regards du soleil de France et par cette présence adorée, quand la fourrure de son manteau glissa. Sa tête se découvrit, et le vent comme un glaive, coupa ses joues rougies. Il ouvrit les yeux pour se défendre. Quel pays que celui où l'air même est agresseur! où toute rêverie est impossible, où chaque battement de l'artère vous rappelle au sentiment de défendre vos jours contre le froid! Rien n'était devant lui que la neige étendue comme un linceul à l'horizon.

Ce n'est pas que dans ses aspects inattendus cette nature du Nord manquât de grandeur : le soleil levant était d'un rouge de feu et le firmament éclatait d'azur. Les arbres semblaient d'argent à feuilles de cristal; mille arcs-en-ciel se courbaient, s'effaçaient tour à tour; et dans ce silence si absolu et si mat, les prisonniers, entourés de la vapeur qu'élevait autour d'eux la sueur des trois coursiers du Volga, avançaient au milieu d'un nuage transparent. Quelquefois une trace bleuâtre dessinée sur cette neige indiquait une ligne d'eau vive, comme se dessine une veine sur les blanches épaules de la Circassienne.

Aymar, malgré son admiration d'un moment, se rappela tout ce qu'il avait entendu dire du pays qu'ils allaient chercher, de ces montagnes de Tobolsk où l'hiver dort depuis tant de siècles, où chaque roche se dresse comme un soldat rigide avec un turban de brouillards. Là, les animaux les plus endurcis sont frappés du climat : les loups y deviennent blancs, l'enfant crie le froid jusque sur le sein de sa mère. Si la chaumière s'entr'ouvre, l'air intérieur se change en flocons de neige; un verre d'eau jeté par une fenêtre tombe

solide; les poutres se fendent, et partout la terre refuse de s'ouvrir, même pour la sépulture d'un banni.

— Mourir, se disait Aymar, en ce pays d'ignorance et de corruption si barbare! chez un peuple vieux avant la maturité, sauvage plus que civilisé, idolâtre plus que chrétien, moins européen qu'asiatique, étranger à la virilité des premiers hommes à qui l'Occident fut soumis; nation sans vertu, sans idées, sans mœurs, et qui n'a pas même dans sa langue un mot pour signifier *honneur!*

Il se retourna vers son compagnon d'infortune afin de chercher à éveiller quelque sympathie, afin de voir s'il ne rencontrerait pas là une âme en harmonie avec d'autres souffrances que les peines physiques. Les yeux de celui-ci étaient attachés sur tous les mouvements d'Aymar avec une anxiété paternelle.

— Nous ne sommes plus en Brenne, lui dit-il avec un accent de résignation courageuse.

— Vous! s'écria le colonel, le vieil ami de Casimir, et que je croyais mort à la bataille d'Ostrolenka? L'exil nous réunit donc une fois encore!

— J'en tire un bon augure, répondit l'officier de santé. Dieu ne peut vous punir long-temps d'un dévouement aussi généreux que le vôtre, et peut-être m'a-t-il choisi pour devenir l'instrument de votre délivrance; car ce n'est pas la première fois que je vois le pays où nous sommes. Je m'en suis déjà tiré. Espérons!

Les premières journées du voyage furent semées d'épisodes bien douloureux. Ici des lambeaux de chair étaient emportés aux patients sous les lanières sanglantes du knout. Là, suivies par quelques mères, passaient des charrettes surchargées d'enfants arrachés de la Pologne pour aller coloniser les cimes du Caucase. Cent enfants par palatinat : et puis tout ce qu'on avait pu voler dans les écoles et sur les places publiques de Varsovie. Quelques femmes parvenaient à reprendre un orphelin à l'ogre impérial : d'autres indiquaient en passant à la victime le lit d'un fleuve pour lui conseiller la mort; d'autres la donnaient de leur main à travers les inflexibles barreaux de cette charrette qui, hélas! refusait de les écraser. Et la plupart, épuisées de fatigue et les pieds sanglants, tombaient et mouraient sur la route, les bras tendus vers d'autres petits bras qui les appelaient encore

Le soir dans les villages, c'était l'orgie russe qu'on rencontrait : l'épouvantable joie du Kalmouk. Car, plus hideux que l'anthropophage, et sacrilége autant que son maître, l'esclave de Nicolas aime à déterrer des cadavres. Il les place quelquefois à sa table en des postures horribles, en des contorsions révoltantes, pour leur boire à la face. Le verre à la main, l'écume à la bouche, il triomphe du Polonais qu'il a tué il y a plusieurs semaines. Les chastes filles de la Lithuanie avaient été distribuées à ces monstres, comme on jette la pâture à de féroces animaux. Quelques-uns, à la nourrice qu'on venait de priver de son enfant, osaient offrir leurs chiens à allaiter.

Et aucun chef des monarchies européennes n'intervenait! Et le pape, indulgent à l'empereur schismatique, recommandait l'obéissance aux oukases!

— Pourquoi, disait Aymar à son compagnon, choisissent-ils les endroits où les grands fleuves sont embarrassés de buissons afin de nous les faire franchir sur des radeaux si peu solides?

— Ces buissons, répondait le chirurgien, sont la cime d'arbres gigantesques : c'est dans une forêt inondée que nous sommes lancés au hasard.

— Et d'où viennent ces lueurs rougeâtres à l'horizon?

— D'une autre forêt qu'on incendie. C'est l'unique moyen de défrichement à l'usage de ces cultivateurs. Notre route passera entre les sapins embrasés.

Dans des bruyères sans limite on voyait errer des dogues. Comme le gibier qui s'échappe et qu'ils sont chargés de traquer et de mordre, ils cherchaient des fugitifs.

— Et vous avez vu la Sibérie? disait Aymar au chirurgien du Languedoc.

— Je l'ai habitée, monsieur; et la vie ordinaire m'est devenue assez facile et douce depuis que j'ai été initié à cette épreuve. — C'était en 1814. Alexandre, que les royalistes de Paris appelaient *le Magnanime*, expédia vers ce pèlerinage les soldats de ce Napoléon qui avait renvoyé autrefois à Paul Ier ses grenadiers, prisonniers à Zurich, habillés à neuf, équipés et armés. Je fus conduit au delà d'Irkoutz. La route est jalonnée par de longues perches, afin de la pouvoir retrouver en hiver quand tout est nu, aride et sans vie! Arrivé à une plaine immense, un monticule en forme de tombeau

nous fit reconnaître la hutte qui m'était destinée. Au loin, des montagnes inaccessibles, des forêts sans issues, des eaux débordées ; près de moi, nuls végétaux que quelques lichens sur une terre que l'été rapide ne dégèle jamais qu'à un pied de profondeur ; partout des marais insidieux recouverts de trompeuses verdures. Quel moment que celui où on me laissa seul! Des brouillards s'épaissirent autour de moi comme les vagues d'une mer où j'eusse été enseveli, et dont le roulis perpétuel donnait le vertige. On m'avait laissé un briquet, un sac de farine, un mauvais fusil, du plomb et de la poudre pour un nombre de coups mesurés. Chaque mois, je devais rapporter à la bourgade prochaine, éloignée de dix lieues, un nombre égal de pelleteries précieuses ou de plumages d'oiseaux rares. Novice en ce métier, j'arrivai la première fois non en règle, et je fus frappé. J'inventai des piéges; mais la saison arrivait à son époque défavorable, la proie m'échappait souvent, et je n'osais m'approcher du foyer des hommes. Je chassai pour moi des animaux communs, et restai jusqu'à neuf semaines sans sortir du désert. Le croiriez-vous? la solitude me pesa tellement que je finis par braver le knout plutôt que l'abandon absolu. Je savais qu'à la bourgade un châtiment m'attendait. J'y devais être battu et repoussé; j'y allais.

J'acquis quelque expérience à tirer : j'avais le droit de vendre à mon profit les peaux d'hermines et de renards bleus excédant le nombre réglé de mon tribut. Je pus me procurer quelques ressources dans ma vie d'ermite et de martyr. Je n'avais qu'un jour, monsieur, pour m'approcher du village habité; mais je m'y trouvais dès l'aurore. J'entrais dans toutes les boutiques et me gardais bien d'acheter dans les premières, tant j'étais avide de prolonger mes rapports avec des hommes dont je n'entendais pas même le langage, et qui ne pouvaient communiquer avec moi que par des signes équivoques. Je faisais traîner mon séjour le plus possible; puis, quand j'entendais battre le premier tambour de la retraite, j'étais obligé de me sauver comme une de ces bêtes nuisibles que chacun a le droit d'attaquer et de poursuivre.

Quand l'hiver vint tomber sur ma hutte, je fus enfoui ; mais j'avais plus chaud. Il fallut me couper un chemin dans la neige. J'enfonçais d'abord ; je me fabriquai des chaussures

d'osier, larges comme nos paniers de vendangeurs. La neige durcit, je remontai à sa surface, et je me souviens que je fus frappé de l'incroyable sérénité de l'air et du ciel ; quelques animaux perçaient la voûte, et les oiseaux de passage emplissaient l'air de chants variés. C'étaient de grands cygnes dont j'ignore le nom spécial, mais qui volent toujours cinq par cinq ; c'était le canard de Perse, couleur de rose, un bec noir, une huppe sur la tête, et qui, toutes les fois qu'on le tire, jette des cris lamentables, même lorsqu'il est manqué. C'était le roucoulement des ramiers sans nombre et l'hymne des grues qui vont passer la mer. Une fois je m'étais égaré, et je passai par dessus la bourgade ensevelie sans la reconnaître. Je ne fus ensuite averti de la présence des vivants que par la fumée d'une cheminée qui seule avait traversé la profondeur des neiges. Je descendis au village par des échelles et des escaliers improvisés.

Ma vie était mêlée d'amertumes présentes et de souvenirs de bonheur plus cruels encore quelquefois. Un jour, monsieur, je sentis dans, la doublure d'un vieux dolman qu'on m'avait laissé par dédain, une épaisseur dont je ne pus pas d'abord me rendre compte. C'était un papier, un papier apporté de France sans doute, et peut-être le gage de l'amitié d'un frère. Que dis-je ? c'était un billet parfumé encore, enfermé là près de mon cœur de jeune homme, afin d'être relu à loisir. Il avait été reçu au moment du départ, et l'ingratitude du soldat ou les périls de guerre l'avaient fait oublier. Je le relus en pleurant. L'essence de rose vivait encore légèrement dans ses plis. Je crus m'approcher de celle même qui avait tracé ces lignes furtives. On y parlait d'un bal, on m'indiquait un rendez-vous ; je pouvais, à quelques expressions de tendresse et de trouble, pressentir que le bonheur n'était pas loin. J'étais parvenu enfin à me composer des illusions et à me croire à quelques pas d'*elle*, quand la porte de ma hutte fut touchée. Je pus reconnaître un soupir poussé près de cette porte appuyée d'un tronc d'arbre : c'était un ours affamé qui me rendait visite.

— J'espérais, dit Aymar, que vous alliez me faire assister à la scène de votre délivrance.

— Je vous dirai ces détails plus tard, et nous pratiquerons peut-être le moyen déjà employé. Mais voici les poteaux qui marquent le gouvernement de Tobolsk. Soyons attentifs ce

soir aux signaux que vont se faire nos guides et le gouverneur de ces provinces abandonnées. Notre sort dépend du nombre des fusées qui seront tirées à la nuit tombante.

Aymar en compta bientôt jusqu'à sept; et l'officier de santé ne sut que résoudre.

Et cependant nos voyageurs étaient protégés évidemment par un reste de la terreur que le nom français inspirait. Car il y a des prisonniers placés en cet empire, qui menace de dominer l'Europe, hors de toutes les lois divines et humaines. S'ils sont destinés aux mines, la barbe et les cheveux rasés d'un côté et les narines fendues, ils portent autour du cou une fourche de bois dont le manche leur pend sur la poitrine et jusqu'aux genoux, et dans ce manche deux trous sont pratiqués où leurs mains sont passées de force. Ainsi enchaînés, le voyage à pied peut durer six mois; et le but de ce voyage est une mine de fer où ils descendront pour ne revoir jamais la lumière. Là l'humanité finit. L'homme perd jusqu'à son nom, remplacé par un chiffre. On dit : — Cinq cents coups de fouet au nº 19. — Le nº 19 est mort. C'est là un des moyens du gouvernement des czars. Effrayé toujours de voir les vaincus s'approcher du vainqueur, ce système, inconséquent dans sa barbarie, réunit pourtant vingt-trois nations sous un même joug, sans pressentir que violer ainsi les nationalités, c'est introduire un dissolvant dans son sein. Voilà l'esprit du *czarisme* : obscurité active, propagande de servitude, démon de la contre-liberté des peuples. — Et les peuples ne tenteraient pas de s'affranchir ! disait Aymar.

— Essayons d'abord pour nous-mêmes, reprit le vieux chirurgien.

Cinq mois s'étaient écoulés, et, au fond du château de Muranoff, Christiane avait en vain espéré un adoucissement à son sort. Nous avons dit que, quand on avait annoncé faussement la mort d'Égidius, elle perdit l'usage de ses sens. Elle ne savait arrêter sa pensée sur l'image d'aucun homme admis près d'elle, et même dans les jours déjà lointains de la France, sans éprouver un absurde trouble, une obsession d'extravagantes terreurs. A voir tour à tour rougir et pâlir ce front si beau, on eût soupçonné là des remords. En retrouvant plusieurs fois le nom d'Aymar dans les lettres de son aïeul, les yeux de la jeune épouse s'étaient voilés. Elle avait senti s'émouvoir son cœur, comme si les paisibles

caractères avaient eu la puissance d'une révélation et l'hostilité d'une accusation contre elle. Pure, elle traînait l'existence d'une adultère : et cependant, ô mystère du cœur, ce ravisseur inexplicable, cet être inconnu et terrible, elle l'aimait !

— Qui es-tu, se disait-elle, ô maître de ma destinée ! C'était là l'objet de sa pensée incessante ; elle le demandait à toute la nature. Les brises du soir qui soupirent, n'est-ce pas sa voix qu'elle entend ? Son regard ne luit-il pas sur elle du haut de cette étoile qui charme et qui fascine les yeux comme un regard humain ? Si dans le silence des vastes cours les dogues ont fait retentir leurs abois, c'est contre lui qui veut réaborder cet asile. Jamais, comme au temps de sa peureuse enfance, la pauvre étrangère n'osait approcher sa couche sans avoir regardé autour. Quelquefois, et depuis surtout qu'elle a perdu madame Ancelin, car la nourrice a succombé au mal du pays : quelquefois, tant la solitude et l'abandon exaltaient sa pensée, Christiane allait jusqu'à se croire l'indigne objet d'un miracle. Le ramier, dont le vol blanc croisait devant sa fenêtre, lui rappelait les plus gracieux mystères de la maternité, selon sa religion. Alors, rougissant de la crainte d'être impie, elle tombait à genoux pour prier et pleurer. Enfin, le sommeil l'avait-il un instant surprise, elle se réveillait aux craquements des plafonds, aux frémissements des trophées d'armes pendus aux murailles, à tous ces bruits nocturnes qui ne s'expliquent pas. Elle se roulait oppressée aux deux bords de son lit, ou bien se dressait sur son séant tout à coup, car elle avait senti tour à tour ses lèvres brûlantes d'une caresse, ou glacées par le baiser d'un mort.

— Ils l'on tué ! les lâches. Ces châteaux enferment tant de piéges ! Et elle croyait, aux lueurs de la lampe, voir passer sur les murs une ombre qu'aucun corps ne projetait. Puis, sans se l'avouer, elle pensait encore : — Oh ! s'il était au monde, il reviendrait. Ce bien, quoique indignement dérobé il se souviendrait qu'il est à lui. Il oserait peut-être réclamer les droits d'un crime ! Quelle excuse reste à la témérité, si ce n'est l'excès même de son délire ? L'amour seul justifie l'amour. Si je t'appartiens, ingrat, pourquoi mépriser la conquête et abandonner la victime ? Mais il a succombé : mon seul époux c'est mon souvenir.

Puis, quand l'intime éloquence d'une double vie se manifestait en elle, quand une réponse énergique et douce se chargeait de donner comme un démenti à ses suppositions : — Non, il se réfugie à la guerre ; il est courageux et dévoué. il prend une part aux grands intérêts qui divisent le monde; Oh ! sous quels drapeaux dois-je le chercher ? Dis-le-moi, autre inconnu qui réponds dans mes flancs aux anxiétés de ta mère ?

Parfois elle demandait aussi à Dieu de lui révéler un nom : — Son nom ! disait-elle, pour que je puisse au moins l'invoquer, l'appeler comme un défenseur dans l'exil et un appui dans un monde meilleur.

Si, au tomber du jour, rêveuse et assise sur un banc du jardin, elle dessinait sur le sable quelques contours indécis, caractères vagues, hiéroglyphes inexpliquables à elle-même, elle se surprenait à chercher, à trier des lettres. Et alors, à défaut du nom introuvable, elle écrivait le sien. Elle l'écrivait comme pour le dédier à l'inconnu. Quelque amoureux officier qui aurait cherché les traces de la châtelaine, aurait pu avec étonnement recueillir en quelque allée mystérieuse : *ta Christiane.*

Ce hasard arriva à Wilfrid. Il vit là, par je ne sais quel enchaînement d'idées et de conséquences favorables à sa passion, la certitude que la jeune femme ignorait elle-même son secret ; et il bâtit sur cette découverte l'espérance singulière d'attirer vers lui de plus favorables regards.

Tout était rentré dans ce que les courtisans appellent l'ordre, au fond de ce manoir dont lady Buccleugh était le vrai seigneur. Muranoff, revenu mécontent de lui-même et des Moscovites, était forcé toutefois, et bien que sous le protectorat du czar, de feindre encore pour la cause polonaise une sorte de prédilection, tant elle eût été exceptionnelle, et par conséquent dangereuse en ce noble pays, une sympathie ouverte pour les vainqueurs, tout vainqueurs qu'ils étaient ! car les populations ne sont pas toutes éprises de l'étranger : partout les femmes ne vont pas, comme on en a vu en l'an d'abjection 1815, jeter leur mouchoir aux héros de l'invasion.

Or, depuis son retour, Muranoff avait à peine revu Christiane. Quand même il eût trouvé contenance auprès d'elle, n'aurait-il pas craint d'irriter là les jalousies d'Arabelle ? et

Arabelle, malgré ces lâches précautions du prince, sentait grandir sa haine contre Christiane de jour en jour. Mais ce qui menaçait le plus l'étrangère, c'était l'amour croissant aussi de l'artificieux Wilfrid.

Descendue un jour à la chapelle afin de prier avec recueillement pour l'âme de sa bien-aimée nourrice, Christiane y était demeurée plus longtemps qu'à l'ordinaire. Tous les dangers de sa situation l'assaillirent à la fois. Il y avait si longtemps qu'on n'avait laissé parvenir jusqu'à elle aucun renseignement sur son pays ! elle pressentait déjà la France malheureuse, elle avait entendu dire autour d'elle que quelques-uns de ses compatriotes restaient prisonniers des Russes, ou erraient dans les bois pour échapper à l'esclavage. Elle priait là pour tous les affligés. Oublieuse du temps et du jour qui tombait, elle était perdue en ses méditations pieuses... lorsqu'elle entendit murmurer d'étranges paroles à sôn oreille.

— Si vous intercédez en faveur de ceux qui vous aiment, disait-on, ne m'oubliez pas dans les vœux que vous adressez au ciel.

Christiane s'était crue seule dans le sanctuaire ; du moins n'avait-elle aperçu en entrant, assez loin de la place qu'elle occupait, qu'un esclave lithuanien couvert de vêtements grossiers et paraissant accablé de fatigue. Et c'était derrière elle qu'on parlait ! Le serf s'était bien rapproché un peu ; soit pour s'appuyer à l'un des pilastres, soit pour être à portée d'implorer mieux à sa sortie la charité de la châtelaine ; mais il se tenait toujours là-bas, vers la droite, demi-caché dans l'ombre ; et le son de la voix inattendue effleurait l'oreille de Christiane.

Enfin elle reconnut Wilfrid. Agenouillé près d'elle, le lieutenant lui faisait obstacle à toute sortie de l'étroite église, et les paroles qu'il laissait glisser comme un souffle, il était impossible à Christiane de se refuser à les entendre.

— Pourquoi si constamment dédaigneuse ? et envers un homme dont la destinée ne saurait vous être étrangère ?

Frappée d'abord d'immobilité, Christiane ne put trouver la force de répondre.

— Je vous étonne, continua Wilfrid. Rien ne vous a-t-il donc averti jamais des droits qui me sont acquis ? Si la donation de l'époux n'a pas suffi à les rendre légitimes, ne vous

a-t-on pas, madame, méritée par un dévouement discret, une adoration muette et infinie? Ah! que vous êtes heureuse! si le souvenir ne vous met dans aucune dépendance! Hélas! j'ai oublié aussi : mais seulement vos froideurs récentes, l'injure de vos soupçons, tout enfin excepté une heure dans la vie! Vous m'appartenez, Christiane; et ce soir je quitte le château. Je m'éloigne pour une mission périlleuse; il faudra donc devancer l'ordre de mon rappel près de vous puisqu'on s'obstine à le faire attendre, et en dépit d'une impulsion qui, devrait vous parler pour moi?

Christiane eut horreur d'elle-même.

— Préparez-vous à recevoir l'heureux coupable qui vous a possédée. — Je connais les détours qui peuvent ramener à toi!

La jeune mère pensa défaillir; puis en voyant se pencher vers elle l'usurpateur, elle s'attacha de toute sa force à l'autel, comme pour y chercher un abri.

— Je pars ce soir, ajouta rapidement Wilfrid; je serai parti pour tout le monde après le couché du soleil. Seriez-vous rebelle, après avoir été docile et tendre? Les motifs qui pourraient encore empêcher nos liens de se resserrer, vous me les direz cette nuit. Attendez-moi vers trois heures.

Lady Buccleugh parut en cet instant même au seuil de la chapelle. Il lui échappa un cri; car elle avait été, dans ces demi-ténèbres, heurtée par la brusque fuite d'un esclave qu'elle eût fait périr si elle l'avait pu reconnaître. Et la pauvre Christiane, bien que cette rencontre de l'Anglaise, toujours inquiète et errante dans le château, ne fût qu'à peu près fortuite, Christiane regarda subitement cette femme comme un envoyé du ciel venu à son aide.

— Ah! madame, pitié! Accordez-moi, s'écria-t-elle, un secours que je n'oserais pas même demander à mon père.

Wilfrid s'était éloigné; et dans tout le désordre de son effroi, la pâle orpheline transmit à la maîtresse du prince, en la suivant jusqu'en ses appartements, l'épouvantable confidence qu'elle venait de recevoir. — Wilfrid! répétait-elle.

— Je le savais, dit Arabelle. Était-ce là encore un secret pour vous?

— Si je l'avais soupçonné, dit Christiane, aurais-je laissé vivre et moi-même et l'être qui pouvait un jour connaître ce malheur?

Arabelle frémit de joie. Elle feignit de ne pas comprendre quelle prompte assistance on avait imploré d'elle ; mais habile à profiter de cette première crise du malheur qui laisse peu d'hésitation dans un crime à commettre :

— A votre place, dit-elle, je me vengerais sur le lâche qui aurait osé me rendre ainsi son esclave... J'en aurais justice... aussi vrai que l'anneau que voilà enferme de quoi punir un assassin.

Cet anneau, nous le connaissons. Il reposait là dans une coupe de cristal. Arabelle s'était détournée, avait fait quelques pas dans son boudoir ; et elle s'arrêta à rajuster l'écharpe d'un rideau de soie, jusqu'à ce que Christiane eût eu le temps de faire disparaître la bague italienne.

La nuit fut prompte à envelopper toute la contrée. Christiane se disait : — Ai-je bien le droit de disposer de deux existences, d'agir deux fois contre la volonté de Dieu ?

Elle se rappela les religieux préceptes de son premier âge, les terribles barrières que l'éducation de sa caste avait élevées entre elle et le projet qui fermentait dans ses idées; mais elle avait honte et répulsion de l'enfant qu'elle portait. Les poisons, les serpents l'eussent effrayée moins dans ses flancs. Elle et cet homme associés pour une création !

Dieu ne m'a soumise au martyre que pour que j'y succombasse, sans doute. Il ne peut pas m'avoir défendu d'échapper au sacrilége plus qu'il ne l'a fait pour de saintes femmes : Dorothée, Cécile et ma révérée patronne dont je suis indigne de comparer le martyre à mon sort. Elles pouvaient sauver leurs jours, si un trépas prématuré eût été un forfait irrémissible; il leur suffisait d'un sacrifice aux idoles, d'un mot prononcé conformément à la superstition des païens : Jésus leur a permis de se refuser à cette condescendance, n'était-ce pas le suicide qu'il leur accordait par la main du bourreau ? Je puis donc échapper comme elles à la persécution et à la flétrissure.— Il viendra ! — Eh bien, j'aurai jusqu'à son approche la résignation de cette agonie, afin de ne retirer à mon sort aucune chance d'obtenir le pardon. S'il vient, mon arrêt est prononcé. Il n'arrive en ce monde que ce que Dieu permet !

Elle sut disposer avec sang-froid un peu d'eau qu'elle empoisonna, et puis elle attendit. Elle attendit en contemplant autour d'elle, du balcon de sa haute fenêtre, l'horizon endormi des bois. Tout était enveloppé des vapeurs du prin-

temps; les brumes dispersaient l'encens du mélèze; quelques fleurs de nuit s'ouvraient comme des étoiles, et les étoiles se groupaient au ciel comme des bouquets. Un seul rossignol près de sa compagne élevait sa voix pour la couveuse attentive, et la ceinture de pierre des remparts était blanchie sur ses bords par l'éclat de la lune. Nous avons dit que, par exception à tous les châteaux de Pologne, lesquels ne sont guère que d'humbles demeures non fortifiées, l'habitation de Muranoff était une forteresse. Elle possédait jusqu'à deux tours, puis un cercle de murs assez épais pour que les gardes pussent se promener sur cette épaisseur. Ces murs joignaient entre eux les différentes parties de l'édifice militaire. Christiane n'avait jamais compris, dans son inexpérience, ses terreurs, sa passive résignation de fiancée, comment l'époux surnaturel avait pu s'emparer autrefois, puis disparaître de sa retraite, sans pratiquer les issues que gardaient ses femmes. Elle vint à imaginer alors que ce mur de circuit pouvait avoir servi à cette témérité; et bien que la muraille n'égalât pas toute la hauteur de la tour isolée, elle attacha ses yeux à ce passage, à ce sentier tout aérien, comme si le péril avait dû venir pour elle par une telle voie. Un moment elle espéra que Wilfrid ne paraîtrait point. Sa mission l'aurait emporté; le devoir aurait triomphé des passions. Mais à force de regarder devant elle, elle crut voir enfin s'avancer quelqu'un! Puis la proéminence d'un créneau déroba presque à l'instant dans sa masse noire la rapide vision qui l'avait frappée. Elle écouta : nul bruit nouveau. Toujours les soupirs de l'oiseau chanteur et le clapotement des eaux vertes étendues au fond des fossés. Enfin cette fois, elle ne s'est point trompée : une personne approche et marche sur l'étroit rempart avec peu de précautions timides, et elle distingue en même temps l'homme et son ombre.

Son ombre, devenue plus vive tout à coup, semble se détacher du créneau pour marcher droite derrière ses pas.

L'ombre glisse légère, et l'officier armé qui la précède accuse dans son maintien lourd l'hésitation que donne une demi-ivresse.

Pourquoi l'ombre est-elle plus élevée que le corps? L'infaillible distance qui doit les séparer se désordonne; les deux objets n'en composent plus qu'un seul. Il y a combat et chance de péril entre deux fantômes.

Bientôt Christiane fascinée se recule, car il lui a semblé voir que l'ombre déplacée avait poussé son maître. Et avant que l'orpheline pût fermer précipitamment sa croisée, elle avait entendu le cri d'un homme précipité du haut des remparts et l'écho des eaux profondes où le corps s'était englouti. Christiane tomba de peur derrière sa fenêtre refermée; mais presque à l'instant arrachée à cette frayeur par une autre, elle vit s'ouvrir sous un ressort ignoré l'un des panneaux de la boiserie, et ce ne fut pas Wilfrid qui la reçut mourante dans ses bras.

Dès que la jeune femme eut entr'ouvert les yeux, elle jeta un cri de joie et abandonna le gobelet de vermeil que sa main serrait convulsivement pour y chercher la mort.

— Ne me demandez point, dit le libérateur, quels miraculeux événements me ramènent ici, ni d'où je viens, ni comment j'ai pu vous porter secours. Me voilà.

— Vous! balbutia Christiane; et j'attendais...

— Je le sais. On voulait attenter à votre honneur. On ne devinera jamais comment je suis informé, quelles distances il a fallu franchir, quels secrets surprendre, quels ennemis renverser, quelles portes ouvrir : il y a un sentiment, voyez-vous, qui triomphe de tout, et j'avais mon bien à défendre!

La jeune mère se sentit ranimée jusqu'en ses entrailles.

— J'eusse porté une vie à jamais malheureuse plutôt que de révéler, Christiane, un secret d'où dépendait votre avenir; mais je serais vingt fois mort aussi avant de souffrir que vous soupçonnassiez un autre que moi.

La pauvre sacrifiée résignée à mourir avait au premier, au seul bruit des pas empressés, cru reconnaître... se ressouvenir... ressaisir quelque chose de la première apparition de son époux. Quand Muranoff était venu, elle avait compris avant qu'il parlât que cet homme n'était qu'un bourreau pour elle; et dès que le providentiel envoyé l'eut serrée dans ses bras, elle reconnut son souffle. Elle subit sa domination. C'était Aymar! c'était le père de son enfant sauvé.

Elle le contempla longtemps dans un immobile délire. Au lieu des terreurs que lui inspirait l'orphelin qui allait naître, elle se flatta maintenant de reproduire fidèle une si chère image; elle crut porter un ange dans ses flancs.

Mais la porte de la tour s'ébranlait avec des menaces de fureur.

— C'est la voix de Muranoff!... Fuyez... dit en pâlissant l'innocente épouse.

X

Le lendemain, au lever du soleil, tout était disposé pour la chasse dans le château que commandait Arabelle. L'altière Anglaise, cependant, laissait encore piaffer son cheval depuis une demi-heure et se refusait à le monter malgré sa mutinerie gracieuse. Elle attendait le prince pour lui faire, avant de partir, passer en revue une troupe de soldats licenciés. Ces soldats de toutes armes et de toutes nations étaient venus de différents côtés, après la dispersion du corps de Muranoff, chercher protection, service ou feuille de route auprès du prince. Ils eussent accepté le plus dur emploi avant que de s'exposer encore une fois au joug russe et à la déportation du Caucase. Ces hommes se tenaient confusément rassemblés dans la cour principale, et Arabelle, qui avait les yeux attentivement fixés de leur côté, semblait livrée à des réflexions profondes. Tout à coup elle s'avance vers deux des étrangers qui paraissent converser à voix basse, assis sur la margelle d'un puits et le regard tourné vers les fossés du château. Le plus jeune est couvert d'une pelisse grossière, espèce de bourka emprunté aux froides régions du nord : c'est à lui que s'adressa l'Anglaise.

— Colonel Aymar, dit-elle sans hésiter, pourquoi le déguisement qui vous couvre? Nous auriez-vous supposés assez ingrats pour vous méconnaître? Avez-vous honte d'une défaite après tant de preuves de valeur? Beau et brave, quel officier français peut se cacher longtemps? Pourquoi vous confondre avec le commun des vaincus et des martyrs? Nous avons pour vous un asile, ou le moyen de vous faire regagner la France.

Aymar fut un instant stupéfait. Il ignorait que l'absence de Wilfrid dût paraître un événement naturel et un fait prévu. La double agitation de son âme entre une vengeance accomplie et l'espoir d'un enlèvement qu'il méditait ne lui laissa pas d'abord toute la libre sérénité de son esprit. Cependant

il avait résolu de passer quelques nuits dans cette résidence, ne fût-ce que pour assurer les moyens d'une réussite douteuse. Il s'était flatté d'abord de n'être point reconnu, d'agir à l'abri de la protection collective que le castellan ne pouvait guère refuser à d'anciens compagnons d'armes ; mais quand il se vit découvert, il accepta la franchise et le grand jour.

— A vous, dit-il, madame, la vertu assez rare de ne point renier le malheur. Il y a tant de femmes dont les yeux ne savent discerner que le rire et les diamants. Permettez, puisque vous ne repoussez point vos alliés sous des bourkas percées de balles, que je vous demande si vous n'auriez point vu en ce château revenir un allié de plus : le docteur Berthomier ?

— Non.

— C'est lui dont les courageux conseils nous ont tirés de la Sibérie. Nous nous étions promis de nous rejoindre ici en cherchant à regagner le Rhin. Vos anciens hôtes ne pouvaient oublier ces lieux.

— Je le crois, dit soupçonneusement Arabelle.

Muranoff, parut auprès de sa maîtresse, et dès qu'il reconnut à son tour le prisonnier délivré, il ne put retenir le mouvement qui fronça ses sourcils : il s'éloigna rapidement.

— A ce soir, reprit l'Anglaise, s'adressant au fugitif : je vais donner des ordres pour que toute hospitalité vous soit faite.

Elle parla en effet avec autorité à un officier de la suite, et rejoignit au galop ce prince moitié ours et moitié Polonais, que son astuce féminine savait toujours apprivoiser.

— Êtes-vous fou, Oswald ? dit-elle dès qu'elle eut placé la tête de son cheval un peu en avant de l'andalou que montait Muranoff. Vous voulez méconnaître ou désobliger un officier que la fortune vous renvoie, malgré les efforts que vous avez faits pour le perdre ? Voyez plutôt dans son retour le doigt de la providence. Ce Français connaît la famille de Claremond : il est instruit sans doute, et peut-être plus que nous le croyons, des mystères de votre mariage : car ils n'ont été que trop le sujet des conversations dans cette contrée. Il peut nuire à vos intérêts ; dénoncer par ses lettres, ou peut-être dans une rencontre avec votre vieux beau-père l'état de vos ressources et la position de Christiane. Il faut gagner cet homme ou le retenir.

Muranoff fit pour toute réponse un geste menaçant.

— Des velléités ne sont pas des faits, répliqua Arabelle. Cet étranger est courageux et ne laissera point choir dans un piége. Le temps des oubliettes est passé, monseigneur : l'époque où l'importun et le vassal avaient la complaisance de disparaître au gré du suzerain est infiniment loin de l'année de grâce 1832, et vous n'auriez aujourd'hui que la police de Pazkievicz qui pourrait au besoin vous rendre le bon office de le confisquer comme Francais et relaps. Mais, encore une fois, il peut nous être utle ; il est plus conforme à vos intérêts de le séduire.

— Pourquoi ?

— Eh ! mon Dieu ! pour les raisons que j'ai dites : et aussi pour des soupçons qui me viennent à la tête, des... prévoyances pour l'avenir de Christiane et les chances que peut nous réserver un prochain dénouement conjugal. Mais ce sont là des mystères dont je n'aurai jamais la hardiesse de développer les détails, si vous n'avez pas la bonté de m'encourager un peu pour une moitié... et l'esprit de deviner le reste.

— Est-ce que vous auriez supposé ce Français assez téméraire...

— Pourquoi pas ?

— Comment ! dit Munaroff, cette inextricable énigme...

— Ils sont Français tous deux : c'est déjà une sympathie. Ils s'étaient connus, je le sais, à Paris, au temps de leur liberté complète ; et il y aurait là, voyez-vous, moins de miracle, monseigneur, que dans la moitié de vos livres papistes,

— Mais le moyen de le distraire de la France.

— La lui peindre telle qu'elle est : peu favorable en ce moment aux vœux des patriotes.

— Comment le retenir en Pologne ?

— Sans peine s'il est amoureux ; et s'il ne l'est pas, en l'accueillant avec distinction.

— Mais pour approfondir de telles conjectures et le faire convenir de... que faire ?

— Le remercier d'un service rendu.

— Nous réfléchirons, dit Muranoff.

Mais le projet sur lequel il avait l'intention de réfléchir était le moyen prompt de se défaire de ce dangereux hôte, de le perdre, d'anéantir jusqu'à ses traces, soit en le faisant obscurément frapper par un Cosaque, exécuteur de ses volontés, soit en le livrant de nouveau au czar.

Pour Christiane, elle avait passé de la captivité à l'amour, des préparatifs de la mort à l'espérance. Il y avait maintenant pour elle un avenir, une patrie. Il y avait plus encore : il y avait la joie d'être mère.

— Auriez-vous dû, avait-elle dit d'abord à Aymar, vous associer jamais à une trahison ?

— Je vous sauvais de Wilfrid.

Réduite par ce mot au silence, elle n'était plus humiliée de sa condition d'épouse trahie, de l'abandon qu'elle avait enduré, de l'outrage d'avoir été vendue. Son maître la consolait de tout. Je reverrai donc la terre où je suis née : oh! qu'il est affreux de croire qu'on a dit à sa maison les dernières paroles! Mon fils ira donc jouer au soleil des Tuileries! Elle pleurait encore, mais pleurer c'est espérer; pleurer, c'est aimer, c'est croire qu'on triomphera des obstacles qui vous séparent de la félicité complète ; car il n'y a qu'un être qui ne pleure plus, qui ne sait plus d'où proviennent les larmes : le damné.

Quand Aymar avait à son tour reproché à la jeune femme sa résolution de périr, et la crédulité qui lui avait fait accueillir l'imposture de Wilfrid :

— Je ne le croyais peut-être pas, dit-elle. Il n'y avait que des moments. Je ne croyais plus à rien. J'étais si malheureuse ! Pardonnez-moi. Si vous saviez jusqu'à quelle absurdité s'est élevée mon innocence plutôt que de croire à un époux indigne de mon culte !

Mais un des jours suivants, le castellan rencontra Aymar dans une galerie déserte. Le prince était poussé à cette entrevue par le pouvoir des obsessions de sa maîtresse et sa propre curiosité : double et dévorante inquiétude.

Il hésita cependant. Il sembla chercher des mots. Il sentait si incohérentes les choses qu'il fallait dire, il s'embarrassait avec tant d'anxiété dans les préparations d'un entretien pareil, qu'il s'oublia enfin à l'aborder brutalement.

— Vous devez être bien mal satisfait de moi, colonel, dit-il, après l'important service que je vous dois. On vous traite ici avec l'apparente insouciance où on laisserait languir un étranger. Mais il fallait le temps des épreuves. Il convenait d'étudier votre caractère et de s'assurer de votre discrétion. Maintenant, service, faveurs, protection pour faire ici votre fortune ou retourner dans vos foyers ; réclamez tout de Muranoff.

— Je ne demande qu'un peu de repos, répondit Aymar, le temps de fermer quelques légères blessures et surtout de retrouver, s'il se peut, mes compagnons d'exil· Ma fortune est faite : j'ai une patrie et une famille ; il ne nous restera qu'à vous remercier, prince, de toute la loyauté de votre protection.

— Pourquoi voudriez-vous échapper à la reconnaissance.

-— Quel service vous ai-je donc rendu ?

— Est-ce pour faire naître ou augmenter ma confusion que vous m'obligeriez à le dire? Il y a en ce monde moins d'événements fortuits qu'on ne le suppose. Mon choix n'a pas été inopportun à tout ce que vous regardez peut-être comme une heureuse fortune : ni les exigences de l'amour que j'inspire à une autre à votre admission près de l'étrangère. De pareils hasards, colonel, on les fait naître quand on le veut résolument ; et la politique est ici au-dessus des galanteries passagères. En France, ma conduite semblerait inexplicable ; mais là où la grandeur et l'ambition élèvent davantage la pensée, nos moyens de parvenir s'ouvrent de larges chemins. Que désirez-vous pour récompense ?

Le Français le regarda sans répondre.

— Eh ! quoi ? connaîtriez-vous déjà et mépriseriez-vous assez maintenant l'objet d'une affection d'un jour pour vouloir renier tout rapport avec elle? Etes-vous informé que si elle fut trompée pour vous, elle fut consentante pour un autre? que cette porte qui vous fut ouverte un jour par une complaisance calculée, intéressée... Christiane l'a laissé franchir souvent à un autre pendant votre absence et la mienne?

— Vous avez menti, dit froidement Aymar.

— J'excuse, monsieur, l'exaltation de l'amour-propre humilié et l'incrédulité d'une âme qui serait, elle, incapable de trahison. Je ne veux remarquer en tout ceci que la spontanéité de votre aveu loyal. Laissons au temps à faire le reste.

— Christiane est la vertu même !

— Il est généreux de défendre sa conquête et ses compatriotes. Mais si la chaste princesse avait besoin d'un apologiste de plus, vous pourriez dès qu'il reviendra, adjurer le témoignage de Wilfrid.

— Il est trop loin celui-là, dit Aymar ranimé, pour élever sa voix d'imposteur !

— Il reviendra.

— Peut-être.

— A son défaut, dit Muranoff, le jeune Égidius consentirait aussi à dévoiler ses félicités passées. Mais votre front pâlit, monsieur Aymar ; vos genoux tremblent. Je vous laisse. Nous reprendrons une autre fois ce sujet. Bientôt vos sensibilités seront amorties et vos idées de juste ambition légitimement tournées vers l'avenir. Au revoir.

Aymar demeura accablé. Il ne crut pas d'abord à cette accusation, monstrueuse dans la bouche d'un époux, protecteur à tout prix de la femme qui porte son nom ; mais il se sentit dans l'âme glisser un poison amer. Là où il avait pensé qu'on lui disputerait une femme, il en trouvait pour ainsi dire l'offre méprisante et le don couvert d'ignominie. Il avait compté sur des adversaires : c'était l'ignoble complaisance qu'il rencontrait; l'insulte à l'idole au lieu des poignards tournés contre lui. Il s'indigna bien de tant de lâcheté incompréhensible ; il sentit bien des colères implacables à l'idée qu'on outrageait dans Christiane l'être faible, la Française, la rivale d'Arabelle et la captive abandonnée ; mais la parole de l'époux tombait foudroyante sur la conscience de l'amant comme la hache sur le front d'un condamné. Hélas! que nous avons de facultés pour la douleur, tandis que la félicité laisse à peine des traces fugitives ! L'état habituel de l'homme, c'est la souffrance. Le bonheur, le plaisir même sont des exceptions ; l'amertume d'un seul moment dure encore que déjà une suite de beaux jours est oubliée. Les Germains avaient coutume de frapper leurs enfants lorsque s'accomplissait devant eux une action pour laquelle on voulait dans l'avenir invoquer leur mémoire. Ils gravaient ainsi dans leurs jeunes têtes ou la honte d'une invasion, ou le supplice d'un criminel, ou la vente d'un héritage ; et ils se seraient défiés de la durée d'un doux souvenir.

Aymar était anéanti. Aussi, dans ses rapides espérances, le pauvre Sibérien délivré en était arrivé à la sécurité absurde. Il était fou, car il croyait au bonheur. Et Christiane ! elle se recueillait déjà dans le rêve d'une délivrance prochaine : elle écartait la moindre distraction à la perspective de son sort; elle repoussait jusqu'au sommeil comme un obstacle à sa joie ; elle s'en défendait comme d'un ennemi qui l'empêchait de penser à l'avenir. Christiane se reprochait

même de n'avoir pas assez prodigué de tendresses à celui qui dans ce moment osait peser les probabilités de son innocence. Elle avait raison : N'hésitons jamais à donner, à promettre même au delà de nos impuissantes facultés. Ne ressemblons pas au médecin qui torture aujourd'hui pour le bien incertain qui résultera d'une souffrance. Ne retenons dans notre âme aucun sentiment affectueux; ne faisons aucune économie d'amour. Rendons heureux l'objet aimé aujourd'hui sans prévoir demain : demain il sera mort, ou il n'aimera plus.

Aymar regretta d'avoir tué Wilfrid. Il eût donné la moitié de son sang pour ressusciter le cadavre. Il lui passa par l'esprit d'aller s'accuser d'un meurtre, de faire rechercher au fond des eaux les hideux restes du lieutenant pour les interroger et les confondre; et confondre aussi le prince, et attacher ensuite aux informes débris la personne vivante d'Egidius pour les replonger tous trois dans le gouffre du fossé féodal. Mais quelle force, quels secours, quels droits avait-il pour affronter tant d'infranchissables remparts? Pas même le chirurgien déjà vieux et l'enfant de Paris, ses plus habituels conseillers. Il ne lui restait que son propre courage, dont il ne pouvait enfin raisonnablement évaluer la puissance au delà de celle de dix compagnons. Il se rappela alors qu'il devait son récent bonheur au hasard, et qu'il était échappé à Christiane de dire, au moment de son apparition dans la tour : — *J'attendais...*

— Elle attendait ! — Qui attendait-elle? — Ce ne pouvait être moi! répétait-il avec désespoir.

Et puis ce nom d'Egidius, ce n'était pas la première fois qu'il frappait l'oreille d'Aymar, avec des soupçons. Celui qui le portait était l'un des admirateurs de Christiane : Aymar le savait. Il résolut d'avoir une explication avec ce jeune homme, et il se leva pour aller à lui.

— Votre agitation ressemble à du délire, dit tout à coup près de lui une voix caressante et douce. Quelle pourpre sur vos joues! quel feu dans vos yeux! Mon protégé me confiera-t-il ce qui peut si profondément l'émouvoir?

Cette voix, c'était la voix d'Arabelle. Arabelle savait tout; elle venait d'être instruite par le prince de l'indiscret emportement du Français, et elle accourait profiter de son émotion pour surprendre ce cœur où elle eût voulu pénétrer tout en-

tière. La mâle beauté d'Aymar, sa farouche insensibilité devant toute coquetterie avaient irrité les ambitions d'une femme qui voulait partout régner et séduire.

Aymar eût voulu, à cet aspect inattendu, à ce contre-temps, enfermer pour jamais dans son sein la voix humaine, et refuser sa paupière au jour.

— Je vous entends penser, reprit Arabelle. Ce qu'on vous a dit est peut-être un mensonge. Nous sommes si calomniées, nous autres êtres débiles et toujours esclaves! L'injustice contre nous est si facile et la vérité si rebelle!

Cette parole arriva à Aymar comme la première brise du printemps après nos rigoureux hivers. Elle lui parut douce autant que le fut un soir à votre oreille, vous en souvenez-vous? votre nom de jeune homme prononcé pour la première fois à voix basse par une coquette. Esprit flottant des faibles hommes! entendrons-nous toujours l'accent qui nous flatte mieux que l'avertissement sévère qui conseille la sagesse, c'est-à-dire la défiance? Quelle existence peut donc s'asseoir entre la crédulité et la foi? quel pacte peut donc intervenir entre la vérité et le mensonge? La sagesse crie à l'homme: « Connais! va jusqu'au fond de la douleur, il y a là un trésor à saisir : c'est le vrai. C'est dans le gouffre des mers que s'ensevelit la perle, descends la chercher; meurs ou guéris; point de lâches illusions; rapporte le trésor qui se cache, ou reste à jamais dans l'abîme. «

— Oh! plaintif jeune homme! dit Arabelle en se rapprochant d'Aymar. Puis, voulant prendre sa main que celui-ci retira involontairement : Enfant irrité, ajouta-t-elle, dont on a brisé l'idole, à qui l'on a retiré son jouet, ne saurait-on vous le rendre un jour? Pleurez, guerrier, cela console et mène aux belles actions. Vous avez bien raison d'être inconsolable! ces événements-là, mon ami, ne sont jamais arrivés qu'à vous. Faut-il donc pour un mécompte fermer à jamais son âme? outrager toutes les beautés de la terre pour se vouer à l'exclusive adoration d'un faux dieu?

Aymar se crut insensé en écoutant ces irrévérentes paroles de la femme sans cœur. Il avait passé de l'espérance à la honte d'être raillé; il hésitait dans son maintien, il balança sur la première démarche à faire; et un seul mot s'échappait entre ses lèvres pâles : — Égidius!

— Égidius? répéta lady Buccleugh : vous voulez l'inter-

roger peut-être? Il ne peut ni ne doit répondre. Le tuer serait la seule chose qui fût à peu près à votre discrétion. Mais qu'obtiendrez-vous de la mort? La mort. Tandis qu'il peut rester, à votre âge, la gloire et ses consolations. Ah! si j'avais votre confiance...

Aymar releva malgré lui la tête. L'astucieuse séductrice triompha de cet éclair de pouvoir ressaisi. Elle semblait jouer avec ce cœur de jeune homme comme le chat cruel et plein de grâce avec l'oiseau qu'il a surpris au bas de l'arbre où reposait hier son nid.

— Il faut nous garder, dit-elle, de divulguer les sentiments qui nous oppressent, monsieur, et les secrets qui nous appartiennent. Observez, attendez du temps quelques éclaircissements. Là vos amis peuvent vous servir, et même ceux que vous vous obstinez le plus à méconnaître. Si vous promettiez seulement quelques jours de prudence et de temporisation salutaires... on pourrait, Aymar, offrir, en attendant, une occupation à votre oisif courage.

— Comment? dit le jeune homme.

— Savez-vous, ajouta lady Buccleugh, en saisissant le bras de l'officier avec une énergie sérieuse, savez-vous ce qu'enferment nos souterrains : mines ténébreuses, odieux cercueils creusés pour ainsi dire sous vos pieds?

— Des esclaves, madame; des paysans abrutis sous le joug de vos seigneurs.

— Des Français! cria Arabelle.

— Que dites-vous?

— Des Français! qui n'attendent, pour échapper à la servitude et regagner leur pays, qu'un chef moins épris d'une femme infidèle.

— Madame!

— Ah! si j'avais rencontré sur cette terre déserte une âme que j'eusse été fière de comprendre, et qui m'eût rendu à son tour quelque hommage digne de moi! à quelles nobles entreprise cette imagination qui se déprave ici ne se fût-elle pas élevée!

— Des Français, dites-vous? mes propres compatriotes....

— ... Languissent sous vos pieds qui foulent nos gazons.

— Conduisez-moi à leur secours. Je jure de tout abjurer pour les servir.

— Et Muranoff! un favori du sort qui n'a pris que la peine

de naître ! A moi ce souverain sans génie ! un courtisan cruel, un tyran médiocre qui ne sait mettre que sa volonté à la place de la raison, et commander au lieu d'être supérieur. Un prince !

— Oh ! achevez : quels chemins peuvent conduire au secours des Français ?

— Et Christiane ! être de faiblesse, esclave étouffée avant de vivre sous les préjugés de sa naissance : une femme seulement ! Mais deux amis pleins de flamme et d'intelligence qui auraient grandi l'un pour l'autre et se seraient entendus afin d'accomplir le bien, n'est-ce pas vous, Aymar ? n'est-ce pas moi peut-être ? Une Anglaise comprend la patrie ; et je sens que je me fusse élevée à la hauteur de votre génie.

Aymar laissa échapper un mouvement d'étonnement, de répulsion, d'indignation ! et Arabelle le lut parfaitement dans ses regards. Mais, sans se décourager en des projets de plus d'une nature, elle reprit la gravité des paroles solennelles, et dit en s'éloignant sans attendre de réponse :

— Aujourd'hui : aujourd'hui même ; à midi, à l'heure des occupations, des distractions de tout le monde, en ce moment sans mystères où chacun dispose de ses loisirs sans avoir à en rendre compte à personne, trouvez-vous dans la forêt qui s'étend à votre gauche au-delà du lac de Loga. Arrêtez-vous près d'un carrefour appelé *le Tertre*, où sont peintes les armes du comté sur une barrière ; et là votre fermeté pourra être mise à l'épreuve.

Un seul événement au monde devait distraire le trouble d'Aymar, et offrir alors un moment de calme à son esprit, en attendant l'heure où il repousserait ou accepterait l'offre qui lui était faite. Cet événement, c'était une lettre de sa mère : et il trouva ce trésor sur sa table quand il alla s'enfermer pour réfléchir. C'était Arabelle qui avait fait déposer là ce papier ; il était arrivé sous le couvert du prince : la police russe était censée en avoir brisé le cachet ; mais intact ou non, Arabelle en avait pris lecture, et satisfaite apparemment de l'innocence du correspondant, elle avait permis à l'exilé de se rattacher à des souvenirs affectueux.

« Mon enfant, écrivait madame Beauval, où es-tu ? la guerre est tout à fait terminée en Pologne. Cette terre de victimes, le czar l'a décimée, dit-on ; la Sibérie et la France en ont reçu les débris : et je ne te vois point revenir ! Mes rêves

te suivent quelquefois dans des déserts, quelquefois je te vois mourant sur un champ de bataille. Ah! reviens nous rendre ta vie qui ne peut plus se dévouer à la gloire. J'ai interrogé sur ton compte notre ministre des affaires étrangères; il m'a dit qu'il eût été informé de ton sort, s'il t'était arrivé malheur, et que sans doute tu te reposais encore de tes fatigues dans quelque château hospitalier. Je t'écris au même lieu d'où ta dernière lettre est partie. Du reste, l'ordre règne toujours, répète Son *Excellence*. Vingt mille familles exilées lui semblent avoir laissé le pays le même qu'avant la guerre. Et cet homme a combattu autrefois avec les Polonais! Mais si tu savais mon fils, combien tout s'oublie, se dégrade ici et devient rapidement abject! Qu'importe le reste, pourvu que ces messieurs occupent les grands hôtels! Reviens te consacrer à moi puisque le succès fuit vos drapeaux. Vivez pour la famille, jeunes gens, s'il vous manque une patrie. Ah! pauvre génération de passage, hommes de transition nés entre l'abus des conquêtes et le fanatisme du repos honteux, dérobez-vous à la contagion dans le sein de vos mères. Vous n'êtes pas coupables de votre destinée : pour en être responsables, il faudrait avoir choisi l'époque de l'histoire où l'on voudrait placer son courage. Il vous reste à aimer et à rendre heureux les vôtres : accomplissez cette mission qui vient aussi de Dieu. Enfants à qui ce siècle aura refusé d'être hommes, que vos mères ne peuvent-elles vous replacer dans le berceau pour vous faire vivre au moins de sourires et de caresses!

» As-tu quelquefois obtenu des nouvelles de mademoiselle Christiane de Claremond? Car je ne sais plus quel nom elle porte à présent, la chère enfant, la pauvre princesse! M. Chalamel se félicite toujours de sa fortune. Il spécule sur les emprunts que font les rois par le moyen des juifs. Il est monté en grade dans sa légion. Moi, je n'ai que ta pensée pour vivre. »

A cette lettre était jointe une traite considérable au profit d'Aymar, mais elle était tirée sur un banquier de Kracovie; et bien que cette ville fût encore déclarée neutre et indépendante, il n'était pas sans danger pour un combattant échappé des plaines de Tobolsk de se présenter en personne pour réaliser cette valeur.

Aymar, partagé entre l'appel d'une mère et son amour

pour Christiane qui l'avait ramené, qui l'enchaînait en Lithuanie, et l'espoir d'être encore une fois utile à des Français, ne pouvait hésiter longtemps. Aussi, un peu avant l'heure prescrite, il était au rendez-vous de la forêt.

Une forêt de la Lithuanie ressemble peu aux grands bois qui couvrent notre sol de France. Chez nous la terre où croissent les plus hautes futaies est encore revêtue d'un tapis de verdure ; il y a des fleurs dans les clairières et çà et là d'odorants fraisiers. Le long des colonnes de nos chênes, le chèvre-feuille monte jusqu'au nid des oiseaux : tout est flexible, harmonieux, ondoyant, touché par le soleil : là-bas, tout est sombre et mort. Sous les ombrages silencieux, la terre n'est jonchée que des débris durs et jaunissants de la feuille du sapin, des fruits du mélèze. Nulle végétation printanière n'aborde le pied des pins rigides. La nuit règne sous les dômes, et de longues mousses, balancées au front des arbres chevelus les font ressembler à des vieillards éplorés.

Aymar remarqua autour de lui des tertres soulevés comme par le mouvement d'un volcan funeste, ou plutôt l'action d'avoir creusé là de récentes et gigantesques tombes. Il s'étonnait qu'une femme l'attendit en ce lieu ; et cependant il découvrit à peu de distance sous l'abri d'une roche, Arabelle qui paraissait soucieuse. L'aventureux étranger fut saisi, à cet aspect, d'un souvenir de ses lectures passées : il revit une de ces images que le talent sait graver plus profondément dans la mémoire que ne saurait faire l'existence réelle. C'était une médaille frappée par Châteaubriand : le Gaulois se crut en présence de Velléda.

L'Anglaise pourtant n'offrait de ressemblance que par la beauté et la fierté du maintien. Elle fit de la main au survenant ce signe d'impatient accueil dont les voyageurs ont remarqué l'habitude chez les femmes de Rome ou de Florence; et, détachant d'une branche élevée où il semblait dérobé à tous les yeux, un cor de chasse, elle pria Aymar d'en tirer quelques sons graves et prolongés.

Alors il vit sortir avec précaution de la terre un homme. Son front était sévère, sa figure presque masquée d'une teinte maladive et terreuse.

— Voilà notre guide, déclara en riant Arabelle : il ne s'agit plus que de descendre à deux mille six cents pieds sous terre.

La peur qu'elle sentait déjà et qu'elle espérait ainsi faire

partager à son protégé exagérait un peu le calcul de lady Buccleugh ; mais il était certain que le gouffre où elle était résolue de pénétrer à ses côté est celui du globe où l'homme a osé le plus avant pénétrer les entrailles de la terre. Là, il les déchire à plus de profondeur que pour chercher l'argent du Potose et les diamants de Golconde : et il n'en retire, hélas ! que cette substance utile, le sel, que les gouvernements vendent si cher au pauvre.

— Vous avez à choisir, starostine, dit le mineur armé, et désigné en secret par Muranoff pour accompagner ce voyage, vous avez à choisir entre deux façons de faire la route : ou suivre de palier en palier l'inclinaison de nos échelles, ou vous embarquer dans la nacelle suspendue que voilà. Elle descendra au moyen des poulies jusqu'au plus inférieur étage qui est occupé en partie par un lac.

— Es-tu chargé de m'effrayer ? dit en pâlissant Arabelle, Allume ta lampe sépulcrale, et qu'on me laisse entrer la première.

— Oui ! dit Aymar, le chemin le plus court.

Arabelle avança vers la béante ouverture où le premier moyen de descendre était pratiqué ; mais quand elle aperçut les ténèbres de l'abîme et la fragilité du support où il fallait se confier, elle se sentit saisie d'un vertige et ne put retenir un cri, comme si elle eût été au seuil de l'enfer.

— J'aime mieux, dit-elle, le péril où je n'ai qu'à me résigner sans agir, et la mort courageusement immobile : entrons dans la nacelle.

— Ah ! là dit le guide, il y a peu de risque de se heurter contre les parois du puits, quand même nos étourdis de conducteurs mèneraient trop vite la descente ; j'ai une rame de fer pour diriger la balançoire, prévenir les chocs et empêcher qu'elle ne se brise.

Aymar présenta à Arabelle une main qu'elle ne voulu plus quitter. L'homme souterrain s'assit à l'autre bout de son bateau porté par un câble. Il sembla un moment attendre un dernier pèlerin. Puis, à son défaut apparemment, il plaça une lourde pierre destinée à faire contre-poids. Il jeta un papier allumé dans le gouffre pour servir peut-être de signal, et après quelques minutes assez longues à compter, les voyageurs commencèrent à s'engloutir lentement au bruit monotone de la chanson du mineur :

« Ne nous oubliez pas, Jésus, parce que nous vivons plus loin du ciel que nos frères !

» Le mineur renonce à la clarté du bon Dieu pour nourrir ses enfants. Ses peines sont grandes et ses jours sont aveugles. Sa hache est sa femme, sa lampe son soleil, saint Antoine son patron. Le laboureur effleure la terre ; et nous, nous allons chercher notre vie dans les plus profondes veines de la mère commune. Le mineur est probe et croyant, mais la fatigue lui courbe les os avant l'âge, et le temps ne l'oublie jamais.

» Ne nous oubliez pas, Jésus, parce que nous vivons plus loin du ciel que nos frères.

» Il est pur le sel de la terre. C'est l'œuvre des anges. Il fait vivre l'homme et n'alimente point d'animaux vils : point le crapaud qui se gonfle, point la souris aux dents venimeuses, point le ver qui ronge les morts. Là-haut tout change : nuages, couleur des arbres, l'été, l'hiver, lumières, ténèbres ; ici toujours les mêmes choses. Ici le temps n'a point d'heures, ici point de saisons. Du fond de nos ateliers, nous ne découvrons qu'un pauvre coin du ciel, mais les étoiles y brillent pour nous seuls aussi bien le jour qu'à minuit... point d'ambition dans nos familles, point de grêle ni de tonnerre sur nos têtes ; ici l'air est sain, les âmes sont tranquilles. Mais si le gaz s'enflamme, si la poudre qui nous aide dans nos travaux ébranle la voûte du mineur...

» Ne nous oubliez pas, Jésus, parce que nous mourrons plus loin du ciel que nos frères ! »

L'embarcation, arrêtée quelques minutes au premier plan, laissa voir d'abord une chapelle avec ses colonnes, son autel, sa chaire, la statue d'un roi de Pologne, Auguste II, et jusqu'à deux enfants de chœur sculptés en sel transparent. Un torrent tombait à côté des voyageurs, et lorsque leurs yeux mesuraient l'ouverture des corridors creusés à droits et à gauche, ils apercevaient dans un prolongement sans limite les mineurs qui, portent leur lampe le long des murs étincelants et soutenus par leurs échelles élevées, ne ressemblaient qu'à des vers luisants. Ces demi-ténèbres rendaient plus vastes la hauteur et la profondeur des galeries et des salles dont quelques-unes avaient servi à donner des fêtes. Un luxe bizarre aussi était celui des chevaux employés là à faire mouvoir une roue et des pompes. Enfin on arriva

au lac. Douze cents hommes travaillaient le long de ses rives, et l'eau était si lourde et si noire dans ses quarante-deux pieds de profondeur, qu'un radeau avait peine à la sillonner. Mais les plus nouveaux et les plus sévèrement partagés des travailleurs ouvraient la terre plus bas encore. Aymar voulut y parvenir, car l'accent allemand avait presque seul frappé son oreille, et il soupçonnait que ses compatriotes occuperaient le dernier cercle de cet épouvantable enfer! Mais on dit qu'en réunissant la longueur des souterrains qui se croisent aux différents étages, ils n'ont pas moins de cent vingt lieues! Lorsqu'en effet Aymar arrivait à peine au plus profond des abîmes, il entendit distinctement prononcer des mots français, et dire d'un accent presque jovial : — Ah! ah! messieurs les curieux, vous voilà sous le lac!

Arabelle, effrayée d'un tel avertissement, leva les yeux comme pour vérifier l'assertion et s'assurer que la masse des flots n'allait pas s'épancher sur leurs têtes. Elle ne vit que d'énormes stalactites pendantes au plafond des voûtes; mais c'était déjà le produit des infiltrations secrètes.

Pour Aymar, à la première intonation de cette voix, il avait reconnu un ami : cœur dévoué, soldat sans souci, philosophe à son propre insu, et opposant un éternel, un infatigable courage aux plus rigoureuses phases de son sort : c'était lui.

— Mon pauvre Modeste! s'écria le colonel en serrant affectueusement la main de l'apprenti mineur.

— Tiens! dit l'enfant de Paris, ne voilà-t-il pas qu'il nous survient un sauveur comme à la fin des mélodrames? Quand j'ai vu jouer les *Mines de Pologne* à l'Ambigu-Comique, monsieur Aymar, je ne me doutais guère que j'aurais là quelque jour un rôle véritable.

L'ex-sous-officier de Krakus souriait encore; mais sa figure était hâve et souffrante. Ses mains saignaient sous l'effort trop constant de la lourde pioche.

Aymar la lui arracha comme pour le remplacer dans sa tâche et le soulager un moment.

— Ce n'est pas moi qu'il faut plaindre, reprit l'enfant, mais ce bon vieux, votre compagnon, qui n'a plus la force de saper les murs, et qu'ils feront succomber à traîner des fardeaux.

En disant ces paroles, il montrait au visiteur le docteur Berthomier qui, assis un moment sur l'un des bras de sa

brouette, levait les yeux vers le ciel absent, comme pour lui demander un terme à tant de maux.

— Arrivé ici avant moi? dit Aymar. O mon sauveur! Mes amis, ajouta-t-il en les réunissant, en les serrant tous deux contre lui, il n'est pas temps de se résigner encore à mourir. Il y a encore la lumière et la France! C'est un miracle qui m'a conduit jusqu'ici, et Dieu ne laissera pas sa miséricorde imparfaite.

Lady Buccleugh s'était éloignée dès qu'elle avait vu l'aventureux officier reconnaître des compatriotes : soit qu'elle voulût éviter par sa présence de mettre quelque obstacle aux moyens de s'entendre et de rompre l'esclavage, soit qu'elle craignît d'entrer trop directement ainsi dans un complot contre l'autorité du prince, soit qu'enfin elle se réservât de déjouer un jour toutes ces espérances.

— Mon sauveur! répétait Aymar essuyant la sueur qui ruisselait sur le front du vieillard, je vous sauverai à mon tour! mais n'accusez pas la Providence d'une rigueur exclusive : il y a bien des maux aussi à la surface de la terre, et qui sont éclairés par le soleil! Nous le fuirons ce pays deux fois maudit, docteur. Oublier est le seul paradis qui nous reste.

Pendant cet entretien, on entendait toujours le bruit sourd et lugubre de la pioche et de la sonde des ouvriers. On avait depuis le matin chargé plusieurs mines, et selon les précautions d'usage on éteignit toutes les lumières avant de les faire sauter. Aymar profita de cette obscurité plus complète pour se rapprocher encore, et toujours dirigé par Modeste, des autres Français. Il s'engagea à leur faire parvenir assez d'argent pour corrompre les gardes, et indiqua un rendez-vous dans un lieu désigné de la forêt, à un mois juste de distance. Ainsi des avis, des mots d'ordre furent donnés, reçus, échangés, pendant qu'Arabelle cherchait en vain son protecteur dans les ténèbres; et tout était convenu entre le libérateur et les captifs, quand l'explosion s'opéra. Elle fut précédée d'une clarté sinistre et comme infernale. Toutes les voûtes frissonnèrent. La détonation mate et terrible ne fut répétée par aucun écho; mais la vibration du sol, la réaction des masses ébranlées se firent plus longtemps sentir qu'à l'éruption des volcans. Cette fois l'immersion du lac était imminente.

Le guide n'avait presque jamais quitté Aymar depuis le moment de leur descente ; il l'observait et semblait régler ses pas sur les siens. Le Français l'eût remarqué dans un autre moment, mais au milieu des vives préoccupations qui lui faisaient battre le cœur d'espérance, à peine s'il avait vu le manche d'un stylet mal caché sous la blouse entr'ouverte de cet homme. Cet homme, tantôt pâlissant et tantôt frappé d'immobilité, paraissait manquer de résolution.

— Il faut partir enfin, dit Arabelle, de ce ton que donne l'assurance d'avoir rempli les vœux d'un nouvel ami et mérité sa gratitude.

— Non pas seuls ! répondit Aymar.

— Je vous promets pour demain la liberté des deux Français dont vous hésitez à vous séparer, mais encore faut-il l'agrément du possesseur de ce sombre royaume. Attendez demain, Aymar. Mieux vaut douceur que violence. Laissez-moi employer l'un de ces pouvoirs avant de tenter l'autre.

Elle congédia alors de la main les deux captifs par un signe si affectueux que le vieillard osa y croire, et que le Parisien n'osa railler. Aymar la saisit cette main ; il réprima la pensée enthousiaste de la porter à ses lèvres, mais il ne put se défendre de la presser avec reconnaissance. Et ce sentiment pur, interprété au gré des vœux d'Arabelle, colora d'un vif incarnat son front radieux. Si Aymar eût rencontré ces yeux-là, peut-être eût-il baissé les siens.

Lorsqu'on transmit au guide l'ordre de remonter, il hésita. Ce rustre était inexplicable. On eût dit qu'il luttait entre la peur et l'appât d'un salaire à gagner tout seul.

— Il est d'usage, dit-il, madame, que les voyageurs attendent pour sortir d'ici que d'autres voyageurs descendent. Il n'en coûte qu'un seul effort et les deux pesanteurs s'entr'aident. Arabelle, déjà arrivée au-dessous de l'ouverture d'où elle vit paraître et disparaître le jour presque en même temps, allait s'irriter et ordonner que tout obstacle cédât à sa volonté, quand il tomba à ses pieds un papier enflammé assez semblable à celui que le guide avait laissé choir lui-même au moment du premier départ.

— Nous sommes servis, dit le conducteur devenu docile ; embarquons-nous : voilà ce que j'attendais.

Arabelle reprit quelque sécurité durant la lente et graduelle ascension qui l'emportait. Non que les dangers fussent

moindres, car elle était toujours suspendue par un fil au dessus du gouffre; mais, au lieu d'aller au mystère, à l'inconnu, aux ténèbres, elle marchait vers la clarté. Mille illusions naissaient déjà devant elle. Le mystère, c'est tout le secret des terreurs de la mort, n'est-ce pas? Et si Dieu n'eût point entouré ce bienfait de doute et d'obscurité, n'eussiez-vous pas déjà été au devant de l'avenir? La romanesque étrangère admirait l'immuable silence qui régnait autour d'elle et les reflets des cristaux qui brillaient tour à tour en imitant la topaze ou les grenats, suivant qu'ils étaient frappés de la lueur des lampes; puis ces laborieux parias s'éclipsant comme des ombres, et surtout le front si noble de son compagnon, rayonnant parfois des éclairs du courage, et se voilant parfois aussi d'une mélancolie si profonde.

— Aymar! dit-elle, je vous devrai donc une émotion que je ne croyais pas réservé à la créature humaine : c'est la joie d'une résurrection. A qui consacrons-nous la vie nouvelle? car pour moi je me sens régénérée. J'ai rejeté loin de moi une partie de moi-même : les vulgaires ambitions. Je laisse au fond de ce tombeau des affections vieillies, j'ai dépouillé la première femme. Il ne flotte plus dans mon sang ni l'amour de l'or, ni des honneurs. Je n'ai qu'une passion : celle d'agir dans vos intérêts. Je me sens fatiguée de mon inutilité passée : je veux désormais servir vos projets et vous seconder dans la gloire. Si la gloire, ajouta-t-elle, doit vous occuper seule, ce sera l'unique rivale dont je promets de n'être pas jalouse.

On entendait au-dessus du bateau et sur la tête même des voyageurs si diversement émus, retentir le pieux refrain du cantique que le guide avait psalmodié en pénétrant dans la caverne.

— Ce sont là, dit le guide, des employés, des émissaires de notre maître qui ont des ordres à échanger avec moi dans le passage. Nous allons nous rencontrer à la moitié juste de la hauteur. Occupez, madame, le milieu de la nacelle. Courbez-vous, s'il vous plaît, et n'allez pas vous alarmer du moindre choc.

— Ne nous oubliez pas, Jésus, murmura la voix sinistre qui descendait, parce que nous allons mourir plus loin du ciel que nos frères!

Lady Buccleugh lève la tête, et à peine les deux nacelles,

en se croisant, arrivaient-elles à la même hauteur, s'éclairant l'une l'autre de leur torche rougeâtre, que, parmi les cinq hommes qui survenaient, la maîtresse du prince reconnut une face hideuse, et à elle trop familière : Alff, le Cosaque, l'exécuteur sanglant des œuvres de Muranoff.

Le guide d'Aymar voulut, pour s'arrêter, saisir au passage la balançoire opposée à la sienne. Il jeta un grappin à travers les câbles, à peu près comme fait le corsaire pour tenter l'abordage ; mais Arabelle a tout vu. Elle a, par l'intelligence acquise de la perversité du prince, compris qu'il avait ordonné un meurtre. Elle devine que le Français était destiné, ou à rester au fond de la terre sous le stylet de leur conducteur, ou, faute de cette réussite, à être frappé dans les airs, comme le milan l'est quelquefois par le vautour, puis précipité dans les mines. Sa mort passera pour l'effet d'une chute malheureuse.

Aymar, insouciant, tournait le dos à ce lâche péril. Arabelle, avec la hache du mineur, se mit en devoir de couper l'attache qui liait déjà les deux embarcations l'une à l'autre, Alff, averti qu'on allait le séparer de sa victime, eut l'audace de passer de son bateau dans l'autre. Il calcula que son poids allait réentraîner la barque ascendante et qu'il suivrait le condamné replongé dans les mines et incapable d'échapper désormais à deux bourreaux. Mais Arabelle était entre Aymar et l'assassin. Que ne peut la présence d'esprit d'une femme, terrifiée tout à l'heure par la seule action de son voyage, et armée maintenant de la puissance d'une passion qui grandissait dans son cœur. Arabelle, se sentant déjà redescendre, eut la pensée de faire rouler la pierre énorme dont le poids avait été estimé pour ne pas donner un trop rapide mouvement d'ascension à la nacelle. Elle la souleva en effet, et la précipita de ses mains délicates et tout à coup si fortes. La pesanteur du Cosaque remplaçant à peine la gravité du lest perdu, le bateau d'Aymar devait remonter ; et il remonta en effet si rapidement qu'il ramena à la fois à la lumière le Français et l'assassin troublé, indécis, immobile sous le regard d'Arabelle. Ce regard fut impérieux et fascinateur comme celui de l'hyène qui défend sa famille. Alff et le guide se sauvèrent en mettant le pied sur la terre sans oser de nouveau regarder les voyageurs.

Arabelle résolut de demander le soir même leurs têtes à

Muranoff : et les deux esclaves se promirent d'être plus heureux une autre fois.

XI

Aymar n'avait donc point soupçonné son danger. Il avait bien vu autour de lui des mouvements incohérents et rapides; mais les intérêts de son cœur étaient si vifs, que sa raison n'avait pu saisir ce que ses yeux avaient aperçu. Ne connaissez-vous pas ces moments de méditation abstraite, de rêves éveillés, de somnambulisme moral où les gestes et les actions d'autrui passent devant vous comme les images du sommeil? Et puis le courage et la loyauté seront toujours aveugles devant la perfidie. Le Français n'eut point l'idée d'un piége, l'amant trahi de Christiane ne supposa pas qu'il pût autour de lui rôder une autre menace du sort. Comme si le proverbe grec n'avertissait pas au contraire votre défiance une fois éveillée : « Heureux le malheur qui n'est pas accompagné d'un autre! » Mais l'intrépidité n'est pas en garde contre les traîtres, contre la fidélité le parjure. Si la profonde amitié ne se proteste jamais, c'est parce que la plus grande assurance qu'elle offre est d'ignorer qu'on puisse douter d'elle.

—Et vous nous oublierez, disait langoureusement Arabelle en regagnant le château, dès que vous aurez retrouvé votre France ingrate? Allez revoir une mère, car je suppose que c'est elle qui vous écrit; allez rendre une famille à ces bannis qui placent en vous leur confiance; mais revenez vers une contrée sérieuse où nos affections, à nous, sont invariables, Là-bas vous serez méconnu, peut-être calomnié; ici vos talents seraient entourés d'estime et d'honneurs. Ici vous seriez civilisateur et prophète. Adoptez la Pologne, et laissez-nous vous consoler des passagères rigueurs d'une première destinée.

L'horizon était pur, l'air embaumé. Au sortir d'une caverne, Aymar eût respiré avec joie les parfums du soir, s'il restait sur la terre une jouissance possible au cœur torturé de jalousie, à l'esprit fasciné d'amour. Hélas! il ne voyait pas même la pourpre du soleil mourant, il n'entendait pas les oiseaux qui, deux à deux, s'endormaient sous les charmilles;

il ne sentait pas sur son bras le bras d'Arabelle dont la pression s'approchait de son cœur. Il était loin toutefois de vouloir blesser cette dangereuse personne. Il se fût accusé plutôt d'ingratitude : car il comptait sur elle pour favoriser l'évasion promise, et peut-être avant tout pour arriver à la connaissance complète de la vérité touchant Christiane.

Il allait donc répondre avec courtoisie, quand lady Buccleugh abaissa vivement le bras de son compagnon sous l'effort du sien, et d'un regard oblique lui commanda le silence. Aymar, de plus en plus distrait, Aymar dont l'âme était bien loin, n'avait rien vu, rien entendu autour d'eux ; et la fille d'Ève savait déjà qu'un jaloux, se croyant caché à tous les regards, était à quelques pas devant elle.

D'où vient cette supériorité d'intuition accordée à votre sexe, madame, et pour quoi une telle subtilité d'organes départie exclusivement à vous et à une seule autre créature de Dieu! A l'une pour escorter, à l'autre pour éviter les pas de son maître? cette divination toute mystérieuse, pourquoi n'est-elle tombée en partage qu'à la coquetterie de la femme et à la fidélité de l'épagneul? Car pour nous, à peine si nous possédons une fois dans notre rapide jeunesse cette révélation de la présence. Aussi tu aimes à te souvenir encore, Nodier, qu'autrefois au travers d'une fête, au milieu d'une foule entassée au théâtre, tu te sentais tout à coup averti par un magnétisme inexpliqué, instinct de désirs, subite émotion d'une fibre sympathique, et que tu me disais en promenant autour de toi des regards avides et sûrs : — Elle est là !

Arabelle dirigea ses pas sans affectation vers une statue, ornement d'un quinconce, derrière laquelle le castellan retranché, le cou tendu et l'oreille ouverte, cherchait à saisir au passage quelques mots d'un entretien déjà changé. Elle manœuvra avec une lenteur si adroite ; elle tourna si stratégiquement la position, qu'elle se trouva face à face avec le jaloux honteux.

— Je vous cherchais, dit-elle.

— Au fond des souterrains dont vous sortez, madame ?

— Et pourquoi aurions-nous désespéré de vous rencontrer là, monseigneur ? nous y avons trouvé un de vos serviteurs affidés, un des pages que vous honorez le plus souvent de vos confidences : Alff.

Le prince baissa les yeux. Satisfaite de l'avantage de l'avoir fait pâlir, Arabelle quitta vite et cérémonieusement le bras d'Aymar pour s'enchaîner avec une familiarité caressante à celui du maître ; et elle dit vite encore, afin de calmer la fièvre de soupçons qui agitait déjà le cerveau de l'amant tartare :

— Le colonel va partir. J'ai senti pour vous la vanité de lui faire connaître une des singularités de ce palatinat. Il convient que les étrangers apprécient les ressources de notre Lithuanie, et que monsieur puisse attester à la famille de Claremond la prospérité de vos vastes domaines. Cette partie de plaisir, dont je vous avais parlé, Oswald, nous l'avons exécutée à l'improviste. En seriez-vous contrarié?

— Moi ! Pendant ce temps, murmura le prince, des envoyés de Varsovie investissaient le château et le soumettaient à leur visite pour y rechercher des Français.

— Je le savais, dit effrontément Arabelle. C'est pour cela même que nous avons disparu un moment afin de vous aider dans un généreux mensonge à éconduire des importuns. Et... ajouta-t-elle négligemment, que vous ont-ils appris de nouveau ?

— Que Wilfrid n'est point arrivé au but de son ambassade, madame. On soutient même qu'il n'est jamais parti. Sur cette disparition, ajouta-t-il en regardant fixement Aymar, il y a de singulières conjectures : elles vont s'éclaircir.

Et Muranoff alla s'enfermer avec lady Buccleugh. La conversation fut orageuse. Quelle volonté ne faut-il pas à une femme pour ne prêter sa patience aux efforts qui sont faits pour ressaisir son amour qu'afin d'obtenir pendant ce supplice quelque indirecte lumière sur l'objet récent de son idolâtrie ! Arabelle n'écoutait le prince que pour être informée sur Aymar. Elle disait à Aymar, par la pensée, pendant que le prince l'interrogeait : — Je le hais et le méprise de tout l'amour que j'ai pour toi !

Le lendemain, Arabelle rechercha de nouveau Aymar, mais cette fois elle avait au front un air de souci et de mystère qui ne déguisait point ses craintes. Et cependant elle commença l'entretien par des paroles de sécurité et de séduction. Ce qu'elle allait lui dire, elle l'avait depuis longtemps au fond du cœur ; mais cette pensée, elle était résolue la veille encore à la retenir, à la laisser mûrir quelque temps, de peur

de choquer au lieu de séduire. Enfin, excitée de plus en plus à vaincre, poussée par les obstacles mêmes et mille appréhensions inattendues, elle hasarda cette confidence :

— Quand je vous parlais du dessein de vous fixer ici, dit-elle, peut-être avez-vous taxé cette proposition de parole vaine, de capricieuse idée, de projet sans consistance? Écoutez-moi : voyez si je n'ai point souci de l'avenir, comme le pourrait faire une tête déjà accoutumée aux calculs et aux cheveux blancs. Muranoff est destiné à un commandement considérable, et il n'a pas auprès de lui un officier qui puisse couvrir de son savoir la nullité de son éducation militaire et sa vanité d'Altesse : vous et moi, nous gouvernerions le gouverneur.

— Servir les Russes ! dit Aymar ; déserteur de son pays, renégat de sa loi politique pour entrer sous une domesticité de prince !

— Jamais vous ne porteriez les armes contre la France. Le czar n'envie que la Perse et ne menace que la Turquie. Mais comment me faites-vous l'injure de supposer que je veuille placer au-dessous d'un seul homme celui que mon admiration élève au-dessus de tous ? Ici vous deviendriez notre égal. Le prince possède une jeune sœur ; j'ignore si l'on vous en a parlé, par la raison simple qu'elle est éloignée d'ici, placée au couvent de la Visitation à Wilna, et que l'ambition de son aîné, le dérangement de sa fortune, réservent, je crois, la pauvre fille à l'honneur d'être un jour chanoinesse ; mais nous pourrions faire rapporter cette loi d'exil. La novice n'a que dix ans. C'est une enfant, une poupée encore, que nos usages ne permettraient d'épouser que pour la replacer dans la sainte demeure en attendant sa nubilité. Ce sont donc trois années, au moins, qui seraient données ainsi à vos regrets, à vos libres courses en France, et à l'espérance pour vos amis de cultiver en paix votre affection. Que pensez-vous de ces projets ?

— Qu'ils sont graves, milady, dit doucement Aymar. Je suis touché de votre sollicitude ; mais, malgré ma déférence extrême pour la gracieuse ambassadrice, je demande le temps de réfléchir.

— Vous aimez toujours Christiane !

— J'espère que non, dit Aymar.

— Eh bien, il faut choisir aujourd'hui même entre la paix

et la guerre : les honneurs ou la persécution. Le temps a marché rapidement depuis hier ; on vous accuse et je veux vous sauver. Il faut, je vous le dis maintenant sous l'impérieuse loi de la nécessité, contracter alliance avec le prince. Vous êtes libre, vous êtes riche et vous le pouvez faire. Il y va de vos jours et de ma sécurité.

— Je ferais beaucoup pour assurer votre repos ou le défendre, madame ; car je vous devrai l'accomplissement du seul projet qui m'intéresse. Vous avez créé dans mon âme un but nouveau, un motif de vivre. Mais je protégerais nos jours, s'il le fallait, autrement que derrière un autel et à l'abri d'un serment imposé.

— Vous la reverrez, monsieur, cette beauté si pure ! Le prince est informé de votre récente et périlleuse visite. Vous la reverrez : nous le désirons. Votre égarement, votre vanité, peut-être, luttent encore contre l'aveu d'une honte et l'autorité de cette accusation, qui dut coûter bien cher à l'époux qui l'a portée ! Vous pourrez interroger encore une fois l'objet de votre aveuglement, et juger par vos yeux de la confiance qu'une telle femme mérite.

Aymar tressaillit d'espérance, puis d'émotions pénibles, de doutes, de combats contre lui-même. Il n'osa demander d'abord ni comment, ni dans quels délais, ni par quel moyen on le ferait parvenir jusqu'à la captive ; et lorsqu'il retrouva enfin assez de résolution pour élever la voix, lady Buccleugh avait disparu. Elle avait disparu, la colère dans les yeux et les lèvres contractées.

C'était une lettre, écrite simplement par Christiane à Muranoff pour réclamer sa liberté avec le droit de retourner en France, qui avait commencé la découverte de ces mystères. Des entretiens où l'un mettait tant de fourberie, d'avarice rusée, et l'autre tant de franchise innocente, avaient achevé d'éveiller des soupçons funestes.

Sur le sort de Wilfrid, on ne savait rien de positif encore, si ce n'est que des bijoux et une précieuse montre de fabrication russe ayant appartenu au lieutenant, venaient d'être entrevus dans les mains d'un juif de Witepsk. Personne, excepté Christiane, peut-être, n'aurait pu indiquer une trace de l'événement et aider à remonter à la source d'une pareille obscurité. Et encore avait-elle vu je ne sais quelles actions s'engager sous ses yeux sans en saisir la complète intelli-

gence, et comme on suit, dans les longues nuits de novembre, l'inexplicable absurdité du cauchemar. Une nuit, que restée appuyée sur sa fenêtre, car elle était privée depuis long-temps de tout repos à cause de la mortelle inquiétude de son avenir et de l'absence d'Aymar, dont elle n'entendait jamais parler, dans une de ses nuits de silence et de solitude, elle avait été, ou elle avait cru être témoin d'une apparition étrange.

A l'horizon, la forêt était alors plus enveloppée de brumes qu'à l'ordinaire, et à ses pieds dormaient ces eaux du fossé bordées de leurs roseaux, demi-couvertes des palmes du glayeul et des mille petites feuilles de la lentille des fontaines. Quand la lune perçait les nuages par intervalle, sa clarté glissait sans laisser saillir sur cette morne sur face d'autre objet qu'un point noir légèrement hors de l'eau, arrondi dans ses contours comme les flancs d'un brochet mort, ou le plumage flottant de la sarcelle que le chasseur n'a pu faire rapporter par son chien craintif. Cet objet, impossible à distinguer nettement, occupait involontairement les regards de Christiane, qui se rappelait avec anxiété les instants de cette autre nuit qui avait précédé le retour d'Aymar. Sans pouvoir en raisonner les causes, son attention était ramenée incessamment là avec une impression de curiosité poignante. Durant le jour, les hirondelles ne passaient qu'en criant sur cette partie du marécage, et le soir, les corbeaux décrivaient au-dessus de vastes cercles comme pour s'appeler et s'encourager les uns les autres. Quand trois heures sonnèrent à l'horloge de la forteresse, Christiane voulut s'éloigner. Depuis la paix, les sentinelles étaient retirées au lever du jour; et bien que la clarté de l'aube ne parût pas encore, Christiane avait vu relever le dernier factionnaire. Peu après, elle entendit un léger mouvement, un frôlement dans les herbes renversées : c'était l'étroit bateau qui vieillissait oublié sur le bord opposé, qui s'émut. Il s'avança avec précaution. Un seul homme le montait. Était-ce un pêcheur qui venait nuitamment s'emparer des tranquilles hôtes de ce vieil étang? ? Il ne portait ni nasse, ni flambeau. Ce nocturne aventurier aborda le point noir dont Christiane remarquait l'immobilité. Il se pencha sur l'eau, releva brusquement la tête comme si quelque émotion repoussait son courage; puis il attira à lui, sans peine, d'abord, et ensuite avec de pénibles efforts, un objet d'une

dimension inattendue. Christiane reconnut un manteau, puis des formes humaines, et ne put douter enfin que ce ne fut tout un cadavre. Toujours enchaînée à ce spectacle par une force de fascination, elle vit le pêcheur fouiller dans des habits en lambeaux. Une grande quantité de pièces d'or roula dans la barque, à faire frémir de joie et de crainte aussi le spoliateur. Elles brillaient à la lueur des étoiles. Puis, avec une indicible et croissante horreur qui rendait ses yeux fixes et glaçait sa voix, Christiane vit l'inconnu tirer un large et luisant couteau, appuyé le corps sur le bordage de la barque et séparer du poids, qu'il laissa retomber sous un boulet, quelque chose qu'il plia dans ses vêtements et emporta dans le même silence, dans le même mystère qui avaient accompagné la venue.

Le juif, détenteur des bijoux et de la montre russe, jeté en prison, Alff fut dénoncé pour le vendeur de ces dépouilles. Alff déclara d'abord qu'il les avait trouvées dans un bois ; une autre fois au bord des fossés du château. S'il n'avait rien déclaré, c'était dans l'appréhension qu'on ne le soupçonnât d'un meurtre. On chercha vainement dans ces eaux profondes, on ne découvrit rien que des ossements dispersés. Les poissons avaient rongé la chair. Les os pouvaient avoir appartenu à un ennemi tué dans un siége aussi bien qu'à un ami assassiné lâchement, ou même à quelque pacifique animal, tant était étrangère à tous les habitants de ce château perdu, la moindre science anatomique. Nulle tête n'avait été retrouvée. La mission donnée au Cosaque, et que nous avons vu échouer, n'était-elle pas une preuve à subir, une tâche imposée au bandit pour racheter l'indulgence de son maître? D'où provenaient les soupçons attachés si mystérieusement sur Aymar ?

Pendant ce temps, Égidius Ogenski languissait oublié et seul. Tantôt il allait en chassant, s'égarer au loin dans les neiges, tantôt il s'enfermait en un lieu retiré de la citadelle, et laissait dans une immobilité complète se succéder ses nuits et ses journées. Un jour, il voulait visiter la France, un autre, il craignait de franchir l'enceinte même qu'il habitait. Où irais-je? soupirait-il. Ici j'habite un tombeau, mais j'habite auprès d'elle. Le matin renaît pour tous deux. La cloche du soir nous parle de prière en même temps. Cet air qui l'a pressée dans son vol est tout chargé de mes vœux, il est le

confident de ma pensée et il les lui reportera peut-être. Oh! qui nommera le plus à plaindre entre celui qui perd le bonheur connu et celui qui aura passé sans être compris à côté du cœur dont la possession eût fait sa vie?

Egidius fut tout à coup appelé auprès du prince et comblé d'honneurs.

— Écoute, lui dit Muranoff : un être végète ici qui m'attendrit et m'importune. Il doit avoir plus d'empressement que moi-même à se voir affranchi : il faut lui rendre la liberté. Il faut lui proposer ton secours à mon insu, et comme si, loin de prêter les mains à sa délivrance, je désirais le priver éternellement de sa patrie.

— Je comprends mal, monseigneur...

— Il s'agit de la femme qui porte mon nom. Tu sais dans quels bizarres rapports d'autres affections me placent vis-à-vis d'elle; le rôle de geôlier me fatigue. Qu'elle s'éloigne; que sous tes auspices elle regagne la France. Je seconderai au lieu d'entraver ce moyen de recouvrer tous deux de meilleurs jours. Enlève-la mystérieusement. Cette affliction m'embarrasse, je ne veux retenir personne dans la tour du Nord. C'est une mode usée dans les romans anglais ; ces brutalités, je le répète, n'ont pour moi aucun profit.

— Je croyais, dit naïvement Egidius que sa surprise et son émotion avaient fait trembler à cette parole, qu'il était attaché pour vous, monseigneur, d'immenses avantages à cette alliance ?

— Erreur! la présence de la Française devient de moment en moment plus incompatible avec la sécurité d'Arabelle; et j'aime mieux la paix que la richesse, le bonheur présent, que les éventualités d'un très-équivoque avenir. Il faut me délivrer de cette femme : formez un complot contre moi-même. C'est l'époux qui se chargera de récompenser le ravisseur.

Le pâle officier crut pressentir un piége dans cette proposition si inattendue. Rien ne lui sembla vraisemblable dans la sincérité d'une telle mission ; mais pour échapper à l'inertie où s'engourdissait sa vie, revoir Christiane, approcher d'elle et l'entretenir un moment sans témoins, quels hasards n'eût-il pas affrontés ? Il arrêta sur le castellan un profond regard : celui-ci ne détourna point les yeux, et saisissant la main de son agent, plus troublé encore que docile : — J'ai compté sur ton dévouement, dit-il. Voilà une clef, voilà de

l'or : que la célérité du service rendu soit digne de la confiance qu'il suppose.

— Mais, monseigneur...

— Encore des hésitations? Et quand je ne dirais pas tout au porte-enseigne? quand la politique d'un chef garderait quelque réserve nécessaire, est-ce un motif pour balancer à le servir? Rendre une exilée à son pays, monsieur, et à sa famille, est-ce une action indigne de votre chevalerie? Est-ce une entreprise au-dessus de ton courage?

Egidius frémit du doute seul élevé sur sa résolution.

— Eh bien! propose-lui ton aide, ne néglige aucune instance pour la décider à te suivre. Il suffit à ma responsabilité que je ne puisse être soupçonné jamais d'avoir pris part à cet événement et d'en avoir eu la plus indirecte connaissance.

— J'irai, dit Égidius. Dès ce soir...

— Pas avant minuit, répéta Muranoff.

Et sous le prétexte d'une ronde, il conduisit l'officier au bout du mur du rempart qu'Aymar connaissait bien. — Soupçonnerait-on, dit-il, qu'il y ait là une ouverture? C'est une issue apparemment pratiquée quand on a bâti cette forteresse, soit pour favoriser la sortie des assiégés, soit pour quelque autre mystérieux projet. Ces deux larges pierres tournent sur leurs bases et livrent un passage qui, imperceptible au dehors, communique avec la tour par un escalier ménagé dans l'épaisseur des murs.

La nuit vint, et dès que la lune fut cachée, Arabelle chercha Aymar et lui proposa de réaliser sa promesse de lui faire revoir Christiane.

Le Français eut peine à retenir un cri de joie : puis il se sentit humilié de sa faiblesse, car le souvenir des accusations qu'il avait entendues le fit rougir, et il pensa à refuser. Mais pendant que sa volonté hésitait encore, sa marche involontaire s'attachait aux pas de son guide.

— Entrez, dit lady Buccleugh, lorsque, arrivée à la porte de l'appartement reculé, elle vit le Français tout à coup pâlir, puis prêter une inquiète oreille, et marquer enfin du geste un ardent désir d'absolu silence.

— Qui peut vous arrêter?

Aymar avait posé la main sur la poignée de cette porte, comme pour défendre de poursuivre l'entreprise. Au bout

d'un moment, il sembla résolu à faire tourner les gonds. Mais Arabelle à son tour s'y opposa.

— Écoutez !

— C'est la voix de Christiane. À qui peut-elle ainsi parler à cette heure?

— Écoutez !

— Noble cœur, disait la captive, était-ce de vous que je devais recevoir le plus éclatant témoignage de dévouement ? Comment ! le sacrifice de votre chère Pologne...

— Si je ne vous quittais pas, madame, répondait-on, que parleriez-vous de sacrifice ?

— J'aurais désiré sans doute partir. J'espérais bien être retirée de cet asile où mon honneur et ma conscience ne me permettent plus de demeurer ; mais...

— Vous connaissez donc un être qui ferait plus volontiers pour vous l'abandon de sa vie? qui consentirait à payer plus cher le bonheur de vous avoir délivrée ?

— Je ne m'appartiens plus, éluda Christiane, et c'est à moi d'attendre. Dieu, qui a disposé de mon sort, se lassera peut-être de me frapper par tant d'épreuves. Mais vous vivrez, vous, dans mon éternel souvenir.

— C'est Égidius ! prononça Aymar avec accablement. Puis, sans se souvenir d'Arabelle et sans avoir remarqué son maintien, il s'éloigna. Il descendit avec un profond sentiment de dégoût, et alla seul, sans projet, errer sur les bords de cet étang où il avait précipité Wilfrid. Qu'il eût voulu changer son sort pour celui de sa victime !

Arabelle ne devait pas tarder à venir aigrir le sanglant dépit d'Aymar et empoisonner sa blessure. Elle le chercha. Mais trop expérimentée pour le froisser dans son amour-propre et à l'amener peut-être par la contradiction du cœur de l'homme à défendre l'objet de sa propre rage si elle l'attaquait, elle ne chercha à l'attirer à elle que par des flatteries, et le souvenir du prix que le prince mettait à le compter dans sa famille.

— Notre jeune sœur arrive aujourd'hui, lui apprit-elle. Honorez, croyez-moi, la maison d'un prince en consentant à en faire partie. L'occasion est belle pour montrer que la fortune d'un homme tel que vous a d'éclatantes revanches à prendre !

Aymar renferma ses sentiments aussi bien que ses projets.

Il ne défendit point qu'on parlât pour lui à Muranoff, et cependant s'il n'avait pas promis de s'associer dans peu de jours à l'évasion de quelques frères d'armes, peut-être n'eût-il pas retardé d'une heure l'instant de s'éloigner. Il alla dans cette forêt où se creusait l'entrée des mines avec l'espoir de renouer ses intelligences, et hâter le jour du salut des travailleurs.

Là, abrité au pied d'un chêne, il tomba peu à peu dans une mélancolie noire. De tous les sentiments de l'homme, en est-il qui trouble sa raison et métamorphose aussi rapidement les objets, que la fièvre d'un esprit jaloux ? C'est le prisme décomposant la plus pure lumière, c'est la goutte de ciguë qui peut changer en poison les rayons du miel. Christiane ! cette fille d'une illustre maison, ce trésor de pureté, cette sainte résignée à mourir comme l'hermine, plutôt que de tacher sa robe d'innocence, il se la représenta fausse et parjure, il la voyait armée de piéges et de déceptions. Il blasphémait alors... et puis, pour revoir au-dessus des arbres le château qui la renfermait, il essuyait fréquemment ses yeux. Enfin il se jugeait bientôt lui-même objet d'une trahison, victime d'un ridicule, et son orgueil s'exaltant jusqu'à la fureur lui conseillait les plus étranges vengeances. La plus sûre était de se montrer insensible et déjà consolé par un autre avenir du renversement de cette affection si mobile.

Mais il vint à entendre au loin le bruit des cors et de confus appels qui se répondaient de presque tous les points de l'horizon. Un cheval aux hénissements sauvages, et tels que les poussent dans leurs steppes de ronces les ardents poneys de l'Ukraine, passa tout à coup à ses côtés. Il prit cette réalité pour une apparition, tant l'essor du coursier avait été rapide. Il lui sembla entrevoir une toute jeune et intrépide fée, avec un habit de religieuse et des ailes, emportée par cette monture, et qui, au lieu de s'effrayer de la vélocité surnaturelle de sa course, l'excitait encore par les sifflements d'une branche de coudrier. Ce fol écuyer rappela à Aymar les traditions de nos provinces, où des farfadets vêtus de rouge affectionnent la jument du pâturage, vont l'abreuver aux sources où croît le baume, et lui tressent dans la crinière des nœuds qui serviront d'étriers. Disparaissant à travers les crins vagabonds et les cris folâtres, ce fut comme une vision fantastique. Un ruisseau cependant se présentait

au milieu du sentier, et arrivé sur le talus, le coursier s'allongea en flèche ; mais au moment où lui et le cavalier passaient sur l'autre rive, la masse unie jusqu'alors se sépara en deux parts, et au-dessus de la tête de l'indompté serviteur vola, noir et blanc, un poids léger qui alla se poser sur la fougère. Les rires n'en furent pas interrompus,

Aymar s'approcha vivement, et il crut à une illusion nouvelle en trouvant sur l'herbe deux frêles personnages fraternellement renversés. L'un était un enfant de neuf à dix ans, petite fille riant encore dans sa robe de visitandine et tenant dans ses bras sa compagne ; l'autre qu'on eût pris pour sa sœur, impassible beauté aux couleurs immobiles, aux cheveux blonds mêlés, aux yeux un peu trop brillants et fixes, n'était que la poupée, inséparable amie que portait devant elle à cheval la propre sœur du prince de Muranoff.

Dès qu'Aymar s'élança pour relever son altesse :

— N'est-elle point blessée ? dit-elle ; n'a-t-elle perdu ni son bouquet, ni ses bas, ni son tablier ? Pauvre Casakina ! elle a eu bien peur, allez ! Sommes-nous loin du château ?

— Eh ! quoi, mon enfant, dit Aymar avec bonté, vous seriez ?...

— Lolenka : la sœur unique du prince. Ah ! cette maudite escorte, elle m'a fait périr d'ennui ! — J'ai bien faim aussi ! — Je viens pour me marier, savez-vous ? — Êtes-vous notre vassal, vous ? — Mon futur est beau, n'est-ce pas ? — Vous pourrez baiser ma main dès qu'elle aura reçu un anneau d'or. — Ah ! tenez, voilà mon cheval qui s'arrête ; mais nous ne voulons plus remonter dessus, n'est-ce pas, ma fille ? — Envoyez-nous donc deux esclaves pour nous porter.

— Je ferai tout seul cet office, dit le Français. Et il s'empara lestement de la princesse qu'il éleva à la hauteur de son cou, tandis qu'elle-même emportait Casakina par un geste pareil.

A les voir ainsi tous trois arriver dans les cours du château, Arabelle prit l'occasion de remarquer que cette rencontre ne pouvait être l'effet d'un simple hasard, et elle parla de sympathie, de prédestination.

— Comment ! dit Lolenka qui mettait assez de complaisance à rester dans les bras de l'officier, c'est celui-là qui serait mon mari ? Ah ! tant mieux. Il est un peu grand, mais il est gentil. Nous nous aimerons bien. Il a déjà été bon pour nous !

Et elle se préparait à lui faire embrasser Casakina, lorsqu'elle rencontra un coup d'œil sérieux de son frère qui déconcerta un peu sa confiance.

— Accomplirais-je ce singulier projet? me marierais-je loin de ma mère? puis-je me lier d'adoption à une patrie nouvelle? et pour des avantages que je méprise, des honneurs qui me font pitié, me séparer des souvenirs que je révère? Ce n'était pas à toutes ces questions qu'Aymar se répondait, mais seulement à celle-ci : — Christiane le saura-t-elle? Il était si impatient de lui porter ce coup, de lui apprendre à la fois qu'il n'était ni sa dupe, ni sa victime, qu'il ne se refusa point à être fiancé sur-le-champ, selon les usages de la Lithuanie, avant même que les actes et les consentements venus de France pussent donner un caractère authentique à cette alliance à lui suggérée. Il espéra rencontrer Christiane dans la chapelle où il était venu une fois pour elle braver la mort. Il pensa que son rang, son droit, lui commanderaient inévitablement de prendre part à cet acte si solennel. Mais il ne put supposer, quand il alla d'avance visiter l'autel à la lueur des flambeaux, qu'elle était là déjà obscurément réfugiée en une tribune. Tout était silencieux, morne et glacé dans cette enceinte.

Les sentiments étaient faux, de même, dans le cœur des autres personnages. C'était l'avarice et la crainte qui allaient faire agir Muranoff, une passion honteuse et ardente couvait dans le cœur d'Arabelle, et la vengeance animait Aymar. Seule, Lolenka était heureuse et sincère; et si ses préoccupations n'étaient pas précisément celles d'une épouse, du moins n'affectait-elle et ne dissimulait-elle aucune de ses impressions. Son humeur se mêlait naïvement de tristesse et de joie. Sa joie, c'était la satisfaction d'être belle : car elle portait une robe de drap d'or qui ne formait aucun pli, et sous laquelle elle s'avançait comme sous l'abri d'une cloche. Sa tête figurait l'anneau resplendissant; et puis un grand chasseur à plumes vertes et rouges venait à la suite, en portant respectueusement son missel. Sa tristesse, c'était l'absence de son amie, car on n'avait pas voulu consentir à ce que la discrète confidente pénétrât dans la chapelle. Et cependant la parure de ce témoin n'avait pas été moins soignée que celle de la princesse. Avec quelle attention surtout n'avait-elle pas fait attacher sur le front verni la moitié de sa cou-

ronne de fleurs d'oranger! Mais Aymar avait remarqué les yeux rouges, il avait vu les gentilles lèvres s'allonger; et, dans les plis d'une pelisse envoyée à la future épouse par une femme de chambre, il avait réuni les deux inséparables à l'autel.

— Oh! merci, cria la fiancée un peu trop haut. Elle en devait être aussi, n'est-ce pas? Nous aimerons notre mari de toute notre âme!

Mais la décisive raison qui allait faire céder Aymar aux sollicitations d'Arabelle, il faut la dire.

— Le projet des Français est découvert, lui avait annoncé l'Anglaise le matin : n'allez pas en accuser ma discrétion, mais la propre étourderie de vos compatriotes. Du reste, ne paraissez point vous inquiéter de l'événement; le prince n'a rien à vous refuser en un tel jour, et je lui donnerai l'idée de vous offrir lui-même leur liberté ce soir.

Au moment d'aborder le temple, Aymar fut arrêté sur le seuil par les gestes mystérieux d'un homme accablé par l'âge et dont tout l'extérieur était courbé.

— Un juif! dit le courtisan qui suivait. Il vous proposera sans doute quelque orfévrerie venue d'Angleterre,

— Et en ma qualité de prétendu, je ne saurais l'éconduire, répondit Aymar, qui sous ce déguisement avait déjà reconnu l'intrépide Modeste.

Il le suivit en effet à l'écart, averti qu'il était déjà du péril de la petite colonie française.

Et Christiane? Que faisait cependant Christiane? Ce n'était plus la femme indolente et timide comme au temps où son sort avait reposé plus en sa famille qu'en elle-même. Elle avait dans l'abandon retrouvé l'énergie et le vouloir. Pauvre plante trop soutenue par plus d'un tuteur, elle avait d'abord incliné la tête, puis appris enfin à porter le faix de sa propre existence. Calme et comme insensible avant que la vie ne l'eût blessée, elle s'était réveillée sous la douleur. Les angoisses qu'elle avait senties, l'amour qu'on lui avait pour ainsi dire imposé avaient métamorphosé ce caractère et transfiguré cette âme. A peine autrefois osait-elle dans la création tenir la place d'une victime, aujourd'hui elle réclamait pour deux une place au soleil.

Mais le pope, au casque d'or des Hébreux, aux habits semés de pierreries, chargé de la bénédiction nuptiale,

occupait déjà le milieu de l'autel. Muranoff prit lui-même la main de sa sœur pour la présenter à Aymar, et s'associer à la question qu'allait prononcer le prêtre. — Tout à l'heure quand on demandera : Prenez-vous le colonel Aymar pour époux, que répondras-tu?

— Oui : se pressa de dire Lolenka avec la candeur accoutumée de son sourire.

Mais l'époux manquait. Il était attendu à différents degrés d'impatience et peut-être de terreur. Un mouvement se fit tout à coup dans l'assemblée. Les têtes s'élevèrent; tout le monde pensa que le personnage qui s'avançait de la profondeur du sanctuaire était Aymar, et plusieurs même prononcèrent le nom du Français.

— Eh! non! dit Lolenka de sa voix claire et pure : c'est une dame. Elle est bien belle et bien pâle!

La démarche de la jeune femme était pénible; mais que son front était calme et noble!

— Christiane ici! murmura le prince. Que prétendez-vous faire?

— M'opposer, dit-elle, à ce mariage.

Un frisson parcourut l'assemblée.

— Eh! pourquoi, madame? demanda le saint ministre.

— Parce que le colonel Aymar est déjà l'époux d'une autre.

— D'où vient donc, interrompit Muranoff, qu'on a laissé cette femme folle descendre des appartements qu'elle habite?

— Elle! dit avec compassion Lolenka.

— Et qui, ajouta dédaigneusement le maître, atteste ce prétendu mariage?

— Moi, dit Christiane, qui suis sa femme.

— Oh! folle! soupira la fiancée.

Muranoff jouait la tranquillité, la compassion même; et ses lèvres étaient blanches. Sa main convulsive errait de sa poitrine déchirée à la poignée du sabre qui le quittait rarement.

— Vous savez mieux qu'un autre, prince, que vous n'êtes point mon mari. J'ai dû être livrée à un étranger : Dieu seul a pris soin de me donner à celui à qui il m'avait destinée.

Muranoff fit un signe aux soldats qui lui servaient d'escorte.

— Et vous, ministre du ciel, poursuit la jeune mère, au

lieu de prêter ici votre office à un sacrilége, prononcez mon divorce; autorisez mon départ. Je demande à l'instant même à descendre de mes honneurs de princesse pour devenir à jamais la compagne d'un proscrit.

Un affreux tumulte s'éleva dans la chapelle. Le pope éteignit les flambeaux.

En ce moment rentrait Aymar. Il n'entendit, et sans les comprendre, que les derniers accents de cette parole; et l'unique objet qui attira ses yeux fut la rapide image de Christiane. Il ne l'entrevit que d'un demi-coup d'œil, et comme s'efface dans les ténèbres d'un orage la blanche statue qu'était venu frapper l'éclair. Mais, ô pouvoir de la jalousie! il vit aussi, pour arrêter son involontaire élan vers elle, un bras mieux armé que par un épée nue. C'était le bras d'Égidius servant de soutien à la défaillante opprimée.

A cet aspect, il demeura immobile.

— Mon Dieu! criait en pleurant la petite fille, vous verrez que nous ne serons point mariés du tout! Ce sera la faute de la folle. Allons-nous-en nous déshabiller.

Les soldats de Muranoff formèrent à l'instant un cercle de fer et arrêtèrent Aymar.

— Un mot, dit le castellan, un mot, monsieur le colonel. Vous êtes prié de donner à ses amis des nouvelles du lieutenant Wilfrid.

A ce nom, irrité des souvenirs d'une rivalité déjà odieuse, et exaspéré par l'adversité présente de son sort et de celui des autres Français :

— Je l'ai tué, dit avec un froid orgueil l'amant de Christiane.

— Égidius! acheva le prince, reconduisez en paix les affligés. — Et vous, mon père, préparez cet homme à mourir. — Je vais envoyer Alff.

XII

— Eh bien! comte Ogenski?

— Quand il m'a vu entrer dans sa prison, madame : Venez-vous, m'a-t-il dit avec un accent provocateur, m'apporter

quelque pitié que je repousse? me proposer un secours dont je ne voudrais pas pour sauver ma vie, quand même la vie me serait chère? Retournez à celle qui vous envoie, et dites-lui que ma consolation de ne jamais revoir la France est que je serai dispensé de parler d'elle.

— Et vous comprenez de pareils sentiments?

— Je comprends peu l'ingratitude. Je sais seulement qu'il est, madame, des hommes qui donneraient pour un regard de vous leur part de l'autre monde. Et celui que vous aimez vous soupçonne!

— Arabelle!... laissa échapper la pauvre Christiane.

— Du reste, poursuivit Égidius, l'esprit du prisonnier me paraît troublé sur plusieurs points. Il ne sait rien de ce qui s'est passé hier dans la chapelle; il semblait désirer avidement l'apprendre, mais plus visiblement encore ne point vouloir le tenir de moi.

Madame, il faut quitter cette contrée. Je ne vous ai rien laissé ignorer des facilités qui vous sont offertes et...

— Il me soupçonne!

— Partez: dussiez-vous choisir un autre guide pour ce projet et repousser jusqu'au dévouement fraternel... qui vous serait acquis.

— Je voudrais, répondit Christiane, parler encore une fois au prince. Aplanissez-moi jusqu'à lui des chemins qu'on dit hérissés de gardes et d'espions.

— Le prince, madame, est mourant. L'ignoriez-vous? et depuis hier, presque au sortir de la chapelle, personne n'a pu approcher de son lit sanglant.

— Quels malheurs ignorais-je donc encore?

— On cherchait en tous lieux un esclave: Alff; et son maître, irrité d'une absence inexplicable, a voulu prendre part aux explorations qui se faisaient pour le retrouver. Il le soupçonnait dans une caverne de la forêt où quelques chasseurs portent quelquefois de l'eau-de-vie forte, entassent leurs provisions sauvages et s'enferment jusqu'à ce que les convives aient perdu tous la raison et presque l'apparence humaine. On n'y a trouvé que des ossements fraîchement dépouillés de leur chair, des cendres rouges et un commencement d'incendie qui gagnait déjà notre plus haute futaie de bouleaux. Mais en traversant le désert qui enveloppe cette retraite, un coup de carabine, qui semblait partir de la terre,

est venu frapper le prince. On ne sait encore à qui attribuer cette action : les uns disent à des Français menacés dans leur liberté ou jaloux de venger le colonel Aymar; les autres à la perfidie d'Arabelle, impatiente de régner ici en souveraine exclusive. D'autres enfin ont soupçonné Alff lui-même comme auteur ou du moins exécuteur du complot. Ce qui mêle à ces soupçons jusqu'au nom de lady Buccleugh, madame, c'est l'absence de cette étrangère. Elle n'a point reparu près de la victime depuis que le prince est en danger de succomber.

Christiane n'en écouta pas davantage, et, oubliant qu'elle demandait tout à l'heure un appui afin d'arriver jusqu'à Muranoff, elle s'élança pour s'y rendre seule, et n'eut besoin que de cette volonté ferme et de ce dévouement qui ne rencontre pas d'obstacle tant qu'il n'en sait point prévoir.

Quel tableau! L'appartement du maître était abandonné. Dans les convulsions de son mal et de sa colère, Muranoff avait tellement effrayé ses propres domestiques et repoussé leurs soins, qu'il était livré à un délaissement absolu. Tombé de son lit en désordre sur le parquet, il avait ensanglanté les rares fourrures et les meubles venus de Londres. Seul avec lui dans cette vaste chambre, un enfant se tenait ou plutôt se cachait dans un angle, n'osant remuer les yeux; et il était facile de voir que la difficulté de sortir le retenait là plus encore que le zèle. C'était Lolenka, impuissante à porter secours : et la présence de Christiane vint encore paralyser ses dernières forces.

— La folle! ne put-elle s'empêcher de dire en la voyant paraître.

La déplorable épouse s'acquitta de devoirs courageux. Sa présence rappela les serviteurs, les chirurgiens posèrent un premier appareil, et le castellan lui-même, abusé par les préventions de son esprit et le délire de sa fièvre, s'abandonna à des mains qu'il crut reconnaître pour celles d'Arabelle.

Mais il fallait pourvoir à la délivrance des Français. Christiane éprouvait à ce sujet une incessante anxiété; et, bien qu'elle eût pressenti qu'une puissance supérieure à celle de Muranoff, et capable de museler Alff, veillait sans doute à la conservation d'Aymar, elle ne pouvait, dans son émulation jalouse, différer aussi d'agir. Ce fut à Lolenka qu'elle résolut de confier cette difficile entreprise.

— Écoutez, enfant, lui dit-elle : savez-vous que l'officier français que vous attendiez à l'église est enfermé dans un cachot noir ?

— Lui ! mon mari ? et pourquoi cela ?

— Il ne sera jamais votre mari. On vous a trompée et je ne puis confirmer ce mensonge ; mais il faut le délivrer, car on veut sa perte, et c'est à vous seule, peut-être, qu'il peut devoir un pressant service.

Lolenka attribuait à l'état où elle supposait l'étrangère cette dénégation pour elle du titre de son époux au colonel ; mais elle resta persuadée qu'Aymar était réellement en péril, et elle fut touchée de pitié pour son sort.

— Que faire ? demanda-t-elle avec empressement.

— Vous emparer, parmi les doubles clés que voici rangées là et qui ouvrent toutes les portes de la citadelle, de celle où le mot PRISON est écrit. Tenez, c'est celle-là ; puis avoir, cette nuit même, le courage de vous en servir. Je ne puis, moi, quitter le prince, dont je suis l'unique secours pour celui qui rejette les miens. Le prisonnier n'aura pas, en vous voyant, la pensée de refuser la liberté et la vie. Allez.

— Faudra-t-il qu'il vienne vous parler ?

— Hélas ! c'est tout ce que je souhaiterais au monde ! Mais une heure, une minute de retard peut être fatale à son sort. Qu'il me croie coupable et soit sauvé ; qu'il parte avec ses erreurs, qu'il devienne libre et que je reste calomniée. Ne parlez de moi à personne. Le plus sage serait de vous borner à faire glisser, en rassemblant toutes vos forces, le pêne de la lourde serrure, et de laisser, en vous retirant, la porte entr'ouverte. Dieu fera le reste et vous bénira, ma mignonne. Les maris ne sauraient vous manquer.

— Oh ! celui-là ! dit la petite fille, c'est celui-là que je veux.

— Sauvez-le donc ! dit Christiane.

Ce hardi complot, essayé par de si frêles moyens, réussit. Modeste, échappé à toutes les surveillances, rôdait sans cesse et comme une âme en peine dans les plus obscurs corridors, afin d'épier un moyen d'être utile aux prisonniers. Il causa une vive frayeur à Lolenka ; mais elle la lui rendit quand les deux jeunes et dévoués agents se rencontrèrent d'abord dans les ténèbres. Puis Modeste, dès qu'il l'eut reconnue, vint heureusement à son secours pour faire tourner la clé couverte

de rouille. Elle céda aux deux petites mains posées l'une sur l'autre. Aymar ne dormait pas. La responsabilité qu'il avait prise du salut de ses compatriotes tenait son insomnie si attentive qu'il saisit le premier bruit libérateur; et Lolenka, surprise de sa propre action, tremblante de son propre courage, était à peine rentrée dans l'appartement où l'attendait Christiane, que des cris échangés, renvoyés par des sentinelles, apprirent aux deux timides conspiratrices que les remparts étaient franchis par leurs protégés. Le nombre des coups de feu, tirés en des directions diverses, indiqua aussi que les fugitifs étaient nombreux; enfin cette fusillade, prolongée au loin et à des intervalles de plus en plus longs, disait encore que le but des surveillants était manqué.

Aymar, en effet, partit. Plus heureux de la liberté d'autrui que de la sienne, il avait assez d'or et de résolution pour assurer la retraite; et muni de ce double passe-port, il ne pouvait manquer de gagner la France. Il partait croyant devoir la liberté à Arabelle. Derrière lui d'odieux soupçons contre Christiane l'excitaient à quitter la Pologne, et devant lui se dessinait déjà l'image chérie de sa mère qui l'appelait les bras ouverts.

Cette fuite fut à peine connue, que lady Buccleugh résolut de suivre l'objet de sa récente et folle idolâtrie. Il lui fallait s'attacher à ses pas ou mourir; car les passions d'une telle femme ne connaissent d'obstacle ni dans les peines, ni dans les crimes. Elles braveraient les distances , elles affronteraient l'échafaud. Mais ce que tout le monde ignorait encore, c'est qu'Arabelle était l'héritière de Muranoff. Celui-ci n'avait pu disposer de ses biens avant d'avoir contracté le mariage français destiné à restaurer sa fortune; mais, depuis les événements attachés à cette fatale alliance, désespérant de tirer jamais profit de l'héritage des Claremond, il avait aliéné les propres débris de son patrimoine. Vaincu par les captations de l'avide Anglaise, il avait simulé pour elle un acte de vente de ses châteaux, forêts, esclaves : lesquels, pour un prix qu'il était censé avoir reçu, devaient passer au prétendu acquéreur à sa mort. Enfin la révélation du fictif contrat devait tenir lieu d'un testament où Arabelle eût été déclarée légataire universelle. Personne, disons-nous, qu'une seule créature de lady Buccleugh n'était informé d'un acte si périlleux... car si demain il fallait

partir, l'Anglaise voudrait-elle s'éloigner les mains vides?

La nuit qui suivit l'évasion d'Aymar rendit enfin un peu de repos à l'esprit de Christiane. Le bruit s'était répandu dans le château que le castellan touchait à sa dernière heure ; et on l'avait encore une fois abandonné aux soins uniques de sa pieuse protectrice. Mais la crise, qui passait pour mortelle, prenait au contraire une issue heureuse, et il devenait probable que le sommeil, en se prolongeant, rendrait au blessé quelque force, et peut-être sa raison égarée depuis trente heures. Lolenka, toujours un peu effrayée d'avoir entendu parler de Christiane comme d'une personne en démence et qu'on avait fait reconduire à sa tour, s'était pourtant accoutumée à la voir. Elle se sentait plus d'attraction pour elle que pour tout autre habitant de ce sombre lieu. Elle voyait sa folie si douce ! Elle eût voulu se montrer pour l'étrangère aussi bonne qu'elle la surprenait pour les autres, son frère et les prisonniers. L'enfant avait pris émulation et confiance à voir quels services constants étaient rendus à un si terrible malade. Puis elle en était venue à rechercher à ses côtés une place, à suivre en tous lieux cette compagne, à en solliciter quelques-unes des caresses que la câlinerie d'une petite fille demande ordinairement à sa grande sœur. Dans cette nuit donc, ni l'une ni l'autre n'avait voulu regagner sa chambre éloignée, se déshabiller et se mettre au lit ; mais toutes deux sentaient leurs membres s'appesantir et leurs yeux se fermer. Le silence lointain et le recueillement intérieur qui les entouraient devenaient plus solennels à mesure que marchaient les heures. Ce grand appartement de prince était seulement éclairé par une lampe d'albâtre dont les rayons allaient mourir. L'odeur de l'ambre, si chère aux Russes, épaississait l'air que respiraient les deux femmes. Christiane, la tête demi-renversée sur le dossier d'un gothique fauteuil, laissait errer son regard tantôt sur les reflets capricieux du plafond, tantôt sur une panoplie, où les armes turques et les armes tartares formaient de bizarres contrastes. Puis, c'était là-bas une carte de la France lointaine, dont les contours familiers, la déchirure des mers si connue, occupaient mollement ses souvenirs. Comment, sans entendre le mugissement des grèves et respirer le parfum des genets retrouver la forme de cette Bretagne qui pose un pied si hardi dans l'Océan comme pour aller défier l'Angleterre? Que de doux

rêves à suivre pour l'exilée en côtoyant les roches de Noirmoutiers, les plages vendéennes! Voici les deux bouches fécondes de la Loire et de la Gironde. Voilà ce Roussillon, aimé du soleil, qui affecte une courbure empressée pour aller toucher l'Espagne, comme l'amoureux danseur avance le pied pour rencontrer plus tôt le pied de sa maîtresse. Enfin ce golfe de Marseille aux ondes bleues et aux franges d'argent, c'est lui qui, depuis Nice jusqu'à Narbonne, appelle le voyageur sur son rivage courbé en demi-cercle comme les bras ouverts d'un ami.

Christiane eût bien voulu changer la position où elle se sentait alanguir ; mais Lolenka, étendue sur le tapis blanc à fleurs écarlates, avait posé sa tête sur les pieds de sa nouvelle amie, et le sommeil l'avait surprise et saisie là, comme un souffle de décembre engourdit un jeune ruisseau. — Dors, lui disait dans sa pensée la future mère, et oublie que nous vivons, enfant. Puis l'immobilité l'envahissait à son tour : ses yeux errants se réfugiaient sous les blanches paupières aux cils noirs, et bientôt, pour tout bruit, la double haleine des deux sœurs hospitalières se mêla à des intervalles aussi égaux que les oscillations de la pendule.

Alors une femme entra. Elle marchait sur la pointe des pieds, et elle s'arrêta, échevelée et pâle, à quelque distance du lit où gisait Muranoff. Cette image appartenait-elle à la réalité, ou à quelque songe de Christiane ? La femme, après avoir contemplé tout autour d'elle avec une expression de menace, aborda le lit d'un pas impassible et comme un étranger qui s'attend à ne rencontrer là qu'un cadavre. Cependant elle fit le tour de cette couche somptueuse qu'elle semblait connaître, et ne s'approcha que par l'étroit passage laissé le long de la muraille. Elle eût pu échapper ainsi aux regards des témoins, si le sommeil en avait laissé là. Elle se baissa derrière le rideau, courbée en deux à la hauteur des oreillers et un bras étendu. Nul bruit ne vint à elle. Elle se baissa davantage : d'une main, elle rejeta brusquement derrière son oreille une touffe de ses cheveux, et de l'autre, fortement posée sur son propre sein, elle essaya d'en comprimer les battements. Nul bruit ne s'éleva encore. Alors ses yeux s'animèrent et s'agrandirent. Elle poussa avec précaution la soie sur sa tringle d'acier, mais non si doucement qu'un anneau ne vînt à gémir. A ce murmure, Muranoff ou-

vrit subitement les yeux. L'apparition recula... avec cette horreur précipitée que cause au voyageur la découverte du serpent sur lequel il va marcher. Le prince étendit la main et prononça faiblement un nom cher à sa mémoire. La femme fut comme obligée d'approcher vers lui sont front et de forcer ses lèvres à sourire. Puis, comme sous la puissance d'un élastique ressort, sa taille se redressa. Elle fit un pas en arrière pour aller chercher l'abri du rideau ; et là, les bras tordus sur la poitrine, elle maudit Dieu. Toute sa personne se recueillit dans une expression de désespoir et de perversité à faire frémir un assassin. La plus horrible surtout des émotions qui se succédèrent sur ce mobile visage fut un éclair de joie quand sa main retrouva, dans la mousseline croisée sur son sein, l'épaisseur d'un flacon qu'elle y avait cachée. Elle l'ouvrit.

Christiane, durant cette apparition, poursuivait ses rêves, si toutefois il est exact d'appeler rêves quelques-unes des perceptions envoyées d'en haut pour annoncer l'avenir, ou donner aux absents l'immédiate connaissance de quelque fait qui s'accomplit loin d'eux. Combien de fois, plus prompt que tous les télégraphes humains, le sentiment d'un malheur n'a-t-il pas traversé les mers pour aller se révéler à un fils avant que la cendre de son père ne fût refroidie ? qui ne se souvient d'avoir rencontré dans les moindres événements de l'existence vulgaire, des hasards attendus, des circonstances pressenties et qui éveillaient en nous plutôt un souvenir qu'un étonnement ? Telle figure que vous voyez pour la première fois vous est déjà familière : ce paysage où vous n'avez jamais voyagé, vous en connaissez les détours ; ces paroles qui vont vous être dites, vous les saviez d'avance et vous vous prépariez à les entendre. Tout cela vient d'un monde où vous avez déjà passé : c'est le monde des rêves. Vous vous souvenez, au lieu d'apprendre. Et il y a d'assez systématiques esprits, d'assez obstinés sceptiques pour ne voir en ces prévisions que les aveugles jeux du hasard, sans acception d'aucune vue de la Providence !

Christiane dans une église de Prague, sur une tombe où se lisait le nom de son aïeul, voyait pleurer un autre vieillard. Elle reconnut son oncle. Il l'appela de son doigt amaigri et lui fit signe de venir joindre ses prières aux siennes. Quand ce devoir fut rempli, il lui donna un papier et lui

dit : — Il est parti le premier, lui qui était le moins courbé par l'âge. Le roi a pleuré. Je vais le rejoindre avec bonheur. Je partirai le 27 février. Tous les titres de nos biens, réservés pour toi seule, sont déposés à Paris chez le notaire Daloz. Ma fille, vivez fidèle à votre prince et à votre Dieu.

Et Christiane devait, avant la nuit prochaine, recevoir effectivement une lettre de M. Daloz. Elle y était priée de faire connaître ses intentions d'héritière. Son grand-oncle était mort le 27 février.

Mais elle s'était réveillée frémissante, car elle avait cru voir encore le dernier des Claremond s'approcher d'elle et poser affetueusement une main sur son front pour la bénir. Cette main paralysa son cerveau ; elle crut avoir été touchée par la mort même, et elle se leva. La tête de Lolenka glissa alors sur la prochaine rosace du tapis et elle éleva les bras en souriant. On eût dit une pastourelle étendue sur les prés, tant étaient vives et variées les fleurs du beau tapis français, coloré à Aubusson dans les eaux de notre Creuse.

Quand Christiane, dans sa première sollicitude, jeta soudain les yeux vers le blessé, elle vit s'éloigner de lui une ombre. Plutôt qu'une retraite, c'était là une fuite, une disparition de fantôme : et derrière les pas rapides volaient les plis d'un voile blanc semblables aux dernières vapeurs qui composent une nuée d'orage; ou l'éblouissement qui marque le sillage d'un éclair. L'épouse effrayée approcha du prince. Elle fut frappée de l'intelligence rendue à son regard, puis de l'étonnement qu'il témoigna de la voir. Le cerveau reprenait ses fonctions, la fièvre cédait, la crise s'était donc achevée complète et favorable.

Mais Muranoff aussitôt d'un accent de voix tout ensemble menaçant et craintif.

— Que faites-vous là ? dit-il. Ai-je demandé vos secours? Ai-je besoin de votre assistance ? Il n'est pour moi qu'une providence seule, un seul ange consolateur et gardien, et celui-là ne m'a pas quitté depuis que je souffre. Il vient encore de verser le baume et le soulagement en moi. — Sortez ! Il va revenir. — Comme il a su tempérer ma soif ! A-t-on laissé là, pour l'apaiser encore ?...

Le malade se souleva en faisant cette question et reconnut avec joie qu'un second verre de son breuvage avait été coloré du même élixir dont il parlait avec reconnaissance. —

Je lui devrai la vie ajouta-t-il. On croirait boire la force et le nectar préparé pour les bienheureux.

Lolenka jeta un regard de curiosité et de convoitise sur cette liqueur : elle avait la transparence de l'émeraude.

— Lady... Buccleugh... osa demander Christiane, est donc venue ici ?

Et elle s'efforçait de cacher toute son émotion au milieu des soins qu'elle prenait de recouvrir les pieds du malade.

— Retirez-vous ! répéta Muranoff.

— Ne puis-je aider à vous servir ?

— Non ! votre présence me fait mal. Je me sentais, il y a un moment encore, nager dans le bien-être : le calme a déjà disparu. Je souffre. Il me semble que ma poitrine est en feu.

Au bruit d'un cristal déplacé sur le marbre, Christiane se retourna avec effroi et vit Lolenka en souriant porter le gobelet vert à ses lèvres. Elle le saisit, l'arracha à l'enfant et le jeta par une fenêtre ouverte.

— Pauvre amie ! pensa la visitandine friande, ne guérira-t-elle jamais de sa folie ?

— Sortez ! sortez donc ! reprit avec rage Muranoff : c'est vous qui me causez ces tortures. Mon sang bout, ma blessure se rouvre, les membres se tordent et l'estomac ce déchire. Je sens tous les supplices de l'enfer. Oh ! c'est dix fois mourir. Sortez !

Christiane, en effet, était sortie ; mais pour aller faire part de ses terreurs au chirurgien de la forteresse.

L'homme de l'art les confirma, et prépara en hâte un antidote puissant.

Le castellan se refusa à le prendre.

— Vous voulez m'empoisonner ! criait-il. Je ne veux de secours que de la main d'Arabelle.

Et il l'appela longtemps. Ce nom seul interrompait les menaces et les blasphèmes. Arabelle ne vint pas : la mort seule accourut. La mort seule put mettre un terme aux souffrances du misérable abusé. Il devait succomber ainsi pour avoir dépravé sa confiance et placé son absurde amour.

A peine ses yeux, qu'aucune main n'avait pu fermer, furent-ils devenus immobiles que deux esclaves se présentèrent pour ensevelir le favori du czar. Quelqu'un était pressé de dérober ses restes à tous les regards, et de faire dominer

dans ce château une volonté sans rivale. Lady Buccleuh n'attendit pas que la terre de Pologne se fût refermée sur son maître d'hier, elle partit. Mais elle avait laissé un dépositaire de ses droits chargé de les faire reconnaître. La roue de sa voiture effleura le cercueil, et déjà elle était emportée sur la route de France que le glas de la chapelle retentissait encore. L'agent chargé de ses intentions et de ses titres n'était autre qu'un certain Zabiello, parasite du mort et se disant son parent, lequel nous avons déjà rencontré dans le festin où s'inaugura l'arrivée de Christiane. Il avait depuis vendu son âme à l'or mal acquis de la courtisane. Il se présenta devant la veuve et lui signifia, en montrant les actes, qu'elle eût à sortir du château.

— Et Lolenka ? dit Christiane pour toute réponse à cette iniquité, pour toute sollicitude de l'avenir.

— Elle sera reconduite à Wilna, madame, et rendue au couvent qu'elle n'aurait jamais dû quitter.

Il est heureux, pensa la Française, qu'on n'ait pas disposé en faveur de cette enfant du moindre débris de fortune : elle eût été livrée comme épouse à un Zabiello.

— Oh mon Dieu ! Christiane ! pleurait la pauvre chanoinesse, dès qu'elle connut sa destinée, que vais-je devenir sans vous ? J'ai appris à t'aimer. Tu n'es qu'une étrangère, mais je te préfère à eux tous. Emmenez-moi, madame, j'aurai soin de vous. Ils ne vous ont peut-être pas dit, ou vous l'aurez oublié, que votre raison... eh bien ! je serai là, moi, si elle vient à vous manquer. Toi, tu ne m'aimes donc pas ? Vous avez peur que je vous importune. Je ne demanderai rien. Je n'emporterai avec moi ni mes joujoux ni mes parures.

— Ne regretteriez-vous pas demain votre patrie ? répondit Christiane en l'embrassant.

— Tu n'en sauras rien, dit-elle ; je ne pleurerai que quand tu dormiras.

La noble épouse, ainsi renvoyée sans suite ni asile, et n'ayant pour ressource que les diamants qu'un jour plus tard on lui eût enlevés sans doute, ne disait pas à son innocente amie toute l'incertitude de son propre avenir et l'embarras de sa situation présente. L'heure de la maternité approchait pour elle, et à quel seuil irait-elle frapper à Paris quand elle y arriverait calomniée.

—Retournez à Wilna, dit-elle, enfant; et laissez-moi d'abord chercher et trouver un refuge pour toutes deux.

L'enfant recommençait ses pleurs.

— Eh bien, que vos vœux soient donc entendus et vos larmes exaucées, termina Christiane : Je vous emmènerai. N'apprenez jamais à douter de deux choses : la bonté de Dieu, la fidélité d'une sœur.

Christiane voulut obtenir un jour de plus pour se préparer à un si pénible voyage et s'assurer que rien ne manquerait à sa pupille. Zabiello et deux de ses complices pénétrèrent au milieu de la nuit même dans l'appartement où veillait la veuve. A la lueur de quelques flambeaux épars elle rassemblait les plus indispensables ressources aux besoins et aux fatigues d'une route si longue.

— Partez, madame, avant le lever du jour, dit impérieusement Zabellio. Un carrosse est déjà préparé; et d'ici vous pouvez entendre les chevaux frapper la neige.

— Et Lolenka? dit encore Christiane.

— Partez. Votre intérêt le commande. On dit que mon maître est mort empoisonné... et vous n'avez point cessé de veiller auprès de sa couche!

La stupeur ôta la parole à Christiane. Elle pensa ensuite à répondre : — Est-ce lady Buccleugh qui me fait transmettre cette indulgence? Mais elle n'en eut pas la force. La menace lui parut redoutable : elle avait plus d'une existence à protéger.

Et d'ailleurs, pour trancher toute hésitation, les satellites se préparèrent à la porter, s'il le fallait, jusque dans les cours ténébreuses.

Afin de se ménager toutefois une dernière espérance d'accomplir sa promesse, elle demanda à adresser au moins du regard un dernier adieu à Lolenka dans son sommeil. Elle voulait, si elle ne devait rieu obtenir de plus, elle voulait qu'en ouvrant les yeux aux premières lueurs du lendemain, l'enfant trouvât sur son lit une chaîne d'or et de topazes dont elle avait aimé tant de fois à faire jouer les cercles autour du cou de sa compagne,

Mais quand on laissa, avec un ironique sourire, pénétrer Christiane dans cette chambre, elle n'aperçut qu'un lit désert. La sœur du prince avait été chassée la première.

XIII

Aymar fut, dans sa retraite, assailli de nombreux obstacles et de chagrins de cœur. Et pourtant il s'éloignait! Christiane n'était-elle pas la première femme et non pas la première chose qu'il aimât? Il savait déjà quels rapides dangers menaçaient les libertés de la France. Lui sera-t-il pardonné d'avoir préféré à tout la patrie, et à nous de n'en avoir fait qu'un homme, au lieu d'un héros de roman? Toutes les polices des États qu'il lui fallait traverser étaient hostiles aux défenseurs de la cause polonaise. Partout où un brave était soupçonné sous le déguisement le plus obscur, il devenait l'objet d'une inquisition inexorable. Le nombre de ses compatriotes, qu'il avait d'ailleurs sagement dispersés, avait, par le partage égal des deniers, réduit ses propres ressources à la solde exiguë du fantassin, à l'étape rigoureuse; et les journées à pied sont longues pour le solitaire qui rumine les amertumes de sa vie passée! Tantôt il lui fallait acheter un gîte onéreux, tantôt il était forcé à s'étayer d'une fable. Quand son hôte, désigné chaque soir par le hasard, lui adressait un geste, un coup d'œil interrogateur, il n'osait s'informer de leur signification secrète, de peur de découvrir qu'il était pris pour un contrebandier, ou pis encore : quelque ténébreux émissaire. Un soir qu'il approchait du but, mais qu'il avait été repoussé à coups de fusil par les douaniers de la ligne française, en cherchant, pour s'abriter durant la nuit un chêne neutre, un fossé inoffensif, et se souvenant de l'éloquente peinture du martyr mourant sans patrie entre la double borne de deux héritages, il entendit retentir à vingt pas de lui une voix fraîche et vibrante. Cette voix adressait au ciel une hymne, et les accents étaient polonais. Il s'avança et reconnut dans l'émigré, à qui l'approche de la France avait peut-être déjà rendu l'espoir et le courage, un de ces plus jeunes compagnons dans la retraite de Dembinski : c'était le poëte Zavisza. Il était destiné à se créer à Paris des amitiés parmi nos artistes et nos philosophes, à toucher la docte

main de Ballanche : hélas! et il devait ensuite, pour être retourné trop hâtivement vers sa chère Varsovie, rencontrer là un affreux supplice. Ce banni était assis indolemment sur la mousse, et l'accent de cette voix n'était pas sans grâce, bien qu'elle étonnât un peu les échos étrangers. Il chantait dans le mâle idiome des Slaves :

La Vistule au flot libre a ralenti son cours.
Quel fléau l'engourdit? L'hiver. Pour quelques jours,
Sous un réseau glacé, l'hiver la tient captive :
Le mouvement, la vie a déserté sa rive.
Le tyran qui triomphe a dit : — Fleuve insolent,
Toi qu'a rendu trop fier ton rivage sanglant,
Te voilà sous mon joug. Le passant te méprise,
Le dernier des Baskirs sous son coursier te brise.
Plus de cris insensés : sous mes liens couvert,
Silence et mort! Subis le sceptre de l'hiver.
Et sur son urne assis au front du mont Carpathe
Le fleuve a répondu : — Que ta furie éclate!
Ton pouvoir d'un moment ne peut m'atteindre au cœur.
De la voûte de marbre incessamment vainqueur,
Mon cours suit ses destins. Sous leur cuirasse épaisse
Mes flots vont à la mer. Que le soleil renaisse,
Et tu verras demain tes fragiles remparts
A son premier rayon crouler de toutes parts.
Les neiges dont ta main comble les précipices.
A mon vol plus hardi s'associeront propices.
Souffle, endurcit la terre, excite les autans :
Qui peut dans son retour enchaîner le printemps?
Il vient! au nord fangeux déjà l'hiver recule,
Et la Vistule encore restera la Vistule.

Les deux compagnons d'armes se reconnurent, et ils s'étaient à peine serré la main qu'une troisième personne parut devant eux. C'était un paysan avancé en âge et portant sur l'épaule un fagot de sapins : « un pauvre bûcheron tout couvert de ramée, » comme dit La Fontaine. Mais il conservait dans sa marche quelque chose de grave et de cadencé, décelant le soldat accoutumé à mesurer son pas symétrique ; il avait en effet un reste de bonnet de police, et dès qu'il fut en présence de Zavisza.

— Vous êtes du pays des braves, dit-il. Je comprends peu votre langue, mais je l'ai si souvent entendue que j'en connais la musique. Elle me remue le cœur. Avez-vous appêtit

d'un bon feu, d'une pauvre soupe aux choux, d'un matelas étendu près de l'âtre ? Venez. Paul aussi sera bien aise de vous voir. Nous avons fait la guerre dans votre pays, nous deux, et nous avions un ami dans les lanciers rouges. — Nous servions dans l'artillerie, nous autres. — Un brave ami celui-là ! Il se laissait appeler Casimir, et j'espère bien qu'il est en vie encore. Comme il s'est battu pour la France ! Venez. On ne vous demandera aucune feuille de route par la passe où je vous ferai filer ; et demain, quand il sera jour, vous vous trouverez avoir mangé la frontière. Ça dispense de bien des curiosités sur les malheureux voyageurs ! Moi, je sais qui vous êtes tous deux : Polonais, enfants d'un pays écrasé par les infâmes Russes : ça suffit. Approchez à l'ordre.

— Je ne suis pas son compatriote, dit modestement Aymar.

— Eh bien ! laissez-vous accueillir sous la protection polonaise. Si vous avez servi, vous devez savoir qu'il n'y a point d'affront.

Quand l'ancien artilleur apprit, par Zavisza, à quel Français il offrait aussi asile, ses brusques cordialités se tournèrent vers le volontaire parisien.

— Oh ! que vous êtes de braves jeunes gens ! disait-il. Mon frère Paul vous verra aussi avec plaisir ! Nous aussi, nous avons été volontaires dans notre temps. Nous avons aiguisé la pique dès 1792, et nous avons débuté sous le ci-devant marquis de Custine. Mais que diable ! il s'agissait pour lors de défendre nos champs, nos sœurs, nos mères. Nous étions sur ces frontières-ci plus intéressés que d'autres à nous débarrasser des Hanovriens, Kaiserlitzs et le reste. Mais vous, sans y être obligé, faire quatre cents lieues pour aller donner un coup de main à des frères. C'est joli ça, monsieur ! laissez-moi vous le dire en face.

L'ancien soldat laissa tomber à ses pieds son fagot, ôta son bonnet de police et découvrit sa tête toute blanche. S'il avait su qu'Aymar avait de ses mains rendu les derniers devoirs à son cher Casimir ; qu'il s'était fait dans l'armée son remplaçant ! Aymar évita d'apprendre au troupier que son vieil ami n'était plus.

Paul et Sébastien Massard étaient jumeaux. Ils avaient servi côte à côte ; leurs congés étaient de la même date ; et rentrés le même jour au pays, ils habitaient une seule maisonnette assise au versant méridional de la première des montagnes

d'Alsace. On disait qu'ils avaient aimé la même fille, Anna Mülberg, et qu'afin de ne pas la voir devenir un objet de désunion entre eux, ils l'avaient dotée à frais communs et fait épouser à Peter Drucken, le marchand forain. Leur sœur unique, qui demeurait à trois lieues de là, était économe à l'hospice de Saverne.

Aymar ne put fermer les yeux dans cette nuit de retour. Il était partagé entre deux émotions incohérentes : son corps se sentait avec joie rentré en France et son âme était restée en Lithuanie. Il eut le temps d'admirer à la clarté du sarment le calme de cette demeure si probe, l'ordre de l'indigence, le luxe de la propreté. Deux lits-de-camp tout pareils occupaient un enfoncement tapissé de batailles enluminées et décoré d'un buste fêlé du Premier Consul. Entre la muraille et l'effigie, la sœur avait glissé des branches de buis devenues jaunes et devant lesquelles Paul s'était contenté de dire, en les respectant, toutefois :

— C'est des lauriers qu'il faudrait là !

Une source échappée de la montagne était reçue à travers la muraille, au moyen d'un sureau dépouillé de sa moelle ; et fraîche en été, tiède en hiver, comme la plupart des eaux thermales épanchées dans cette contrée, elle passait à travers la maison sous quelques dalles, dont la plus longue se levait pour les usages du manoir d'ermite.

Parmi les images qui occupèrent l'insomnie d'Aymar, deux lithographies, dont le mérite d'exécution et de pensée formait contraste avec le reste de ce musée sans art, fixèrent son attention. C'étaient deux scènes des premières guerres de la république. Là était représenté, avec la supériorité d'éloquence que le crayon a si souvent sur la plume, tout le grotesque et le sublime dévouement de ces soldats enlevés la veille à la charrue.

Dans l'un des dessins on voyait, à l'abri d'une colline, la halte d'un bataillon dans un marais. Les fantassins ont de l'eau à mi-cuisse et leur préoccupation unique est de garantir les armes. Un représentant du peuple, résigné comme les autres, ceinturonné et empanaché au milieu du bain, les harangue sans exciter ni l'insubordination ni le rire :

« L'ennemi ne se doute pas que nous sommes-là. Il est sept heures, nous le surprendrons demain à quatre heures du matin ! »

Dans l'autre, des vétérans coiffés de lambeaux, moins couverts d'habits que de blessures, sans pain, sans souliers, et accablés de privations et de fatigue, laissent enfin tomber leur mousquet aux pieds du général.

« De quoi vous plaignez-vous ? répond celui-là. L'ennemi menaçait la France : vous vous élancez, il est foudroyé. Les peuples gémissaient dans l'esclavage : ils vous tendent les bras et vous les affranchissez du joug qui les opprime. Le drapeau tricolore couvre de ses plis les capitales conquises par vous, et vous murmurez... quand il n'est pas un mortel qui ne vous porte envie ! »

Et quand on pense, réfléchissait Aymar, que cette apparence de fanfaronnade n'était que la vérité ; que ces braves avaient fait tout cela comme on le leur dit, on se demande s'ils renaîtront un jour.

Mais pendant que l'amant de Christiane touchait là enfin au terme de l'une de ses peines, dans sa famille où son sort n'était pas soupçonné, on était diversement occupé de lui. Sa mère eût payé de son sang le moindre avis consolateur, et M. Chalamel affirmait gravement qu'il était indispensable qu'on fût renseigné enfin touchant le futur héritier d'une dot considérable.

Un matin, le digne bourgeois, électeur de plus en plus zélé et toujours garde national, entra dans la chambre de son *épouse*, et s'excusant de s'y présenter à huit heures sur la rigidité de ses devoirs qui l'appelaient avec son bataillon au poste de la place Vendôme, il la pria de l'écouter avec beaucoup d'attention. Il avait un air solennel et soucieux : ce maintien qui pronostique à la fois un malheur et une bêtise, tel enfin que le savent prendre les orgueilleux maladroits, depuis le général qui veut attribuer à la trahison la perte d'une bataille, jusqu'à l'enfant qui dira d'un précieux cristal : il s'est cassé tout seul. Pour déduire son cas, Chalamel s'était mis sur la plus rigoureuse tenue : il avait l'extérieur respectable et jusqu'à l'inflexion de voix patriarcale. C'était l'idéal de l'importance bourgeoise, le symbole complet de l'égoïsme de boutique, l'incarnation de l'ordre public. Sous le bonnet à poil passaient à peine quelques cheveux poudrés : du reste le ventre était correctement coupé sous le baudrier, comme un portemanteau par sa courroie ; et le capitaine Chalamel n'avait presque rien alors des habitudes un peu

relâchées du défenseur de comptoir. Il était ce jour-là très-militaire. Le *Journal de Paris* venait de lui apprendre que la chaleur et la hauteur de la rivière étaient moyennes ; on comptait douze degrés un quart au thermomètre de l'ingénieur Chevallier, température de vers à soie : et l'officier n'était ni sans col comme on le permet quelquefois au temps de la canicule, ni armé de chaussons de lisières par-dessus ses bottes, ainsi que manœuvrent quelques-uns de nos prudents Césars aux mauvais jours du verglas.

— Madame, commença-t-il avec dignité, je vais être receveur-général. Le gouvernement rend enfin justice à mon zèle et il veut le récompenser.

Il s'arrêta d'abord pour recevoir des félicitations ; mais la mère d'Aymar baissa seulement la tête afin de marquer qu'elle avait compris.

— Vous prenez, continua-t-il, bien peu de part à tout ce qui m'arrive ! Déjà, quand on m'a accordé le ruban de la Légion d'honneur, vous y avez été assez insensible...

— Pardonnez-moi, monsieur; cela m'a fait de la peine. Mais, ajouta-t-elle avec un triste sourire qui voulait faire pardonner l'ironie, c'était une disgrâce, il fallait bien s'y résigner. Chacun porte sa croix.

— Vous êtes malveillante et injuste.

J'aurai, madame, dans mon nouvel emploi, besoin d'un cautionnement considérable et de faire d'importantes avances. Il sera utile que vous passiez chez notre commun notaire, il est prévenu, afin de signer là un acte par lequel les fonds dotaux dont vous vous êtes toujours réservé le capital seront mis à ma disposition. Je puis les faire valoir désormais plus avantageusement que personne.

— Je n'en doute pas. Mais ces fonds ne m'appartiennent plus depuis la majorité de mon fils. Je lui en ai fait l'abandon ; et le portefeuille dont le dépôt vous fut autrefois confié en Espagne est devenu sa propriété. Vous ne l'ignorez pas : nous ne pouvons donc sans lui...

— Pardonnez-moi. Vous avez reçu une procuration de sa part, envoyée, il y a six mois, de je ne sais quel pays où il lui a plu d'aller promener ses caprices. Où est-il seulement à l'heure qu'il est?

— La question est dure, adressée à une mère! monsieur.

— Il ne nous donne plus signe de vie! Qui sait si au lieu

d'être son mandataire et le représentant de sa fortune, vous n'êtes pas même en ce moment-ci...

— Quoi?

— Son héritière.

— Ah! monsieur!

— Est-il possible que les lubies et les absences d'un garçon sans état fassent manquer ici des opérations superbes et les profits les plus clairs? Il n'a nul esprit de conduite, en vérité. Et quel intérêt a-t-il eu à faire ce pèlerinage de Pologne?

— L'intérêt de sa cause, monsieur, de sa foi politique : la défense du faible, l'amour de l'humanité. Il y a des hommes, je le sais, dont le but unique est de s'enrichir, dont le courage même serait un calcul; mais il est aussi...

— ... Des fous qui se mêlent de ce qui ne les regarde guère, et passent à attaquer les moulins un temps où ils pourraient grossir leurs rentes, sans mettre le pied hors de leurs pantoufles. Les Polonais? Eh! pardieu! et moi aussi j'ai pris part à leurs malheurs. On n'a pas donné cet hiver à leur profit un concert, un bal, un repas, que je n'aie contribué à la souscription. Mais avais-je à faire davantage? Est-ce notre faute, à nous, s'ils ont perdu les batailles! Je suis très-philanthrope, madame, et très-sensible; mais faut-il que je quitte ma maison pour les étrangers? Chacun chez soi, a très-bien dit M. Dupin. C'est comme les indigents : je ne suis pas obligé d'aller mendier pour eux peut-être? Les Polonais! mais de quoi se plaindraient-ils! On les a applaudis, on s'est intéressé à leurs succès, à leur nationalité; on a sympathisé avec leurs espérances : ne sont-ils pas contents?

— Ils auraient tort, dit la mère irritée de la prédiction sinistre contre son fils. C'est comme nos malheureux ouvriers; vous avez souscrit, dîné en leur faveur, et les misérables ont encore faim!

— Trêve d'ironie, ma femme : qu'Aymar revienne et tout lui sera encore pardonné. On le mènera dans le beau monde : nous le présenterons chez les banquiers, chez les notaires...

— Oui, dit madame Beauval, « gens comme il faut chez qui on dîne et qui n'escomptent qu'à dix et demi pour cent. » Monsieur, je connais mon fils : il aura peut-être peu de vocation pour cette société nouvelle. Il ne lui appartient guère de faire le gentilhomme; mais je m'accuse de lui avoir trans-

mis une qualité de sang et une disposition d'esprit à ne le rendre que juste envers les hommes du nouveau privilége. Nous les croyons, nous, d'assez mauvais cœur et d'assez mauvais goût. La classe moyenne, voyez-vous, devenue puissance, se fait chaque jour exclusive, intolérante. Elle est haïe d'abord par l'aristocratie dont elle a pris l'héritage, et ensuite par le peuple dont elle repousse les droits, dont elle écarte les capacités. Je vois qu'elle ne lui laisse ni place aux élections, par exemple, ni à l'enseignement. Votre bourgeoisie est étrangère aux nobles efforts; elle est gauche partout. A la tribune, elle s'embarrasse dans ses harangues, au Champ-de-Mars dans son épée. Elle a donné son nom dans les arts à des prédilections équivoques! On dit très-significativement en peinture : le goût bourgeois. En province, elle ne nomme guère ses députés que pour avoir un pont, un chemin, et jusqu'à des souliers achetés à Paris pour les femmes et les filles de ses principaux électeurs. Elle ne comprend que son endroit, jamais la patrie. La France n'est pour elle ni un objet de respect, ni un but d'honneur. La patrie commence à son champ ou à son comptoir, et finit à son pré ou à son usine. Elle n'est pas une idéale possession, un terrestre Olympe dont elle soigne et reflète la gloire, monsieur : c'est un terrier où elle se loge; c'est un fromage où elle se creuse un trou.

— C'est un peu, dit Chalamel, qui n'était si patient à écouter que parce qu'il avait besoin d'un portefeuille, c'est un peu avec cette morgue-là, madame, que M. Aymar s'est fait quelques ennemis dans notre société.

— Les ennemis honorent. Malheur au cœur sec qui n'a jamais fait d'ingrats, à l'esprit médiocre, au caractère de coton qui n'a pas un ennemi au soleil !

— Et pourquoi, dit Chalamel, s'est-il fait mal voir de notre ami Sénégal, qui avait une si belle dot à donner à sa fille?

— Parce que votre ami Sénégal, qui n'a pas même vu la révolution par une fenêtre donnant sur le derrière, s'est fait d'abord homme du lendemain, Jobard de la victoire, protecteur des blessés, et que, trois mois après, il traitait de misérables à tuer dans les rues ceux qui avaient mis à votre disposition, messieurs, devant toute l'Europe, la revanche possible de Waterloo.

— Les vainqueurs de la rue Fromanteau n'étaient pas en effet grand'chose !

— Qu'étaient donc les vaincus? dit madame Beauval, et ces intrigants qui depuis ont pipé le triomphe, sacrifiant tout à l'ignoble paix du foyer domestique? Un Sénégal! bon à patrouiller, homme qu'on regarde sans voir, destiné à périr d'indigestion dans un banquet patriotique, et qui, après avoir exploité la faim des travailleurs ses égaux, se fait souche d'aristocratie, épicier féodal, se pose adversaire de tout ce qui vit par le cœur et par la pensée.

— Mais ce pauvre Sénégal est précisément une des personnes que mon crédit de receveur général aidera des premières à relever, madame. C'est un honnête négociant, car il est ordinairement heureux. Il n'a eu que le tort de spéculer sur les bons espagnols. Mais se fier à des Cortès! à une assemblée du peuple!

— Si j'ai bonne mémoire, répondit la mère d'Aymar, qui autrefois avait habité Madrid, cet emprunt aurait eu du crédit, monsieur, tant que l'honnête Ferdinand resta occupé au château de Valençay à broder des jupons pour la Vierge et des drapeaux destinés à la fête de saint Napoléon, patron de son geôlier? Ce ne fut, je crois, qu'à la restauration de ce prince que les créanciers de l'avance faite pour le nourrir et pour parer aux frais de la guerre de l'indépendance désespèrent de recouvrer leurs fonds?

— C'est juste. Mais plus tard, et Ferdinand mort, l'établissement du gouvernement constitutionnel avait redonné de l'importance à ces valeurs... et nous avions pu les négocier... Elles viennent de tomber de nouveau.

— Pourquoi?

— Eh! que sais-je? parce qu'on parle... sourdement... de la rentrée possible de don Carlos, un prince légitime.

— Et tout est perdu? dit madame Beauval. Vous voulez que je plaigne la cupidité bourgeoise victime de l'improbité royale! Non, monsieur. Les gens qui se défient du désintéressement des pauvres et parlent sans cesse de la loi agraire, fantôme créé par les fripons pour faire peur aux sots, ont bien mérité de savoir une fois quelle différence il y a entre la parole d'un prince et la conduite d'un peuple. Je ne les plains nullement.

— Mais vous avez tort, madame! je suis peut-être de ces gens-là.

— Vous, monsieur ?

— Hélas! madame, il n'est plus temps de le dissimuler. Ce n'est pas de votre désintéressement d'ailleurs, de votre générosité, de votre grandeur d'âme que je puis concevoir la moindre défiance. J'ai éprouvé d'épouvantables revers ! Il est bien vrai que j'ai la promesse d'être fait receveur-général, et je me relèverai sans contredit; mais on ne donnerait pas un emploi lucratif à qui n'établirait point qu'il possède déjà une grande fortune; et sans vous donc, sans la disposition de la dot, je serais... absolument... ruiné.

— Cette dot est à Aymar, monsieur, je le répète. Mais je ne doute nullement qu'il ne s'empresse, à son tour, de disposer en votre faveur de presque tout ce que nous possédons.

— Ah! que de reconnaissance! — Mais où diable est-il, ce garçon-là ?

— Moins loin que vous ne le supposez peut-être. J'en ai reçu des lettres. Les promesses qu'il me donne sont encore vagues : vous savez si une mère ose éventer ses espérances; elle craint qu'une indiscrétion ne les profane, que sa confiance n'avertisse le sort de la trahir; mais enfin je me flatte que bientôt...

— Quel timbre portait sa dernière, s'il vous plaît?

— Un timbre de France.

— Combien coûtait-elle? car s'il n'est pas éloigné...

— Monsieur, écoutez.

— Elle sera...

— Paix! laissez-moi prêter l'oreille.

— ... Peu taxée.

— Entendez-vous? Une voiture entre dans cette cour.

— Oui, mais ce n'est qu'une citadine, ma chère amie. Voilà un homme étranger qui en sort. Comme il s'élance ! Le manteau qu'il porte a fait du service !

— C'est mon fils, monsieur.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûre !

— Ah! que ce serait à propos.

— Je l'ai reconnu là, dit-elle.

Et, la main sur son cœur, la défaillante Laurence retomba sur son fauteuil, là, près de la croisée solitaire où elle avait passé tant de jours à attendre.

XIV

Après les premiers moments écoulés dans l'ivresse maternelle, après les mille confidences touchant Christiane, confidences où le jaloux fut surpris, mais charmé de voir sa seule amie prendre la défense de la jeune femme et la protéger contre ses soupçons ; après les assurances données et les engagements pris de fournir, dès qu'il le faudrait, le cautionnement du futur receveur général, Aymar revint s'occuper de l'état présent de la France, objet si constant de ses sollicitudes. Il avait hâte d'interroger l'opinion. Il alla revoir ses anciens amis, car il se sentait, par l'effet du temps, préparé à l'indulgence, et il espérait bien confirmer cette expérience qui nous fait aimer nos compatriotes en raison du nombre des étrangers que nous avons connus.

Hélas! cette crédulité était une déception encore. Que de progrès n'avait pas fait ce pays quitté depuis moins de deux années, mais dans un sens rétrograde ! Égoïsme de citoyens et corruption gouvernementale : partout l'autorité nouvelle avait étendu sa propagande. Son but était l'argent, sa providence la police. Toute confiance dans l'avenir avait disparu, et à la place de l'estime que le peuple s'inspirait naguère à lui-même, il s'était glissé dans tous les esprits des suspicions dégradantes. L'abattement se lisait sur bien des visages ; et sur les lèvres du pouvoir, « la grimace d'une hypocrisie triomphante et ricaneuse. » Dans les rues, les poignées de main royales étaient remplacées par les coups de sabre, et la fraternité par les assommeurs. Un banquier sans idées nationales, homme d'argent et de colère, Périer, avait été le chef de ce dur cabinet, si humble devant l'étranger. Qu'avait-on fait d'un puissant moyen de gouverner, l'enthousiasme, par qui étaient désertés naguère les ateliers, les études, les comptoirs et les champs? Ce grand pays mourait étouffé sous une petite coterie. On trafiquait du peuple par protocoles ; et devant ces affranchis d'hier qui se laissaient insulter, Aymar était frappé de stupeur : cette stupeur qui attrista une fois

Macbeth devant les fantômes de Glamis. Aymar n'osait croire vivants tant de citoyens livrés à la dérision de l'Europe par un gouvernement né des révolutions, et il était tenté de dire aussi aux Français avec l'accent du doute superstitieux : — Existez-vous ?

S'il passait devant les tombeaux improvisés où dormaient ses frères au Louvre, tout était indifférent. A peine un fils, un ami venaient-ils furtivement et à l'insu de la foule déposer là une couronne ou une larme ; mais le pas de l'égoïste et le char de la fortune passaient sans souvenir et sans pudeur. — Ce cimetière, c'était la France.

Certes, notre voyageur n'avait point supposé retrouver de grandes choses en un pays qui n'avait su ni déchirer de honteux traités ni ressaisir les frontières du Rhin, garantie si nécessaire de la sécurité de l'Europe et de notre propre dignité. Qu'attendre d'une nation avilie depuis trente ans par ses gouvernements successifs ? amas d'hommes où végètent pêle-mêle trois générations de dupes diversement corrompues par l'Empire, la Restauration et vos cancres du lendemain de Juillet ? Ces trois siècles ont épuisé tous les parjures qui brisent les croyances. L'exemple des gouvernants devait finir par amener les gouvernés à croire qu'il n'y a d'utile que la fortune privée, d'essentiel intérêt que le profit individuel. A force de calquer ses mœurs sur le pouvoir qu'il subissait, le misérable troupeau qui avait eu un sabre au côté sous Napoléon, un cierge à la main devant Charles X, devait maintenant cacher sous la mamelle gauche un coffre au lieu de cœur. Mais Aymar ne supposait pas toutefois son pays tombé si bas.

Son pays ! son idole, son premier amour ! Cet objet de ses dévouements jusqu'à la mort, il le comparait, dans son humeur d'artiste, à l'image inverse qu'offrit la statue de Pygmalion. Sa Galatée à lui, si animée à force de vœux, si brillante d'espoir et d'avenir tant qu'aucun roi ne siégeait aux Tuileries, elle était devenue statue. De moment en moment la voilà qui s'immobilise, et le marbre lui monte au cœur. La vie restait à peine dans son cerveau mercantile. Naguère, à défaut de vertu, nous avions l'instinct militaire, le désintéressement et le courage ; depuis 1830 tout était détrôné par l'ignoble idolâtrie des intérêts matériels.

Au moins dans l'intervalle, on aura bien, supposait-il,

livré quelques portions de récompense aux vainqueurs si désintéressés. L'impudeur de quelques lois anciennes n'aura pu manquer de fléchir devant cette révolution si clémente aux oppresseurs.

Ainsi la liberté des enseignements sera assurée, on aura aboli ce joug et ces rétributions universitaires qui empêchaient de profiter de l'instruction ceux qui en ressentaient le plus ardent besoin.

On aura modifié l'impôt qui frappait spécialement la boisson du pauvre et n'était légère que pour les vins du riche.

On aura affranchi le sel, si nécessaire à l'agriculture et à l'alimentation des indigents, d'une taxe de dix mille pour cent qu'il subissait depuis tant de longues années royales.

On aura supprimé le droit sur les portes et fenêtres qui vendait l'air et la lumière à l'ouvrier.

On aura fermé le tripot de la Bourse, proscrit l'agiotage, ouvert au crédit des débouchés moins immoraux.

On aura déclaré incompatibles les fonctions salariées et les devoirs législatifs.

On aura garanti la liberté individuelle des mauvais vouloirs d'un commissaire de police ou d'un paltoquet de substitut, lesquels pouvaient emprisonner sans réparation aucune, en cas d'erreur ou d'innocence.

On aura délivré la presse de l'odieuse confiscation sous le nom de saisie, et affranchi du timbre insolent et avare l'intelligence humaine.

On aura restitué aux membres de la cité l'imprescriptible droit de s'associer et de se réunir.

Enfin, on aura reconnu que tout Français, âgé de vingt et un ans, est électeur et éligible.

Point ! Aucune de ces justices n'avait été tentée. Tous les droits, tous les programmes restaient trahis. L'autorité, issue du peuple, suivait la route des rois chassés. On gouvernait par la rue de Jérusalem et le boulevard des Capucines : l'intimidation et la fraude. Espions des rues, espions de palais, mouchards en longues redingotes ou en habits habillés, envoyés crottés ou musqués : c'étaient les errements légitimes, toujours la même moralité. On osait préconiser la délation à la tribune. — « Faisons servir, disait un législateur de Béziers, la cupidité au bien public ; la légalité nous tue. » Tout allait encore au seul riche : l'aristocratie de billon s'essouf-

flait à remplacer l'aristocratie de naissance. Rien n'était acquis au travail, rien à l'honneur, rien au talent. Dans ce pays où, pour confier votre fortune et votre réputation à un avocat, vous ne lui demandez guère s'il est riche, mais habile ; la vie de votre enfant à un médecin, combien il a de rentes, mais s'il est éclairé, on ne pouvait encore remettre à personne qu'à un propriétaire, solliciteur-né, ou à un salarié du pouvoir, le soin de discuter l'économie des deniers du pauvre. Combien possédez-vous d'écus ? C'était toujours là la question qui précédait ou plutôt remplaçait les autres. C'était toujours même monopole, grosseur du sac, affaire de métal. Jean-Jacques n'eût pas plus été membre de la cité après la révolution populaire que sous le ministère d'un Polignac. Au plus gros détenteur d'espèces, fût-il un crétin, les priviléges intellectuels : le collége électoral : la tribune, le droit de la pensée acquis par un cautionnement. Ainsi le banqueroutier demeuré riche, le prévaricateur absous, l'assassin blanchi, l'héritier stupide d'un homme de mérite, l'accapareur décoré, le négrier retiré du commerçe, tout ce qui avait la vertu unique : l'argent, gardait ses droits à exclusion des parias pourvus de probité et de lumières seulement. On administrait pour ceux qui digèrent, au profit de ces hommes de loisir, classe repue que Guizot appelle le pays légal ; convives qui demandent la paix à l'ouvrier sans travail avec le respectable sentiment qui fait précisément désirer la même chose au chien possesseur d'un os, au corbeau maître de sa charogne. Cette classe, dite moyenne, et si exclusivement couvée sous les prédilections doctrinaires, était celle qui déjà avait fait hausser les rentes en 1813, à l'entrée des Russes à Paris, et qui devait, le 9 mai 1837, les faire baisser devant une amnistie. Afin d'humilier l'habit du soldat, on l'avait fait porter spécialement à des boutiquiers. L'esprit militaire de la garde nationale consistait à demander la paix. On entendait des héros sous le colback à poil d'ours et le glaive au flanc implorer le *statu quo*, utile à l'étranger. Ces casaniers, gens de tranquillité frénétique et de modération écumante, poussaient quelquefois l'amour de l'ordre jusqu'à l'assassinat.

Mais une vérité, pénible à démêler d'abord, était que le gouvernement avait moins de propension encore à l'oubli d'un passé illustre et de toute dignité nationale que la tourbe

inintelligente n'était portée vers le système qui lui laisserait gagner de l'or et cultiver les instincts sordides. Ces intérêts-là bouillonnaient tous à la surface. Tout était devenu supputation, bourse, agiot, calcul. Un ministre avait défini la prévarication : « l'art de grouper les chiffres. » L'avenir inassuré, le passé glorieux, qu'étaient-ils devant le présent tout matériel? On eût dit des pères sans famille et des enfants sans pères. L'armée, étrangère encore à toute émulation ; une magistrature éreintée de serments faux, de palinodies honteuses, et telle, qu'un des rhabilleurs de la Charte l'avait maintenue en 1830 pour l'honneur de la morale ; une administration recrutée en elle-même, c'est-à-dire parmi les valets de toutes les tyrannies fourbues ; les arts distraits de la cause philosophique, ou vendus à des pensions liquidées sur le produit des jeux : voilà ce qui se présenta à Aymar. — Oh ! disait-il, si quelque mâle talent osait tracer le portrait de ce peuple tel qu'il est devenu en deux ans, sous l'influence de l'avarice, et changé par la peur, et défiguré et vieilli par les reflets du juste-milieu... ce peuple reculerait devant sa propre image ! Que répondrait, mon Dieu ! l'année où nous voilà à l'année 1789, si l'énergique millésime disait à ce temps où nous sommes : — Montrez-moi les enfants de nos pères. Était-ce pour ces calculs de Pharisiens, pour cette adoration de l'or que j'avais levé le front et prodigué le sang ? Cette semence-là ne devait-elle faire germer ici que la servitude et récolter la honte à l'étranger ? Qu'avez-vous fait de la France, ô troupeau de marchands peureux, synagogue de juifs, tribu de Carthaginois ? Êtes-vous bien la descendance des hommes de fer et de raison qui ont accompli la première phase révolutionnaire ? Êtes-vous la postérité de Bailly et de Mirabeau, vous, pauvres couards qui croyez fléchir l'Autrichien, vous sauver du knout et conserver longtemps une paix demandée à genoux ? Voyez donc ces Carthaginois dont nous parlions ! Ils furent, comme vous le devenez, une nation *industrielle ;* ils étaient voués au négoce, au bien-être ; ils louaient des soldats pour se défendre : comment ont-ils fini ? Les monuments de leur capitale appartiennent aux couleuvres, la mémoire de leurs annales aux pédants, leur bravoure est un problème, leur foi s'appelle punique !

L'homme des illusions courageuses ne pouvait plus se dis-

simuler quelle plaie corrodait toute vertu en France : l'unique soif de l'argent. Il se souvint de la description d'une maladie observée au temps du Bas-Empire, où les viscères de l'abdomen se gonflaient si démesurément qu'ils finissaient par étouffer le cœur. Les anciens ne manquèrent jamais de signaler ces infirmités viles. « Celui-là, dit Cicéron, qui fait consister le souverain bien dans ce qui est utile, et non dans ce qui est beau et élevé, ne pourra être longtemps ni juste, ni généreux, ni brave. »

Mais, quelque propres que soient les couleurs d'une cour à déteindre sur tout un peuple, Aymar, qui ne se pouvait lasser d'espérer, voulut interroger les pudeurs privées, aborder les professions libérales, et, selon ses goûts particuliers, sonder la conscience des lettres. Hélas ! il trouva partout la préoccupation des choses petites, partout la disposition à se laisser discipliner. Ici, le peintre, jaloux de gagner et non de bien faire, mendiait des tableaux pour les galeries de Versailles : car le bourgeois ne payait plus la Gloire, ne commandait plus la Victoire ni la Liberté, comme il avait, sous Charles X, entretenu les Vierges et fait renchérir les Pères éternels. Et hors quelques pinceaux libres et fiers, que d'ouvriers en couleurs entraient sans foi dans les églises, et se poussaient pour monter sur un de ces échafauds de palais où Jean Goujon rencontra une balle catholique ! De souples écrivains faisaient industriellement des contes pour distraire les vieilles femmes de l'émeute et médire de la résistance antifashionable. On traitait tout moyennant finances. Pendant les convulsions de la liberté proscrite, aux cris de la Pologne ensevelie, aux râlements des ouvriers de Lyon disputés à la mort de la faim par le canon gouvernemental, on cherchait la vogue drolatique. A travers les barricades, on demandait quelle serait la littérature de l'année prochaine, sans s'informer s'il y aurait une patrie. Un livre paraissait-il ? il ne s'agissait ni de sa portée, ni de la conscience de l'auteur. — Se vendra-t-il ? Tout jugement devait ressortir de la réponse à faire. Au théâtre ? on ne s'occupait nullement du progrès qu'un drame pourrait imposer à la morale ou à l'art; mais : — Cela fera-t-il de l'argent ? Les critiques se résumaient à vérifier ce fait ; et pour établir incontestablement devant la France la valeur d'une œuvre destinée à remplacer au répertoire *Athalie*, le caissier publiait le chiffre des recettes :

2,332 francs 54 centimes. Le génie contrôlé par l'arithmétique. Un monument était-il découvert : — Qu'a-t-il coûté ? — Si on voulait vendre aux Anglais la colonne de la place Vendôme, combien en donneraient-ils ? Voilà l'époque !

Et il naissait sous cette influence-là des génies, demi-génies, quarterons de génie, qui à peine éclos de la coquille collégiale brûlaient de l'ambition de placer à intérêts leur faconde en bavette. Ils rêvaient le salaire avant le succès. Ils s'indignaient qu'on n'eût pas prévu leur naissance et subventionné leur berceau. Dignes enfants d'un tel siècle ! On en voyait courir après l'argent les yeux à peine ouverts, comme les jeunes canards à la rivière. Ils voulaient se faire défrayer aussi du voyage à Rome, et commander leurs inspirations ; ils voulaient tirer un matériel profit de l'immatérielle pensée. Ingrats qui demandez l'aumône au pouvoir et à la poésie autre chose que le bonheur qu'elle donne à la cultiver, méritiez-vous ce don si précieux de Dieu : la faculté de rêver qui console de vivre ? A qui parler, se demandait l'amant de Christiane, dans ce bazar où toute existence qui n'est pas vouée au gain reste incomprise ou dédaignée ? où l'on ne professe plus qu'un seul culte : celui du veau d'or ?

Pour la critique, elle était exercée sans impartialité ni amour par plus d'un enfant inhabile à produire. D'associations de conscience qu'ils avaient été, que de journaux s'effaçaient en spéculations commerciales. Sous la Restauration, c'étaient des convictions et des courages s'unissant, faisant faisceau autour d'une idée ; aujourd'hui, sans attraction d'intelligences, sans fraternité même d'erreurs, ce sont les bourses qui se cotisent : l'unique intérêt, c'est le lucre. C'est là la seule franc-maçonnerie sur laquelle on se rapproche. Le patriotisme lui-même tombait en commandite. Ce n'est plus une opinion qu'on soutient, c'est une boutique qu'on ouvre. Il ne s'agit pas d'éclairer, mais d'exploiter les lecteurs : ce n'est plus à un triomphe, mais à une fortune qu'on aspire. Aux mauvais jours des Bourbons, au temps où coulait le sang de Ney et de Labédoyère, quelques probités indigentes s'étaient entendues : elles soutenaient en leurs écrits les intérêts de la France contre l'émigration. Le talent, le courage et les fonds sortaient de la même source. C'était alors à force de raison et non à coups de charlatanisme et d'annonces qu'on

obtenait des suffrages. Dans ces fédérations toutes de conscience, il fallait, pour être journaliste à côté de Sénancourt, Bonald, Benjamin Constant, Chateaubriand, autre chose que sa propre intrigue et l'argent d'autrui. Aujourd'hui on a supputé le profit des oppositions, coté la valeur des convictions changeantes et pesé toutes probabilités dynastiques, depuis Christine jusqu'à Carlos, depuis Saint-Cloud jusqu'à Goritz.

L'entrepreneur de succès ne dit plus combien il a prouvé de fois son mérite par des articles supérieurs et son courage à soutenir d'honorables procès contre Barthe, mais combien d'*actions* il saurait placer en trois semaines ; combien d'entreprises semblables il a déjà vendues. En ces sortes de spéculations, souvent plus l'esprit s'économise, plus le talent est évité et plus elles ont de chances de succès devant le somnolent public. Ainsi Lamennais, Sand, Petetin, Charles Didier échouent : la médiocrité fait ses dividendes. La gloire ne consiste plus en France à enfoncer les lignes autrichiennes, mais les niais actionnaires. Jadis il y avait à pratiquer la presse quelque chose du dévouement si généreux de don Quichotte, c'est aujourd'hui le rôle des Macaires.

Aymar, pour une gazette des tribunaux, en retrouva douze. Il était né une émulation d'amuser le vice oisif par le piquant narré des désastres du vice maladroit, l'examen jovial des causes qui mènent aux peines infamantes. Nous avions dépassé de beaucoup le plaisir espagnol de voir combattre des taureaux. Ces sortes de parodies ne se publiaient plus pour éclairer l'innocent sur les piéges d'un réquisitoire, et les impatiences d'un substitut à succéder à son chef de parquet, mais elles étaient faites pour populariser le scandale et aiguiser l'appétit du sang. Quelques honnêtes stagiaires passaient l'ennui des audiences à esquisser le scandale correctionnel, à croquer le vol domestique, à faire la charge de l'adultère, à caricaturer le témoin qui vient de prononcer la mort contre une accusée d'infanticide. On ne daignait plus s'apercevoir que cette publicité aggrave toute peine en violation expresse de la loi ; qu'en fournissant au lecteur tant de bassesses, de filouteries ou d'assassinats à manger sur le pain de son déjeuner, on l'expose à prendre quelque jour pour le nom du condamné celui de la victime. Tel bourgeois n'osera contracter affaire ou alliance avec un nom prononcé par la gazette judiciaire. Il y a confusion dans sa tête ; il craint de prendre

e volé pour le voleur. Faites-vous le vengeur de la vertu publique! Mais il fallait bien et avant tout, dans ce pays désintéressé de lui-même, distraire les dépravés, les blasés, les corrompus. Le Palais-de-Justice exerçait les plumitifs repoussés du Vaudeville; faute du théâtre des Variétés, on écrivait pour la Grève.

L'absent demanda quelle avait été depuis deux ans l'œuvre d'art exécutée spontanément par le seul et libre instinct de la conscience, sans empressement de calcul, sans inspiration métallique.On lui nomma quelques livres consciencieux, quelques tableaux non commandés, mais ce fut avec l'obligation d'ajouter que ces productions sincères n'étaient pas celles qui avaient rencontré le plus d'éloges au Louvre, le plus de concurrence en librairie, les sympathies enfin les plus nombreuses dans la tourbe efféminée de consommateurs d'émotions. Tout s'entachait d'industrialisme et de mercantilerie.

Seule, une poignée de jeunes braves entretenait le feu sacré. Aymar les connaissait tous : ils se serraient la main en silence, comme pour protester, et se promettre un jour prochain de satisfactions guerrières. Vous les eussiez devinés, s'ils avaient, au lieu de la manisfester, voulu cacher leur désaffection, à une démarche fière, à leur distraction dans vos joies publiques, à leur silence au théâtre, à leurs rêveries dans nos promenades écartées. Le front couvert de la pâleur des études et par les généreuses insomnies de la conscience, tels devaient errer sous les cyprès du Céramique, Harmodius et Aristogiton. Ici, étrangers pour être restés Français, nos parias ne marchaient guère par la ville autrement que la tête inclinée et regardant les pavés, comme pour reconnaître par où ils pourraient se soulever encore. C'étaient les meilleurs officiers de l'artillerie du Louvre, si récemment et si peureusement licenciés. C'était un jeune savant, émule de Cuvier, réformateur aux yeux bleus, à la figure blonde et pâle, modèle de patience et de véhémence à la fois. C'était un médecin, digne enfant de cette province qui vit naître Charlotte Corday. C'était un publiciste aux idées grandes et à la probité pure comme les montagnes et les neiges de sa chère Auvergne. C'était, du moins à cette époque, l'enthousiaste et habile dramaturge qui épuisait en un jour toute sa stabilité politique. C'était le dernier rejeton d'une famille illustrée à Naples et dans la Convention : austère et coura-

geux partisan, si reconnaissable aux naïfs contrastes de son extérieur avec les graves habitudes de sa méditation : longues et flottantes moustaches, front farouche et les yeux bonnes gens. Vêtements négligés, l'éternel brûle-gueule à la bouche, et aux mains des gants beurre-frais, toujours un peu longs pour ses doigts. Avec la botte à l'écuyère, l'éperon de cuivre luisant, le chapeau de côté, vous eussiez dit un troupier inculte : c'était un homme de style et un législateur. Ce prétendu buveur de sang se désaltérait de lait d'ânesse. Puis, parmi plusieurs enfants du Rhône, c'était deux tribuns dignes de réaliser, l'un par la plume et l'autre par la parole, tout le succès qu'a promis Royer-Collard aux prolétaires éloquents. Puis un piquant écrivain de la *Tribune*, esprit de soudaineté, corps paresseux, mais toujours prêt, comme le musulman dont sa figure rappelle le type, à quitter la guitare et l'ottomane pour le combat. C'était, léguant ses croyances à l'enfant qui devait naître de lui, un intrépide étudiant qui devait bientôt dans la mort être atteint par un réquisitoire : car Martin du Nord ou Girod voudront exhumer un crime dans son admirable testament. Puis un philologue des bords de l'Ain, à qui les sciences humaines sont venues en dormant. Artiste avec Gigoux, savant près d'Arago, flâneur avec tout le monde. Distrait comme La Fontaine, observateur rusé autant que Pascal, ou Chamfort, celui-là a travaillé à presque toutes les réputations des contemporains, excepté à la sienne. Il avait horreur de trois choses : un trône occupé, une pipe vide et la solitude. La solitude était son ennemie personnelle ; il eût combattu en pleine rue, un contre mille, plutôt que rester seul en sa docte mansarde.

Enfin c'était cet officier si vivace alors et que nous pleurons aujourd'hui : jeune sage au teint espagnol, à la taille chevaleresque, représentant plus vrai de la France à lui seul que les quatre cents députés du privilége, et la pairie caduque, et cette monarchie repoussée comme un champignon sur la terre républicaine. Ce publiciste militant, au style clair et brillant comme une épée, est-il besoin de son nom glorieux pour le faire ici reconnaître ? Hélas ! dans son humeur susceptible et la prodigalité trop généreuse de sa vie, il était destiné à périr sans gloire, et sa perte à réjouir quelques courtisans. Lâches cœurs assez aveuglés pour ne pas prévoir que le caractère d'un tel médiateur pouvait leur servir

de rempart un jour contre les premiers sentiments du courroux national !

Ces esprits virils étaient l'espérance d'Aymar. Ils lui composaient les restes d'une patrie ; mais ils se rassemblaient rarement, car l'absurde loi de Persil contre l'imprescriptible droit de se réunir tendait un piége perpétuel à ces généreux associés. Les autres vivants étaient devenus étrangers aux yeux du voyageur. Qui eût-il osé aborder dans ce désert d'hommes? Sa voix ailleurs eût retenti sans réponse : sa vertu était un exil. On aurait pu calomnier sa tristesse, le prendre pour un méchant et supposer qu'il souffrait de haine, quand c'était d'amour et de regrets que ce noble cœur était opprimé. Ailleurs, il aurait pu s'écrier comme le poëte latin exilé chez les barbares : C'est moi qui suis l'étranger ! *Quia non intelligor illis!*

Cette situation n'était pas non plus sans analogie avec celle du pâtre de Mantoue, alors qu'Octave eut écrasé l'Italie sous son pied d'empereur. Dans le néant, comme aujourd'hui, de toutes les croyances, Virgile promenait son deuil pour échapper à la prose du présent ; et cette âme sans compagne et qui se mourait d'inanition, aspirait aussi à une religion nouvelle et la prophétisait.

Aymar, au sein d'une ville si étrangère à son propre honneur, éprouvait de fréquents retours vers ce malaise contre lequel il avait tant lutté autrefois. C'était là le fond de son caractère. Bientôt, fidèle à la solitude, il alla chercher à quelque distance la vallée où il avait passé son enfance. De là il écrivit à sa mère pour s'informer des événements du dehors, et il s'inquiétait incessamment de Christiane. Il ignorait encore qu'elle fût veuve, mais il sentait son amour grandir : peut-être à cause de l'absence, peut-être à cause de quelques remords éveillés dans ses souvenirs. Enfin il s'accusait de crédulité depuis qu'il avait consulté sa mère. Il eût voulu ressaisir l'orpheline, expier à ses genoux des torts, et joncher de jours heureux la vie de celle dont il était aimé. — Etre aimé et chercher une autre fin ! — Ingratitude !

Christiane, pendant ce temps, avait poursuivi son destin. En commençant son voyage, elle s'était demandé si elle se réfugierait au château d'Yelva, propriété de sa famille, ou tenterait directement de regagner Paris. Elle hésita peu ; et bientôt elle eut franchi presque tout l'espace qui la séparait

de son pays. Mais là son bonheur sembla l'abandonner de nouveau, car presque au terme de la course, près d'entrer sur le territoire de France, sa chaise se brisa quand elle n'était plus qu'à moins d'une lieue du terme si désiré.

C'était le soir. Des croisées de l'auberge étrangère elle voyait briller, de l'autre côté d'une rivière étroite, quelques feux des cabanes qui s'élevaient sur le sol chéri.

« Demain je serai là ! » pensait-elle. Et appuyée sur le rustique avancement du perron, elle laissait errer son regard sur les toits, les arbres, les montagnes qui lui paraissaient plus beaux que les arbres, les toits, les montagnes qui appartiennent aux étrangers. Elle tomba dans des rêveries sans nom, puis dans une extase où quelque être envoyé du ciel communiquait avec son existence et l'enlevait à toutes les peines de la vie. Une douleur vive et poignante la ramena sur la terre. Elle cria. Puis, portant les deux mains à son front d'où la pensée semblait vouloir fuir : « Mon Dieu ! si j'allais être trahie, se dit-elle ; et après tant de résignation et de fatigues voir échapper l'espoir que je nourrissais ! Non, je veux qu'il naisse Français, mon enfant : je veux que le ciel qui frappera le premier ses yeux nous donne la même patrie à tous trois. » Et la courageuse jeune femme, s'enveloppant à la hâte d'un long châle, suivie d'une seule servante qui ne portait qu'une valise, mais qui se crut associée, à cause de la récompense, à la mystérieuse action de quelque transfuge, Christiane alla s'arrêter à la modeste porte d'une maison élevée sur l'autre rive.

La servante prussienne, dans la crainte d'être compromise, ou saisie par une ronde militaire, se sauva précipitamment.

Christiane frappa.

— Frère, fit une voix rude et étonnée, regarde un peu qui diable peut s'adresser ici à cette heure.

Le frère regarda.

— Ce ne peut être que la femme ou la fille d'un proscrit. A ces voyageuses-là il n'y a rien à demander.

Il ouvrit.

Christiane, se trouvant seule devant deux hommes, recula d'effroi ; elle hésitait à entrer ; elle voulut revenir sur ses pas, mais la souffrance avait déjà abattu ses forces, et sa compagne était bien loin.

— N'avez-vous, dit-elle, ni épouse, ni sœur ?

— Vous êtes bien malade, madame. Entrez d'abord et reposez-vous.

De deux lits jumeaux on n'en fit qu'un à la hâte, et les deux hôtes sortirent pour se procurer de l'eau pure et fraîche qu'ils auraient su puiser sans sortir de la petite maison.

— Et puis nous allons querir notre sœur. Tranquillisez-vous et prenez patience, madame, dit l'un des frères en rassemblant près de la malade tout ce qu'il croyait utile à ses besoins. C'est une infirmière, qui saura bien vous porter secours.

Christiane, au milieu de ses angoisses, entendait à peine leurs paroles ; et l'aîné s'empressa d'emmener Paul avec lui, après l'avoir grondé du regard et d'un geste d'épaules. N'avait-il pas, dans son empressement maladroit, coiffé du chapeau de la jeune femme le front penseur du Premier Consul !

L'infirmière se rendit bientôt aux vœux des vieillards, mais tout en protestant de son manque d'expérience.

— Je suis accoutumée aux maux des hommes, à leurs façons, aux blessures des troupiers comme vous, mes enfants, leur disait-elle : ça me connaît ; mais j'ai les mains bien rudes pour une si belle dame !

Quand les trois bonnes gens rentrèrent dans leur gîte, il y régnait un absolu silence. La pâle Christiane paraissait immobile et morte.

— Qu'a-t-elle donc, bonne Vierge ? dit la sœur saisie d'effroi.

— Voilà le nom de sa maladie, dit gaiement le plus zélé des frères en apercevant l'enfant qu'il voulut saisir.

La sœur l'arrêta : elle-même sembla hésiter. Elle était embarrassée de sa contenance et flottait entre la pudeur et la charité ; mais enfin elle approcha. L'enfant était un garçon, et cette découverte rendit son assurance à la religieuse.

La valise fut vidée sur le lit au profit du nouveau-né. On y choisit, outre les brassières de flanelle, les petits bonnets à rubans bleus, les pelisses bleues garnies de cygne, ce qui pouvait le mieux convenir à sa taille et le garantir de l'air froid des montagnes. On lui mit des colliers préparés depuis bien longtemps ; puis, quand il fut déposé près du sein, déjà empressé, mais craintif, Sébastien apporta discrètement une jatte de vin brûlant et épicé. Il tenait à en faire boire un peu à son nouvel hôte avant de vider le reste en famille, et à la santé de l'heureuse mère.

Mais qu'ils parurent longs à Christiane les jours de la convalescence ! Que de fois elle se reprocha de ne souffrir qu'impatiemment les soins toujours plus affectueux des deux frères, dont l'unique conversation était la guerre ! Ils composaient à eux deux un vrai ménage : le plus robuste avait pour l'autre les délicates attentions qu'on a pour une femme âgée. Deux Philémons vivaient là sans aucune de ces querelles qui durent aborder, quelquefois, la cabane de Baucis. Christiane, qui s'était entourée de toutes ses ressources en faisant venir sa voiture dans la grange prochaine, comblait de mille présents ses hôtes. Elle ne leur causa qu'une seule contrariété : celle d'ajourner le baptême de son fils ; car Paul aurait bien voulu donner son nom à ce gentil Français de plus.

— Adieu, leur dit-elle enfin, aux derniers jours du mois de mai, adieu, hommes dignes d'avoir été soldats, braves gens si hospitaliers, premiers bons cœurs que j'aie rencontrés à mon retour, et qui porterez bonheur à mon voyage. Adieu, je n'oublierai jamais cet asile.

— Dis donc, Sébastien, interrompit Paul en s'adressant à son frère, remarques-tu que madame élève trop haut aussi le peu que nous avons fait pour elle, et prend congé de nous presque dans les mêmes termes que le voyageur qui a passé ici avec le Polonais, il y a deux mois ?

— Vous avez reçu un Polonais, un fugitif, sans doute ? Comment s'appelait-il ?

— Ils étaient deux, madame : il y avait aussi un Parisien. Leurs noms m'échappent ; mais ils ont voulu les laisser là, sous le manteau de cette cheminée.

La jeune mère s'approcha.

— A droite ! dit Sébastien.

Christiane était mue par un vague sentiment de curiosité affectueuse : elle regarda ; mais elle ne put s'empêcher de prononcer tout haut : — Aymar !

— Dieu vous récompensera, dit-elle, mes vieux amis ! C'est le bon ange de ma destinée qui m'a conduite sous votre toit.

Puis elle déposa un baiser plus ardent, plus plein d'espérance sur le front de son fils, le prit dans ses bras et s'élança pour partir à l'instant même.

XV

Mais, dans sa solitude, Aymar usait la patience d'un courage deux fois éprouvé. Là, cette âme qui ne pouvait trouver à s'occuper d'idées grandes, à lutter contre de nobles obstacles, s'épuisait sur de petites et misérables choses. Faute d'aliments dignes d'elle, elle se passionnait, elle se tarissait contre des intérêts frivoles. Car il faut toujours que les cœurs généreux s'occupent : soit à aimer, soit à haïr. Ainsi dans leurs bastilles, moins pénibles peut-être que les captivités de l'âme, on a vu les prisonniers s'impressionner futilement. Pellisson s'affectionnait à une araignée ; Latude avait pris en haine les étoiles.

« Tu veux savoir ce que je deviens ? écrivait Aymar à sa mère. Je suis errant dans les bois et désoccupé constamment : demande au chevreuil ce qu'il fait de ses heures vagabondes. Je ne me rappelle pas plus l'emploi de mes jours que la mer ne se souvient de ses naufragés. Je suis tombé ici dans une série de ces moments difficiles à passer que tout le monde connaît trop bien. Tout semble n'exister que pour vous nuire : les bruits qu'on entend sont propres à rendre sourds et n'ont pas d'autre but. Chaque action est pénible. Telle porte semble difficile à ouvrir autant que de pratiquer une brèche dans les murs d'une place assiégée. La foule la moins serrée paraît un bataillon carré à vaincre. N'as-tu pas remarqué alors que les meubles sont durs, froids, mal contournés pour ton usage ? L'étoffe à qui tu veux donner certain tour ne consent jamais à le prendre ; la mouche qui vole s'attache à vous comme l'esprit d'un contradicteur ou l'ombre de votre ennemi. On croirait qu'il faut se venger de la création. Si l'on osait passer les doigts dans les cheveux d'une tête chérie, on les tirerait peut-être ; et moi, je n'oserais, de peur de les égratigner, caresser aujourd'hui les joues si fraîches et si rondes d'un enfant.

» Je comptais, à cette campagne, me rafraîchir le sang, trouver le calme des nerfs ; je n'ai rencontré là que contrariété nouvelle et ennui imprévu : c'est le désenchantement des lieux et la lutte ouverte du mauvais goût contre la simpli-

cité. Imagine-toi qu'on essaye à changer la physionomie de ta vallée. Cette solitude où nous avons vu se lever de si tranquilles soleils subit en ce moment un singulier fléau : le luxe. On perfectionne ton paysage. C'est la médaille que pour faire reluire on efface. Des propriétaires d'hier ont remplacé les anciens : la prétention bannit le goût, l'or succède à la poésie. Les enjoliveurs champêtres pensent faire ici bien mieux que le bon Dieu, et substituer l'importance de leur apparition récente à la religion du passé. D'un hameau consacré par le séjour du plus modeste des grands hommes, les opulents sont venus faire leur chose, le souffre-douleur de leur apprentissage dans l'art de composer une contrée postiche. Ne serait-ce pas une question de délicatesse et de probité assez élevée que d'examiner, ma mère, à quel point l'argent a le droit de subordonner à son goût équivoque le primitif aspect d'un site, d'anéantir le prestige d'un beau lieu, la grâce d'une nature spéciale? C'était ce caractère sauvage et recueilli qui t'avait fait choisir ce coin de terre pour asile : et voilà qu'on t'arrache cette patrie de nos vieux jours. Invasion des parvenus! Dans ce vallon de paysans et d'artistes, tout se refait aujourd'hui pour l'exclusif usage du carrosse. Il semble à Mondor que l'homme n'arrive à l'état normal que porté sur quatre roues. Ceux qui se servent encore de leurs jambes sont une exception à dédaigner. Aussi on détruit nos chemins; on retire de dessous nos pieds la terre ferme, le gazon solidifié, pour en exhausser le dos-d'âne de la voie équestre. On précipite dans les pauvres demeures les eaux pluviales et ménagères. On fait un village pour ceux qui passent, on le détruit pour ceux qui l'habitent. Nous n'avions pas dit, comme Horace : « Je hais le vulgaire et je le repousse; » mais bien modestement : J'ai peu de goût pour les turbulents désœuvrés, depuis le calicot jusqu'au courtisan, et je m'écarte de leurs rendez-vous. Tout à coup on élargit pour cette foule nos sentiers. Hier, c'était ici un désert, aujourd'hui, c'est Longchamp, c'est le Jardin-Turc. Il avait échappé deux arpents de bruyères à la banalité des joies du dimanche, à la poussière des courses au clocher; voilà qu'on ouvre à la canaille ivre ou dorée ce vallon secret, on prostitue notre mystère!

» Je ne demande pas si un possesseur nouveau a le droit de gâter son domaine; je ne conteste à aucun Érostrate bourgeois la liberté d'anéantir du même coup, s'il le

veut, son château et son lac en précipitant ses tours dans les eaux. Mais de l'autre côté des murs de son enceinte, est-il le maître de l'horizon? Qui l'a institué le tyran du paysage, le pacha de cette banlieue? qui lui a inféodé cette terre libre? Avez-vous à disposer du passage de tous, des vagues et riants carrefours, de la dimension des champs, de l'ombre et des clairières, de la racine des arbres qui abritaient le voyageur? De quel droit touchez-vous à ce qui ne peut vous appartenir? Ce recueillement, cette paix agreste, cette chasteté du silence des bois sont-ils à vous pour les exiler?

» Il nous est venu de la cour une espèce de vidame qui, faute de savoir faire de la tapisserie, d'avoir pu se faire dévot, prendre intérêt à l'enseignement des enfants pauvres et aux souffrances des vieillards infirmes, s'amuse à corriger notre pays. Il le barbouille comme on ferait de la décoration d'un opéra sifflé. Comme si abaisser une montagne n'était pas une prétention plus vandale que de refaire un chant d'Homère ou une églogue de Virgile. Il sème la commune de terrassiers chargés d'aplatir nos coteaux. Pour rendre les allées plus larges à son ennui en berline, il fait rogner la terre du pauvre, à peu près comme certains industriels empiètent sur nos monnaies. Le promeneur ici n'a plus que la boue des hivers et la poudre des étés. Ce désœuvré qui fait et défait nos routes, ne crois pas que l'amour de féconder le sol l'occupe : il ne cultive que la voie publique. Son parc est en friche, il ne fait de l'agriculture que par les chemins. On écorche pour lui la lisière des prairies, on châtre les buissons, on apprend à la fleur des champs à se régler sur un cordeau. La pâquerette qui étoilait jadis nos voies vertes, la pâquerette que j'ai vue au matin ouvrir les yeux pour te voir, la pâquerette est proscrite. Le serpolet est consigné à trois pouces et demi des murailles dans une espèce d'ourlet de verdure où les brins d'herbe sont comptés; on fauche la pervenche indisciplinée; on court sus à la primevère qui dépasse la ligne symétrique; la violette est écrasée comme l'importune vermine des sentiers.

» Nos ennemis du naturel, nos paysagistes à quatre épingles n'occupent à rien d'utile la force des ouvriers : intelligence de vieux soldats ou patience de laboureurs. Ces hommes utiles, on les voit user une vie monotone à fossoyer à la manière des trappistes. Toujours le front courbé et le dos en l'air, ils

sont dans la campagne l'unique point de vue des perspectives. Il ne faut plus que le chasseur ou les amoureux essayent ici de suivre la trace d'un pied de biche ou l'empreinte chérie d'un pied de femme : le perpétuel râteau efface tout sous ses dents stridentes. Nos allées sont sans vestige comme le cœur des ingrats. Ce légitimiste qui passe sa vie en usurpation contre la première des majestés, celle de la nature, pourrais-tu le voir sans sourire, une houlette à la main, enterrer la moindre feuille qui tombe, faire rentrer sous le sable la protubérance d'un caillou, et procéder lui-même aux funérailles de tous les petits papiers errants dans nos bois? J'ai peur que ce ne soit à cet usage que Dieu, pour le punir, ne lui fasse employer dans un autre monde l'immortalité de son âme. En attendant, notre campagne, incessamment tourmentée, agitée comme la lave ou la mer, ne présente que l'idée d'un chaos. C'est l'aspect d'une ébauche, c'est un brouillon de paysage. Ce genre de cauchemar est aussi assommant que les divagations d'un esprit doctrinaire. Partout sables mouvants, tremblements de terre, mobilité sinistre d'un cimetière.

» Ah! qui laissera ce lieu que tu aimais redevenir village? qui nous restituera le studieux silence qui appelait les artistes? Rendez-nous les peintres sur nos collines, les nids dans nos buissons, les fleurs devant nos portes et la religion des anciens jours! Respectez ce hameau, riches! Ménagez l'herbe où la fiancée est venue s'asseoir, laissez debout le chêne que le penseur a vu se couronner. Remarques-tu le singulier emploi de cette figure (couronner) dans la rhétorique que se fait le bon sens du peuple? Un arbre qui, perdant sa valeur, commence à mourir par la cime, on l'appelle couronné. Ce beau coursier qui tombe et vient, en marquant ses genoux d'une blessure ignoble, d'avilir tout son prix : couronné! Riches, le calme et le silence qui vous enveloppent ici ne sont pas votre proie; l'effort n'est pas la grâce; le fard n'est pas la beauté. Rendez au pauvre ce qui était au pauvre. Laissez à Lazare ce qui appartient à Lazare.

» Eh! messires, libre à vous d'agir en vos enclos, de montrer le patriotisme des chalets suisses et l'hospitalité des piéges à loup, mais laissez la France dans nos villages et l'accueil amical sur ces reposoirs verts où nos quatre chemins se coupent en croix. Ici c'est la patrie des arts; vous l'approprierez-vous en la profanant? Vous ne chasserez pas

plus de ces bois le souvenir de Chateaubriand que Philippe n'a remplacé Louis à Versailles.

» Je n'oserais, du reste, confier à un autre qu'à toi, ma mère, ce genre de regrets. Ils paraîtraient bizarres à des gens qui ne le sont guère. On appelle communément romanesque tout ce qui est élevé et délicat. Que diraient-ils de ces plaintes qui n'échappent que de l'âme, les hommes positifs de notre époque ? Cœurs de juste-milieu, sensibilité d'administrateurs, gens de bon ordre et de confort, jusqu'à croire la fauvette mieux dans leurs cages dorées qu'en son nid d'herbes sèches et de laine ramassée aux buissons ; les poissons expatriés d'un étang bordé de cressons et de mauves pour être portés dans un bassin de pierre tracé au compas. Le monde s'informe du cours des changes, il se partage sur les variations de la Bourse ; peu d'êtres s'associent aux idées puisées de la nature, aux trésors du sage, aux amours du poëte :

On jette la glandée à la faim du pourceau,
Mais pour le rossignol qui cherche un vermisseau ?

» Et puis la sèche opulence offense volontiers l'imagination. Les despotes secondaires aiment à blesser des susceptibilités dont ils ne sauraient comprendre la grâce. N'attendez rien du marquis de Carabas. Il faut être Alexandre pour s'écarter du soleil de Diogène. »

Par exprès envoyé en toute hâte, Aymar reçut à cette lettre une réponse imprévue et toute mystérieuse :

« Accours, mon fils ! Reviens, crois ta mère qui te rappelle ; crois qu'elle a souffert plus que toi de tes chagrins. Crois que si elle te dit : Espère, il faut espérer. Aymar, que je puisse une fois sur ton visage voir un rayon de joie et de bonheur ; que ce front, plissé avant l'âge par les soucis, devienne uni enfin sous le regard de ta mère ! Ah ! il y a du bonheur, va, sur la terre. Sois donc heureux, toi ! La mort même peut contribuer à faire fleurir une destinée. Te souviens-tu, Aymar, qu'il y avait dans le premier livre où je t'ai appris à épeler ce mot d'un pauvre meunier indien que tu as répété si souvent avec des rires d'enfant : « Ne meurs pas, ô mon âne : » le printemps viendra, et avec lui poussera le trèfle. »

» Eh bien ! pendant que tu redeviens, enfant boudeur, que tu t'occupes à des riens, que tu t'irrites contre de puérils ridicu-

les, la fortune te sourit malgré toi ; le bonheur t'arrive en dormant. Oh! reviens donc, et sans perdre une minute : Paris est plein d'espérances et de félicités. Mon Dieu, que j'en éprouve moi-même! Puisse le ciel ne te punir jamais de ma joie! »

Aymar fit plus d'une pressante question au messager. C'était un mercenaire, étranger à la maison. Il ne put rien apprendre de nouveau, si ce n'est que vers la fin de cette journée même on avait rendu les derniers honneurs à un général, et qu'un grand concours de citoyens avaient suivi le convoi.

Le combattant de la Pologne se reprocha d'avoir négligé d'assister à cet hommage d'exemple qu'on doit à la mort pour encourager aux vertus de la vie. Mais la nuit tombait : il retint l'envoyé et se promit de partir avec lui au premier rayon du jour.

Il partit en effet. Il était à cheval, et, le long de la route, il songeait à l'illustre chef, homme d'intrépidité et d'esprit, qui avait si bien défini autrefois leur paix mendiée : « une halte dans la boue. » — Aymar apprit que la police avait troublé ses funérailles. Dans l'irritation du contraste que formaient ici la spontanéité des respects et l'immensité de la foule avec le deuil officiel du convoi récent de Périer (Périer mort à la peine de faire reculer la pensée française), on avait jeté les subordonnés de Vidocq entre la reconnaissance du peuple et un tombeau. Des milliers de soldats avaient été requis pour commencer la guerre civile à défaut de la guerre étrangère. — Le cercueil avait été insulté au pied de la Colonne : et l'épée qui couvrait ce cercueil avait contribué à fournir le bronze immortel! Vainement de grands citoyens, des capitaines connus de l'ennemi avaient tenu les coins du drap noir ; et les Ecoles, et les réfugiés de tous pays s'étaient rassemblés là pour honorer leur éloquent défenseur à la tribune. On avait vu d'anciens gendarmes provoquer les étudiants ; un drapeau tricolore déchiré par des espions, et un inconnu à figure de police promener sinistrement un étendard couleur de sang.

Avant que, avertis d'un guet-apens, ceux qu'on voulait faire passer pour agresseurs eussent arraché, comme unique défense, quelques tuteurs des jeunes arbres du boulevard Beaumarchais, la police avait crié aux boutiquiers sur le passage du char :

— Prenez garde au pillage !

Placées en embuscade et à l'insu de l'autorité militaire, quelques troupes avaient tiré sur les masses inoffensives. Les jeunes gens avaient enfin couru aux maisons prochaines chercher des fusils plutôt que de se laisser égorger lâchement ; et sans avoir rien médité, concerté, préparé, une poignée de braves se trouvaient en insurrection par le seul et légitime instinct de la défense.

Aymar espéra d'abord que le tumulte serait passager.

Mais quand il entra dans Paris, je ne sais quelle tristesse était dans l'air. Au bourdonnement de la cité, aux rapides évolutions d'un peuple qui va, vient, se croise, s'agite comme la fourmilière où le pied d'un rustre a pesé, il était facile de comprendre qu'il se préparait une calamité de plus. Les gens du roi disaient, pour exciter de vagues colères, que c'était là un mouvement carliste : les partisans du Bourbon d'hier contre le Bourbon d'aujourd'hui. Mais Aymar, en voyant ceux qui fermaient leurs portes rentrer pâles, les bras levés, et ceux qui sortaient marcher vite et les yeux étincelants de courage, devina la vérité.

De temps en temps un coup de feu isolé, l'inégal appel du tocsin apporté ou dispersé par les vents lui servaient de guide. La cité murmurait toujours.

Avez-vous vu venir l'ouragan sur les grèves de Penmarc'h? Avez-vous respiré l'air des Calabres quand le stromboli va éclater ? Qu'est-ce que ces efforts passagers devant l'effroi d'une émeute ?

L'attente de l'événement était si solennel ici, qu'Aymar crut les révoltés innombrables. Mais seule, l'autorité de la raison, l'intrépidité du dévouement donnaient ce caractère à la lutte. Aymar avait déploré l'issue des précédentes, il résolut d'employer ses efforts à neutraliser celle-là. Il oublia tout, subitement, jusqu'à la lettre même de sa mère qui l'avait préoccupé la nuit entière, et il se rendit dans le quartier où les plus nobles hommes de Juillet se retranchaient contre cette mobile cohue qu'eux seuls avaient rendue naguère victorieuse.

C'était cette portion du vieux Paris, dédale des rues sombres, de passages sans noms, de défilés à double issue, assez propres à établir une résistance armée. Là, nulle régularité n'est suivie dans les masses architecturales, la voie étroite serpente en sinuosités imprévues, les pignons surplombent

et brisent la ligne de mire à chaque portée de pistolet. Là, mille négociants, qui végètent sans air, entre leurs huiles, leur sucre et leurs grossiers alcools, aspirent vingt ans à quitter ce populeux cloaque. Ce lieu fera, pour le marchand, de la moindre maison dans la plaine et du plus monastique jardin un paradis terrestre. Quand pourra-t-il voir un sureau grandir, s'épanouir de front deux basilics, un jasmin élancer ses étoiles jusqu'à sa croisée entr'ouverte ?

Mais Aymar trouva là, déjà construites, quelques barricades destinées à se couvrir de sang. Durant la nuit on avait militairement occupé les positions circonvoisines et l'enceinte d'une petite église réservée aux blessés des deux camps. Les principaux retranchements n'avaient pas moins de six pieds d'épaisseur sur cinq de haut, et dans les maisons les plus proches, formant quartier général, les balcons étaient hérissés de pavés, soutenus par les barres d'appui. Derrière apparaissaient parmi les spectateurs des femmes ! Quand Aymar se présenta aux avant-postes, il fut reconnu, admis, entouré, embrassé. Quelques-uns pleurèrent en retrouvant un compagnon si remarqué dans la récente querelle, et se flattèrent d'une nouvelle victoire. Ces associés d'un premier triomphe, ces intimes amis que la liberté avait faits pour s'être rencontrés un seul jour, qu'ils se connaissaient bien ! Ils s'étaient triés au milieu du champ de bataille, dans la confusion des pavés, des balles sifflantes, et chacun savait exactement ce que l'autre pouvait valoir. Le péril qui classe les hommes avait bien ici dérangé un peu quelques rangs préétablis par les habitudes sociales ; mais le courage est une aristocratie tellement incontestable, que nul n'était humilié des honneurs qu'il avait vu mériter sous ses yeux. L'émulation de vaincre était encore l'unique sentiment d'envie qui les animât tous. C'étaient, depuis les plus hautes fortunes jusqu'aux moindres conditions, des ouvriers, de riches fils de famille, des imprimeurs, des élèves d'Alfort et des Ecoles polytechnique, de droit, d'architecture et de médecine ; quelques enfants des officiers de l'Empire, des clercs, d'anciens troupiers, des écrivains contemporains de l'avenir, et enfin beaucoup de ces combattants qu'on n'avait plus retrouvés dans Paris dès que l'heure de mourir avait été passée. Tombés du ciel en 1830 comme la foudre, et évanouis aussi vite que les courtisans du roi déchu, on les eût cherchés en vain dès que l'horizon

s'était éclairci de la fumée des mousquets. C'étaient ces naïfs travailleurs qui avaient dit, après la défaite des Bourbons : — Notre tâche est finie : aux savants à faire le reste. Et n'était-il pas juste en effet que ceux qui venaient de vaincre cédassent la place à ceux qui allaient triompher ? Nul ne peut tout accomplir à la fois ; et si quelqu'un sème en ce monde, ne faut-il pas qu'un autre récolte ?

Cependant, parmi les plus jeunes néophytes, et surtout en la portion semi-docte, il s'était glissé des travers dont Aymar fut d'abord frappé. Il remarqua en quelques groupes certain pédantisme uni à la licence. On buvait mal, mais on discutait immodérément. Plus d'un sophisme obscurcissait parfois l'atmosphère autant que la fumée des cigarettes. La morgue et l'enfantillage n'étaient pas toujours étrangers ici l'un à l'autre. Quelques enthousiastes jouaient à la république plutôt qu'ils ne comprenaient encore la gravité d'une mission si ardue. Il perçait là enfin, à singer d'anciens révolutionnaires, une tendance qui parut à l'observateur aberration fatale ou puérile. Plusieurs se proposaient un rôle. Les gilets s'épanouissaient en longs revers pointus, les opinions s'enfermaient dans la forme d'un chapeau, éclataient par la couleur d'un pantalon.

— Je te reconnaissais à peine, disait tel bachelier ès lettres à un étudiant de première année : qu'as-tu fait de ta carmagnole et de tes cheveux aplatis sur l'oreille à la façon des montagnards? Te voilà presque un petit-maître, avec ta rose à la boutonnière.

— Mon cher, je ne fais plus Saint-Just : il y a déjà un Saint-Just, trois Dantons, deux Legendres; je fais Camille Desmoulins, le paresseux, le voluptueux Camille!

Aymar eût été bien surpris de ne pas retrouver Modeste en un lieu où l'on se préparait à combattre : aussi l'ex-Krakus fut-il une des premières figures qu'il vit accourir près de lui.

De tous côtés on entoura le colonel polonais, et l'on voulut recueillir ses conseils sur la manière de prendre l'offensive ou de se retrancher dans cette circonstance. Aymar promena autour de lui un mélancolique regard; et sentant bien qu'il n'avait plus de moments à perdre, il dit d'un ton affectueux, mais pénible :

— Ne tentez point ce soulèvement, mes amis. Gardez-vous de vous montrer braves aux dépens de la cause à laquelle

nous sommes dévoués pour toujours. « Vous êtes trop pour mourir, pas assez pour vaincre. »

— Et cependant, monsieur, nous vaincrons, dit Frédéric Lionne, un des plus dévoués soldats de la presse.

— J'en doute ; et si vous ne réussissez pas, qu'allez-vous produire ? L'affermissement d'un mauvais pouvoir. Le moins qui puisse résulter de notre défaite sera de décourager l'énergie des résistances. Les craintes que vous inspirez sont encore une garantie contre beaucoup d'envahissements. Ici, le jour et le terrain ont-ils été choisis par vous ? Prenez garde ! Et après de téméraires épreuves, avez-vous bien le droit d'être encore vaincus ? C'est exposer l'avenir par un courage stérile : le sang doit rapporter le triomphe et non pas le découragement.

Il se fit quelques minutes de silence. On s'observait, on échangeait des regards de doute. Mais bientôt la résolution fut reconquise, et ceux qui étaient assis sur la terre, occupés à fondre des balles et à envelopper des cartouches, demandèrent un peu d'eau pour s'encourager.

— Nous savons bien, dit Victor Rodde, un homme de bon sens et de coup de main, que si la fortune n'est pas pour nous, nous n'aurons fait qu'une faute. Du haut de leur dignité très-prudente, de prétendus patriotes eux-mêmes nous désavoueront ; mais il y a un proverbe : « Fais ce que dois ! » Je ne suis point Bayard, arrêtant seul une armée sur un pont, mais peut-être un des trois cents qui ne combattirent pas en vain contre les esclaves du roi des Perses.

— Avons-nous des éclaireurs ? demanda Aymar à un jeune homme aux yeux bruns, qui paraissait commander les barricades.

— Oui.

— Et quand croyez-vous être attaqués ?

— Pas avant sept heures.

— Il n'en est que six, remarqua paisiblement Aymar.

Et l'entretien continua.

— Attendre est ennuyeux, dit Modeste.

Modeste avait pour camarade un élève d'Alfort, dont l'habitude était d'avoir un refrain de chanson à la bouche. Celui-là reprit brusquement la parole en s'écriant :

— Nous voulons la république !

— Pourquoi ? dit Aymar.

— Parce que c'est le meilleur des gouvernements.

— Peut-être.

— Il fera le bonheur du peuple. Et quant à moi, fredonna-t-il :

J'ai pris goût à la république
Depuis que j'ai vu tant de rois.

— Ce gouvernement, mon brave, ne sera bon que quand les masses le voudront comme vous. Il faut faire désirer même le bonheur avant de le dispenser. Ce qu'on ne désire pas peut-il jamais porter ce nom? Mon Dieu! il n'y a pas longtemps que j'étais abusé par vos illusions : mais j'ai vécu, j'ai souffert, j'ai réfléchi... et je pense qu'il convient d'attendre.

—... Que les courtisans replantent leurs racines?

— Tâchons, répliqua affectueusement Aymar en s'asseyant sur un tambour, tâchons de comprendre cette question et de la poser sans déception pour nous-mêmes. Que le pays ne se soucie pas des institutions caduques : je le crois. Mais veut-il déjà d'un autre système? Hier ne reviendra plus, mes amis; mais demain n'est pas venu encore. Le pays conserve du passé ce qu'il en subsiste, par la raison que cela est, ou se tient à peu près debout; mais il y a aussi plus d'une juste appréhension de l'avenir. Parce qu'on a été trompé par les princes, faut-il qu'on se fie aux roturiers? Parce qu'on a été exploité par les riches, doit-on en aveugle se livrer au désintéressement du pauvre? Eh quoi! les petits seront sans vices parce que les grands en avaient beaucoup? Faible logique! Les hommes nouveaux n'ont pas toujours été irréprochables! Je vois bien, messieurs, les nombreux motifs de répudier l'ancien régime : mais je n'en aperçois pas encore assez de hâter le régime futur. — Modeste, voyez aux avant-postes.

— Personne n'ose approcher, mon colonel.

— Vous voulez dire, objecta un polytechnicien, que beaucoup d'écoles sont à faire et d'erreurs à subir? Possible : mais je crois qu'il faut d'abord faire primer l'opinion qu'on juge la meilleure; et quand cette opinion aura vaincu, la perfectionner. Car si vous voulez la rendre sage quand elle marche, vous l'empêcherez d'arriver. L'éducation d'un enfant ne commence pas dans le sein de sa mère; il faut d'abord

qu'il soit né et accoutumé au jour. — Ouvrons les yeux de la république ! Il s'agit, puisqu'on veut nous frauder, d'achever l'œuvre de nos pères : la révolution de 89. Elle fut légitimement faite, apparemment, contre les priviléges de la noblesse et du clergé, par la classe moyenne et le peuple ? Seule, la classe moyenne a tiré profit ; et elle se cramponne aujourd'hui à l'omnipotence politique dans un esprit d'exclusion pour tous. Elle a fort bien accueilli le premier acte du drame ; mais elle ne veut plus qu'il se poursuive. Il faut que tous cependant aient part aux fruits de la victoire de tous. Cette moyenne classe, qui a dépouillé les hommes de race historique, prétend aujourd'hui empailler ses priviléges d'hier ! Elle a aidé à ce qu'on promenât le niveau sur les fronts des ducs, mais elle en veut défendre à cette heure le chef des épiciers, agents de change, et tous détenteurs exclusifs de droits qui appartiennent à tous.

— La première aristocratie, dit Aymar, n'avait été qu'injuste ; la seconde est ridicule : c'en est fait de l'aristocratie.

— Il y avait une fois, contredit le même adversaire à pantalon bleu et bandes rouges (un artilleur), un peuple qui croyait avoir accompli sa résurrection. On le mystifia une fois, et l'escamoteur s'appelait Bonaparte. Deux fois : le jongleur en guêtres se nommait Louis XVIII. Trois fois : le chevalier jésuite, mangeur d'hosties et chasseur de lapins, était désigné par le peuple sous le nom de Robin-des-Bois. Quatre fois : et les hommes d'hypocrisie et de gros sous s'appelaient... Messieurs ! quand l'occasion s'offre au peuple de ressaisir son bien, il a le droit de le prendre.

— Qui est-ce qui tire ces coups de fusil ?

— Des imprudents amis, dit Modeste, qui ne peuvent retenir leur impatience.

— Mais, ajouta Aymar, ce peuple au nom duquel vous parlez ne vous comprend même pas encore, mes camarades. Au lieu de la confiance, vous ne lui inspirez que l'effroi. On lui répète par cent mille bouches salariées que vous êtes des gens de désordre et de cupidité.

— Oui, 93 ! La langue des poltrons n'a qu'un mot, un chiffre : 93 ! C'est l'argument très-loyal avec lequel les Gérontes qui ont laissé faire cette époque accablent les enfants qui n'étaient pas nés : 93 ! C'est ce retour impossible, c'est ce stupide épouvantail, ce fabuleux Croque-Mitaine qui sert

à donner la colique à tout un peuple de braves. 93 ! c'est la faute de Voltaire, c'est la faute de Rousseau ! Mais, mort de ma vie ! à cette période qui n'a duré que quelques mois, la France a dû des frontières devant lesquelles Napoléon est bien petit. Le règne de cent rois s'étend sur dix siècles oubliés ; celui de la république sur un an à peine, et un an semé de gloire dont on parlera à jamais. La république ne vient-elle pas encore d'occuper trois jours admirables !

— Vous n'en êtes pas moins des dresseurs d'échafauds, mes frères : vous qui, hors du combat, n'avez pas versé une goutte de sang, et dont le parti, s'il arrivait au pouvoir, voudrait consacrer son horreur pour ce lâche et si facile moyen de gouverner : le sang ; vous dont le premier acte législatif serait l'abolition de la peine de mort, fût-ce en matière de parricide. Oui, mes amis, que la révolution de 1789 s'accomplisse ! Mais pas d'impolitiques étourderies ; ne faites pas avorter les fruits de l'avenir. Je ne calomnie pas l'impatience, mais je la redoute. Cet événement s'achèverait sans vous ; attendez votre auxiliaire. Le temps n'adopte pas ce qui se fait sans lui.

— Endormeur ! dit un canonnier.

— Il n'y a qu'un fait dominateur et progressif, poursuivit Aymar : c'est la révolution. Sans elle, tout n'est rien. Son dénoûment est infaillible comme l'enfantement d'une mère, comme la fin d'un mortel dès qu'il a reçu le jour. Tout ce qui s'est opéré depuis cinquante ans, tout ce qu'il adviendra jusqu'à la fin de l'ère présente, ne sera (conséquence ou obstacle) que le complément de cette action. Chaque jour ce mouvement approche de son but, et il ne s'arrêtera que dans le dernier coin de l'Europe. C'est le Juif errant du dix-neuvième siècle ! Certes, Bonaparte était si bien dans le secret de cette fatalité, messieurs ; il savait si parfaitement que le monde parcourrait cette route, dût-elle le conduire aux abîmes, qu'il a respecté l'égalité. Il s'est flatté plus d'une fois de vaincre l'Europe : jamais la révolution. Elle s'achèvera. Ses adversaires le savent, les résistances vous prêtent de l'énergie, le temps combat pour vous ; mais laissez au navire qui vient de heurter un écueil le loisir de s'orienter ; il n'a pas perdu sa route.

— Mais les obstacles renaissants...

— Il faut les user.

Aymar, on le voit, n'était déjà plus l'adolescent qui s'irri-

tait des conseils de Béranger; il avait à son tour appris la longanimité courageuse; et expérimenté par le malheur, il en avait acquis la défiance : c'est-à-dire la condition de réussir.

— Il faut que les trôneurs soient connus, poursuivit-il, et le meilleur moyen c'est de les laisser faire. Voyez le personnel de cette institution qui se fonde sur la grâce de Dieu! Qu'imaginerez-vous de mieux pour la déconsidérer que l'histoire de ses gestes? Y a-t-il un homme qui trahisse la confiance d'un pupille et jure sur les saintes Ecritures de maintenir la loi qu'il veut trahir? Il s'appelle Miguel. Un autre, moitié dans les traces du poison royal et moitié dans le sang des sujets, se saisit-il de la couronne d'un frère? C'est le czar. Un troisième gouvernement, chargé de succéder à un prince qui mitraille le peuple, commet-il l'attentat plus grand de l'abrutir?... Laissez achever l'éducation de la France.

— En attendant, dit un autre, nous sommes représentés ici, nous, comme des brigands, mis au ban de l'opinion flottante; nous n'avons aucune patrie dans ce royaume affranchi hier pas nos mains. Et parce que nous avons été désintéressés, nous voilà sans héritage. Désireux toujours de liberté et de travail, nous n'avons plus d'asile, plus même de nom en ce pays qui est le nôtre un peu mieux que celui de ces princes, nos créatures d'hier. Il nous est défendu de confesser la religion paternelle. Tout homme peut librement ici se déclarer athée, royaliste, manichéen; mais nous, nous ne pouvons nous dire ce que nous sommes : républicains! Les vaincus ont ici une retraite, les vainqueurs n'en ont pas. Polignac est retranché contre la colère de la populace, et nous, nous sommes livrés aux assommeurs publics, aux assassins officiels.

— Parbleu! dit Achille Roche, on a ameuté contre la république tout ce qu'il y avait de peureux en France : jugez quelle opposition elle rencontre! Les courtisans nous calomnient, les agioteurs nous haïssent et les épiciers nous traquent.

— Je ne sais, dit Aymar charmé de voir un peu se détendre la gravité de cette espèce de conseil de guerre, je ne sais pourquoi on fait de cette classe de si paisibles industriels le type, le symbole, le mythe des résistances au gouvernement de l'avenir : une classe qui connaît si bien le peuple en détail! Ils n'ont point de haine ces bonnes gens, mes amis;

mais beaucoup d'entre eux sont figés dans la peur. Que voulez-vous? c'est une suite naturelle de leur gisement topographique. L'épicier habite le rez-de-chaussée. Il vit de plain-pied avec l'émeute : l'émeute et son argent ne sont séparés que par une planche. Le moyen qu'il ne coure pas aux armes le premier, dès que l'infanterie est révoltée. Ah ! si seulement les factieux étaient à cheval; si leur tête montait à la hauteur de l'entresol, l'épicier ne verrait menacer là que la famille, la bonne, les marmots, madame son épouse qui se défend quelquefois ; mais le magasin est en bas : c'est là que repose l'avenir; c'est là que sont empilés le poivre et la considération. Du reste, en cette masse de trafiquants à mains grosses et couvertes d'engelures, il s'enfouit cependant des citoyens pleins de qualités essentielles, beaucoup de vieux et solides militaires. Mais il faut l'avouer, il y entre quelques individus qui n'appartiennent à l'existence que par la digestion, qui attendent pour avoir une idée qu'elle soit venue à un autre, et à qui il faut mâcher la vie intellectuelle presque aussi péniblement que le grognard triture le tabac de la régie qui lui est vendu en détail. C'est la portion qui vous en veut, peut-être; mais celle-là n'a point de système : elle n'a que des intérêts. Vous y voyez un parti? C'est une congrégation de pot-au-feu, c'est une opinion de rez-de-chaussée.

Un homme abordait en ce moment les insurgés. Il avait dépassé cinquante ans. Grande propreté, grande politesse, mais sourire trop habituel pour être sincère. Il sembla choqué d'abord de l'aspect de cette réunion sans hiérarchie : fracs noirs, casquettes de loutre, apprentis pairs de France, élèves menuisiers, forgerons, ou docteurs. Mais en observant la tenue du camp improvisé, il prit confiance. Il allait de groupe en groupe, cherchant à se faire une clientèle d'entraînement. C'était un de nos adversaires énervés, mais rusés, qui auraient secondé une des victoires populaires comme moyen de s'ouvrir une troisième restauration. Le carliste venait là, à la porte des dangers, faire à la république la politesse de la laisser passer la première.

— Comme on vous a trompés! dit-il à quelques sous-officiers. Ah! si Marmont avait eu des hommes tels que vous! Un autre temps viendra. Tout ce qui appartient à la gloire du pays doit être récompensé par l'avenir. Ces malheureux

princes ont méconnu le terrain : s'ils revenaient jamais, le Rhin et la Belgique nous seraient rendus, mes chers compatriotes, et nous aurions le suffrage universel. C'est là la dot qu'il faudrait rapporter de l'exil !

— Aveu remarquable ! fit observer un journaliste.

— Ainsi soit-il ! bâilla Modeste.

— Messieurs, continua un peu plus loin la même voix caressante, vous ne réussirez peut-être pas aujourd'hui faute d'un chef : un lieutenant-général, un prince ! En France, voyez-vous, on ne saisit guère les idées, on ne comprend que les personnes. Il faudrait incarner cette révolution pour qu'elle n'avortât pas encore. Attendez : choisissez quelque bonne tête à tant de bras et de cœurs généreux.

— Je vous vois venir, gentilhomme, dit un imprimeur aux moustaches blondes, à l'air moitié goguenard et moitié farouche ; n'étiez-vous pas de ces courtisans, aujourd'hui nos alliés malgré nous, qui disaient hier en parlant du peuple : Plus de concessions ?

— Je ne cache point que je suis noble et pourvu d'une charge à la cour.

— Eh bien ! moi, je ne connais de noble que celui qui sert l'État pour rien.

— Il y a cependant alliance possible entre nous, balbutia le légitimiste un peu foudroyé dans la bagarre : nous voulons également l'honneur du pays, bien qu'établi sur des bases différentes. Le feu et l'eau s'unissent pour édifier les grandes choses ; mais sur la boue du juste-milieu que bâtir ? Tous les partis ont une âme, une poésie, un dévouement, un but intellectuel : celui-là n'en a point. C'est un monstre impuissant, sans sexe politique. Il ne sait, pour récolter l'or, que semer le fumier.

— Oui ! mais mes opinions sont de mon choix, vicomte, appuya le contradicteur, et les vôtres sont de votre naissance. Je suis ce que je suis par ma volonté ; vous, par le hasard. Me voilà républicain avec connaissance de cause, et un peu à mes risques et périls, à ce qu'il paraît ; vous, vous êtes religieux et monarchique pour être venu au monde dans un hôtel de la rue de Varenne et avoir été baptisé à la paroisse Saint-Thomas-d'Aquin. Vous voudriez que la loi fût l'œuvre d'un seul, nous, l'expression des volontés de tous ; la puissance divine, nous, qu'elle fût nécessaire ;

qu'on aimât le roi « son maître », nous, qu'on respectât seulement le chef animé de justice. Vous trouvez le peuple grossier, sauvage, et nous l'admirons, nous, de n'être pas méchant et dangereux, étant le produit des institutions passées. Il pourrait, élevé comme il l'est dans les rues ainsi qu'un dogue abandonné, privé depuis tant de siècles par vos monopoles d'instruction et d'intelligence, se retourner contre ses abrutisseurs et les réduire en poussière. Vous vous accommoderiez de la dîme, de l'impôt, des apanages... et nous, nous saurions nous en passer. Qu'y a-t-il de commun entre ces deux natures? Vous désirez jouir, et nous mériter ; faire les courtisans, et nous combattre... Otez-vous donc un peu de là, monseigneur, je crois que nous allons commencer.

Et, en effet, on voyait par la rue des Arcis débusquer une colonne de la garde nationale.

— La voilà, dit Aymar, cette troupe de janissaires bourgeois qui s'est dépouillée en presque toutes circonstances de la faculté d'apprécier et de réfléchir pour secourir les tyrannies triomphantes; qui a conduit Louis XVI à l'échafaud; qui a laissé faire le 2 septembre ; qui a servi de police à Saacken ; qui s'est laissé licencier par Villèle, qui était absente aux jours de la chute des Bourbons aînés! Il fallait compromettre ici son habit, la faire attaquer la première...

— Venez, petits, petits saints, dit Modeste, anges gardiens des boutiques!

La colonne approcha. On la laissa dépasser la première barricade, et les insurgés eux-mêmes se taisaient. Rien n'ébranlait l'air que le monotone appel du tocsin qui indiquait aux hommes de cœur le lieu de la résistance commencée.

— Qui vive? cria enfin avec calme le chef des barricades.

— Amis!

— Mais encore? Êtes-vous partisans de Thiers, Guizot, Montalivet?

— Républicains.

— Vive la garde nationale!

Parvenus au deuxième retranchement, les assiégeants s'élancèrent pour le franchir : — Ah ! brigands! s'écria l'adjudant-major qui les commandait, nous vous tenons enfin!

— Feu ! mes amis, sur les traîtres.

Et l'adjudant-major tomba. Les assaillants plièrent,

mousqueterie des fenêtres seconda merveilleusement les coups tirés à bout portant, et les assiégés n'avaient pas eu le temps de recharger leurs armes, que déjà les grenadiers citadins avaient fait une savante retraite.

Ce premier assaut repoussé, voilà un autre parlementaire.

Celui-ci témoigna avec quelque aplomb qu'il espérait interposer son éloquence en faveur du licenciement volontaire de la petite armée. Habit à longues basques, la cravate blanche, l'air oratoire et paterne, c'était un ancien *libéral*. C'était un de ces apostats plus haïs de tous les gens de conscience que les émigrés et les chouans. Cette variété du lâche placée sous les Majestés légitimes dans l'impossibilité d'obtenir les places, avait fait de l'opposition un métier. Aujourd'hui ils abandonnent leur fière attitude d'indépendance, parce que la chance s'entr'ouvre pour eux d'être décorés et soldés à leur tour. Ils n'ont jamais combattu la cour au profit d'intérêts généraux, mais telle cour au profit de leur avancement personnel. Ils se disaient ennemis de l'aristocratie, mais de telle aristocratie dont ils n'étaient pas encore membres. Et ils s'imaginent aujourd'hui, ces spéculateurs démasqués, avoir conservé quelque crédit sur des imaginations dont ils ont régenté la jeunesse, en qualité de professeurs. Celui-là, reconnu pour une girouette, voulut parler, et il fut hué dès l'exorde de son discours. Il ne perdit toutefois ni sa contenance, ni son espoir d'être convertisseur. Mais s'il radotait 92, on l'appelait terroriste ; Napoléon ? flatteur ; Louis-Philippe ? ganache.

— Eh ! pourquoi, dit-il, vous armeriez-vous, mes enfants ?

— Pour nous défendre, par exemple !

— N'avez-vous pas tout ce que vous pouviez désirer ?

On sourit.

— Oui ! dit Ricard Farat, frêle et bienveillant Dauphinois, élevé pour être séminariste et que la franchise de son caractère natif avait jeté ici au premier rang : Dupin, lui deux cent dix-neuvième, a tracé la limite des vœux universels : et la Charte-Bérard a prévu tout ce que pourrait réclamer l'avenir. Ces gaillards-là ont, ma foi, posé les colonnes d'Hercule !

— Ne vouliez-vous pas un gouvernement à bon marché ?

— Et ce qu'il a coûté au prince réalise exactement ce vœu, n'est-ce pas ?

— Le pain n'est pas cher !

— Comme si on vivait seulement de pain ! N'a-t-on jamais besoin d'émotions nobles et de sentiments élevés, monsieur ? L'âme aussi a faim et soif ! Le pain est le droit du peuple ; mais il n'est pas le seul, pour être le premier.

— Vous ne pouvez souffrir aucun chef.

— Erreur ! La démocratie n'est pas ennemie du pouvoir. Elle se livre à lui quand elle le croit agissant pour le bien public, quand elle le sent animé de l'honneur national. Voyez le premier consul ! Tant qu'il a représenté la France, il a été secondé. Marengo était une victoire française. Mais quand il a fini par n'être qu'un prince à ambitions dynastiques, quand Saragosse, Cassel et Moscou ne furent plus que des massacres égoïstes au profit du trône de ses frères : abandonné. Peut-il se plaindre de son sort ?

— Séparez-vous, mes enfants, je le répète dans vos seuls intérêts. Et c'est aussi l'avis du général Lafayette. Il m'a prié...

— Je le croirais assez, interrompit Jeanne.

— Écoutez donc sa voix !

— J'ôte d'abord mon chapeau de cuir au souvenir de sa jeunesse ; mais je demande ensuite la permission de me souvenir un peu que je suis enrhumé. Il y a d'autres héros que votre marquis, monsieur : révolutionnaire en gants blancs, cheval blanc et cheveux blancs. Son zèle philosophique s'est arrêté à toutes les époques à la classe ouvrière... exclusivement. C'est un radical de salons. Je plains toujours la seconde enfance de l'homme, mais je ne saurais superstitieusement la vénérer. Nous n'allumerons point de verres de couleur en signe de réjouissance à la mort d'un ami de Washington ; mais nous n'épuiserons pas non plus nos larmes sur la fin d'une vie qui n'aura rien de prématuré. Les sauvages de la Floride, citoyen, hommes primitifs et fils de la nature, ont une coutume admirable. Afin d'honorer la vieillesse, ils ne permettent jamais qu'elle se démente et se dégrade. Quand un de leurs sachems est arrivé à l'âge de l'égoïsme et de la faiblesse, on le conduit au pied d'un grand peuplier. Là, il est prié de le gravir, pour témoigner que la force et la vigueur lui restent. Parvenu au sommet, les enfants ébranlent énergiquement l'arbre d'épreuve. Si l'ancêtre se soutient et demeure à cette élévation, il est ramené en triomphe et reconduit à la cabane qui sert de palais au chef. S'il

chancelle, on juge sa carrière finie : et ces enfants dévoués, ces respectueux anthropophages le mangent, afin d'enfermer en eux et de s'assimiler ses vertus. J'ai cru, depuis l'Hôtel-de-Ville, que le père de la meilleure des républiques ne se tiendrait pas sur le peuplier. Voilà.

— Vous marchez à votre perte! L'autorité, messieurs, tarde encore à déployer contre vous ses rigueurs : le pouvoir vous donne encore le temps de réfléchir paternellement... mais...

— Le pouvoir ! Tel que vos ministres l'ont fait, il est insolent comme un parvenu et sanglant comme un terroriste : il erre dans la ville un glaive en une main et la clef des cabanons dans l'autre. Il parle de Bicêtre, de visites domiciliaires, il se retranche derrière les réquisitoires et les fossés. Le gouvernement des Guizot, Soult et Persil (on juge d'un système par les hommes qu'il emploie) entretient plus de mouchards qu'autrefois la Régence ne soldait de catins. Le vice d'aujourd'hui est plus immoral : on se défait des filles, on ne licencie jamais toute une armée d'espions. Il faut entretenir cette plaie-là, une fois ouverte. Adjoints une fois à votre autorité, ces collaborateurs n'ont plus pour vivre et se réhabiliter qu'un moyen : c'est de se faire voleurs. Mon cher, comme un chien fidèle, le peuple avait rapporté dans sa gueule la couronne : votre pouvoir la lui a volée, et on le renvoie aujourd'hui sans lui donner un morceau de pain dont il est affamé.

— Mais l'opposition saura faire marcher le ministère!

— Les opinions sont libres, dit un sténographe à l'air bonhomme, soupçonné de travailler à un petit journal : je respecte infiniment la vôtre, monsieur ; mais je la déclare absurde et stupide.

Aymar sourit comme les autres de l'indiscipline de ces hommes appelés spécialement à la discussion et à l'égalité.

— Votre opposition ? la *gaucherie?* Mais ce n'est qu'une bouderie d'apparat, courtisanerie farouche, calculée pour arriver aux portefeuilles, nantie d'un pacte nouveau. Voyez vos assemblées enfantées par cent quarante mille électeurs seulement sur trente-quatre millions de citoyens : quelle médiocrité flagrante! quel digne produit des suffrages de l'argent! Chacun de vos députés a son parti, la France seule n'en a pas.

— On peut avec le bon vouloir le plus manifeste...

— On a craint de jouer la réhabilitation d'un grand peuple contre la conservation d'une maison. Et ce baptême de gloire, monsieur l'optimiste, qui consacre tous les pouvoirs nouveaux, est-ce dans notre sang ou dans celui des Prussiens qu'on ira le chercher? Attaquera-t-on les ouvriers ou les Russes? Est-ce Vienne ou Lyon qu'on va bombarder?

— La majorité, messieurs! la majorité est pour le système, et le respect est dû...

— Chez un peuple encroûté de servilisme depuis quatorze siècles, qu'est-ce que le plus grand nombre? N'est-ce donc pas un poëte du juste-milieu qui a dit : — « Les sots depuis Adam sont en majorité? »

— Enfin il faut respecter la société basée sur les lois écrites.

— Votre société? Telle que l'ont combinée les anciens vainqueurs, hommes de féodalité? c'est la richesse, la force, les doux loisirs, le luxe, la culture de l'esprit d'un côté, et de l'autre le travail, les besoins, l'ignorance et les impôts.

— Votre société! appuya l'artilleur déjà signalé parmi les argumentateurs en plein vent. « C'est la sainte-alliance des égoïsmes contre le droit de tous, c'est l'union de ceux qui possèdent contre ceux qui méritent. » Allez-vous-en, monsieur, et que la paix vous suive!

L'apôtre du château fut hué de plus belle, et se retira. Mais il méditait ses vengeances, et murmurait à voix presque intelligible :

— Qu'est-ce que leur rapportera tout ce courage?

— Vous me rappelez, dit un rapin de l'école de Gros, qu'un bourgeois demandait un jour devant l'Apollon du Belvédère à quoi cela sert. — A être beau, citoyen : vous ne servirez jamais à cet usage.

— On veut retourner à Robespierre, dit-il, à 1793.

— Encore et toujours la même et calomnieuse bêtise! Mais enfin 93, époque impossible parce qu'elle a été, était-elle au-dessous du régime que vous voulez nous faire, vous? Le vice est-il un progrès sur le crime? Robespierre croyait à ce qu'il a dit, monsieur. L'intention qui faisait mouvoir ce monstre était au moins pure à ses yeux, bien qu'elle soit horrible aux nôtres. Il croyait bien faire, lui; mais vous, vous comprenez que vous agissez mal et que vous trahissez. Vous êtes ignobles, et vous le savez. C'est la différence de l'absurde à l'infâme.

L'ex-libéral pressait le pas alors et se retirait vivement, car il entendait résonner la charge du côté de la rivière.

— A celui-là, dit Modeste en le voyant fuir, on ne mettrait pas un grain de millet... n'importe où.

Mais les légions de la banlieue, allumées par des proclamations menteuses dénonçant les insurgés pour des carlistes, avançaient.

— Si cette milice, si pacifique aux Prussiens en 1815, avait déployé alors, pensait Aymar, la moitié de l'ardeur qu'elle montre contre des concitoyens, jamais la France n'eût subi l'invasion étrangère!

On essuya le feu des villageois; mais il y fut répondu avec tant de justesse que la débandade se mit presque à l'instant parmi les héros basanés.

— Hourra sur les Bédouins! crièrent les gamins qui rechargeaient les armes de leurs frères.

Puis, ralliés sur la place du Châtelet par les baïonnettes croisées de la ligne, les Bédouins reparurent une seconde fois pour fuir plus vite encore et plus en désordre. Ils jetaient leurs fusils, leurs sabres et des cris très-bizarres.

— Quels moyens emploiera-t-on pour nous procurer de leur part une troisième visite? demanda certain officier de hussards, le brave des braves. Ramassons leurs armes, camarades. Les gibernes sont à moitié pleines encore. Vivent nos amis de la campagne! c'est toujours de là que viennent les fournisseurs. Aujourd'hui, au lieu de fruits et de légumes, ils nous apportent leur plomb. Les prunes que voilà valent bien celles de la reine Claude!

Modeste vint offrir à Aymar une blouse qui, choisie parmi les dépouilles, se trouva doublée de cartouches sur la poitrine: mais on les tirait lentement.

— Eh! revêtez la blouse entière, mon colonel, ce sera plus tôt fait!

Aymar suivit ce conseil: et l'enfant s'applaudit d'avoir fourni à la fois des munitions à son chef et une sorte de déguisement propre à empêcher de reconnaître le plus dangereux des adversaires.

Quand le terrain fut déblayé des morts et que les gibernes des assiégeants eurent été vidées au profit des assiégés:

— Eh bien donc, nous serons vainqueurs! pérora un homme au regard louche sous ses besicles bleues. Il faudra

profiter de la nuit pour envelopper le château. Il est mal gardé du côté de la rue de Rivoli, parce qu'on ne croit point qu'il puisse être attaqué par là. Je sais un passage à s'introduire dans le jardin par les souterrains du limonadier qui tient le bail des chaises. Qu'est-ce qui veut venir avec moi?

— Ceci, dit Prosper Canleit qui venait de perdre un bras, m'a l'air d'un piége.

— Moi! reprit en pâlissant le zélateur; je ne suis pas suspect. Vivent la nation et la république! Ah! s'il y avait ici dix gaillards comme moi, notre ennemi serait demain à l'ombre. Il n'y aura de repos pour la France que quand on aura encore fait justice d'un roi : tuer un roi n'est pas un crime! il faut faire réimprimer là-dessus un livre ancien fort utile et les discours prononcés au Parlement d'Angleterre par le fameux Milton. Est-ce que l'arsenic a été inventé pour les chiens? Quand le roi sera mort, nous serons tous riches! Il faut organiser une bonne machine infernale.

— Qu'est-ce qui connaît cet homme? demanda Aymar en le saisissant au collet. Comment, tu viens parler d'assassinat devant des hommes qui ont les armes à la main et qui combattraient, s'il le fallait, un contre dix mille! Nous prends-tu pour des sbires, ou des élèves de jésuites? Crois-tu trouver ici des Ravaillacs ou des chevaliers de Lorraine? Nous combattons, nous n'assassinons pas! On pourra relever tantôt sur ce pavé nos dépouilles, mais on ne nous traînera jamais, pour des complots de lâches, devant la Chambre des pairs Nous n'aurons jamais à entrer en intimité avec nos juges à mort; nous n'échangerons point contre leurs complaisances des portraits et des autographes. Nous n'achèterons jamais par des dénonciations l'honnête faveur de partager avec une prostituée la dernière nuit que nous aurons à passer sur la terre. De quelle abominable action te fais-tu ici l'agent provocateur?

— Mais croyez-vous, messieurs, dit l'inconnu évidemment éperdu, et essayant toujours à se remettre, que si la police a le dessus, vous serez épargnés? Elle entrera dans les maisons où vous vous serez retranchés : elle égorgera jusqu'aux femmes et aux enfants; on vous traînera dans des cachots; on vous refusera vos juges naturels, et on vous déportera, si l'on n'ose vous tuer. Ce sera le supplice sans fin, la mort de tous les jours. Songez-y.

— Mais qui es-tu donc? répéta Aymar d'une voix terrible.

— Voilà ses papiers, répondit un chasseur de la troisième légion qui pendant les explications avait ouvert l'habit du personnage avec la pointe de sa baïonnette, et découvert dextrement, sans le blesser, la poche du portefeuille. On y trouva une petite carte signée d'Argout, une médaille d'argent portant pour exergue : Brigade de sûreté, et pour armes parlantes un œil ouvert.

— A la lanterne ! crièrent cent voix confuses. L'assassin devait être de la police.

A voir l'élan d'indignation qui se manifestait, et cet homme enlevé comme une feuille par un vent d'orage, Aymar, accoutumé aux réminiscences épiques, se rappela les paroles d'un illustre romancier anglais, le révérend Mathurin, pour peindre le destin d'un infâme tombé aussi devant la justice du peuple. Il le voyait déjà « foulé sous mille pieds, devenu un tas de boue sanglante et une masse de chair meurtrie... » Mais sa crainte fut vaine : le mépris avait fait grâce à ce digne auxiliaire du ministère *treize mars*.

Cette scène toutefois avait redoublé l'irritation des hommes de Juillet : cet essai de corruption sur leur conscience exaspéra les plus résignés. Il n'y eut qu'une voix pour n'entendre à aucune capitulation. De moment en moment on venait dire à la petite troupe : — Les sympathies s'éveillent : le peuple s'est retrouvé ! Et l'espérance de la victoire enflammait de plus en plus les courages.

— Le bon droit est pour nous : Aux armes ! Défunte la France va ressusciter.

— Eh ! mes amis, essaya encore Aymar, — c'est parce que vous avez raison, cent fois raison qu'il faut attendre pour l'avoir à propos. Ce qu'ils appellent votre émeute, c'est le produit de leur mauvaise foi et de leurs piéges. C'est le pouvoir qui est en révolte; car votre opposition, à vous, c'est l'insurrection de l'intelligence contre le néant du cœur et de la pensée. Vous attaquer, c'est vouloir commettre l'assassinat de l'âme d'un peuple : action plus coupable que celle de tirer sur lui. Mais encore n'avez-vous pas le droit d'être vaincus. Ce nombre qui vous accable aujourd'hui, demain sera pour vous. Laissez-lui le temps de s'éclairer. Le temps est un grand politique ! et entre l'abjection présente et la réhabilitation du caractère français, il n'y a que l'épaisseur

de quelques cheveux blancs. Laissez passer les restes d'une génération flétrie; laissons mourir en paix et ensevelir ces ruines de citoyens : ensuite vous retrouverez la France.

— Oui, dit l'étudiant aux refrains :

Nous entrerons dans la carrière
Quand nos aînés n'y seront plus.

— Oui! eh bien, attendez! dit un octogénaire qui semblait sortir du tombeau, tant sa figure et jusqu'à ses habits retraçaient une autre et lointaine époque. Attendez! et rien ne viendra. Les girondins nous tenaient le même langage il y a quarante ans. Si on vous apprend à vous reposer de votre salut sur un autre secours que le vôtre : crime d'endormeur ou de visionnaire. Poursuivez de votre mépris les donneurs d'espérances, ou plaignez-les! Assez de temporisation. — Quand un peuple se réveille, il doit tout accomplir par le mouvement qui a agi le premier, et ne poser les armes que quand tout a cédé. — Si ce conseil eût été suivi en 1792, il n'y aurait pas, entre ce jour néfaste et les nobles rêveries de Vergniaud, mon collègue, dix millions de victimes sacrifiées déjà sur l'échafaud, ou mortes dans les champs de bataille.

On toisa Aymar avec insolence et on soupçonna son courage.

Mais les mourants croissaient en nombre, et les blessés étaient portés dans la petite église où le camp décimé vint tenir conseil.

Le prêtre de cette église s'avança entre deux assauts.

Il était six heures du matin. Il marcha droit à l'autel pour dire sa première messe, paisible comme si l'enceinte eût encore été à peu près déserte, ou mieux, que le grand nombre des fidèles eût témoigné d'une foi naïve et d'une confiance absolue dans son pasteur.

— Que vient faire celui-là? demanda Lionne.

— Au large le masque! dit un autre. A bas la calotte!

— Je crois, Dieu nous damne! qu'il prétend chanter l'*Angelus*.

— Où allez-vous, monsieur l'abbé ?

— L'abbé! nous avons un autre culte à desservir.

— L'abbé! nous avons d'autres saints à fouetter.

— Eh quoi! dit Aymar, nous sommes intolérants, messieurs?

— Non, non! Laissons faire le bonhomme, reprit un autre, et continuons nos préparatifs. Chacun son affaire.

Et l'amateur de refrains :

> Qu'on puisse aller... même à la messe!
> Ainsi le veut la liberté.

— La philosophie de l'Évangile, cria Achille Roche, est essentiellement démocratique, messieurs. C'est le prêtre qui, le premier, a remis en honneur l'égalité : c'est lui qui a fait agenouiller le noble devant le vilain, et placé le lévite au-dessus du roi.

Le curé se mit sans trouble à préparer tout ce qui était nécessaire à l'accomplissement de son devoir.

— Honneur au culte de Jésus-Christ!

— Un Dieu républicain! ajouta le naïf Roche.

— Place et respect au confrère de Lamennais.

— Alors, qu'il prie donc au moins pour nous, objecta un adepte de la politique nouvelle, pauvre jeune ouvrier aux mains déjà usées par le travail, et qui n'avait pas encore eu le temps d'apprendre à lire.

— Et pas de latin pour aujourd'hui, monsieur le curé.

— Oui, oui! qu'il officie pour le triomphe de notre cause.

— Faites décider Dieu en notre faveur : le Dieu des armées, brave homme. Entendez-vous ?

— Je prierai comme de coutume, dit le prêtre : pour les opprimés, les victimes, et même pour les oppresseurs aveugles, afin que leurs yeux soient ouverts.

— Il faut qu'il s'engage à nous confesser tous, marier et enterrer, quand il nous plaira, et sans contestation.

— Il est libre de ses actes comme vous des vôtres, fit observer Aymar. Pourquoi prétendrions-nous qu'il obéît et allât à nous, si nous n'allons jamais à lui ? Commande-t-on l'amour, la charité ? — Nous ne vous troublerons en rien, mon père : poursuivez, et excusez une nécessité qui fait un moment de cette demeure un asile, un retranchement pour les hommes de Juillet, déjà proscrits dans leurs foyers.

Le curé déploya les saints langes et prit l'hostie et le vin, symboles de la présence de Dieu sur l'autel.

— Oui, mon vieux, fais ton petit ménage, dit Modeste à voix basse.

Mais le bruit diminua sensiblement autour de l'autel.

Quelques-uns s'éloignèrent par respect, afin de continuer leur conciliabule; d'autres s'agenouillèrent, et quand le sacrifice divin fut accompli :

— Monsieur le curé, dit Aymar, priez pour nos frères. C'est moi qui vous le demande; et ce soir, s'il y a lieu, ne nous refusez pas la sépulture.

La garde municipale se présenta alors et fut à son tour repoussée, mais après un combat plus meurtrier que les précédents. Celui qui avait si longtemps déconseillé l'émeute était partout le premier au feu, maintenant que le sort en était jeté. Quand l'ennemi abordait de trop près le fragile rempart des assiégés, c'était la voix d'Aymar qu'on reconnaissait toujours dans le formidable cri : — A la baïonnette !

— Si j'avais à présent un morceau de pain ! dit un des vainqueurs.

— Est-il bête, celui-là ! fit Modeste.

— Attends une heure, conseilla Jeanne : ni toi ni moi nous n'aurons faim, mon brave.

Enfin le dernier moment de ces Thermopyles approchait. Une armée tout entière, des canons, un maréchal de France, et plus qu'il n'eût fallu à Napoléon pour un autre Austerlitz, attaqua de toutes parts ce foyer de résistance républicaine. Les républicains se comptèrent et ne désespérèrent point : ils étaient encore soixante !

Modeste, qui venait d'être placé malgré lui en réserve à l'une des fenêtres du quartier général, descendit alors et se rangea près du chef de son choix.

— Assez, dit-il, du métier de combattant en chambre. J'ai entendu tousser le brutal. Je viens aussi au-devant du grand maréchal aux fourgons espagnols : je veux voir l'officier qui fit remarquer si amèrement à Waterloo l'absence du prince Berthier, dont il tenait la place.

— Notre entreprise était folle ! dit un ingénieur en soupirant.

— Pour qui eût prétendu vaincre, mais non pour qui ne voulait que léguer un souvenir à ses frères, et apprendre au pouvoir absolu qu'on ne fusille pas les idées.

— Bonaparte et Charles X ont fait aussi tirer le canon dans Paris, fit remarquer quelqu'un : où sont-ils morts?

— Emparons-nous de leurs canons !

Quelques femmes étaient aux fenêtres, qui pleuraient e souriaient devant ce courage des assiégés.

Victoires du nombre, qu'êtes-vous devant cette noble défaite !

Mais dans une maison assez voisine du quartier général, et qui appartenait à un négociant ami de M. Chalamel, Aymar crut distinguer tout à coup deux figures : celle de sa mère, et près d'elle, à ses côtés, une autre et plus insaisissable forme. Cette apparition fut rapidement effacée par la fumée du combat; mais un souvenir poignant avait traversé la pensée d'Aymar. Il écarta cette double fascination... et cependant il ne put étouffer un soupir. Ses yeux se voilèrent, et malgré lui il sortit de sa poitrine deux mots si confus qu'il crut les entendre comme si un autre les eût prononcés à son oreille :

— Adieu, Christiane !

Quand l'ennemi repoussé encore, mais pour la dernière fois, se fut allé rallier à quelque distance, on vit à la cime de la barricade depuis si longtemps assiégée, un drapeau rouge et un bonnet rouge !

— Qui donc a placé là ces déplorables insignes ? demanda Aymar en courroux.

— Personne, répéta chaque soldat citoyen, chaque ouvrier de l'avenir.

— Lâches adversaires ! soupira Aymar. Ils voudraient calomnier jusqu'à notre mort.

Modeste s'élance à l'instant au sommet de la pyramide de pavés, arrache les signaux, et adressant aux fugitifs une pantomime d'écolier où il entrait plus d'insouciante audace que de convenance :

— Voilà une cible que vous n'avez pas encore vue, cria-t-il : si vous savez tirer, faites-le voir !

Mais, dans son impatience à jeter dans la boue le bonnet d'Hébert et de Marat, il perdit un moment l'équilibre ; et, bien qu'à force d'agilité il se rattrapât aux escaliers chanceants, il ne put éviter de descendre un peu plus vite qu'il n'eût souhaité, et il tomba du côté du rempart occupé par la troupe de ligne.

— Que faire de ce gamin ? demanda un caporal qui l'entraîna avec lui, tout étonné de voir tomber du ciel un tel ennemi.

— Laissez-nous faire, nous autres ! dit en se hâtant d'accourir un sergent de ville mêlé à la troupe.

Le vétéran de la police approcha et donna à l'enfant désarmé un rude coup de crosse au milieu de la poitrine.

— Dieu vous le rende! dit froidement Modeste.

— Faut-il le renvoyer par-dessus la barricade?

— Oui!

— Non! non!

— Laissez-le donc fuir, proposa alors le sergent de ville au troupier.

Et le troupier, ne pouvant se résoudre à voir frapper un conscrit, écouta cette parole comme un conseil de grâce.

— Va-t'en, traître!

— C'est faux, dit Modeste.

— Mauvais sujet!

— C'est juste.

Mais à peine avait-il pris sa voléc à cinquante pas, que le suppôt de Vidocq tira ignoblement sur le prisonnier qui s'échappait

Par un étrange hasard, l'enfant de Paris, qui avait en courant mis le pied dans un trou de pavé profond, tomba sous la doulèur d'une entorse en même temps que résonnait le coup de fusil qui lui était adressé; et personne ne douta qu'il n'eût été atteint.

Aymar, à cette vue, oublia toute prudence. Il franchit le retranchement, et, seul au milieu de tant de fusils abaissés pour vomir la mort sur un seul point, il s'avança le front nu, l'épée haute. releva le transfuge involontaire et le chargea sur ses épaules.

Tant d'abnégation de soi frappa les deux camps. On suspendit un moment toute hostilité. car cet homme au paternel courage fut pris pour le chef de l'émeute, et il y eut dans les rangs du juste-milieu un moment de consternation admirative.

Les femmes battirent des mains, de vieux soldats pleurèrent. Il échappa à des épaulettes étoilées de dire avec un blasphème :

— Ces brigands-là sont admirables!

Tout fit hommage à tant de valeur. Les croisées s'ouvrirent et les têtes s'avancèrent pour mieux voir. Seule, une persienne demeurait obstinément fermée, bien qu'il fût facile de voir qu'il se cachait derrière ce rempart l'extrémité d'un mousquet à l'affût menaçant, appartenant à quelque combat-

tant fortifié. Le groupe avait dépassé cette fenêtre et nul ne songeait à s'opposer à sa retraite, quand il sortit de là tout à coup un furtif éclair.

Aymar fut frappé d'un coup de feu au-dessous de l'épaule droite : il tomba.

— En avant ! commanda le généralissime au service de la cour.

Et ce solennel signal décida enfin le dernier, le victorieux assaut des assiégeants. L'artillerie tonna plus formidable, les boulets s'enfoncèrent dans les vieilles murailles du cloître, les retranchements furent emportés, la mitraille marqua au front la demeure des citoyens qui n'avaient pu rester neutres, et avaient précipité leurs meubles sur les innombrables vainqueurs.

Tout céda, tout fut dispersé en un moment ; car la force des agresseurs était cent fois centuple. Et le seul événement militaire qui rappelât notre gloire à l'Europe, depuis 1815, s'acheva au fond des corridors, en des maisons disputées chambre par chambre et étage par étage. Le plus pur sang de la France se tarit sous l'ignoble épée des sergents de ville.

Les républicains avaient tenu vingt-six heures. Leurs barricades étaient couvertes de cadavres, au pied comme au sommet. Après leur défaite, on mit Paris en état de siége.

Mais pendant tout le temps qu'une armée entière s'était ruée par l'étroite issue où gisait Aymar, Modeste l'avait protégé et couvert de son corps. Il était resté foulé sous des milliers de pieds errants pour défendre l'incertain espoir de sauver à son tour son sauveur. Cette force, il l'avait trouvée dans l'émulation de son ardeur à remplir un devoir, et aussi dans l'émotion surnaturelle que lui avaient causée les deux cris élancés à la fois de la maison homicide, au moment où le républicain succombait.

Ces deux voix avaient dominé le tumulte par le lamentable accent de leur prolongement. Ainsi, plus sinistre encore que les plaintes de la tempête et les déchirements du rivage, s'élèvent le cri de la fiancée et le désespoir de la mère qui voient s'abîmer leur vivant trésor.

XVI

En peu d'instants le tumulte avait fait place au silence, et le champ de bataille était devenu désert. Les vainqueurs étaient allés presque tous défiler au Carrousel et tendre une main avide à des décorations qu'on ne cherchait autrefois que dans le sang de l'étranger. Modeste, tant qu'il était resté la providence d'Aymar, n'avait pas pensé à s'éloigner, et cependant il ne conservait plus l'espoir de ranimer ses jours. Pour lui que d'horribles dangers grandissaient à chaque minute! Il ne s'agissait plus des chances du combat, mais de l'approche des égorgeurs et de la perspective de l'échafaud. Il avait porté jusqu'à la muraille prochaine le corps inanimé et l'avait appuyé là doucement. Courbé devant lui, et comme lui privé de respiration apparente, il le contemplait dans une immobile anxiété. Tout à coup il frissonna :

— Merci! et sauvez-vous! lui avait dit une voix épuisée.

Il leva la tête pour comprendre qu'on fût arrivé jusqu'à lui sans retentissement de pas, sans frôlement d'habits; et saisissant la main glacée qui lui était tendue :

— Ah! madame, dit-il en la posant sur le cœur du blessé, s'il doit battre encore, c'est sous cette main-là.

— Aymar! m'entendez-vous? dit doucement madame Beauval agenouillée près du corps.

Aucun souffle.

Alors Modeste, jetant une partie des vêtements qui pouvaient le faire reconnaître, s'engagea dans un obscur passage dont les détours à lui connus devaient, s'il était suivi, donner quelque embarras aux explorateurs. Il était temps! car s'il venait de reconnaître avec attendrissement une seconde femme qui suivait les pas de la première, du côté opposé de la rue s'avançait un harnais militaire. Avec le col noir et le ceinturon sur une longue redingote croisée, l'homme qui le portait était pâle; il avait les yeux hagards.

L'homme marcha rapidement vers le républicain dont la blessure rougissait les pavés.

— A moi le révolté, le *bousingot*, le buveur de sang! s'écria-t-il de loin.

Il fit un pas encore, mais n'osa mettre sur Aymar sa main de bourreau, car il avait rencontré un regard de femme qui lui fit retirer cette main et baisser jusqu'à ses yeux effrontés.

Toutefois, le familier de la police se remit bientôt, parce qu'il avait, comme un lâche, calculé déjà qu'il serait le plus fort.

— Allons, ôtez-vous de là, madame, et n'empêchez personne de faire son devoir. Je veux bien ne pas vous demander qui vous êtes, ne point faire de procès-verbal ou de rapport contre vous, mais laissez-nous empoigner cet homme. Ne savez-vous pas qu'il y a deux mille francs de récompense pour chaque scélérat qu'on pourra livrer ?

— Vivant... répondit son adversaire; mais celui-là?...

Et la voix qui articulait ces paroles, c'était la voix de la mère.

— En êtes-vous bien sûre au moins? dit l'officier secret.

— Et cette chaîne vaut le triple de sa rançon, ajouta la plus jeune femme ; laissez-le nous porter dans une maison voisine.

— Où ? demande madame Beauval en adressant à sa compagne un regard de reconnaissance et de désespoir.

— Ma foi, dit le confident du cul-de-sac de Jérusalem, toutes ces bicoques sont percées à jour, ou bien nos camarades les occupent. Je ne vois guère que ce grand hôtel en face dont les vieilles gouttières nous tirent la langue.

— Horreur ! dit madame Beauval qui suivait des yeux le geste.

Elle avait reconnu la maison d'où le plomb mortel était parti contre son fils, et s'était remise à genoux.

— C'est une lettre de moi, dit-elle à Christiane, c'est pour vous voir qu'il a quitté sa retraite !

— Eh bien, dans l'église donc! reprit l'agent secret en serrant prudemment le riche collier de topazes. Au fait, l'église a servi d'ambulance à tout le monde, et on ne saura pas pour quel parti tenait ce combattant qui, du reste, n'est plus redoutable.

Les deux femmes soulevèrent la tête chérie, tandis que l'auxiliaire passa un de ses bras sous les reins du blessé et

l'autre sous ses genoux. Le cortége arriva ainsi au pied du maître autel. Le prêtre venu là le matin y récitait alors et tour à tour l'office des morts, la prière des agonisants.

Le honteux émissaire s'échappa vite pour aller découvrir, s'il se pouvait, et vendre une autre victime.

Mais plusieurs gardes nationaux entraient aussi dans l'église ; et l'un d'eux en triomphant disait aux autres :

— Vous l'avez vu ! vous l'attesteriez au besoin. Le coup est bien parti, je l'espère, de l'hôtel nº 54, deuxième croisée du premier étage. J'étais seul là, et il ne peut y avoir contestation ni prétention pour personne à me disputer la victoire.

— Oui, mais le chef tombé s'est enfui, dit un bourgeois jaloux du succès de son collègue.

— Ou bien le diable aura pris ton mort aux dents, dit un autre. Nous n'avons retrouvé encore ni lui ni sa blouse verte.

— Il était reconnaissable à cette blouse brodée en vert, n'est-ce pas, messieurs ? reprit Chalamel. On l'aura peut-être déposé ici : approchons.

— Que cherchez-vous ? dit madame Beauval en s'avançant du pas de la lionne prête à déchirer le ravisseur de ses petits.

— Vous ! madame.

— Est-ce votre victime ?

Et la mère écarta d'un geste délirant Christiane penchée sur le front d'Aymar. Puis, s'effaçant à son tour pour laisser découvrir toute l'horreur de ce corps ensanglanté, elle ajouta :

— Regardez bien...

— Mon fils ! s'écria le vainqueur épouvanté.

— Silence !

— Mon fils...

— Non !

Et l'accent dont cette dénégation fut prononcée était si plein d'autorité et de vengeance que le désespoir seul d'une mère et la certitude d'en mourir pouvaient en expliquer l'amertume.

— Mon fils...

— Non ! encore une fois, non ! Rassurez-vous, monsieur. Vous n'avez épuisé en ce jeune homme que le sang de Léonce ; vous n'avez frappé que le plus généreux des citoyens

de cette lâche cité. N'était-ce pas servir vos opinions?... Allez, défenseur de l'ordre, réjouissez-vous et enrichissez vos états de services : vous n'êtes pas si coupable, vous n'êtes qu'un assassin.

Et Laurence, abattue de délire, tomba sur le corps de son fils.

— Morte ! dit un inspecteur de la voie publique. Placez-les tous deux sur le même brancard.

— Monsieur... est un parent qui demande à se charger des sépultures, dit le docteur Berthomier, qui depuis longtemps interrogeait l'artère de l'intrépide vaincu.

— Monsieur? dit le magistrat, ancien huissier-priseur, et en désignant Chalamel qu'il connaissait. C'est un très-brave homme... Adjugé!

On emporta la mère à côté de son fils.

— Si avant douze minutes je puis ouvrir la veine de notre ami, nous le sauverons peut-être encore, dit Berthomier bas à Christiane.

— Oh! tout de suite! s'écria la jeune femme dans l'ivresse de son espoir.

— Prenez garde ! je ne le sauverais ici que pour le livrer à l'échafaud. Qu'il ne sorte de la mort des braves que pour la liberté et pour vous... car l'infortuné... — il a perdu sa mère !

Christiane frémit.

Chalamel balbutia pour qu'on prît la route de sa maison du faubourg Saint-Germain. Christiane arrêta le cortége et le fit présenter à la fatale mais prochaine maison : la maison de Sénégal. Elle était déjà fermée, déserte, abandonnée ; et la jeune femme se tordait les bras de désespoir.

Le vieux chirurgien soupirait.

Il fallut marcher. Chaque fois qu'un obstacle nouveau venait arrêter le convoi et retarder le zèle des porteurs, quelle angoisse atteignait l'âme de Christiane! quelles poignantes impatiences la faisaient pâlir et trembler! Toute sa vie était enfermée dans douze minutes. Et tantôt c'était un groupe de marchands qui, osant enfin rouvrir le magasin pour se demander des nouvelles du combat terminé, encombraient la rue. Tantôt c'étaient les deux carrosses d'un ministre et d'un banquier qui se poussaient de front sur toute la largeur du passage afin d'arriver plus vite au château et à la Bourse. Plus

loin, voilà le bulletin déjà officiel de la victoire épaississant la cohue des badauds. Pauvre Christiane! chaque seconde perdue pouvait mettre l'éternité entre elle et son époux; le plus misérable contre-temps coûter l'existence à son dieu! Elle perçait la foule la première; elle allait de l'un à l'autre des quatre hommes qui portaient le fardeau, les encourager, augmenter le taux des récompenses promises, livrer son mouchoir et son voile pour étancher la sueur qui ruisselait de leurs fronts. Sa fortune! son salut! pour trois secondes abrégées sur le supplice d'une double agonie!

Enfin on arriva. Les témoins éconduits, les portes closes, et sans permettre que le blessé franchisse le péristyle, là, au pied de l'escalier, le chirurgien saisit le bras d'Aymar : il l'ouvre... et, sans oser, par excès d'émotion, consulter le patient lui-même, il attache son regard sur Christiane. Christiane ne respire plus : mais tout à coup ses yeux grandissent, son front se colore, on dirait qu'elle reçoit un sang nouveau dans ses veines... c'est celui de son époux! il coule : Berthomier n'a plus de crainte.

— Sauvé! dit-il.

Aymar, en effet, a soulevé la paupière; mais il n'a rien vu, pas même sa mère : et déjà cette paupière est refermée.

— Pourra-t-il reprendre sa connaissance avant trois jours, dit le docteur, j'en doute. Qu'on ne lui parle point, que nul bruit ne se fasse entendre; il échappera peut-être encore aux dangers de cet effroyable coup de feu... et aux espions de la bonne cause, ajouta-t-il après un moment de silence.

Chalamel baissa la tête. Christiane pria et remercia Dieu.

Personne, dans l'excès de la joie que donne une espérance si inattendue, personne, excepté Berthomier, ne remarquait un inconnu glissé jusque-là, et demeuré inaperçu durant l'opération. Il s'éloigna alors en ouvrant une porte de service dont il paraissait connaître le secret; et Berthomier, seul encore, saisit les derniers bruits qu'il laissa sur sa retraite. C'était comme le rire du hibou, le cri léger et railleur que pousse l'hyène quand elle est joyeuse.

Madame Beauval, sans éclat et sans coûteux honneurs, fut rendue à la terre. Elle laissait un testament qui, suivant les droits réservés par son contrat de mariage, attribuait exclusivement ses biens à son fils.

Chalamel, oublié dans le *Moniteur* du lendemain, où il

avait droit à une nomination de receveur général et au nom de Brutus immolant sa race, déserta l'hôtel qui cessait de lui appartenir, et alla cacher son zèle et son avarice trompés dans un quartier voisin du château.

Christiane, errant naguère au sein de cette famille que la fatalité poursuivait, se trouva seule et maîtresse en un instant dans une maison qui renfermait tous les intérêts de son cœur. Mais, hélas! c'était un époux à qui la douleur et la fièvre ôtaient la pensée, et un enfant chez qui cette pensée n'était pas développée encore. Elle allait de l'un à l'autre, les surveillait dans leur sommeil; et par la conformité des amours qui se confondaient pour elle en ces deux êtres, elle puisait tantôt quelque sécurité sur l'état d'Aymar à voir briller de santé et de beauté son fils, et tantôt elle sentait des appréhensions pour lui à l'aspect languissant de son père. Quand elle avait longtemps considéré avec effroi l'immobile léthargie du blessé, elle allait réveiller l'enfant pour s'assurer qu'il n'était pas en danger aussi. — « Au prix de ton repos, rends-moi le mien, disait-elle tout bas, toi qui ressembles tant à celui qui souffre. » Puis, quand elle le voyait sourire, il ne lui semblait plus qu'il fût menacé d'être orphelin. — « Dieu ne voudrait pas, pensait-elle, laisser la joie à l'enfant qui demain doit être privé de son plus sûr appui. »

Berthomier avait été arrêté comme complice de ceux dont il avait fermé les blessures. Et bien que cent gardes nationaux, cent soldats convalescents eussent offert de témoigner que l'officier de santé n'avait choisi dans la poussière que les uniformes les plus ensanglantés, il était retenu dans l'espérance qu'on obtiendrait de lui quelques révélations, à force d'obsessions insidieuses.

Enfin, dans la troisième nuit de son agonie, Aymar soupira. Christiane, à la clarté d'une lampe à demi voilée, approcha. Suspendue sur un pied tremblant, elle attendait quels signes de retour à la vie allaient échapper à ces lèvres si pâles.

— Ma mère? dit Aymar.

— Oh! mon Dieu! qui m'aurait dit, pensa la jeune femme, que la première parole qu'il prononcerait dût me déchirer l'âme!

Elle laissa tomber ses bras et devint immobile comme cette statue de Canova qui pleure à Rome sur le tombeau de Ganganelli.

— Qui donc êtes-vous? reprit le mourant; et dans quel lieu suis-je moi-même?... Appelez ma mère.

La veuve de Muranoff se pencha : il ne la reconnut point.

— Vos parents dorment à cette heure, dit-elle.

— Êtes-vous l'ange, vous, destiné à me conduire hors de cette vie? Partons.

Il souleva une main débile, et Christiane la saisit avec un sanglot.

— Où suis-je? demanda-t-il encore.

Christiane posa le doigt sur sa propre bouche en signe de discrétion.

— Est-ce encore la Pologne? — Dieu merci, je deviens insensé!

— C'est moi, Aymar!

— La maîtresse d'Egidius?... dit-il.

Se défendre est un instinct des nobles cœurs; mais il avait été interdit de parler au mourant, et plutôt mille fois endurer la calomnie qu'exposer un de ses jours.

Cependant l'ivresse de cette résurrection, l'impossible vertu de vivre sous une idée qui tuait sa pudeur, son orgueil de mère peut-être, égarèrent les idées et les pas de la jeune femme. Dans son besoin d'une protection, elle alla en silence chercher son fils, l'enleva du berceau et l'apporta tout endormi devant l'accusateur.

Aymar regarda autour de lui, de ce regard qu'attachera un jour la résurrection aux choses de la terre. Il y avait, dans cette première et surnaturelle idée, de la joie et de la terreur. Il sembla chercher des souvenirs... puis contempla l'enfant encore... et d'une voix intelligible à peine :

— Son nom? dit-il.

— Mon fils, répondit Christiane.

Car le frêle exilé n'avait pas encore reçu de nom au baptême, tant la mère était jalouse qu'il ne fût nommé qu'en France.

— Ah! madame, demandez pour moi à Dieu le bienfait de l'erreur et le bonheur de l'aveuglement, dit Aymar. Il a permis un miracle en vous rapprochant de nous. Abusez-moi, ou laissez-moi mourir. C'est le sang de l'étranger, n'est-ce pas? Cette créature, adorable ou maudite, dites-moi son nom?

— Ton fils! dit Christiane. Et elle le déposa avec toute

l'adroite et maternelle douceur dans les faibles bras d'Aymar, en s'y penchant elle-même.

Le blessé s'évanouit.

Mais il reprit ses sens presque aussitôt, car la faiblesse du bonheur ne saurait être longue ni funeste.

— Et ma mère, dit-il, est-elle heureuse?

— Ah! souvenez-vous, dit Christiane, de la joie qu'enfermait sa lettre quand elle vous rappela, il y a quelques jours, à Paris.

Puis, se retraçant à elle-même que cette protectrice était déjà perdue pour elle, ses pleurs recommencèrent à couler. Que sut donc inventer une ingénieuse tendresse pour abuser le cœur d'un fils sur l'absence de sa mère? que peut-on dire qui semble naturel à tant d'impatiente inquiétude? C'est un secret inexpliqué.

Il avait fallu appeler près d'Aymar un chirurgien nouveau, et cette nécessité pouvait entraîner des périls. Sous les inspirations d'un gouvernement de police, un magistrat n'avait-il pas osé prescrire, par une ordonnance, aux médecins de dénoncer leurs malades? Et pendant que cet homme prenait la corruption par entreprise sous le nom assez ridicule de Gisquet, on allait élaborer une loi où la prison était jugée douce et l'exil clément. Il s'agissait d'associer ces deux châtiments en un seul : la déportation, c'est-à-dire la prison dans l'exil! Et pour la présenter, cette loi, on n'attendait que l'avénement au ministère d'un courtisan officieux, d'un amiral dont le nom réunissait, tout exprès, les idées les plus douces et les plus fleuries : *Rosa-mel.* L'effroi qu'inspiraient les vaincus, même après la victoire, était tel, que Paris allait se ceindre de forts détachés.

Il fallut changer de domicile.

Chalamel, soit qu'il n'eût pas osé faire valoir le dernier service qu'il avait failli rendre à la monarchie, soit que le ministère, sachant cet homme désormais acquis, dédaignât d'employer avec lui l'appât des récompenses et la corruption des places; Chalamel ne fut pas nommé receveur général. Alors, et en vertu, d'un jugement, ses créanciers parlèrent de s'emparer de son hôtel.

Il fallut bien apprendre à Aymar que cette propriété était la sienne, hélas! et que par conséquent il avait perdu sa mère. Tristes mouvements de la vie: cachez les plaies qui

nous sont faites par de délicats efforts, il vient un grossier motif qui les dévoile et les déchire!... Intéressez le cœur à se taire, l'intérêt brutal parlera. Et les sentiments de l'homme sont gouvernés ainsi. Il les a subordonnés aux seuls intérêts vulgaires. On se déplace peu pour une vertu, un frère malade, des confidences de cœur à échanger; mais qu'il s'agisse de recouvrer quelques piastres, on devra tenter le tour du monde entre des écueils et la peste.

— Avez-vous pu me le cacher? disait Aymar à Christiane avec un indéfinissable accent de plainte.

La pauvre orpheline était réduite à dérober encore d'autres secrets. Aymar ne devait savoir la vérité sur sa naissance que quand il aurait touché un autre hémisphère.

Mais elle lui révéla tout ce qui la concernait elle-même, montra avec candeur l'espérance de porter bientôt son nom; puis, en exposant l'état de la fortune de son fils, elle mit quelque complaisance à détailler les avantages faits, les précautions prises par les Claremond en faveur de cet enfant. Elle voulait arriver à conclure en conseillant à Aymar de faire à M. Chalamel l'abandon de tout l'héritage maternel.

Aymar avait eu cette pensée; et Chalamel accepta, dans l'ignorance où il savait le donateur des rapports qui existaient entre eux. Aymar n'avait pas encore appris en effet ni quel était son père, ni quel était son meurtrier. C'est lui qui consolait Chalamel. Il se sentait humilié de l'abaissement où se courbait devant lui cette tête chauve. Il ne parvint à calmer enfin son remords qu'en lui abandonnant sa fortune tout entière.

La plupart des amis du blessé le croyaient perdu. Lui ne songeait plus qu'à choisir un asile, une contrée riante où, avec la jeune mère et son fils, il put attendre de meilleurs jours, quand il vit paraître son nom sur la liste des proscrits. Ce fut un journal du matin qui lui apporta cette nouvelle, et à l'heure où l'âme reposée s'ouvre après le sommeil au bien-être de la convalescence.

Déclaré contumace, il n'en était pas moins poursuivi et il sut qu'on se flattait même de pouvoir bientôt le réunir à ses *complices*.

Qui donc l'avait découvert? Qui donc l'avait dénoncé?

Aymar laissa sur son lit la liste des prévenus tout près d'un exemplaire de l'ordonnance du préfet de police, afin

que ces deux papiers frappassent à la fois les yeux de son chirurgien dès qu'il viendrait renouveler les appareils de sa blessure.

— Monsieur! dit l'homme de l'art en saisissant les rapports que ces deux pièces faisaient naître, ceci ne sera jamais en France qu'une gratuite infamie. On pourra trouver des hommes pour contre-signer de pareilles lois, on n'en trouvera pas pour les exécuter.

— Oh! docteur, s'écria Aymar, que votre courroux me fait de bien! Si vous avez quelque opération douloureuse à me faire subir, commencez : je n'en sentirai rien. Et puis, faites-moi porter où vous voudrez; je sens à votre indignation que vous ne refuserez pas l'hospitalité au républicain.

— Seulement, dit le docteur, attendons la nuit, et mettez vos gens en garde contre une femme dont je rencontre trop souvent l'équipage aux environs de cet hôtel!

Aymar consulta sa bien-aimée Christiane sur les impressions que lui pourrait causer cette nouvelle : elle ne parut répondre à aucun soupçon, à aucune conjecture de son âme candide. Et cependant, en revenant plusieurs fois sur cette importune image, la figure d'Arabelle grandissait terrible et menaçante à ses côtés. Elle se garda de faire part de cette terreur; mais le soir même le jeune couple avait changé de retraite. Peu de jours après, grâce à l'habileté de l'art et à la puissance des soins de l'amour, le blessé avait assez de force pour penser à gagner, sous un déguisement, la rade de Rochefort.

— Pour un temps cruel mais rapide, dit-il, ô ma bien-aimée!

Christiane pleurait.

— N'essayez pas, lui dit le médecin, de le faire changer sur le projet de ne point vous expatrier avec lui, de ne point associer à son sort deux faibles têtes. Ce soir il vous présente à l'autel : ce soir le saint abbé de Laroche-Aulnay, l'ancien ami de votre famille, consacrera votre union : il sanctifiera les serments échangés. Vous recevrez, au gré de vos vœux, de vos droits noble fille, le nom si honorable d'un enfant du peuple. Mais n'insistez pas pour accompagner son exil, madame. Seul, on échappe quelquefois aux piéges : trois êtres réunis éveillent les inquisiteurs. Ce n'est pas la première fois, les misérables, qu'ils ont épié la tendresse des

mères et rendu l'amour dénonciateur. Le fait seul de votre présence autour du banni serait un indice à compromettre sa liberté et peut-être sa vie.

— Je n'aurai jamais le droit d'exposer ses jours, dit Christiane en affectant la résignation, mais ce soir celui de sacrifier pour lui les miens.

Supprimons les détails du pieux mariage. Ce sacrement fut modeste comme ces secrètes cérémonies où le Christ se cachait naguère devant les hommes d'intolérance révolutionnaire. Passons les timides et brûlants adieux : que les tendres imaginations les comprennent !

Cinq jours après, un navire américain, l'*Alcyon*, sortait de la rade déserte de Rochefort. Il allait franchir la passe.

L'ancre avait été levée à minuit.

Le canon de partance, qui ébranle toujours la résolution des voyageurs, avait retenti avec plus de solennité encore dans l'âme d'Aymar. Debout, arrêté sur l'arrière de ce navire, le proscrit découvrait avec respect sa tête ; et en apercevant aux dernières clartés qui tombent des étoiles les rivages déjà lointains de la France :

— Adieu, dit-il, mon doux berceau, mon souvenir, mon paradis perdu !

Si je ne dois jamais te revoir, tu obtiendras de moi une larme de tristesse, mais non de repentir. Je devais fidélité à cette cause malheureuse. J'emporte une conscience sereine, et ne saurais me sentir humilié d'être au nombre des vaincus.

La victoire et la justice n'habitent pas toujours sous le même drapeau. Il faut marcher au combat la statue du Destin voilée. Tout un peuple a beau sembler infidèle à ses propres actions, devais-je imiter un exemple que mon honneur réprouve ? Crédulité des nobles cœurs ! Je t'ai crue régénérée, ô France, rajeunie par la victoire, et rendue à la virginité des nations : je te comparais après ton divorce à une victime qui, sacrifiée à une première alliance forcée, retrouve enfin sa liberté avec ivresse ; mais tu cours d'un lien à un autre, d'un esclavage à un joug : à peine échappée à un vieillard, tu en prends un second. Es-tu donc la grande prostituée des couronnes ? es-tu la fille de joie de la royauté !

Adieu, nation morte pour un temps à tout ce qui donne du prix à l'existence : le dévouement, l'abnégation de soi et l'enthousiasme. Peuple qui t'abandonnes toi-même, sembla-

ble au fainéant Charles VII, dit *le Victorieux*, où trouveras-tu Agnès, dame de beauté, pour te faire rougir ? où trouveras-tu la fille pure du laboureur pour te défendre ?

Il s'arrêta. Il pensa à son fils : l'image de Christiane amollit un moment son cœur... Puis, reprenant ses idées graves et amères :

— La mémoire de ce peuple est bien courte ! Il laisse une vie entière d'hypocrisie se laver par un jour de dévouement hypocrite. Il estime tout ce qui réussit ; il pardonne vite à ceux qui le trahissent et le déshonorent. Lâche au civil autant que valeureux sur un champ de bataille, il n'a, pour ses ennemis comme pour ses sauveurs, ni haine généreuse, ni reconnaissance durable. Vieille France ! car tu marches à la décrépitude, puisque l'indifférence est déjà chez toi décorée du nom de sagesse, et que les enfants ne comprennent plus que l'égoïsme des vieillards. Ah ! la jeunesse seule veut, pour trouver du goût à un breuvage, qu'il soit partagé avec des frères ! Il n'est qu'un âge pour l'esprit des sacrifices ; il n'est qu'un sentiment digne de Dieu : c'est le dévouement. Pourquoi regretterais-je un sol où l'on est déjà réduit à savoir que la majorité des vivants est du parti de la mort de l'âme ? S'associer à cette majorité, c'est se déclarer du parti de l'inertie contre le mouvement, l'allié des Miguel, des Nicolas, le mainteneur des traités signés dans la poussière de Waterloo. Puis-je appeler mon départ un exil, quand tu n'es plus la France ? Mais ils passeront, ces nuages où s'éclipsent toutes nos pudeurs ; ils finiront, ces sommeils de la brute qui digère ; elle aura un terme, cette somnolente époque, et la postérité n'y croira pas, j'espère, pour l'honneur des ancêtres. Les années qui se traînent après 1830 seront le temps fabuleux des lâchetés françaises, la mythologie de l'égoïsme.

La voix de l'honneur éveillera quelque jour un écho au milieu de ce désert ; le temps fera sa justice et ne perpétuera pas à toujours les mêmes noms et les mêmes coffres : citoyens avares, hommes à deux charnières et à serrures. Leur juste-milieu finirait par prendre pour son héros Thersite, et Harpagon pour roi. France ! tu as été assez punie par le poids des tristes êtres qui te gouvernent. Tu ne seras point condamnée à finir sous le supplice infligé jadis à la femme adultère : celui d'être étouffée dans la boue.

Je reviendrai chercher nos foyers quand ces foyers seront un asile ; quand, plus vile et plus lâche que l'inquisition espagnole, leur police aura cessé d'être la fille chérie du pouvoir ; quand la corruption ne sera plus le rouage essentiel de la monarchie ; quand on cessera de rencontrer la corruption à domicile . la corruption au collége électoral, la corruption dans les cachots, la corruption au chevet des malades, la corruption au lit des mourants dans les hôpitaux. Quand l'action de trahir ne sera plus non-seulement encouragée, mais proposée, mais imposée dans le texte des lois. Impérissable France ! espère : l'avenir est à toi. Les marchands, pour s'être emparés du temple, ne l'auront pas détruit. Aimer la liberté ne sera pas toujours se passionner pour un rêve, brûler pour un cadavre comme la lampe suspendue dans les tombeaux romains. Laissons-les passer, les réactions de la peur contre le courage, des hommes d'argent contre les hommes de cœur. L'adversité a ses chances et les revers ont leurs profits. Ce n'est plus malheur aux vaincus qu'il faut dire, ô Gaulois que vous êtes ! mais malheur à qui ne sait pas être vaincu, à qui il manque la dignité de la défaite et la patience des mauvais jours. L'adversité est un bien pour les partis destinés à gouverner l'avenir, elle les éclaire et leur enseigne déjà la clémence. Quelle fortune que l'ennemi ait eu le temps de dévoiler son injustice et de donner au pays la mesure de ses impuissances et de sa mauvaise foi ! Que l'adversité soit bénie : elle est le vent qui force à s'attacher au sol les plus généreuses racines; elle est la mer profonde où les perles sont cachées. Le succès ne fera pas toujours la moralité des causes : demain, le temps viendra où les actions humaines seront appréciées par leur inspiration. La superstition des faits accomplis sera renversée après l'exemple de tant de généreux vaincus et d'abominables vainqueurs. Pourquoi respecter l'injustice et l'infamie qui triomphent ? La cause de Caton est plus juste que celle des dieux. Crachez au front de la victoire, si elle est impie : protestez contre la Providence, si vous avez le malheur de ne pas savoir qu'en permettant pour un jour le succès d'une injustice relative, la Providence a les vues lointaines d'une équité future. Les noms les plus honorables dans l'histoire seront ceux que la défaite a sanctifiés : ce sera Léonidas, ce sera Hoffer le Tyrolien. ce sera le Polonais Kosciusko. Et qui

voudrait recevoir la croix d'or et les ordres en diamants d'un Metternich, pour les fers chrétiens de Silvio Pellico?

O mes camarades, ne perdons point courage. Songez que la plus noble des couronnes antiques fut celle dont on orna le front de ce consul qui n'avait point désespéré de la fortune républicaine. Il fallait que vous fussiez opprimés, persécutés, méconnus : pensez-vous qu'une religion eût fait le tour du monde si ses disciples n'eussent jamais été offerts en sacrifice? Eh bien! notre temps d'épreuves est venu. Notre religion, à nous, combat dans le Cirque. Nous sommes des novateurs? parce que nous revenons aux principes éternels de la liberté de l'homme et de l'égalité de ses droits. Vous subirez l'avare Galérius, et les prétoriens de la banlieue, les épiciers de la grande ville, et la massue des autorités instituées pour protéger la paix...

Mais il naîtra d'autres soleils : attendez les prochains retours du sort. « L'arbre exhausse le nid de l'oiseau, même pendant qu'il dort, la tête abritée sous son aile. » Amis, ne perdez point la foi; vous reprendrez votre attitude de libérateurs au premier signal de la guerre. Mon pays, tu redeviendras la France au premier cri : *Aux armes!* qui retentira des deux extrémités de cette vieille Europe abrutie par les rois.

Puis il reporta sa pensée vers sa chère Pologne.

— Elle aussi renaîtra! Cette nation est trop nécessaire à l'Europe. Au milieu des caducs États, elle représente le siècle. L'opprimer, la décimer, mon Dieu! ils appellent cela le *droit divin!* Mais la laisser périr, Dieu juste, ce serait donner tort aux lumières que tu prêtes, aux vertus que tu inspires! Ce ne sont plus quelques chétives provinces que la Russie et l'Autriche envient : les princes ne sont acharnés que contre l'esprit de ces populations. Peu soucieux du corps, c'est l'âme qu'ils veulent tuer. Nos Polonais sont les croisés contre l'absolutisme. Ils servent la grande cause de l'avenir, et voilà l'unique secret de la haine des trônes et de la sympathie des peuples. Aussi, que quelque monarque ait grimacé un moment un semblant d'affection pour eux, il s'est bientôt associé aux persécuteurs, et il a continué l'oppression par l'ostracisme. Mais, encore une fois, « la Pologne ne périra pas. » Ce que la royauté a dit, la démocratie le fera. Le mensonge royal deviendra une vérité par la démocratie.

La frégate en ce moment doublait le cap. Aymar, pour

s'exhausser, s'élança sur l'affût d'un canon ; et derrière les forts qui défendent l'embouchure de la Charente, il put, entre les îles de Ré et d'Oleron, revoir encore une fois la côte de France.

— Adieu donc pour un jour, terre qui recèles dans tes entrailles tant de héros, et qui en montres si peu à ta surface ! terre-aimée du soleil, parée de feuillages, exempte de poisons, de tigres, « de serpents aux cercles sonores, » comme a dit le plus chéri de mes poëtes [1]. Je rêverai de ton ciel gris et tendre sous le torride azur des Antilles, et de tes ombreuses forêts, et de tes frais ruisseaux qui parlent de sommeil. Je puis languir, mourir, épuisé là-bas d'attente et de jours oisifs : que fait la vie d'un homme ? Qu'est-ce que la durée d'une génération pour l'infaillible événement d'un progrès politique ? Mais j'emporte la certitude que tu vivras régénéré et libre pour les jours destinés à mon fils, ô vaste empire qui baises en ce moment les fers dorés qui te servent de bandeau ! Galilée serait mort avant que la réflexion et l'expérience eussent confirmé sa raison ; Christophe Colomb pouvait succomber sous la révolte de son imbécile équipage : l'un s fût-il moins endormi consolé par la certitude des mouvements du globe, et l'autre par l'existence d'un hémisphère nouveau?

Le soleil se levait.

A qui n'a pas vu le disque en feu sortir des abîmes, comment peindre ce spectacle ? Comment le retracer à qui l'a vu une fois ?

Rien n'apparaissait à l'horizon, si ce n'est une frêle barque de pêcheur. Mais, de moment en moment et à l'œil nu même, on pouvait y découvrir trois navigateurs, battus par une mer furieuse. Le premier rayon du jour oblique frappait juste les flancs du bateau.

Le capitaine de la frégate monta en ce moment sur le pont.

— D'où vient donc, dit-il à son mystérieux passager, que vous contemplez avec tant d'attention ce point noir ?

— Parce que là, répondit Aymar, j'ai entrevu une femme et son enfant. J'admirais ce courageux amour de la famille

1. André Chénier.

qui ne veut pas d'un moment quitter le pauvre pêcheur. Elle s'associe à ses travaux, à tous les instants de cette vie périlleuse. Tant de dévouement, capitaine, n'habite pas toujours nos cités.

— Nous allons approcher l'embarcation, dit l'officier, et vous pourrez juger vous-même des vrais sentiments qui animent ceux qui la montent.

La côte avait fui, et la frégate et le bateau se rapprochèrent rapidement.

Bientôt : — Aymar ! cria au-dessus du bruit des flots une voix éperdue.

Aymar se précipita : on lui tendait son enfant.

Il le reçut dans ses bras.

— Et maintenant, dit Christiane en se pressant sur son cœur, séparez-nous si vous l'osez !

Mais l'*Alcyon* reprit sa marche. Le canon du fort annonçait en vain qu'il était poursuivi.

— Oh ! l'Américain, dit Modeste, a la supériorité des voiles.

CONCLUSION

Le procès d'Aymar, enlevé au jury contre toute équité politique, fut poursuivi en l'absence de l'accusé, et sa fortune avait en vain été donnée. Les condamnés sont solidaires. On prouva à Chalamel qu'Aymar n'avait pas eu le droit de disposer de son bien durant l'instruction judiciaire. Le gouvernement du juste-milieu dépouilla donc le plus zélé de ses capitaines pour acquitter les frais de ce procès immense. L'homme aux matériels profits, l'avare et cupide bourgeois se vit réduit à la privation des seuls biens qu'il eût jamais compris.

Alors il fut contraint de quitter à son tour l'Europe. Il opposa à la mauvaise fortune l'insensibilité du cœur plutôt que le courage ; et n'ayant plus que lui à pourvoir, on dit

qu'il est allé à Buenos-Ayres commencer sans capital un métier nouveau. Là, il s'est fait courtier. Il écrit quelquefois, non à sa famille de factieux dont il n'a plus rien à attendre, mais à quelques négociants dont il recherche le crédit.

« Si le climat ne devient un trop rude obstacle à ma persévérance, mandait-il dernièrement à un riche pharmacien en gros, j'espère, monsieur, être à la fin de la prochaine année en état de lever pour mon propre compte une boutique. Je tiendrai assortiment de plantes médicinales ; et je vous donne cet avis par la présente, en vous priant d'en tenir bonne note, comme aussi d'en faire part à vos correspondants et connaissances. »

FIN

CLICHY. — IMP. DE MAURICE LOIGNON ET Cie, 12, RUE DU BAC-D'ASNIÈRES.

COLLECTION MICHEL LÉVY. 1 fr. le vol. (Extrait du Catalogue.)

Mme MOLINOS-LAFITTE
L'Éducation du Foyer.

HENRY MONNIER
Mémoir. de M. Joseph Prudhomme.

CHARLES MONSELET
M. de Cupidon.

LE COMTE DE MONTALIVET
Rien ! 18 Années de gouvernement parlementaire. 3e *édition*.

LE COMTE DE MOYNIER
Bohémiens et grands Seigneurs.

HÉGÉSIPPE MOREAU
Œuvres. Notice de *L. Ratisbonne*.

FÉLIX MORNAND
Bernerette. — La Vie arabe.

HENRY MURGER
Buveurs d'eau. Dern. rendez-vous. Mad. Olympe. Le Pays latin. Propos de ville et Propos de théâtre. Roman de toutes les Femmes. Scènes de campagne — de la vie de Bohème — de la vie de Jeunesse. Le Sabot rouge. Vacances de Camille.

A. DE MUSSET, BALZAC, G. SAND
Les Parisiennes à Paris.

PAUL DE MUSSET
La Bavolette. Puylaurens.

NADAR
Le Miroir aux Alouettes. Quand j'étais étudiant.

HENRI NICOLLE
Le Tueur de mouches.

ÉDOUARD OURLIAC
Les Garnaches.

PAUL PERRET
Les Bourgeois de campagne. Histoire d'une jolie Femme.

LAURENT PICHAT
La Païenne.

AMÉDÉE PICHOT
Un Drame en Hongrie. L'Ecolier de Walter Scott. La Femme du Condamné. Les Poëtes amoureux.

EDGAR POE (*Tr. Ch. Baudelaire*)
Avent. d'Arthur Gordon Pym. Hist. extraordinaires. Nouv. Hist. extraordinaires.

F. PONSARD
Études antiques.

A. DE PONTMARTIN
Contes d'un Planteur de choux. Contes et Nouvelles. Fin du procès. Mém. d'un Notaire. Or et Clinquant. Pourquoi je reste à la campagne.

L'ABBÉ PRÉVOST
Manon Lescaut. Étude de *John Lemoinne*.

A. RADCLIFFE (*Trad. Fournier*)
L'Italien ou le Confessionnal des Pénitents noirs. Myst. du Chât. d'Udolphe. Visions du Chât. des Pyrénées.

MAX RADIGUET
Souvenirs de l'Amérique espagnole.

RAOUSSET-BOULBON
Une Conversion.

B.-H. REVOIL (*traducteur*)
Le Docteur américain. Les Harems du Nouveau-Monde.

LOUIS REYBAUD
Ce qu'on peut voir dans une rue. César Falempin. La comtesse de Mauléon. Coq du clocher. Dern. des Commis-voyageurs. Edouard Mongeron. L'Industrie en Europe. Jérôme Paturot à la recherche de la meilleure des Républiques — à la recherche d'une position sociale. Marie Brontin. Mathias l'humoriste. Pierre Mouton. Vie à rebours. Vie de corsaire.

AMÉDÉE ROLLAND
Les Martyrs du foyer.

NESTOR ROQUEPLAN
Regain : La Vie parisienne.

JULES DE SAINT-FÉLIX
Scènes de la vie de gentilhomme. Gant de Diane. Madem. Rosalinde.

GEORGE SAND
Adriani. Beaux Messieurs de Bois-Doré. Château des Désertes. Compagnon du Tour de France. Comtesse de Rudolstadt. Consuelo. La Daniella. Diable aux champs. Filleule. Hist. de ma vie. L'Homme de neige. Horace. Isidora. Jacques. Jeanne. Lélia. Lucrezia Floriani. Meunier d'Angibault. Narcisse. Péché de M. Antoine. Piccinino. Secrétaire intime. Simon. Teverino. — Léone Léoni. L'Uscoque.

JULES SANDEAU
Catherine. Nouvelles. Sacs et Parchemins.

EUGÈNE SCRIBE
Comédies. Opéras. Opéras-Comiq. Comédies-Vaudevilles.

ALBÉRIC SECOND
A quoi tient l'amour. Contes sans prétention.

FRÉDÉRIC SOULIÉ
Au jour le jour. Avent. de Saturnin Fichet. Le Bananier. Eulalie Pontois. Chât. des Pyrénées. Comte de Foix. Comte de Toulouse. Comt. de Monrion. Conf. générale. Conseiller d'Etat. Contes pour les Enfants. Deux Cadavres. Diane et Louise. Drames inconnus. — Maison no 3 de la rue de Provence. — Avent. d'un Cadet de Famille. — Amours de Victor Bonsenne. — Olivier Duhamel. Un Eté à Meudon. Forgerons. Huit jours au Château. Lionne. Magnétiseur. Un Malheur complet. Marguerite. Maître d'école. Mém. du Diable. Port de Créteil. Prétendus. 4 époques. 4 Napolitaines. 4 Sœurs. Un Rêve d'Amour. — Chambrière. Sathaniel. Si Jeunesse savait, si Vieillesse pouvait. Vic. de Béziers.

ÉMILE SOUVESTRE
Anges du Foyer. Au bord du Lac. Au Bout du Monde. Au Coin du feu. Causeries hist. et littéraires. Chroniq. de la Mer. Clairières. Conf. d'un ouvrier. Contes et Nouvelles. Dans la Prairie. Dern. Bretons. Dern. Paysans. Deux Misères. Drames parisiens. L'Échelle de Femmes. En Famille. En Quarantaine. Foyer breton. Goutte d'eau. Hist. d'autrefois. Homme et l'Argent. Loin du Pays. Lune de miel. Maison rouge. Mât de Cocagne. Mémorial de famille. Mendiant de Saint-Roch. Monde tel qu'il sera. Pasteur d'Hommes. Péchés de jeunesse. Pendant la moisson. Un Philosophe sous les toits. Pierre et Jean. Récits et Souvenirs. Réprouvés et les Elus. Riche et Pauvre. Roi du Monde. Scènes de la chouannerie. — De la Vie intime — et Récits des Alpes. Soirées de Meudon. Sous la Tonnelle. Sous les Filets. Sous les Ombrages. Souv. d'un Bas-Breton. Souv. d'un Vieillard. Sur la pelouse. Théâtre de la Jeunesse. Trois Femmes. La Valise Noire.

MARIE SOUVESTRE
Paul Ferroll (*traduit de l'anglais*)

DANIEL STAUBEN
Scènes de la vie juive en Alsace.

DE STENDHAL (*H. Beyle*)
De l'Amour. Chron. et Nouvelles. Chartreuse de Parme. Chron. italiennes. Mém. d'un touriste. Promenades dans Rome. Le Rouge et le Noir.

EUGÈNE SUE
Bonne Aventure. Diable médecin. — Adèle Verneuil. — Clémence Hervé. — Grande Dame. Fils de famille. Gilbert et Gilberte. Secrets de l'oreiller. Sept Péchés capitaux. — Orgueil. — Envie. — Colère. — Luxure. — Paresse. — Avarice. — Gourmandise.

Mme DE SURVILLE (*née de Balzac*)
Balzac, sa vie et ses œuvres.

FRANÇOIS TALON
Les Mariages manqués.

E. TEXIER
Amour et Finance.

W. THACKERAY (*Trad. W. Hughes*)
Mémoires d'un Valet de pied.

LOUIS ULBACH
Les Secrets du diable. Suzanne Duchemin. La Voix du sang.

JULES DE WAILLY FILS
Scènes de la vie de famille.

OSCAR DE VALLÉE
Les Manieurs d'argent.

VALOIS DE FORVILLE
Comte de Saint-Pol. Conscrit de l'an VIII. Marquis de Pazaval.

MAX VALREY
Filles sans dot. Marthe de Montbrun.

V. VERNEUIL
Aventures au Sénégal.

LE DOCTEUR L. VÉRON
500,000 fr. de rente. Mém. d'un bourgeois de Paris.

CHARLES VINCENT ET DAVID
Le Tueur de brigands.

FRANCIS WEY
Anglais chez eux. Londres il y a 100 ans.

Le Catalogue complet de la maison Michel Lévy frères sera envoyé (*franco*) à toute personne qui en fera la demande par lettre affranchie.

Imprimerie L. Toinon et Ce, à Saint-Germain


THE LIBRARY OF CONGRESS


THE LIBRARY OF CONGRESS
WERT
BOOKBINDING
Grantville Pa
Jan. - Feb 1989
We're Quality Bound

